

SCIENCE FICTION



IAIN M. BANKS
LE SENS DU VENT



IAIN M. BANKS

Le sens du vent

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR BERNARD SIGAUD



LAFFONT

Titre original :
LOOK TO WINDWARD

Iain M. Banks, 2000
Robert Laffont, 2002, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-11318-2 – 1^{re} publication LGF

Juif ou Gentil,
Ô toi qui tiens la barre et regardes au vent,
Considère Phlébas, naguère ton pareil
En grandeur et beauté !

T.S. Eliot
La Terre Vaine, IV – Mort par Eau
(Traduction Pierre Leiris)

PROLOGUE

À peu près au moment où nous avons su tous les deux que je serais obligée de l'abandonner, il était difficile de dire quels éclairs étaient naturels et lesquels provenaient des armes énergétiques des Invisibles.

Une puissante explosion de lumière bleu-blanc zébra le ciel, changeant en un paysage inversé la surface inférieure des nuages déchiquetés et révélant à travers la pluie la destruction tout autour de nous : la carcasse d'un immeuble lointain, l'intérieur déjà aspiré par quelque cataclysme, les restes enchevêtrés de pylônes de chemin de fer près du rebord du cratère, les canalisations et les tunnels de service éventrés que l'excavation avait mis au jour, et la massive épave du destroyer terrestre qui gisait, à demi submergée, dans la mare d'eau sale au fond du trou. Lorsque la fusée éclairante s'éteignit, il n'y eut plus qu'une image rémanente et le terne scintillement de l'incendie à l'intérieur du destroyer.

Quilan m'agrippa la main avec encore plus de force.

— Tu devrais partir. Maintenant, Worosei.

Un autre éclair, plus modeste, illumina son visage et la boue pailletée d'huile autour de sa taille là où son corps disparaissait sous la machine de guerre.

Je consultai ostensiblement l'affichage de mon casque. La navette du vaisseau était en train de revenir, seule. L'affichage m'informa qu'aucun engin plus important ne l'accompagnait, tandis que l'absence totale de communications sur la fréquence publique indiquait qu'il n'y avait pas de bonnes nouvelles à signaler. Il n'y aurait pas de gros-porteur, il n'y aurait pas de sauvetage. Je basculai sur la vision tactique rapprochée. Rien de mieux à signaler là non plus. Les diagrammes confus et clignotants dénotaient une grande incertitude dans la représentation (ce qui, en soi, était déjà d'assez mauvais augure) mais nous étions apparemment en plein sur le chemin des

Invisibles et allions bientôt être débordés. Dans dix minutes, peut-être, ou quinze. C'était aussi incertain que ça. N'empêche que je souris du mieux que je pus et essayai de parler calmement.

— Je ne peux pas aller dans un coin moins dangereux avant que la navette arrive ici, dis-je tranquillement. Nous ne le pouvons ni l'un ni l'autre.

Je changeai de jambe d'appui pour tenter de conserver mon équilibre sur la pente boueuse. Une série de sourdes détonations ébranla l'air. Je me recroquevillai par-dessus Quilan pour protéger sa tête exposée. J'entendis des débris glisser avec un bruit sourd sur le versant en face de nous et quelque chose tomba bruyamment dans l'eau. Je vérifiai le niveau de la mare au fond du cratère lorsque les vaguelettes giflèrent la forme biseautée du blindage avant du destroyer et retombèrent. Au moins, l'eau ne semblait plus monter.

— Worosei, dit-il, je ne crois pas que j'aïlle nulle part. Pas avec ce machin au-dessus de moi. S'il te plaît. Je n'essaie pas de jouer les héros et tu ne devrais pas essayer non plus. Tire-toi d'ici, un point c'est tout. Pars.

— On a encore le temps, rétorquai-je. Nous allons te sortir de là. Tu es trop impatient, comme toujours.

La lumière pulsa à nouveau au-dessus de nous, extrayant de l'obscurité chaque goutte de pluie cinglante.

— Et toi, tu...

Ce qu'il était sur le point de dire fut noyé par une nouvelle rafale d'explosions sèches ; le bruit roula au-dessus de nous comme si l'air lui-même se déchirait.

— Tapage nocturne, commentai-je en m'accroupissant une fois de plus au-dessus de lui.

Mes oreilles bourdonnaient. D'autres éclairs jaillirent, sur le côté, et je pus voir la douleur dans ses yeux en gros plan.

— Même les intempéries sont contre nous, Quilan. Ce tonnerre est épouvantable.

— Ce n'était pas le tonnerre.

— Mais si ! Écoute ! Et ça, c'est la foudre, dis-je en le recouvrant encore plus complètement.

— Pars. Maintenant, Worosei, chuchota-t-il. Ne fais pas l'imbécile.

— Je..., commençai-je.

Puis mon fusil glissa de mon épaule et la crosse vint lui heurter le front.

— Ouille, fit-il.

— Désolée, dis-je en remettant mon arme à l'épaule.

— C'est ma faute, si j'ai perdu mon casque.

— N'empêche que tu as gagné un destroyer terrestre.

Et je frappai du plat de la main une section de chenille au-dessus de nous.

Il se mit à rire, puis tressaillit. Il se força à sourire et appliqua la main contre la surface d'un des galets de roulement.

— C'est drôle, dit-il. Je ne sais même pas si c'est un des nôtres ou un des leurs.

— Tu sais, moi non plus.

Je levai les yeux vers la carcasse rompue du destroyer. À l'intérieur, l'incendie semblait se propager ; de minces flammes bleu et jaune commençaient d'apparaître dans le trou marquant l'emplacement de la tourelle principale.

La machine de guerre désarmée avait maintenu ses chenilles sur ce versant en essayant de contrarier sa glissade vers le fond du trou. En face, la chenille arrachée collait à la pente ; larges d'un pas, ses sections métalliques plates s'étiraient comme les marches d'un escalator délabré qui menait presque jusqu'au rebord irrégulier du cratère. Devant nous, d'énormes galets de roulement dépassaient de la coque du blindé ; certains soutenaient les charnières géantes de la partie supérieure de la chenille, d'autres guidaient les patins inférieurs. Quilan était bloqué sous la rangée du bas, enfoncé dans la boue jusqu'à la poitrine.

Nos camarades étaient morts. Il n'y avait plus que Quilan et moi-même, et le pilote de la mini-navette qui revenait nous chercher. Le vaisseau lui-même, à seulement deux cents kilomètres d'altitude, ne pouvait rien faire pour nous.

J'avais tenté d'extraire Quilan, ignorant ses gémissements étouffés, mais il était bel et bien coincé. J'avais grillé l'unité antigrav de ma combinaison en m'efforçant de déplacer les

sections de chenille qui l'emprisonnaient, et maudit nos armes à projectiles de la énième génération, censées produire des merveilles ; autant elles excellaient à tuer ceux de notre espèce et à perforer les blindages, autant elles étaient incapables de découper du métal épais.

Un crépitement se fit entendre, tout près ; des étincelles s'envolèrent du foyer dans l'embrasement de la tourelle et s'éteignirent sous la pluie. Je percevais les détonations via le sol, retransmises par la carcasse de la machine blessée.

— Les munitions explosent, dit Quilan d'une voix lasse. Il est temps que tu partes.

— Non. J'ignore ce qui a fait sauter la tourelle, mais je pense qu'il n'y avait pas d'autres munitions.

— Moi pas. Ça pourrait encore sauter. Sors d'ici.

— Non, je me sens bien ici.

— Tu te sens quoi ?

— Je me sens bien ici.

— Maintenant, tu fais l'imbécile.

— Je ne fais pas l'imbécile. Arrête d'essayer de te débarrasser de moi.

— Je ne devrais pas, peut-être ? Tu fais l'imbécile.

— Arrête de me traiter d'imbécile, vu ? Tu m'en veux ou quoi ?

— Je ne t'en veux pas. J'essaie de t'obliger à te comporter rationnellement.

— Je me comporte rationnellement.

— Ça ne m'impressionne pas, tu sais. C'est ton devoir de sauver ta peau.

— Et le tien de ne pas désespérer.

— Ne pas désespérer ? Ma camarade et compagne se comporte comme une imbécile, et moi, j'ai un...

Il écarquilla les yeux.

— Là-haut ! dit-il entre ses dents, montrant quelque chose du doigt derrière moi.

— Quoi ?

Je fis volte-face, décrochai mon fusil et m'immobilisai.

L'Invisible était sur le rebord du cratère et scrutait l'épave du destroyer terrestre. Il portait une sorte de casque, mais

dépourvu de visière et qui ne devait probablement pas être très sophistiqué. Je levai les yeux sous la pluie. Le soldat était éclairé par l'incendie de l'épave et nous devions être complètement dans l'ombre, ou peu s'en fallait. Il tenait son fusil d'une main seulement. Je restai parfaitement immobile.

Puis il porta un instrument à ses yeux et amorça un mouvement de balayage. Il s'arrêta et regarda droit dans notre direction. J'avais déjà levé mon fusil et tiré lorsqu'il laissa choir le viseur infrarouge et commença d'épauler son arme. Il éclata dans une explosion de lumière au moment même où un nouvel éclair fusa au-dessus de nous. L'essentiel de son corps culbuta et dégringola la pente vers nous, moins un bras et la tête, tranchés net.

— Voilà que tu te mets à tirer passablement bien, maintenant, dit Quilan.

— J'ai toujours tiré comme ça, chéri, l'informai-je en lui tapotant l'épaule. Seulement, je n'en avais rien dit, histoire de ménager ta susceptibilité.

— Worosei, murmura-t-il en me prenant la main à nouveau. Celui-là ne devait pas être seul. À présent, c'est vraiment le moment de partir.

— Je..., commençai-je.

Puis la masse du destroyer terrestre et le cratère qui nous entourait tremblèrent lorsque quelque chose explosa à l'intérieur de l'épave et que des éclats incandescents filèrent comme des flèches par l'embrasure de la tourelle disparue. Quilan eut un hoquet de douleur. Des plaques de boue se détachèrent des parois tout autour de nous et les restes du défunt Invisible se rapprochèrent encore de quelques mètres. Il serrait toujours son fusil dans le gantelet blindé de sa main restante. Je jetai encore un coup d'œil à l'écran de mon casque. La navette était presque arrivée. Mon amour avait raison, c'était vraiment le moment de partir.

Je me retournai pour lui dire quelque chose.

— Va me chercher le fusil de cette ordure, dit-il en désignant le cadavre du menton. Regarde si je peux en enterrer encore un ou deux avec moi.

— Très bien.

Je me surpris à grimper à toutes jambes dans la boue et les débris et à ramasser l'arme du soldat mort.

— Et regarde s'il a autre chose ! cria Quilan. Des grenades, n'importe quoi !

Je redescendis en glissant et, emportée par mon élan, plantai mes deux bottes dans l'eau.

— C'est tout ce qu'il avait, dis-je en lui remettant le fusil.

Il vérifia l'arme du mieux qu'il put.

— Ça ira.

Il cala la crosse contre son épaule, pivota autant que le lui permettait la partie inférieure ensevelie de son corps et s'immobilisa plus ou moins en position de tir.

— Maintenant, va-t'en ! Avant que je te descende moi-même !

Il fut obligé d'élever la voix : de nouvelles explosions déchiquetaient l'épave du destroyer terrestre.

Je me laissai choir en avant et l'embrassai.

— Je te reverrai au ciel, affirmai-je.

Son visage prit une expression de tendresse rien qu'un instant et il dit quelque chose, mais des explosions ébranlèrent le sol et je dus lui demander de répéter ses paroles tandis que les échos s'atténuaient et que de nouvelles lueurs papillotaient dans le ciel au-dessus de nous. Un signal urgent pulsait dans ma visière pour m'informer que la navette était juste au-dessus de moi.

— J'ai dit que ça ne pressait pas, énonça-t-il d'une voix calme et en souriant. Survis, Worosei, c'est tout. Survis pour moi. Pour nous deux. Promets-le-moi.

— Je te le promets.

Il désigna la pente du cratère d'un hochement de tête.

— Bonne chance, Worosei.

Je voulais lui dire bonne chance aussi, ou rien qu'au revoir, mais je m'aperçus que je ne pouvais plus prononcer le moindre mot. Je ne pouvais que le regarder, impuissante — regarder mon mari une dernière fois —, puis je me retournai et commençai à me hisser vers le sommet. Tout en dérapant dans la boue, je m'éloignai de lui à la force du poignet, abandonnant le cadavre de l'Invisible que j'avais tué puis longeant la coque de la

machine en feu et contournant sa partie arrière sous les canons de la tourelle tandis que de nouvelles explosions projetaient dans le ciel gorgé de pluie des débris enflammés qui s'écrasaient dans l'eau montante avec force éclaboussures.

Les parois du cratère étaient gluantes de boue et d'huiles diverses ; j'avais l'impression de perdre plus de terrain en glissant que je n'en gagnais en grimpant et, pendant quelques secondes, je crus que je ne sortirais jamais de cet horrible puits, jusqu'au moment où je me hissai sur le large ruban de métal qu'était la chenille arrachée au destroyer terrestre. Ce qui allait tuer l'être que j'aimais me sauva ; je gravis comme des marches d'escalier les patins de la chenille incrustée dans la boue, qui montaient presque jusqu'au sommet.

Au-delà du rebord, dans les échappées éclairées par les flammes entre les immeubles éventrés et les rafales de pluie, je discernais les formes pesantes d'autres grandioses machines de guerre et les silhouettes minuscules qui détalait derrière elles – et toutes avançaient dans ma direction.

La navette fondit sur moi depuis les nuages ; je me jetai à bord et nous décollâmes immédiatement. J'essayai de me retourner et de regarder derrière moi, mais les portes se refermèrent d'un coup sec et je fus ballottée en tous sens dans l'habitacle exigu tandis que le minuscule engin esquivait les rayons et les missiles dirigés contre lui dans son ascension vers le vaisseau *Tempête hivernale*.

LA LUMIÈRE DE FAUTES ANCIENNES

Les nefs reposaient sur l'obscurité du canal inactif, leurs contours adoucis par la neige entassée en oreillers et monticules sur leurs ponts. Les surfaces horizontales des chemins de halage, des quais, des bittes d'amarrage et des ponts levants du canal portaient elles aussi leur pleine charge de neige fouettée, et les hauts immeubles en retrait des quais dominaient de leur masse tout ce paysage, leurs balcons et gouttières surlignés de blanc.

Kabe savait que cette partie de la ville était calme presque en permanence, mais ce soir elle semblait encore plus calme et l'était réellement. Il entendait le bruit de ses propres pas qui s'enfonçaient dans la blancheur immaculée. Chaque pas produisait un crissement. Il s'arrêta et leva la tête pour humer l'air : le calme complet. Il n'avait jamais connu un tel silence dans la ville. Il supposa que c'était la neige qui la rendait muette en étouffant le peu de bruit qu'il pouvait y avoir. De surcroît, aucun vent appréciable ne soufflait ce soir au niveau du sol, ce qui signifiait – en l'absence de tout trafic – que le canal, bien qu'encore libre de glace, était parfaitement tranquille et silencieux, sans le moindre clapotis, le moindre glouglou, la moindre houle.

Il n'y avait pas de lumières placées suffisamment près pour se réfléchir dans la surface noire du canal, si bien qu'il figurait un néant, une absence absolue sur laquelle les nefs semblaient flotter comme dans le vide. Encore un détail inhabituel : les lumières étaient éteintes d'un bout à l'autre de la ville et presque sur toute la surface du monde.

Kabe leva les yeux. La neige tombait moins drue, à présent. À pleinsens¹, au-dessus du centre-ville et des montagnes encore plus lointaines, les nuages s'ouvraient, révélant quelques-unes des étoiles les plus brillantes à mesure que la configuration climatique s'éclaircissait. Exactement au zénith – apparaissant et disparaissant au gré du lent passage des nuées – la clarté antipode s'étirait en une mince ligne faiblement rougeoyante. Il ne voyait ni vaisseaux ni aéronefs. Même les oiseaux des cieux semblaient être restés sur leurs juchers.

Pas de musique non plus. Habituellement, en ville, on entendait ici et là de la musique – si on écoutait avec suffisamment d'attention (et il savait écouter avec attention). Mais ce soir, il n'en entendit pas.

En veilleuse. Voilà le mot. La ville d'Aquime était en veilleuse. C'était une nuit particulière et plutôt sombre (« Ce soir, on dansera à la lumière de fautes anciennes ! » avait déclaré Ziller dans un entretien le matin même, avec un peu trop de délectation) et cette ambiance avait apparemment déteint sur toute la ville, sur toute la plaque Xaravve – en fait, sur l'intégralité de l'orbitale Masaq'.

Et pourtant, même à ce stade, on eût dit que la neige avait rajouté du silence. Kabe resta immobile un instant encore, se demandant ce qui au juste pouvait causer cette atténuation supplémentaire. C'était un phénomène qu'il avait déjà remarqué par le passé, mais dont il n'avait jamais vraiment essayé de localiser l'origine. Sans doute en rapport avec la neige elle-même...

Il se retourna pour examiner ses propres traces dans la couche qui recouvrait le chemin de halage. Trois lignes d'empreintes. Il se demanda comment un humain – ou n'importe quel bipède – interpréterait pareille piste. Il se douta qu'ils ne remarqueraient rien, probablement. Même s'ils remarquaient quelque chose, ils n'auraient qu'à demander et Central leur donnerait instantanément la réponse : il doit s'agir

¹ À pleinsens : traduction de *Spinwards*, dans le sens de rotation. (ici, de l'orbitale, mais aussi de la planète, etc.)(N.d.Scan)

des traces de notre honorable invité homomdan Ar Kabe Ischloear.

Ah ! il n'y a plus tellement de mystère, de nos jours. Kabe regarda autour de lui, puis, sautillant et dérapant, il se lança brusquement dans une petite danse dont il exécuta les pas avec une délicatesse qui démentait son volume et son poids. Il jeta un nouveau coup d'œil circulaire et se réjouit d'avoir, apparemment, échappé à l'observation. Il examina le motif que sa danse avait tracé dans la neige. Voilà qui était mieux... Mais à quoi pensait-il ? À la neige et à son silence.

Oui, c'était cela ; elle opérait une soustraction virtuelle du bruit pour qui était habitué aux sons accompagnant les intempéries ; le vent soupirait ou rugissait, la pluie tambourinait ou sifflait ou bien – si c'était une brume trop légère pour émettre directement du bruit – elle suscitait au moins des flic-flac et des glouglous. Mais que la neige tombe sans l'accompagnement du vent, c'était presque contre nature. Comme si on regardait un écran avec le son coupé, comme si on était sourd. Exactement.

Satisfait, Kabe reprit sa marche laborieuse sur le chemin de halage juste au moment où toute la charge de neige d'un grand immeuble se détacha du toit pentu et vint s'écraser au sol, non loin de lui, dans un craquement étouffé mais distinct. Il s'arrêta, considéra la longue crête de blancheur déposée par la minuscule avalanche tandis que les derniers flocons sporadiques tourbillonnaient autour d'elle et se mit à rire.

Doucement, afin de ne pas troubler le silence.

Des lumières, enfin, sur une grosse nef quatre bateaux plus loin derrière la courbe progressive du canal. Et une promesse de musique émanant de la même source. Une musique douce, peu exigeante, mais de la musique quand même. De la musique d'ambiance, « pour meubler » comme disaient parfois les gens d'ici. Pas le récital lui-même.

Un récital. Kabe se demanda pourquoi on l'avait invité. Le drone de Contact E.H. Tersono avait exigé la présence de Kabe dans un message transmis l'après-midi même. Écrit à l'encre sur du bristol et remis par un petit drone. Un plateau volant, à vrai dire. Bizarre : Kabe se rendait d'ordinaire au récital du

Huitième jour de Tersono quoi qu'il arrive. Insister pour l'inviter devait signifier quelque chose. Lui faisait-on savoir qu'il avait été quelque peu présomptueux en assistant aux représentations précédentes sans y avoir été expressément convié ?

Voilà qui serait bizarre ; théoriquement, le concert était ouvert à tout un chacun – qu'est-ce qui ne l'était pas, théoriquement ? –, mais la mentalité des gens de la Culture, surtout des drones et, encore plus, des vieux drones comme E.H. Tersono, avait toujours de quoi surprendre Kabe. Point de lois ni de règlements écrits, mais une foule de... menus protocoles, ensembles de coutumes, manières de se comporter correctement. Et de modes. Ils avaient des modes dans des tas de domaines, des plus triviaux aux plus vitaux.

Le trivial : ce message papier présenté sur un plateau signifiait-il que tous les gens allaient se mettre à déplacer physiquement des invitations voire des informations concernant la vie quotidienne d'un endroit à l'autre plutôt que de les faire transmettre normalement et communiquer à leur domotique, leur familial, leur drone, leur terminal ou leur implant ? Quelle idée ridicule et profondément ennuyeuse ! Et pourtant, c'était exactement le genre d'affectation rétrospective dont ils pourraient s'enticher, pour une saison ou deux (pas plus, quand même !)

Le vital : ils vivaient ou mouraient au gré de leurs caprices. Quelques-unes de leurs célébrités les plus marquantes annonçaient qu'elles vivraient une fois et mourraient à jamais, et des milliards de gens les imitaient ; puis une nouvelle vogue naissait chez les façonneurs d'opinion, incitant les gens à sauvegarder leur mental et se faire rénover intégralement le corps ou en faire cultiver un nouveau, ou à faire transférer leur personnalité dans des répliques androïdes ou dans quelque autre configuration bizarre, ou bien... n'importe quoi ; il n'y avait vraiment pas de limites, l'essentiel étant que les gens se mettraient par milliards à faire la même chose, simplement parce que c'était la dernière mode.

Était-ce là le genre de comportement qu'on était en droit d'attendre d'une société mature ? La mortalité comme option en

matière de style de vie ? Kabe connaissait la réponse que donneraient ses semblables. C'était de la folie, de la puérilité, un irrespect de soi ou de la vie elle-même ; une sorte d'hérésie. Lui, toutefois, n'en était pas si sûr, ce qui voulait dire soit qu'il était ici depuis trop longtemps, soit qu'il se contentait de manifester l'empathie scandaleusement complaisante envers la Culture qui avait contribué à l'amener ici au départ.

Donc, tout en méditant sur le silence, l'étiquette, la mode et sa propre place dans la société, Kabe arriva devant la passerelle élégamment sculptée qui reliait le quai à l'extravagance en bois doré, discrètement illuminée, qu'était l'antique nef d'apparat *Soliton*. Ici, la neige avait été foulée par de nombreux pieds et la piste remontait jusqu'à une station de sous-terrestre non loin de là. Manifestement, il se singularisait en prenant plaisir à marcher dans la neige. Mais, après tout, il n'habitait pas dans cette ville de montagne ; sa résidence personnelle sur l'orbitale ne connaissait pratiquement pas la neige ni la glace, et c'était donc une nouveauté pour lui.

Juste avant de monter à bord, le Homomdan leva les yeux vers le ciel nocturne pour observer une formation en V de gros oiseaux d'un blanc immaculé qui passait silencieusement au zénith, à la verticale du grément de signalisation du *Soliton*, et se dirigeait vers l'intérieur des terres en provenance de la Haute Mer Salée. Il les regarda disparaître derrière les immeubles, puis épousseta la neige sur son manteau, secoua son chapeau et monta à bord.

- C'est comme les vacances.
- Les vacances ?
- Oui. Les vacances. Avant, ça voulait dire le contraire de ce que ça veut dire maintenant. Ou presque.
- Où voulez-vous en venir ?
- Hé, c'est comestible, ça ?
- Quoi ?
- Ça.
- Je n'en sais rien. Mordez dedans et vous verrez.
- Mais ça vient de bouger.
- Ça vient de *bouger* ? Quoi ? Tout seul ?

- Je crois bien.
- Ça alors ! Si on descend d'un authentique prédateur, comme notre ami Ziller, la réponse instinctive est probablement oui, mais...
- C'est quoi, cette histoire de vacances ?
- Ziller était...
- ... ce qu'il était en train de dire. Le contraire, donc. À une époque, les vacances, c'était le moment où on *partait*.
- Vraiment ?
- Oui, je me rappelle avoir déjà entendu ça. Tradition primitive. L'ère de la Pénurie.
- Les gens étaient obligés de faire tout le travail et de créer de la richesse pour eux-mêmes et pour la société, alors ils ne pouvaient pas se permettre d'avoir beaucoup de temps libre. Donc ils travaillaient, disons, la moitié de la journée, pratiquement tous les jours de l'année, et ensuite ils avaient droit à une allocation de jours à prendre, vu qu'ils avaient économisé assez de nantissement aux fins d'échange...
- D'*argent*. Terme technique.
- ... entre-temps. Alors, ils profitaient de ce temps libre pour partir.
- Excusez-moi, êtes-vous comestible ?
- Vous parlez vraiment à votre nourriture ?
- Je n'en sais rien. Je ne sais pas si ça se mange.
- Dans les sociétés très primitives, il n'y avait même pas ça ; les gens n'avaient que quelques jours de congé par an !
- Mais je croyais que les sociétés primitives pouvaient être très...
- Il voulait dire les sociétés *industrielles* primitives. Ne faites pas attention. Mais cessez donc de tripoter ça ! Vous allez laisser des marques dessus !
- Mais est-ce que ça se mange ?
- On peut manger *n'importe quoi* du moment qu'on peut se le fourrer dans la bouche et l'avaler.
- Vous savez ce que je veux dire.
- Demandez donc, imbécile !
- C'est ce que je viens de faire.

— Pas ça ! Malheur ! qu'est-ce que vous *endocrinez* ? Vous ne seriez pas largué, par hasard ? Où est votre mentor, votre terminal ou ce qui vous en tient lieu ?

— Eh bien, je ne voulais pas me contenter de...

— Oh, je vois. Ils partaient tous ensemble ?

— Comment l'auraient-ils pu ? Tout se serait arrêté de fonctionner s'ils avaient tous été inactifs au même moment.

— Ah, bien sûr !

— Mais, parfois, il y avait des jours où une sorte d'équipage minimal gérait l'infrastructure. Sinon, ils étalaient leur temps libre. Ça changeait d'un lieu à l'autre et d'une période à l'autre, comme on pouvait s'y attendre.

— Ah ah !

— Tandis que ce que nous appelons de nos jours vacances ou temps noyau, c'est quand on reste tous chez soi, parce qu'autrement il n'y aurait pas de moment où on pourrait tous se rencontrer. On ne connaîtrait jamais ses voisins.

— En fait, je ne suis pas sûr de connaître les miens.

— Parce que nous sommes tellement volages. Tout simplement.

— Une seule période de vacances, mais giga.

— Au sens ancien du terme.

— Et hédoniste.

— La bougeotte, quoi.

— Les pieds qui démangent, et les pattes, les nageoires, les barbillons...

— Central, je peux manger ça ?

— ... les vésicules, les côtes, les ailes, les coussinets, ça démange de partout...

— D'ac, je crois que j'ai pigé.

— Central ? Allô ?

— ... les pinces, les poches à bave, les membranes mobiles...

— Vous vous taisez, oui ou non ?

— Central ? Répondez ! Central ? Merde, mon terminal ne marche pas. Ou alors, c'est Central qui ne répond pas.

— Peut-être qu'il est en vacances.

— ... les vessies natatoires, les fronces musculaires, ça démange... MMMPH ! Quoi ? j'avais un truc de coincé dans les dents ?

— Oui, votre cervelle.

— Je crois que nous avons fait le tour de la question.

— C'est le cas de le dire.

— Central ? Central ? Oh là là ! c'est la première fois qu'un truc pareil...

— Ambassadeur Ischloear ?

— Hmm ?

Son nom avait été prononcé. Kabe s'aperçut qu'il avait dû se laisser gagner par un de ces états de quasi-transe dans lesquels il tombait parfois lors de réunions similaires, lorsque la conversation – ou plutôt plusieurs conversations simultanées – partait dans tous les sens d'une manière vertigineuse, si humaine et si extérieure à sa personne, et semblait déferler sur lui de telle façon qu'il avait du mal à déterminer qui disait quoi à qui et pourquoi.

Il avait découvert qu'il pouvait souvent, après coup, se rappeler exactement les paroles qui avaient été prononcées, mais il lui fallait tout de même s'efforcer d'en déterminer le sens sous-jacent. Sur le moment, il éprouvait une sorte de bizarre détachement. Jusqu'à ce que le charme soit rompu, comme à présent, et qu'il soit réveillé par la mention de son nom.

Il se trouvait dans la salle de bal supérieure de la nef d'apparat *Soliton* avec quelques centaines d'autres personnes, en majorité humaines bien que pas toutes sous forme humaine. Le récital donné par le compositeur Ziller sur un vénérable mosaïclavier chelgrien s'était terminé une demi-heure plus tôt. La musique, sobre et digne, était bien dans le ton de la soirée, quoique son exécution ait été saluée par des applaudissements frénétiques. À présent, les gens mangeaient et buvaient. Et bavardaient.

Il était en compagnie d'un groupe d'hommes et de femmes entourant l'une des tables du buffet. L'air était chaud, agréablement parfumé, et saturé de musique douce. Au plafond de la salle s'incurvait une verrière à charpente en bois à laquelle était suspendu un antique luminaire dont le rayonnement, s'il

n'avait qu'un lointain rapport avec le spectre intégral perçu par les uns et les autres, donnait à tout le monde et à toute chose des tons agréablement chauds.

Son anneau nasal lui avait parlé. La première fois qu'il était arrivé dans la Culture, il avait répugné à se faire insérer du matériel télécom dans le crâne (ou ailleurs, en l'occurrence). L'anneau nasal familial était pratiquement le seul objet qu'il ait toujours sur lui ; on lui en avait donc fabriqué une copie parfaite qui se trouvait, en plus, être un terminal de télécommunications.

— Désolé de vous déranger, ambassadeur. C'est Central qui vous parle. Vous êtes le plus proche ; voudriez-vous informer M. Olsule qu'il est en train de parler à une vulgaire broche et non à son terminal ?

— Oui.

Kabe se tourna vers un jeune homme en costume blanc qui, l'air perplexe, manipulait un bijou.

— Ah, monsieur Olsule.

— Ouais, j'ai entendu, dit l'homme en se reculant pour toiser le Homomdan.

Il semblait étonné, et Kabe eut l'impression que l'autre l'avait pris pour une sculpture, ou un élément de mobilier monumental. Ce qui se produisait assez souvent. Question d'échelle et d'immobilité, essentiellement. C'était l'un des risques à courir quand on était un tripède pyramidal noir luisant de trois mètres et des poussières dans une société de bipèdes minces à la peau mate qui culminaient à deux mètres. Le jeune homme loucha à nouveau sur la broche.

— J'aurais juré que cette...

— Désolé de cette interruption, ambassadeur, dit l'anneau nasal. Merci pour votre aide.

— Oh, il n'y a pas de quoi.

Un plateau vide, étincelant, flotta jusqu'au jeune homme, inclina sa partie antérieure dans une sorte de révérence et dit :

— Salut. Ici Central. Me revoilà. Ce que vous avez là, monsieur Olsule, c'est un morceau de jais en forme de C-revell avec incrustations explosives de platine et de summitium. Créé dans l'atelier de Mlle Xossine Nabbard, de Sintrier, dans le style

de l'école qarafyde. Un objet finement ouvragé d'une valeur artistique substantielle. Qui n'est malheureusement pas un terminal.

— Zut ! Où est mon terminal, alors ?

— Vous avez laissé tous vos dispositifs terminaux chez vous.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Vous m'avez demandé de ne pas vous le dire.

— Quand ça ?

— Il y a cent...

— Oh, laissez tomber. Bon, remplacez-moi... euh... changez cette instruction. La prochaine fois que je laisse mes terminaux à la maison, arrangez-vous pour qu'ils fassent du raffut, vous voyez ce que je veux dire ?

— Très bien. Ce sera fait.

M. Olsule se gratta la tête.

— Peut-être que je devrais me faire poser un lacis. Un de ces machins implantés.

— Indéniablement, oublier votre tête soulèverait des difficultés considérables. En attendant, si vous le voulez bien, je vais détacher à votre service une des répliques du bateau afin qu'elle vous accompagne pendant le reste de la soirée.

— Ouais, d'ac.

Le jeune homme replaça la broche et se tourna vers la table du buffet chargée de victuailles.

— Bon, passons. Je peux manger ça ? Oh ! il est parti.

— Membranes mobiles et fronces musculaires, dit tranquillement le plateau en s'éloignant.

— Hé ?

— Ah, Kabe, mon cher ami. Vous êtes là. Merci beaucoup d'être venu.

Kabe pivota et découvrit le drone E.H. Tersono qui flottait à ses côtés, légèrement au-dessus du niveau de la tête pour un humain, et légèrement en dessous pour un Homomdan. La machine avait un peu moins d'un mètre de hauteur, et la moitié en largeur et profondeur. Son boîtier rectangulaire aux angles arrondis était fait d'une délicate porcelaine rose maintenue dans un treillage de lumipierre qui émettait une douce clarté bleue. Derrière la surface translucide de la porcelaine, on discernait

tout juste les composants internes du drone : des ombres sous sa mince peau de céramique. Son champ aural, confiné à un modeste volume juste en dessous de son socle plat, était d'un pudique magenta, ce qui signifiait, si les souvenirs de Kabe étaient exacts, que le drone était occupé. Occupé à lui parler ?

— Tersono, dit Kabe. Oui, vous m'avez effectivement invité.

— Absolument. Savez-vous, c'est seulement après coup qu'il m'est venu à l'esprit que vous pourriez interpréter de travers mon invitation comme une sorte de convocation, voire d'exigence impérieuse. Bien sûr, une fois que ces objets sont en route...

— Oh oh ! Vous voulez dire que ce n'était pas une exigence ?

— Plutôt une requête. Voyez-vous, j'ai un service à vous demander.

— Vraiment ?

C'était la première fois.

— Oui. Je me demande si nous ne pouvons pas nous entretenir dans un lieu un peu plus intime.

L'intimité, songea Kabe. Voilà un mot qu'on n'entendait pas très souvent dans la Culture. Et qui était probablement plus employé dans un contexte sexuel que dans tout autre domaine. Et même pas toujours, à l'époque.

— Bien sûr, dit-il. Je vous suis.

— Merci, dit le drone en flottant vers la poupe tout en s'élevant pour regarder par-dessus la tête des invités rassemblés dans l'espace polyvalent.

La machine oscillait de droite à gauche, affichant clairement qu'elle cherchait quelque chose ou quelqu'un.

— En fait, dit-elle tranquillement, nous ne sommes pas encore au complet... Ah ! le voilà. Par ici, s'il vous plaît, Ar Ischloear.

Ils s'approchèrent d'un groupe d'humains qui faisaient cercle autour de Mahrai Ziller. Le Chelgrien était presque aussi grand que Kabe, mais en longueur ; il était couvert d'un pelage qui allait du blanc autour de la face au brun foncé sur le dos. Il avait la morphologie d'un prédateur, avec des yeux volumineux, braqués vers l'avant et implantés dans une grosse tête aux larges mâchoires. Ses pattes postérieures étaient longues et

puissantes ; une queue rayée, tressée de fil d'argent, s'incurvait entre elles. Là où ses lointains ancêtres auraient eu deux pattes ventrales, il n'avait qu'un unique et large membre médian, partiellement couvert par un gilet sombre. Ses membres antérieurs étaient très semblables aux bras d'un humain, bien que revêtus de fourrure dorée et terminés par de larges mains à six doigts qui évoquaient plutôt des pattes d'animal.

Lorsque Tersono et lui eurent rejoint le groupe entourant Ziller, Kabe fut presque immédiatement submergé par une nouvelle cacophonie de conversations.

— Bien sûr que vous ne savez pas ce que je veux dire. Vous n'avez pas de contexte.

— Ridicule. Tout le monde a un contexte.

— Non. Vous avez une situation, un environnement. Ce n'est pas la même chose. Vous existez. J'aurais du mal à le contester.

— Merci beaucoup.

— Ouais. Autrement, vous seriez en train de parler tout seul.

— Vous dites que nous ne vivons pas vraiment, c'est bien ça ?

— Ça dépend de ce que vous entendez par « vivre ». Mais disons que oui.

— Comme c'est fascinant, mon cher Ziller, dit E.H. Tersono. Je me demande...

— Parce que nous ne souffrons pas.

— Parce que vous semblez à peine capables de souffrir.

— Bien dit ! Donc, Ziller...

— Oh, c'est une si vieille querelle...

— Mais c'est uniquement la *capacité* de souffrir qui...

— Hé ! J'ai souffert, moi ! Lemil Kimp m'a brisé le cœur.

— La ferme, Tulyi.

— ... en quelque sorte, vous rend intelligent, ou quelque chose d'équivalent. Ce n'est pas de la vraie souffrance.

— Mais c'est vrai !

— Une vieille querelle, dites-vous, mademoiselle Sippens ?

— Oui.

— Vieille, donc mauvaise ?

— Vieille, donc discréditée.

— Discréditée, par qui ?

— Pas par qui. Par quoi.

— Et ce « quoi » serait...
— Les statistiques.
— Et voilà. Les statistiques. Bon, Ziller, mon cher ami...
— Vous ne parlez pas sérieusement.
— Je crois qu'elle est plus sérieuse que vous, Zil.
— La souffrance abaisse plus qu'elle n'ennoblit.
— Et c'est un jugement qui découle entièrement de ces statistiques ?

— Non. Je pense que vous allez vous apercevoir qu'une intelligence morale est également nécessaire.

— Condition préalable dans une société polie, je suis sûr que nous sommes d'accord là-dessus. Maintenant, Ziller...

— Une intelligence morale qui nous enseigne que toute souffrance est mauvaise.

— Non. Une intelligence morale qui tendra à considérer la souffrance comme mauvaise jusqu'à preuve du contraire.

— Ah ! Vous admettez donc que la souffrance puisse être bonne.

— Exceptionnellement.

— Oh !

— Bravo !

— Quoi ?

— Vous saviez que ça marche dans plusieurs langues ?

— Quoi ? Qu'est-ce qui marche ?

— Tersono, dit Ziller.

Il se tourna enfin vers le drone, qui s'était abaissé au niveau de ses épaules et s'était coulé de plus en plus près de lui en essayant d'attirer son attention pendant ces quelques instants, délai au bout duquel son champ aural avait juste commencé à virer au bleu-gris de la frustration poliment refoulée.

Mahrai Ziller, compositeur mi-proscrit, mi-exilé, quitta sa position accroupie et se redressa, calé sur son arrière-train. Son membre médian se transforma brièvement en étagère ; il posa sa boisson sur la surface veloutée tandis qu'il utilisait ses membres antérieurs pour rectifier le pli de son gilet et se peigner le poil du front.

— Aidez-moi, dit-il au drone. J'essaie d'exposer sérieusement mon point de vue et votre compatriote se permet des jeux de mots.

— Alors, je vous conseille de vous replier puis de regrouper vos forces en espérant la prendre à partie ultérieurement lorsqu'elle sera dans un état d'esprit moins insolent et moins agressif. Vous avez déjà rencontré Ar Kabe Ischloear ?

— Oui, nous sommes de vieilles connaissances, ambassadeur.

— C'est trop d'honneur, monsieur, grommela le Homomdan. Je suis plutôt journaliste.

— Oui, ils ont tendance à tous nous appeler ambassadeurs, n'est-ce pas ? Je suis sûr que c'est pour nous flatter.

— Sans aucun doute. Ils sont pleins de bonnes intentions.

— Elles sont parfois ambiguës, dit Ziller en se tournant brièvement vers la femme avec qui il parlait.

Elle leva son verre et inclina la tête d'un millimètre.

— Quand vous aurez vraiment fini de critiquer nos hôtes si résolument généreux, vous deux, dit Tersono, nous pourrons...

— Serait-ce le lieu intime que vous avez mentionné ? demanda Kabe.

— Précisément. Faites plaisir à un drone excentrique.

— Très bien.

— Par ici.

Le drone dépassa les tables alignées pour le buffet et continua vers l'arrière du bateau. Ziller suivit la machine. Il donnait l'impression de couler sur le pont encaustiqué, gracieux et agile sur son unique et large membre médian et ses deux puissantes pattes postérieures. Kabe remarqua que le compositeur n'avait aucun mal à porter son cristal plein de vin en équilibre dans une main tout en faisant signe, de l'autre, à deux ou trois personnes qui le saluèrent nommément ou inclinèrent la tête en le croisant.

Auprès de lui, Kabe se sentit très lourd et très lent. Il essaya de se dresser de toute sa hauteur pour avoir l'air moins massif, mais faillit entrer en collision avec un luminaire très vieux et très compliqué suspendu au plafond.

Installés tous les trois dans une cabine adossée à la poupe de l'imposant bateau, ils contemplaient l'eau du canal, noire comme de l'encre. Ziller s'était lové sur une table basse, Kabe était confortablement accroupi sur quelques coussins à même le pont et Tersono reposait sur un fauteuil d'apparence fragile en bois tissé sans doute très vieux. Kabe connaissait le drone Tersono depuis dix ans – depuis le tout début de son séjour sur l'orbitale Masaq' – et avait vite remarqué qu'il aimait s'entourer de vieilleries ; cette antique nef, par exemple, et les meubles et accessoires surannés qu'elle contenait.

Même la morphologie physique de la machine évoquait une manière d'antiquité. En règle générale, on pouvait dire sans trop se tromper que plus un drone de la Culture était volumineux, plus il était vieux. Les premiers spécimens, qui dataient de huit ou neuf mille ans, étaient de la taille d'un humain de haute stature. Les modèles ultérieurs avaient progressivement rétréci, jusqu'au stade où les drones les plus perfectionnés étaient, un temps, assez petits pour être glissés dans la poche. Haut d'un mètre, le corps de Tersono pouvait suggérer qu'il avait été construit des millénaires auparavant alors qu'il n'avait en réalité que quelques siècles ; l'espace supplémentaire qu'il occupait s'expliquait par la séparation de ses composants internes, conçue pour mieux mettre en valeur la délicate translucidité de sa coque en céramique si peu orthodoxe.

Ziller finit sa boisson et tira une pipe de son gilet. Il aspira jusqu'à ce qu'un peu de fumée monte du foyer tandis que le drone échangeait des banalités avec le Homomdan. Le compositeur essayait encore de produire des ronds de fumée lorsque Tersono dit finalement :

— ... Ce qui m'amène à la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir ici tous les deux.

— Et quelle serait-elle ? s'enquit Ziller.

— Nous attendons un invité, compositeur Ziller.

Ziller fixa le drone calmement. Il jeta un regard circulaire dans la spacieuse cabine et s'arrêta sur la porte.

— Quoi ? Maintenant ? Qui ?

— Pas maintenant. Dans trente ou quarante jours. Je crains que nous ne sachions pas encore exactement de qui il s'agit.

Mais ce sera l'un de vos compatriotes, Ziller. Quelqu'un de Chel. Un Chelgrien.

Le faciès de Ziller consistait en un dôme velu pourvu de deux gros yeux noirs, presque semi-circulaires, placés au-dessus d'une zone nasale glabre, gris-rose, et d'une grande bouche partiellement préhensile. Il avait à présent une expression que Kabe ne lui avait encore jamais vue, même si, en fait, il connaissait le Chelgrien sans le fréquenter régulièrement, et ce depuis moins d'un an.

— Il vient ici ? demanda Ziller d'une voix que Kabe jugea glaciale.

— Assurément. Sur cette orbitale, peut-être sur cette plaque. La bouche de Ziller se déforma.

— Caste ? cracha-t-il.

— L'un des... Tactés ? Un Donné, peut-être, dit Tersono d'une voix onctueuse.

Bien sûr. Leur système de castes. C'était, en partie au moins, la raison pour laquelle Ziller était ici et pas sur Chel. Ziller se concentra sur sa pipe et tira quelques bouffées de plus.

— Un Donné, peut-être, hein ? marmonna-t-il. Mazette ! À vous l'honneur. J'espère que vous aurez peaufiné votre sens de l'étiquette. Vous auriez intérêt à commencer l'entraînement dès maintenant.

— Nous croyons que cette personne pourrait venir ici pour vous voir, dit le drone.

Il se tourna sans friction aucune dans le siège en bois tissé et déploya un champ manipulateur pour actionner les cordons qui baissaient les rideaux en drap d'or placés devant les fenêtres, occultant ainsi la vue sur le canal sombre et les quais enveloppés de neige.

Ziller tapota le fourneau de sa pipe, qu'il considéra en fronçant les sourcils.

— Vraiment ? dit-il. Mon Dieu. Quel dommage ! Moi qui comptais partir en croisière juste avant la date indiquée. Dans l'espace profond. Et pour au moins six mois. Plus longtemps, peut-être. En fait, j'étais tout à fait décidé à partir. Vous transmettez mes excuses au diplomate snobinard ou à

l'aristocrate dédaigneux qu'ils m'envoient. Je suis sûr qu'ils comprendront.

— Je suis sûr que non, dit le drone en baissant la voix.

— Moi aussi. J'ironisais. Mais la croisière, c'est sérieux.

— Ziller, dit tranquillement le drone, ils veulent vous rencontrer. Même si vous partiez effectivement en voyage, ils essaieraient sans aucun doute de vous suivre et de vous rejoindre sur le vaisseau de croisière.

— Et, évidemment, vous ne tenteriez pas de les en empêcher.

— Comment le pourrions-nous ?

Ziller tira un instant sur sa pipe.

— Je suppose qu'ils veulent que je rentre. C'est ça ?

L'aura gris métallisé du drone indiquait la perplexité.

— Nous ne le savons pas.

— Incroyable.

— Compositeur Ziller, je suis parfaitement franc avec vous.

— Vraiment ? Bon. Pouvez-vous imaginer une autre raison pour cette expédition ?

— De nombreuses raisons, mon cher ami, mais dont aucune n'est particulièrement vraisemblable. Comme je l'ai dit, nous ne savons rien. Toutefois, si j'étais forcé d'émettre une hypothèse, j'aurais tendance à convenir avec vous que la demande de votre retour sur Chel est probablement la raison principale de cette visite imminente.

Ziller mâchonna l'embout de sa pipe. Kabe se demanda s'il allait se fendre.

— Vous ne pouvez pas me forcer à repartir.

— Mon cher Ziller, dit le drone, il ne nous viendrait même pas à l'esprit de vous le suggérer. C'est peut-être ce que désire cet émissaire, mais la décision vous appartient totalement. Vous êtes un invité honoré et respecté, Ziller. On présume que vous jouissez de la citoyenneté culturienne, dans la mesure où un tel concept existe avec un minimum d'apparence formelle. Vos nombreux admirateurs, dont je suis, vous l'auraient depuis longtemps accordée par acclamation, si seulement cela n'avait pas semblé présomptueux.

Ziller hocha la tête, songeur. Kabe se demanda si c'était une expression naturelle pour un Chelgrien ou si elle était apprise, ou traduite.

— Très flatteur, dit Ziller.

Kabe eut l'impression que la créature essayait sincèrement de se montrer courtoise.

— Cependant, je suis toujours chelgrien. Pas encore tout à fait naturalisé.

— Bien sûr. Votre présence est déjà un trophée. Déclarer que vous êtes domicilié ici serait...

— Excessif, souligna Ziller sur le ton du sarcasme.

Le champ aural du drone se satura d'une sorte de gris boueux pour manifester son embarras, bien qu'un semis de paillettes rouges laissât entendre qu'il n'était guère sérieux.

Kabe s'éclaircit la voix. Le drone se tourna vers lui.

— Tersono, dit le Homomdan, je ne sais pas exactement pourquoi je suis ici, mais puis-je seulement vous demander si, dans toute cette affaire, vous vous exprimez en tant que représentant de Contact ?

— Bien sûr que vous le pouvez. Oui, je parle pour le compte de la section Contact. Et avec la coopération pleine et entière du Central de Masaq'.

— Je ne suis pas sans amis ni admirateurs, assura brusquement Ziller en fixant le drone.

— Sans ? dit Tersono, son champ investi par une lueur rouge-orange. Mais, comme je l'ai déjà précisé, vous n'avez presque que des...

— Je veux dire chez certains de vos Mentaux ; vos vaisseaux, drone de Contact Tersono, rétorqua froidement Ziller.

La machine bascula légèrement en arrière sur son siège. Un peu mélodramatique, estima Kabe. Ziller continua :

— Il se pourrait bien que j'arrive à persuader l'un d'eux de me loger à son bord et de m'offrir ma propre croisière privée. Une croisière dans laquelle notre émissaire risquerait d'avoir beaucoup plus de mal à jouer les intrus.

L'aura du drone repassa au violet. Il oscillait imperceptiblement sur son siège.

— Libre à vous d'essayer, mon cher Ziller. Toutefois, cela peut être interprété comme un terrible affront.

— Je les emmerde.

— Oui, bien sûr. Mais je veux dire, interprété par *nous*. Un terrible affront de votre part. Un affront si grave que dans les circonstances aussi tristement regrettables...

— Oh, de grâce ! dit Ziller en se détournant.

Le drone, embrumé de violet, resta silencieux un moment. Kabe remua sur ses coussins.

— Il se trouve, poursuivit Tersono, que même le mieux disposé et le plus, euh... résolu des vaisseaux risque de ne pas accéder à la demande que vous avez dit vouloir formuler. En fait, je suis prêt à parier gros qu'il la rejetterait.

Ziller continua de mordiller sa pipe. Elle s'était éteinte.

— Ce qui signifie que Contact a déjà fait le nécessaire, pas vrai ?

Tersono oscilla à nouveau.

— On pourrait dire qu'un petit sondage a été effectué.

— Oui, on pourrait. Et, bien sûr, toujours en supposant que vos Mentaux disent tous la vérité.

— Oh, ils ne mentent jamais. Ils dissimulent, ils esquivent, ils tergiversent, ils confondent, ils troublent, ils distraient, ils occultent, ils déforment subtilement et font exprès de comprendre de travers avec ce qui semble souvent une délectation positivement jubilatoire et sont en général parfaitement capables de réussir à donner une impression sans aucune équivoque de leur comportement futur tout en projetant en réalité de faire exactement le contraire, mais ils ne mentent pas. Loin de moi cette pensée !

Ziller réussit son regard dur. Kabe était très heureux de ne pas avoir ces gros yeux noirs braqués sur lui, même si le drone ne semblait pas les remarquer.

— Je vois, dit le compositeur. Bon, je suppose que je pourrais tout aussi bien rester sur place. J'imagine que je pourrais carrément refuser de quitter mon appartement.

— Bien sûr. Cela manquerait peut-être de dignité, mais on ne pourrait vous contester cette prérogative.

— Exactement. Mais, si on ne me donne pas le choix, ne vous attendez pas à ce que je sois accueillant, ni même poli.

Il examina le foyer de sa pipe.

— C'est pour cela que j'ai prié Kabe d'être ici, dit le drone en se tournant vers le Homomdan. Kabe, nous vous serions très reconnaissants si vous étiez d'accord pour recevoir l'émissaire de Chel lorsqu'il ou elle se présentera. Vous ferez équipe avec moi, avec, éventuellement, l'aide de Central, si cela vous convient. Nous ne savons pas encore combien de temps cela va prendre sur une base quotidienne, ni combien de temps va durer la visite, mais, manifestement, si elle s'avérait prolongée, nous prendrions des mesures supplémentaires.

Le corps de la machine s'inclina de quelques degrés sur un côté du fauteuil en bois tissé.

— Voudriez-vous le faire ? Je sais que c'est exiger beaucoup de vous, et vous n'avez pas encore besoin de donner une réponse définitive ; accordez-vous une nuit de réflexion si cela vous chante et demandez tous les renseignements complémentaires que vous voudrez. Mais vous nous rendriez un grand service, étant donné la réticence parfaitement compréhensible du Cr Ziller.

Kabe se cala sur ses coussins. Il cilla deux ou trois fois.

— Oh, je peux vous répondre maintenant. Je serais heureux de vous être utile. Bien sûr, dit-il en regardant le Chelgrien, je ne voudrais pas laisser Mahrai Ziller dans l'angoisse...

— L'angoisse, j'en fais mon affaire, comptez là-dessus, lui dit Ziller. Si vous pouvez détourner l'attention du sac de bile qu'ils m'envoient, vous me rendrez service à moi aussi.

Le drone produisit une manière de soupir et oscilla d'un millimètre dans le plan vertical.

— Bien, voilà qui est... satisfaisant, alors. Kabe, pouvons-nous nous entretenir plus en détail demain ? Nous aimerions vous informer du programme des prochains jours. Rien de trop intense, mais, vu les circonstances déplorables de nos relations avec les Chelgriens ces dernières années, nous ne voulons manifestement pas troubler notre invité par des lacunes quelconques dans la connaissance de leurs affaires et de leurs mœurs.

Ziller émit une sorte de « oh ! » chuintant.

— Cela va de soi, dit Kabe à Tersono. Je comprends. Je suis à votre disposition, ajouta-t-il en écartant ses trois bras à la fois.

— Et nous vous en sommes très reconnaissants, assura la machine en décollant. Bon, je crois qu'avec mes bavardages je vous ai retenus ici tellement longtemps que nous avons raté le petit speech de l'avatar de Central, et si nous ne nous pressons pas, nous allons être en retard pour l'événement principal – si triste soit-il – de cette soirée.

— Il est si tard que ça ? dit Kabe en se levant lui aussi.

Ziller referma d'un coup sec le couvercle de sa pipe et rangea celle-ci dans son gilet. Il se déplaça de tout son long et quitta la table. Ils retournèrent dans la salle de bal principale au moment où les lumières s'éteignaient et où le toit se rétractait dans un grondement sourd pour révéler dans le ciel quelques minces nuages effilochés, une multitude d'étoiles et le ruban brillant du secteur antipode de l'orbitale. L'avatar du Central, sous la forme d'un humain maigre à la peau argentée, se tenait, la tête baissée, sur une petite estrade à l'avant de la salle. Un courant d'air froid se mit à circuler autour des humains et des autres invités de diverses origines. Tous, sauf l'avatar, contemplaient le ciel. Kabe se demanda dans combien d'autres endroits – dans la ville, d'un bout à l'autre de la plaque et sur toute la circonférence du monde-bracelet géant –, se produisaient des scènes similaires.

Kabe inclina sa tête massive et leva les yeux lui aussi. Il savait à peu près où regarder ; le Central de Masaq' avait mené une campagne de prépublicité discrète mais continue pendant les cinquante jours précédents.

Le silence.

Puis il y eut des murmures dans l'assistance et un certain nombre de minuscules carillons sonnèrent sur des terminaux personnels répartis dans tout l'immense espace à ciel ouvert.

Et une nouvelle étoile resplendit au firmament. Il n'y eut d'abord qu'un soupçon de scintillement, puis le minuscule point lumineux devint de plus en plus brillant, exactement comme une lampe qu'on allumerait avec un gradateur. Les étoiles proches commencèrent à disparaître, leurs clignotements affaiblis noyés par le rayonnement qui se déversait à torrents de

la nouvelle venue. En quelques instants, l'étoile s'était stabilisée, astre gris-bleu éblouissant dont l'éclat à peine fluctuant occultait presque le filament lumineux des plaques antipodes de Masaq'.

Kabe entendit un ou deux spectateurs proches reprendre leur souffle et d'autres pousser de brefs cris.

— Oh, mon Dieu, dit doucement une femme.

Quelqu'un sanglota.

— Même pas vraiment joli, marmonna Ziller, si bas que Kabe devina que seuls lui et le drone l'avaient entendu.

Tous contemplèrent le spectacle quelques instants de plus. Puis l'avatar à la peau argentée en costume noir les remercia de cette voix de basse creuse, portant loin malgré sa faible puissance, que semblaient affecter ceux de son espèce. Il descendit de l'estrade et s'éloigna, quittant la salle découverte pour gagner le quai.

— Oh, nous avons eu droit à un vrai, dit Ziller. Je croyais que nous aurions une image.

Il regarda en direction de Tersono, qui se permit une faible lueur de modestie couleur aigue-marine.

Le toit commença de se refermer, ébranlant doucement le pont sous les trois pieds de Kabe, à croire que les moteurs de la vieille nef s'étaient réveillés. L'éclairage augmenta très légèrement d'intensité ; la lumière de la nouvelle et resplendissante étoile continua de se déverser par l'embrasement entre les deux moitiés du toit mobile, puis par la verrière lorsque les segments se furent rejoints et refermés. La salle était bien plus sombre qu'avant, mais les gens y voyaient suffisamment clair.

On dirait des fantômes, pensa Kabe en considérant les humains qui l'entouraient. Beaucoup contemplaient encore l'étoile. Certains se dirigeaient vers l'extérieur, vers le pont à ciel ouvert. Quelques couples et des groupes plus importants se blottissaient les uns contre les autres ; les individus se réconfortaient mutuellement. Je n'aurais pas cru que cela affecterait tant de gens aussi profondément, songea le Homomdan. Je croyais qu'ils le prendraient presque à la

rigolade. Je ne les connais toujours pas vraiment. Même après tout ce temps.

— Spectacle morbide, commenta Ziller en se redressant. Je rentre chez moi. J'ai du travail à faire. Non que la nouvelle que je viens d'apprendre soit précisément favorable à l'inspiration ou à la motivation.

— Oui, dit Tersono. Excusez mon impatience impolie de drone, mais pourrais-je vous demander sur quoi vous travaillez ces temps-ci, compositeur Ziller ? Vous avez beau ne rien publier depuis quelque temps, vous donnez l'impression d'être vraiment très occupé.

— En fait, il s'agit d'une commande, expliqua Ziller avec un grand sourire.

— Vraiment ? dit le drone en affichant un éphémère arc-en-ciel de surprise. Pour qui ?

Kabe vit le Chelgrien jeter un bref coup d'œil au podium où s'était tenu l'avatar.

— Vous le saurez le moment venu, Tersono. Mais c'est un gros morceau, et il faudra encore un certain temps avant d'envisager la première.

— Ah, que de mystère !

Ziller s'étira, allongeant derrière lui une patte velue et se crispant avant de se détendre. Il regarda Kabe.

— Oui, et si je ne m'y remets pas, je vais prendre du retard.

Il se retourna vers Tersono.

— Vous me tiendrez au courant des agissements de ce malheureux émissaire ?

— Vous disposerez d'un accès total à tout ce que nous savons.

— Parfait. Bonne nuit, Tersono.

Le Chelgrien salua Kabe d'un hochement de tête.

— Ambassadeur.

Kabe s'inclina. Le drone pencha. Ziller fendit par bonds élastiques la foule éclaircie.

Kabe contempla encore une fois la nova dans le ciel, et réfléchit.

Cette lumière qui tombait inexorablement avait huit cent trois ans.

La lumière de fautes anciennes. C'est ainsi que Ziller l'avait décrite dans l'entretien que Kabe avait écouté le matin même. « Ce soir, on dansera à la lumière de fautes anciennes ! » Sauf que personne ne dansait.

C'avait été l'une des dernières grandes batailles de la guerre idirane, l'une des plus féroces, l'une des moins modérées, lorsque les Idirans avaient tout risqué, jusqu'à l'opprobre de ceux qu'ils considéraient comme leurs amis, dans une série de tentatives désespérées, brutales et sauvagement destructrices pour changer l'issue de plus en plus évidente de la guerre. Six étoiles seulement (à supposer qu'on puisse jamais employer cet adverbe dans pareil contexte) avaient été détruites pendant les presque cinquante ans où la guerre avait fait rage. Cette unique bataille pour la possession d'une parcelle de bras galactique, qui dura moins de cent jours, en avait anéanti deux lorsque les Idirans avaient provoqué l'explosion des soleils Portisia et Junce.

Elle avait fini par entrer dans l'Histoire comme la bataille des Deux Novæ, mais, en réalité, ce que les deux soleils avaient subi les avait plutôt transformés chacun en une sorte de supernova. Aucun de ces deux astres ne régnait sur un système abiotique. Des mondes étaient morts, des biosphères entières avaient été anéanties et des milliards de créatures pensantes avaient souffert – brièvement, certes – avant de périr dans ces catastrophes jumelées.

Les Idirans avaient bien commis ces actes, ces méga-extinctions – c'étaient leurs armes monstrueuses, et non celles de la Culture, qui avaient été dirigées sur une étoile, puis sur l'autre –, et pourtant, on pouvait soutenir que la Culture aurait pu empêcher ce qui s'était produit. Les Idirans avaient plusieurs fois tenté de demander la paix avant le début de la bataille, mais la Culture n'avait cessé d'exiger une reddition inconditionnelle, tant et si bien que la guerre s'était éternisée et que les étoiles étaient mortes.

C'était de l'histoire ancienne. La guerre s'était terminée presque huit cents ans auparavant et la vie avait continué. Il n'empêche que la lumière spatiale, elle, avait mis tous ces siècles à franchir cahin-caha la distance et qu'à l'aune de sa

propre relativité c'était seulement maintenant que les étoiles explosaient, c'était à ce moment précis que mouraient des millions d'individus – tandis que la bulle de lumière en expansion déferlait sur le système de Masaq'.

Le Mental qui était le Central de l'orbitale Masaq' avait ses raisons de commémorer la bataille des Deux Novæ ; il avait donc demandé l'indulgence de ses habitants en annonçant que dans l'intervalle entre la première nova et la seconde il observerait ce deuil à sa manière personnelle, sans toutefois que cela affecte l'exécution de ses devoirs. Il avait laissé entendre qu'il y aurait une sorte d'événement un peu plus relevé pour marquer la fin de cette période, bien que sa forme exacte n'ait pas encore été divulguée.

Kabe se douta qu'il connaissait à présent ce secret. Il se surprit à fixer la direction qu'avait prise Ziller, tout comme le regard du Chelgrien avait dérapé vers l'estrade lorsqu'on lui avait demandé qui avait commandé l'œuvre mystérieuse à laquelle il travaillait.

Il serait fixé le moment venu. Comme l'avait dit Ziller.

Pour ce soir, tout ce que Central voulait, c'était que les gens lèvent les yeux, voient la soudaine lumière silencieuse et pensent ; et, peut-être, réfléchissent un peu. Kabe s'attendait presque à ce que les autochtones n'y prêtent aucune attention et continuent de s'adonner à leur petite existence ludique et bien remplie comme si de rien n'était ; il semblait toutefois qu'ici au moins le vœu du Mental Central avait été respecté.

— Événements très regrettables, soupira le drone E.H. Tersono, qui flottait près de Kabe.

Ce dernier pensa qu'il voulait probablement donner une impression de sincérité.

— Salutaires, pour nous tous, précisa Kabe.

Ses propres ancêtres étaient les inspireurs des Idirans et avaient combattu à leurs côtés dans les premières phases de cet antique conflit. Les Homomdans éprouvaient le poids de leurs responsabilités avec autant d'acuité que les gens de la Culture.

— Nous essayons d'apprendre, dit doucement Tersono. Mais nous commettons encore des erreurs.

Kabe savait qu'il parlait maintenant de Chel, des Chelgriens et de la guerre des Castes. Il pivota et regarda le drone tandis que les gens s'éloignaient dans la clarté spectrale et soutenue.

— Vous pourriez toujours ne rien faire, Tersono, lui déclara-t-il. Bien que pareille habitude soit habituellement génératrice de regrets, elle aussi.

Je suis parfois trop volubile, songea Kabe. Je dis aux gens exactement ce qu'ils veulent entendre.

Le drone se cabra pour confirmer qu'il regardait le Homomdan, mais sans rien ajouter.

TEMPÊTE HIVERNALE

La coque du vaisseau dévasté fléchissait de tous côtés, s'incurvant vers l'extérieur puis se recourbant telle une voûte au-dessus de lui. Les autres avaient installé un éclairage au centre de ce qui était devenu le plafond, juste au-dessus du bizarre plancher à l'aspect vitrifié ; des reflets scintillaient sur la surface déformée aux volutes d'obsidienne et sur les quelques moignons de matériel non identifiable qui en surnageaient.

Quilan essaya de trouver un endroit où il pensait pouvoir distinguer ce sur quoi il se tenait, puis éteignit le système de survie de sa combinaison et laissa ses pieds toucher la surface. Il avait du mal à s'en rendre compte à travers ses bottes, mais le sol donnait apparemment l'impression tactile de ce qu'il semblait être : du verre. La rotation que les autres avaient imprimée à la coque produisait une pesanteur d'environ un quart de *g*. Il tapota les sangles qui attachaient son volumineux sac dorsal.

Il regarda au-dessus et autour de lui. La surface interne de la coque avait l'air à peine endommagée. Elle comportait diverses encoches et des trous dispersés, les uns circulaires, les autres elliptiques, mais tous lisses, parfaitement symétriques et justifiés d'un point de vue fonctionnel ; aucun ne traversait de part en part le matériau de la coque ni ne présentait d'aspect déchiqueté. La seule ouverture qui conduise à l'extérieur était tout à l'avant, dans le nez du vaisseau, à soixante-dix mètres de l'endroit où il se tenait, plus ou moins au centre de la masse en forme de cuiller qu'était le plancher. Ce trou de deux mètres de diamètre avait été découpé dans la coque des semaines auparavant pour pénétrer dans l'épave une fois qu'elle avait été localisée et immobilisée. C'était par là qu'il était entré.

Il distinguait à la surface de la coque diverses zones anormalement décolorées et, là-haut, près des plafonniers nouvellement installés, une modeste grappe de gaines et de fils. Une partie de lui-même se demanda pourquoi les autres avaient pris la peine de mettre la lumière. L'intérieur de la coque était évacué, ouvert sur le vide spatial ; quiconque s'aventurerait ici porterait une combinaison intégrale et disposerait donc du matériel sensoriel incorporé qui rendait l'éclairage inutile. Il regarda par terre. Peut-être que les techniciens étaient superstitieux, ou seulement influençables. La lumière rendait l'endroit un peu moins sinistre, un peu moins hanté.

Il pouvait comprendre que se balader ici avec rien que le rayonnement ambiant pour exciter les sens amplifiés provoquât une réaction de terreur chez les personnes sensibles. Les autres avaient trouvé une grande partie de ce qu'ils espéraient trouver ; assez pour cette mission, suffisamment pour sauver un bon millier d'autres âmes. Sûrement pas assez, ou presque, pour répondre à ses propres espérances. Il regarda autour de lui. Apparemment, ils avaient enlevé tout le matériel de détection et de surveillance qu'ils avaient utilisé pour inspecter l'épave du corsaire *Tempête hivernale*.

Il perçut une secousse à travers la semelle de ses bottes. Il leva les yeux et regarda vers la paroi : la proue sectionnée du vaisseau venait d'être remise en place, l'enfermant dans cette nef des morts. Enfin.

~ *Il dit : « Étanchéité rétablie », énonça une voix dans sa tête.*

La machine dans son sac dorsal émit une infime vibration.

~ *Il dit que la proximité des systèmes de la combinaison interfère avec ses instruments. Vous allez être obligé de débrancher vos télécoms. Maintenant, il dit : « Veuillez retirer votre sac dorsal. »*

~ Nous pourrions encore nous parler ?

~ *Vous et moi pourrions encore nous parler, et lui pourra me parler.*

~ Très bien, dit-il en détachant le sac. Ces lumières, c'est normal ?

~ *Ce sont des lumières, rien d'autre.*

~ Qu'est-ce que je fais du..., commença-t-il.

Mais le sac s'allégea dans ses mains et se mit à s'éloigner en tirant sur ses sangles.

~ *Il veut nous faire savoir qu'il dispose d'une propulsion autonome*, l'informa la voix dans sa tête.

~ Oh, oui, bien sûr. Demandez-lui de travailler rapidement, s'il vous plaît. Dites-lui que le temps nous est compté parce qu'au moment où nous parlons un vaisseau de guerre de la Culture est en décélération et se dirige vers nous pour...

~ *Vous croyez que ça va changer quoi que ce soit, major ?*

~ Je n'en sais rien. Dites-lui aussi de bien regarder partout.

~ *Quilan, je crois qu'il va faire ce qu'il a à faire, mais si vous voulez vraiment que je...*

~ Non. Excusez-moi. N'en faites rien.

~ *Écoutez, Quil, je sais que c'est pénible pour vous. Je vous laisse seul un petit moment, d'acc ?*

~ Oui, merci.

La voix de Huyler cessa d'émettre. C'était comme si un sifflement juste au seuil de l'audition avait été brusquement supprimé.

Il observa un instant le drone de la Marine. La machine, gris argent et anonyme, évoquait le système de survie d'une combinaison spatiale archaïque. Elle traversa silencieusement le plancher presque plat, se maintenant à environ un mètre de sa surface, et se dirigea vers l'avant – l'extrémité du vaisseau la plus proche – pour entamer son parcours de recherche.

Ce serait trop demander, songea-t-il. Les chances de succès sont trop réduites. C'était déjà un petit miracle que d'avoir découvert quelque chose là-dedans, de pouvoir sauver ces âmes de la destruction une fois de plus. En demander plus... n'avait probablement pas de sens, mais c'était une simple réaction naturelle.

Quelle créature intelligente dotée d'un esprit et d'une affectivité pourrait penser autrement ? Nous en voulons toujours plus, nous considérons comme normales nos réussites passées et présumons qu'elles ouvrent la voie à de futurs triomphes. Mais l'univers se soucie fort peu de nos intérêts personnels, et s'imaginer un instant qu'il l'ait jamais fait, ou le

fasse maintenant ou dans quelque hypothétique avenir est une erreur gravissime relevant d'un orgueil démesuré.

Espérer comme il espérait, espérer contre toute vraisemblance, au mépris de toute probabilité statistique et, en ce sens, au mépris de l'univers lui-même, était une réaction sans aucun doute prévisible, mais qui était aussi presque certainement condamnée à l'échec. L'animal en lui désirait désespérément une chose dont son cerveau supérieur savait qu'elle ne se produirait pas. Tel était le dilemme qui le déchirait, le front sur lequel il souffrait ; cette bataille des désirs simplistes et quasi chimiques du cerveau inférieur soulevés contre les réalités desséchées révélées et appréhendées par la conscience. Aucun des deux camps ne voulait céder, ne voulait abandonner la partie. L'intensité de leur affrontement lui échauffait le cerveau.

Il se demanda si, contrairement à ce qu'on lui avait assuré, Huyler pouvait capter la moindre bribe de ces pensées.

~ Tous nos tests confirment que le concept a été intégralement recouvré. Tous les contrôles d'erreur ont été effectués. Le concept est à présent disponible aux fins d'interaction et de téléchargement, annonça la sœur technicienne dans sa tête.

Sa voix intentionnellement machinique était à la limite de la caricature.

Il ouvrit les yeux et cilla un instant, aveuglé par la lumière. Le casque qu'il portait était tout juste visible du coin de l'œil. La couchette inclinée sur laquelle il reposait était ferme, mais confortable. Il était dans la clinique du vaisseau-temple *Piété* appartenant aux Sœurs mendiante. La sœur technicienne qui s'adressait à lui, jeune créature à l'expression sévère, au pelage brun foncé et à la tête partiellement rasée, était postée près d'un objet sale et cabossé gros comme un réfrigérateur de table, derrière des rayonnages pleins d'instruments médicaux étincelants et immaculés.

~ Je vais le télécharger maintenant, poursuivit-elle. Désirez-vous interagir avec immédiatement ?

~ Oui, je le veux.

~ Un instant, s'il vous plaît.

~ Attendez ! Qu'est-ce que ce truc... qu'est-ce qu'il va éprouver ?

~ La conscience. La vue, sous la forme d'un flux corrigé pour les Chelgriens relayé depuis cette caméra, dit-elle en tapotant une minuscule baguette plantée sur son casque. L'ouïe, sous la forme de votre voix. Je continue ?

~ Oui.

Il y eut une infime impression de sifflement, puis une voix masculine, grave et assoupie, dit :

~ ... *Sept, huit... neuf... Bonjour ! Quoi ? Je suis où ? C'est quoi, ça ? Où... ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?*

En quelques mots seulement, la voix était passée d'une somnolence pâteuse à un état de brusque confusion panique puis à un minimum de maîtrise. Elle était plus jeune que ce à quoi il s'attendait. Il supposa que rien ne l'obligeait à donner une impression de vieillesse.

~ Sholan Hadesh Huyler, répondit-il calmement. Heureux de vous revoir.

~ *Qui c'est ? Je peux pas bouger.*

La voix contenait encore une trace d'incertitude et d'anxiété.

~ *Ici, c'est pas... l'au-delà, hein ?*

~ Mon nom est Major Appelé-aux-Armes-de-Donné Quilan IV d'Itirewein. Je suis désolé que vous ne puissiez pas bouger, mais ne vous inquiétez pas, je vous en prie ; le concept de votre personnalité est encore à l'intérieur du substrat dans lequel vous étiez conservé au départ, à l'Institut militaire de technologie de Cravinyr, sur Aorme. Actuellement, le substrat à l'intérieur duquel vous êtes se trouve à bord du vaisseau-temple *Piété*. Celui-ci est en orbite autour d'un satellite de la planète Reshref Quatre, dans la constellation de l'Arc, en compagnie de l'épave du corsaire interstellaire *Tempête hivernale*.

~ *Ça y est, je vous vois. Ah ! Vous dites que vous êtes major. J'étais amiral-général. Je suis plus élevé en grade que vous.*

La voix était maintenant parfaitement contrôlée ; encore grave, mais sèche et précise. La voix de quelqu'un habitué à donner des ordres.

~ Le grade que vous aviez lorsque vous êtes mort était plus élevé que mon grade actuel, certainement, monsieur.

La sœur technicienne modifia un réglage sur la console en face d'elle.

~ *C'est les mains de qui ? Elles ont l'air femelles.*

~ Elles appartiennent à la sœur technicienne qui s'occupe de nous, monsieur. Votre point de vue est celui du casque qu'elle porte.

~ *Elle peut m'entendre ?*

~ Non, monsieur.

~ *Demandez-lui de retirer son casque et de me montrer à quoi elle ressemble.*

~ Monsieur, vous êtes...

~ *Major, s'il vous plaît.*

Quilan se sentit soupirer.

~ Sœur technicienne, pensa-t-il.

Il lui demanda de faire comme Huyler le lui avait demandé. Elle obtempéra, mais parut agacée.

~ *Franchement, elle a l'air revêche. Je regrette d'avoir pris cette peine. Alors, qu'est-ce qui s'est passé, major ? Qu'est-ce que je fais ici ?*

~ Il s'est passé beaucoup de choses, monsieur. On vous communiquera des informations historiques complètes en temps voulu.

~ *La date ?*

~ Nous sommes le neuf de printemps 3455.

~ *Quatre-vingt-six ans seulement ? Je ne sais pas pourquoi, mais je m'attendais à plus. Alors, major, pourquoi m'a-t-on ressuscité ?*

~ Franchement, monsieur, je ne le sais pas vraiment moi-même.

~ *Alors, franchement, major, je crois que vous feriez mieux de me mettre rapidement en contact avec quelqu'un qui est au courant.*

~ Il y a eu une guerre, monsieur.

~ *Une guerre ? Avec qui ?*

~ Avec nous-mêmes, monsieur ; une guerre civile.

~ *Une histoire de castes, non ?*

~ Oui, monsieur.

~ *J'imagine que ça devait nous arriver un jour ou l'autre. Alors, je suis enrôlé ? Les morts sont-ils recyclés en réservistes ?*

~ Non, monsieur. La guerre est finie. Nous sommes à nouveau en paix, mais il va y avoir des changements. Il y a eu une tentative pour vous sauver, vous et les autres personnalités, en vous retirant du substrat où vous étiez conservés à l'Institut militaire pendant la guerre – tentative à laquelle j'ai participé –, mais elle n'a que partiellement réussi. Il y a seulement quelques jours, nous croyions qu'elle avait totalement échoué.

~ *Je suis donc ramené à la vie pour apprécier les gloires manifestes de l'ordre nouveau ? Pour être rééduqué ? Jugé pour mes incorrections passées ? Ou quoi ?*

~ Nos supérieurs estiment que vous pourriez contribuer au succès d'une mission qui nous est proposée à tous les deux.

~ *À tous les deux ? Oh-oh ! Et en quoi exactement consisterait cette mission, major ?*

~ Je ne peux vous le dire actuellement, monsieur.

~ *Pour quelqu'un qui tire toutes les ficelles ici, vous m'avez l'air d'une inquiétante ignorance, major.*

~ Je suis désolé, monsieur. Je crois que mon manque d'informations actuel est peut-être une procédure de sécurité. Mais je hasarderai bien que votre compétence en ce qui concerne la Culture pourrait nous être utile.

~ *Major, mes pensées sur la Culture se sont avérées politiquement impopulaires de mon vivant ; c'est l'une des raisons qui m'ont poussé à accepter la proposition de me faire stocker sur Aorme, au lieu de soit mourir et aller au ciel, soit continuer à me cogner la tête contre un mur dans les Renseignements interarmes. Êtes-vous en train de me dire que les huiles se sont ralliées à mon point de vue ?*

~ Peut-être, monsieur. Peut-être que votre seule connaissance de la Culture pourrait être utile.

~ *Même avec huit décennies et demie de retard ?*

Quilan attendit avant d'exprimer une opinion qu'il préparait depuis quelques jours, depuis qu'on avait retrouvé le substrat.

~ Monsieur, une somme considérable de réflexions et d'efforts a été investie à la fois dans votre sauvetage et dans la préparation de ma mission. Il me déplairait de voir que ces réflexions ou ces efforts se soient révélés, en tout ou partie, vains ou sans objet.

Huyler resta silencieux un moment, puis dit :

~ *Il y avait environ cinq cents autres individus en plus de moi dans cette machine à l'Institut. Ils s'en sont tous sortis, eux aussi ?*

~ Le nombre définitif des individus conservés était plus proche du millier, mais effectivement, monsieur, il semble qu'ils s'en soient tous sortis, bien que, jusqu'ici, vous soyez le seul à avoir été ressuscité.

~ *Très bien. Alors, soldat, vous pourriez peut-être commencer par me dire ce que vous savez effectivement sur cette mission.*

~ Je ne connais que ce qu'on pourrait appeler notre couverture, monsieur. On m'a persuadé d'oublier pour le moment le but réel de cette mission.

~ *Quoi ?*

~ C'est une mesure de sécurité, monsieur. On vous communiquera l'intégralité des détails de la mission et vous ne les oublierez pas. Je devrais de toute façon me souvenir progressivement de l'objet de ma mission, mais en cas de coup dur, vous serez ma sauvegarde.

~ *Ils craignaient que quelqu'un ne lise dans votre esprit, major ?*

~ Je l'imagine, monsieur.

~ *Bien qu'évidemment la Culture ne le fasse pas.*

~ C'est ce qu'on nous a dit.

~ *Deux précautions valent mieux qu'une ! Ce doit être une mission importante. Mais d'abord, si vous pouvez quand même vous rappeler que vous êtes chargé d'une mission secrète...*

~ Je sais de source sûre que dans un jour ou deux j'aurai oublié cela aussi.

~ *Eh bien, tout cela est très intéressant. Alors, quelle serait donc notre couverture ?*

~ Je serai en mission diplomatique culturelle sur un monde de la Culture.

~ *Une mission culturelle culturienne ?*

~ En un sens, monsieur.

~ *C'est rien qu'un mauvais jeu de mots de vieux soldat. Relâchez-moi un peu ce sphincter gelé, allez !*

~ Excusez-moi, monsieur. Il faut que vous me donniez votre accord à la fois pour entreprendre la mission et pour être transféré dans un autre substrat à l'intérieur de ma personne. Ce processus risque de prendre un peu de temps.

~ *Dans une autre machine à l'intérieur de vous-même, c'est bien ça ?*

~ Oui, monsieur. Il y a un dispositif à l'intérieur de mon crâne, conçu pour ressembler à un garde-âme ordinaire, mais capable d'héberger également votre personnalité.

~ *Vous n'avez pas l'air d'avoir la grosse tête, major.*

~ Ce dispositif n'est pas plus gros que le petit doigt, monsieur.

~ *Et votre garde-âme ?*

~ Le même dispositif me sert aussi de garde-âme, monsieur.

~ *Ils arrivent à faire un truc aussi intelligent et aussi petit ?*

~ Oui, monsieur, ils y arrivent. Nous n'avons probablement pas le temps d'entrer dans les détails techniques.

~ *Je vous demande pardon, major, mais le vieux soldat que je suis vous dira que la guerre en général et les missions à effectifs limités en particulier ont souvent pour objet ces détails techniques. En plus, vous me bousculez, mon petit. Vous avez l'avantage d'être aux commandes, ici. J'ai quatre-vingt-six ans à rattraper. Je ne sais même pas s'il y a une once de vérité dans tout ce que vous me racontez. Jusqu'ici, ça m'a l'air sacrément louche. Et cette histoire de transfert à l'intérieur de vous ! Dois-je comprendre que je n'ai même pas droit à mon propre corps, nom de Dieu ?*

~ Je suis désolé qu'il n'y ait pas eu plus de temps pour vous communiquer les informations, monsieur. Nous croyions vous avoir perdu. Deux fois, en un sens. Lorsque nous avons découvert que votre substrat avait survécu, l'objet de ma mission avait déjà été défini. Effectivement, votre conscience

devait être intégralement transférée dans le substrat à l'intérieur de mon corps ; vous deviez avoir accès à tous mes sens et pouvoir communiquer, bien que vous ne puissiez pas contrôler mon corps à moins que je ne tombe dans une profonde inconscience ou ne sois en état de mort cérébrale. Le seul détail technique que je connaisse est que le dispositif est une matrice en nanomousse cristalline reliée à mon cerveau.

~ Alors, je vais voyager sur un strapontin ? C'est quoi, cette mission merdique ? Qui vous incite à faire ça, major ?

~ Ce serait une expérience inédite pour vous comme pour moi, monsieur, expérience que je verrais comme un privilège. On croit que votre présence et vos conseils augmenteraient les chances de réussite de la mission. Quant à savoir qui m'a poussé dans cette voie... j'ai été formé et instruit par une équipe sous les ordres de l'Estodien Visquile.

~ Visquile ? Cette vieille horreur est toujours en vie ? Et a réussi à passer Estodien, en plus. On en apprend tous les jours.

~ Il vous présente ses respects, monsieur. Je transporte une communication privée qu'il vous a adressée personnellement.

~ Faites-la-moi entendre, major.

~ Monsieur, nous avons pensé que vous aimeriez peut-être avoir un peu plus de temps pour...

~ Major Quilan, je soupçonne fortement qu'on essaie là de m'embarquer dans une histoire tout ce qu'il y a de plus louche. Je vais être franc avec vous, jeune homme ; il n'y a pas tellement de chances que je sois d'accord pour participer à votre mission mystère, même après avoir entendu le message de Visquile, mais une chose au moins est foutrement sûre, je ne vais pas grimper de mon propre gré dans vos oreilles, dans votre cul ou ailleurs avant d'avoir entendu ce que ce vieux fils de pute a à me dire et je pourrais très bien l'entendre maintenant tant qu'on y est. Suis-je assez clair ?

~ Très, monsieur. Sœur technicienne, veuillez repasser le message de l'Estodien Visquile à Hadesh Huyler.

~ En cours, dit la femelle.

Quilan resta seul avec ses pensées. Constatant à quel point il s'était crispé à force de communiquer avec le fantôme de Hadesh Huyler, il détendit délibérément tout son corps, relâcha

ses muscles et redressa le dos. Une fois de plus, son regard balaya les surfaces étincelantes de la clinique, mais ce qu'il voyait, c'était l'intérieur du vaisseau le long duquel ils flottaient, le croiseur corsaire *Tempête hivernale*.

Il s'était déjà trouvé une fois à bord de l'épave, pendant qu'ils cherchaient encore à localiser l'âme de Huyler et à l'extraire des quelque mille autres stockées à l'intérieur du substrat qu'ils avaient récupéré ; ils l'avaient retrouvée dans l'épave à l'aide d'un drone de la Marine spécialement adapté. On lui avait promis que, plus tard, s'il y avait le temps, il serait autorisé à retourner sur l'épave avec ce drone et à essayer de détecter des âmes qui auraient échappé aux sondages initiaux.

Du temps, il n'y en avait plus. Il lui avait fallu du temps pour obtenir l'autorisation, et il fallait du temps aux techniciens de la Marine pour modifier les réglages de la machine. En attendant, on leur avait dit que le vaisseau de guerre de la Culture était en route et serait là dans quelques jours seulement. Pessimistes, les techs craignaient maintenant de ne pas avoir terminé le drone dans les délais.

L'image de la coque éventrée du vaisseau mutilé semblait gravée dans son cerveau.

~ *Major Quilan ?*

~ *Monsieur ?*

~ *Je prends mon service, major. Je demande la permission de monter à bord.*

~ *Voilà, monsieur. Sœur technicienne ? Transférez Hadesh Huyler dans le substrat à l'intérieur de mon corps.*

~ *Tout de suite, dit la femelle. En cours.*

Il s'était demandé s'il sentirait quoi que ce soit. Effectivement, il y eut un picotement, puis un échauffement dans une région limitée de la nuque. La sœur technicienne l'informa en permanence ; le transfert s'effectua sans problème et prit environ deux minutes. Il en fallut le double pour vérifier qu'il était parfaitement réussi.

Quelles bizarres destinées nos technologies rêvent pour nous ! songea-t-il tandis qu'il reposait là. Moi, un mâle, je porte comme un fœtus le fantôme d'un vieux soldat défunt afin de pouvoir voyager au-delà d'une lumière plus vieille que notre

civilisation et accomplir une tâche pour laquelle je me suis entraîné pendant presque un an, mais dont en réalité je ne sais à présent absolument rien.

Le point sensible sur sa nuque se refroidissait. Il estima que sa tête était un peu plus chaude qu'auparavant. Mais c'était peut-être son imagination.

Tu perds ton amour, ton cœur et jusqu'à ton âme, pensa-t-il, et tu gagnes... « un destroyer terrestre », dit-elle dans sa mémoire avec une gaieté si empruntée, si courageuse, tandis que les éclairs zébraient le ciel gorgé de pluie au-dessus d'elle et que le poids énorme le clouait au sol. Quelques souvenirs de cette douleur et de ce désespoir lui arrachèrent des larmes.

~ Terminé.

~ *Un-deux, un-deux*, dit la voix sèche et laconique de Hadesh Huyler.

~ Bonjour, monsieur.

~ *Ça va, mon petit ?*

~ Très bien, monsieur.

~ *Ça vous a fait mal, là, major ? Vous m'avez l'air un peu... désespéré.*

~ Non, monsieur. Ce n'est rien qu'un vieux souvenir. Comment vous sentez-vous ?

~ *Ça me fait une impression sacrément bizarre. Question d'habitude, sans doute. On dirait que tout cadre. Merde, cette tech est aussi moche vue par les yeux d'un mâle que par l'objectif d'une caméra.*

Évidemment. Tout ce qu'il voyait, Huyler le voyait aussi. Avant qu'il puisse répondre, Huyler ajouta :

~ *Vous êtes sûr que vous allez bien ?*

~ Affirmatif, monsieur. Je vais très bien.

Il était à l'intérieur de la carcasse du *Tempête hivernale*. Le drone de la Marine passait et repassait sur le bizarre plancher, presque plat, de l'épave, quadrillant la surface dans sa recherche. Il survola le trou d'où on avait arraché le substrat en provenance d'Aorme.

Au cours des deux jours qui avaient suivi la découverte du substrat, Quilan avait persuadé les techs qu'il valait la peine de

modifier l'étalonnage du drone pour rechercher des substrats beaucoup plus petits que celui qui contenait Huyler, des substrats de la taille d'un garde-âmes, en fait. Ils avaient déjà procédé à une recherche normale, mais il les persuada d'essayer au moins de regarder de plus près. Les Sœurs mendiante du vaisseau-temple appuyèrent sa demande : toute chance de sauver une âme devait être exploitée jusqu'au bout.

Lorsque le drone fut prêt, toutefois, le vaisseau de la Culture à bord duquel il était censé accomplir la première étape de son voyage était déjà en phase de décélération. Le drone de la Marine n'aurait le temps de faire qu'un passage et un seul.

Quilan le regarda avancer et reculer en se guidant sur son invisible quadrillage à la surface du plancher. Il leva les yeux et considéra la carcasse béante qu'était la coque du vaisseau.

Il tenta de recréer dans son esprit l'intérieur du *Tempête hivernale* tel qu'il était lorsqu'il était encore intact, et se demanda dans quel compartiment elle séjournait, où elle était partie et sur quoi elle avait posé la tête pour dormir dans la fausse nuit du vaisseau.

Les propulseurs principaux, qui occupaient la moitié de la coque, devaient être là-haut, le hangar de la navette était là-bas, à l'arrière, les ponts devaient se déployer par ici et par là ; les cabines individuelles devaient être par là, ou alors par là.

Peut-être, songea-t-il, peut-être qu'il y avait encore une chance, peut-être que les techs s'étaient trompés et qu'il y avait encore quelque chose à découvrir. Si la coque tenait, c'est qu'elle était d'une manière ou d'une autre alimentée en énergie. On ne comprenait pas encore tous les raffinements de ces grands vaisseaux inspirés. Peut-être que quelque part à l'intérieur même de la coque...

La machine flotta jusqu'à lui en cliquetant ; la lumière des plafonniers scintillait sur sa carapace métallique. Il regarda le drone.

~ Désolé d'intervenir, Quil, mais il veut que vous dégagiez le passage en vitesse.

~ Bien sûr. Excusez-moi.

Quilan fit un pas de côté. Pas trop maladroitement, espéra-t-il. Il y avait une éternité qu'il n'avait pas porté de combinaison.

~ *Je vous laisse tranquille encore une fois.*

~ Non, ça va comme ça. Parlez si vous voulez parler.

~ *Hmm. D'ac. Je me pose des questions.*

~ Par exemple ?

~ *Nous avons passé un temps infini à faire des trucs techniques, de l'étalonnage, mais nous n'avons pas abordé certaines des hypothèses de base qui ont cours ici, par exemple, est-il vraiment exact que nous pouvons nous entendre quand nous parlons comme ça, mais pas quand nous pensons ? Je trouve la distinction sacrément mince.*

~ Bon, c'est ce qu'on nous a dit. Pourquoi ? Avez-vous déjà eu l'impression que...

~ *Non, mais c'est simplement que, si vous regardez quelque chose par les yeux d'une autre personne et que vous pensiez quelque chose, au bout d'un moment vous commencez à vous demander si c'est vraiment ce que vous pensez ou si c'est les pensées de l'autre qui déteignent sur vous.*

~ Je crois que je vois ce que vous voulez dire.

~ *Alors, vous croyez qu'on devrait faire un test ?*

~ J'imagine que la chose est possible, monsieur.

~ *Parfait. Voyez si vous pouvez capter ce que je suis en train de penser.*

~ Monsieur, je ne crois pas que..., pensa-t-il.

Mais ce fut le silence, et même ses propres pensées restèrent en suspens. Il attendit quelques instants de plus. Et encore quelques instants. Le drone poursuivait son balayage systématique, s'éloignant de plus en plus à chaque passage.

~ *Alors ? Vous avez capté quelque chose ?*

~ Non, monsieur. Monsieur, je...

~ *Vous ne savez pas ce que vous avez raté, major. Bon, à votre tour. Allez-y. Pensez à quelque chose. N'importe quoi.*

Quilan soupira. Le vaisseau ennemi... non, il ne devrait pas penser aux autres en ces termes... Le vaisseau était peut-être déjà là. Il avait l'impression que l'expérience à laquelle se livraient Huyler et lui-même était du temps perdu, mais, d'un autre côté, ils ne pouvaient rien faire pour obliger le drone à s'acquitter ne serait-ce qu'un peu plus vite de sa tâche, et ils ne

perdaient donc absolument pas de temps, en réalité. N'empêche qu'il en avait l'impression.

Quel bizarre interlude ! Dans ce mausolée hermétique, au milieu d'une désolation si irrémédiable, avec un autre esprit à l'intérieur du sien, il échangeait des vacuités sous la menace d'une mission dont il ne savait rien.

Il pensa donc à la longue avenue de Vieux-Briri en automne, à la manière dont elle foulait les monceaux ambrés de feuilles mortes et les dispersait à coups de pied en explosions dorées. Il pensa à la cérémonie de leur mariage, aux jardins dans la propriété des beaux-parents et à l'ovale du pont qui se mirait dans le lac. Lorsqu'ils avaient prononcé leurs serments, un vent soufflant des collines avait troublé le reflet et l'avait détruit, faisant claquer la toile au-dessus d'eux et s'envoler les chapeaux, obligeant le prêtre à s'accrocher aux robes de la mariée, mais la même brise au parfum printanier avait caressé les cimes des arbres-voiles et provoqué la chute d'un nuage chatoyant de fleurs blanches qui tombaient autour d'eux comme de la neige.

À la fin de l'office, quelques pétales reposaient encore sur son pelage et ses cils lorsqu'il se tourna vers elle, lui retira sa muselière cérémonielle, puis retira la sienne et l'embrassa. Leurs amis et leurs familles poussèrent des hourras ; on jeta des chapeaux en l'air, et certains, emportés par une nouvelle rafale de vent, se posèrent sur le lac et appareillèrent sur les courtes vagues comme une délicate flottille d'esquifs aux brillantes couleurs.

Il repensa à son visage, à sa voix, à ces ultimes instants. Survis pour moi, avait-il dit ; il le lui avait fait promettre. Comment auraient-ils pu savoir que c'était une promesse qu'elle ne pourrait jamais tenir, et que lui survivrait pour s'en souvenir ?

La voix de Huyler l'interrompt :

~ *Vous avez fini de penser, major ?*

~ Oui, monsieur. Vous avez capté quelque chose ?

~ *Non. Rien que des trucs physiologiques. On dirait que nous avons encore un minimum de vie intime. Oh, la machine dit qu'elle a terminé.*

Quilan regarda le drone, qui était arrivé à l'autre bout du plancher en forme de cuiller.

~ Qu'est-ce qu'il a... Dites, Huyler, je peux parler directement à ce truc ?

~ *Je crois que je peux vous arranger ça, maintenant qu'il a terminé. Je pourrai quand même tout entendre.*

~ Cela ne me gêne pas, simplement, je...

~ *Voilà. Essayez donc.*

~ Machine ? Drone ?

~ Oui, major Quilan.

~ Y a-t-il d'autres concepts de personnalité, quelque part à l'intérieur de la coque ?

~ Non. Uniquement celui que j'ai été déjà chargé de découvrir et qui partage à présent vos coordonnées : celui de l'amiral-général Huyler.

~ En êtes-vous sûr ?

~ Oui.

Il se demanda si le moindre écho de son espoir et de son désarroi pouvait colorer ses paroles une fois retransmises.

~ Et à l'intérieur du matériau de la coque lui-même ?

~ Cela n'a aucun rapport.

~ Vous l'avez sondé ?

~ Impossible. Il n'est pas accessible à mes capteurs.

La machine était seulement intelligente, elle ne pensait pas. De toute façon, elle n'aurait probablement pas pu reconnaître les émotions sous-jacentes à ses paroles, même si elles avaient été communiquées.

~ En êtes-vous absolument certain ? Avez-vous sondé partout ?

~ J'en suis certain. Oui. Les trois seules personnalités présentes à l'intérieur de la coque du vaisseau sous une forme que mes sens puissent apprécier sont : vous-même, la personnalité par l'intermédiaire de laquelle je communique avec vous, et la mienne.

Quilan baissa les yeux sur les volutes du sol entre ses pieds. Il n'y avait donc pas d'espoir.

~ Je vois, pensa-t-il. Merci.

~ Il n'y a pas de quoi.

Disparue. Disparue totalement et à jamais. Disparue d'une manière sans précédent, privée des consolations de l'ignorance et sans appel. Avant, nous croyions que l'âme pourrait peut-être être sauvée. Aujourd'hui, notre technologie, notre meilleure appréhension de l'univers et notre position avancée dans l'au-delà nous ont dépossédés de nos espoirs irréalistes pour les remplacer par leurs propres règles et lois, par leur propre algèbre du salut et de la continuité. Elles nous ont fait entrevoir le ciel et ont rendu plus intense la réalité de notre désespoir à présent que nous savons qu'il existe pour de bon et que nous n'y trouverons jamais les êtres que nous aimons.

Il alluma son communicateur. Un message en attente : ILS SONT ICI, disaient les caractères sur l'écran miniature de la combinaison. Le message datait de huit minutes. Il s'était écoulé beaucoup plus de temps qu'il l'aurait cru.

~ *On dirait que notre taxi est arrivé.*

~ Oui. Je vais les informer que nous sommes prêts.

~ *Faites, major.*

— Ici le major Quilan, émit-il. Je crois comprendre que nos invités sont arrivés.

— Major, dit la voix de l'officier commandant la mission, le colonel Ustremi. Tout se passe bien ici ?

— Tout se passe bien, monsieur, dit Quilan en contemplant le sol vitrifié puis le vide immense de la coque. Très bien.

— Vous avez trouvé ce que vous cherchiez, Quil ?

— Non, monsieur. Je n'ai pas trouvé ce que je voulais.

— Je suis désolé, Quil.

— Merci, monsieur. Vous pouvez rouvrir l'écouille. La machine a terminé son travail. Les techs verront bien s'ils vont trouver autre chose rien qu'en creusant.

— Ouverture. Un de nos invités veut venir vous saluer.

— Ici ? dit-il en regardant le minuscule cône pivoter sur ses charnières dans la proue du vaisseau.

— Oui. Ça vous va ?

— Je suppose que oui.

Quilan se retourna vers le drone qui planait au point fixe à l'endroit où il avait achevé sa recherche.

— Dites à votre machine de se désactiver d'abord, vu ?

— C'est fait.

Le drone de la Marine se posa sur le sol.

— C'est bon. Envoyez-les dès qu'ils seront prêts.

La silhouette apparut dans l'embrasure ténébreuse dégagée par l'écouille. Elle avait l'air humaine, et pourtant, elle ne pouvait l'être ; tout comme Quilan, un humain n'aurait pas pu survivre dans le vide sans combinaison spatiale.

Il augmenta le grossissement de la visière et opéra un zoom lorsque la créature commença à descendre la pente à l'intérieur de la coque. Le bipède avait une peau noire comme jais et une tenue d'un gris lustré. Il avait l'air très maigre, mais ceux de sa race l'étaient tous. Ses pieds touchèrent la surface plate au-dessus de laquelle il se tenait déjà debout et le firent avancer. Il balançait les bras tout en marchant.

~ Ça ressemblerait à du gibier si ça avait un peu plus de viande sur la carcasse.

Il ne répondit pas. La fenêtre du zoom dans la visière conserva à la créature un grossissement constant jusqu'à ce que s'abolisse la distinction entre l'incrustation et le reste du cadre. La créature avait la tête étroite et triangulaire, le nez mince et effilé, et de petits yeux bleu vif ourlés de blanc sertis dans un faciès noir comme la nuit.

~ Merde. Ils n'ont pas l'air plus appétissants vus de près.

— Major Quilan ? dit la créature.

La peau au-dessus de ses yeux bougeait quand elle parlait, mais pas sa bouche.

— Oui.

— Comment allez-vous ? Je suis l'avatar de l'Unité Offensive Rapide *Taux de nuisance*. Enchanté de faire votre connaissance. Je suis venu vous prendre à mon bord pour la première étape de votre voyage vers l'orbitale Masaq'.

— Je vois.

~ Une suggestion en vitesse : demandez-lui comment on doit s'adresser à lui.

— Avez-vous un nom ou un grade ? Comment devrais-je vous appeler ?

— Je suis le vaisseau, dit l'être en soulevant et en abaissant ses étroites épaules. Appelez-moi « nuisance », si vous voulez...

Les coins de sa bouche se tordirent.

— Ou « avatar », ou « vaisseau », tout simplement.

~ *Ou « abomination », tout simplement.*

— Très bien, vaisseau.

— D'accord, dit l'être en levant les mains. Je voulais simplement vous saluer en personne. Nous vous attendrons. Prévenez-nous quand vous serez prêt à partir.

Il balaya l'espace du regard verticalement puis horizontalement.

— On m'a dit que je pouvais entrer ici sans problème. J'espère que je ne vous ai pas dérangé.

— J'en avais terminé ici. Je cherchais quelque chose, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Je suis désolé.

~ *T'as intérêt, tromboneur de lombrics.*

— Oui. On y va ?

Quilan se dirigea vers le cercle obscur à l'avant du vaisseau. L'avatar lui emboîta le pas. Son regardregistra brièvement l'état du plancher.

— Qu'est-il arrivé à ce vaisseau ?

— Nous ne le savons pas exactement. Il a perdu une bataille. Il a été touché de plein fouet. La coque a survécu, mais tout le reste à l'intérieur a été détruit.

L'avatar hocha la tête.

— État de fusion compacté, conclut-il. Et l'équipage ?

— Nous marchons dessus.

— Excusez-moi.

La créature décolla immédiatement et flotta à cinquante centimètres du sol. Cessant de simuler la marche, elle affecta une position assise, bras et jambes croisées.

— Cela s'est passé pendant la guerre, je présume.

Ils abordèrent la pente et commencèrent à la gravir ; Quilan continua de marcher. Il se retourna brièvement vers la créature.

— Oui, vaisseau, cela s'est passé pendant votre guerre.

3

INFRA-AUBE

- Mais vous pourriez mourir.
- Justement, c'est tout l'intérêt.
- Vraiment ! Je comprends.
- Non, je ne crois pas que vous compreniez. Et vous ?
- Non.

En riant, la femme continua de régler les sangles de son harnais de voltige. Tout autour d'eux, le paysage était de la couleur du sang séché.

Kabe se tenait sur une plate-forme élégante, quoique grossière, faite de bois et de pierre et perchée sur le rebord d'un long escarpement. Il s'entretenait avec Feli Vitrouv, une femme à l'extravagante chevelure noire, dont les muscles saillaient sous la peau brun foncé. Moulée dans une combinaison intégrale bleue complétée d'un petit sac-banane sur le ventre, elle sanglait son corps dans un harnais ptéromorphe, dispositif complexe abondamment pourvu d'ailerons à lamelles qui recouvraient la plupart de ses surfaces postérieures, des chevilles au cou et le long des bras. Une soixantaine d'autres personnes, dont une moitié de libéristes, se répartissaient sur toute la plate-forme entourée par la forêt d'arbres à ballon.

L'aube commençait tout juste à poindre à contresens, projetant de longs rayons obliques au firmament indigo où s'effiloçaient les nuages. Les étoiles les plus pâles étaient depuis longtemps submergées dans le ciel qui s'éclaircissait lentement ; à peine une poignée scintillait encore. Les deux seuls autres objets célestes visibles étaient la forme lobée de Dorseteli, la plus grosse des deux géantes gazeuses à anneaux du système, et le point blanc tremblotant qu'était la nova Portisia.

Kabe jeta un coup d'œil circulaire autour de la plate-forme. La lumière solaire était tellement rouge qu'elle en était presque brune. Rayonnant à partir des très lointaines atmosphères au-dessus des plaques suiveuses de l'orbitale, elle frôlait le bord de l'escarpement, franchissait la sombre vallée aux îles de brume pâle et continuait de s'enfoncer vers les basses collines ondulées et jusqu'aux plaines au fin fond du secteur antipode. Les cris des animaux nocturnes de la forêt s'étaient progressivement tus au cours des vingt dernières minutes, et les chants d'oiseaux commençaient à emplir l'air encore froid au-dessus des cimes modestes des arbres.

Les ballons étaient des dômes sombres dispersés au milieu des plus élevés des arbres terricoles. Kabe leur trouva un aspect menaçant, surtout dans cette clarté rougeâtre. Ces monstrueuses poches à gaz, flétries et dégonflées mais encore d'une rondeur impressionnante, dominaient de leur masse noire le sac boursoufflé du réservoir à banderoles, tandis que leurs racines voraces serpentaient sur le sol tout autour d'elles comme des tentacules géants, délimitant leur territoire et tenant à distance les arbres ordinaires. Une brise agita les branches des arbres terricoles, dont les feuilles vibrèrent agréablement. Les ballons, qui semblaient d'abord insensibles au vent, se mirent à bouger lentement, grinçant et crissant, plus monstrueux que jamais.

La lumière solaire cramoisie commençait tout juste à caresser la cime des arbres à ballon les plus éloignés, à plusieurs centaines de mètres sur le côté le moins élevé de l'escarpement ; une poignée de libéristes avaient déjà disparu et s'enfonçaient dans les frondaisons sur des chemins à peine visibles. De l'autre côté de la plate-forme, la vue plongeait, par-dessus des falaises, des éboulis et des forêts, dans les ombres de la large vallée, où la lente dérive des nappes de brouillard laissait entrevoir les méandres et les bras morts de la Tulumé.

— Kabe.

— Ah, Ziller.

Ziller portait une tenue sombre moulante d'où ne dépassaient que sa tête, ses mains et ses pieds. Le tissu avait été renforcé par du cuir là où il recouvrait le coussinet de son

membre médian. C'était à l'origine le Chelgrien qui avait voulu se déplacer jusqu'ici pour voir les voltigeurs. Kabe avait déjà observé ce sport original, bien que de loin, quelques années plus tôt, peu après son arrivée sur Masag'. Il se trouvait alors sur une longue nef fluviale articulée qui descendait la Tulum pour gagner la ville d'Aquime via les lacs du Ruban et le Grand Fleuve, et c'était depuis le pont du vaisseau qu'il avait observé les libéristes, simples points dans le ciel.

C'était la première fois que Kabe et Ziller se retrouvaient depuis le rassemblement sur la nef *Soliton* cinq jours plus tôt. Kabe avait terminé ou mis en attente divers articles et projets sur lesquels il travaillait et commençait tout juste à étudier la documentation sur Chel et les Chelgriens que lui avait envoyée le drone de Contact, E.H. Tersono. Il s'attendait presque à ce que Ziller l'ignore complètement et avait donc été surpris lorsque le compositeur lui avait laissé un message lui demandant de le rejoindre à l'aube sur la plate-forme des libéristes.

— Ah, compositeur Ziller, s'exclama Feli Vitrouv lorsque le Chelgrien gravit la pente à grands pas et vint se lover en position accroupie entre elle et Kabe.

La femme leva brusquement le bras. Une membrane alaire de plusieurs mètres se déploya, translucide avec un soupçon de bleu-vert, puis se rétracta. Feli fit claquer sa langue, apparemment satisfaite.

— Nous n'avons pas encore réussi à vous persuader d'essayer, non ?

— Non. Et Kabe ?

— Je suis trop lourd.

— Je crois bien, dit Feli. Trop lourd pour voler correctement. On pourrait lui donner un harnais antigrav, j'imagine, mais ce serait tricher.

— Je croyais que c'était là tout l'intérêt de ce genre d'exercice : tricher.

La femme leva les yeux tout en attachant une courroie autour de sa cuisse et sourit au Chelgrien accroupi à ses pieds.

— Ça vous est déjà arrivé ?

— J'ai trompé la mort.

— Oh, ça. C'est juste une façon de parler, n'est-ce pas ?

— Vraiment ?

— Ouais. Ça veut dire que j'ai... frustré la mort. Ce n'était pas de la tricherie au sens technique du terme : accepter de suivre certaines règles puis les enfreindre en secret tandis que tous les autres les suivent.

Le Chelgrien resta un moment silencieux, puis dit :

— Hmm... euh...

La femme se redressa en souriant.

— Compositeur Ziller, arrivera-t-il un jour que vous soyez d'accord avec ce que je dis ?

— Je n'en suis pas sûr.

Il inspecta du regard la plate-forme. Les libéristes restants terminaient leurs préparatifs, les autres participants, munis de sacs-repas pour un pique-nique matinal, embarquaient à bord des divers aéronefs légers qui flottaient silencieusement à proximité.

— Alors, tout ça, ce n'est pas de la triche ? demanda Ziller.

Feli échangea des « bonne chance ! » et des conseils de dernière minute avec quelques-uns de ses collègues voltigeurs. Puis elle se tourna vers Kabe et Ziller et leur désigna du menton l'un des appareils.

— Montez donc. Nous allons tricher et nous faciliter la tâche.

L'engin était une sorte de pointe de flèche dotée d'un habitacle spacieux à ciel ouvert. Kabe trouva qu'il ressemblait plus à un bateau à moteur qu'à un avion proprement dit. Il supposa qu'il était assez grand pour prendre environ huit humains. Lui-même pesait autant que trois bipèdes et Ziller en valait probablement presque deux ; ils seraient donc en dessous de la capacité maximale de l'appareil, mais celui-ci n'avait toujours pas l'air à la hauteur de la tâche. Il oscilla très légèrement lorsque Kabe monta à bord. Des sièges changèrent de forme et se redisposèrent pour accueillir les deux anatomies non humaines. Feli Vitrouv s'installa en souplesse dans le siège du pilote, accompagnée par le claquement des ailerons rétractés, qu'elle écarta d'un revers de main en s'asseyant. Elle tira du tableau de bord un manche à balai et dit :

— Manuel, s'il vous plaît, Central.

— Vous avez la main, dit la machine.

La femme encliqueta la poignée dans son logement, jeta un coup d'œil derrière elle, tira sur le manche, le fit tourner puis le repoussa ; l'appareil s'éloigna en douceur et en marche arrière de la plate-forme, puis s'élança en rasant les cimes des arbres terrioles. Dans l'habitacle, protégé par une sorte de champ, les passagers ne sentaient qu'une douce brise. Kabe tendit le bras, risqua un doigt dans le champ et perçut une invisible résistance plastique.

— Alors, c'est de la triche, tout ça ? lança Feli.

Ziller regarda par-dessus bord.

— Vous pourriez vous écraser avec cet engin ? dit-il d'un ton désinvolte.

— C'est une demande ? s'enquit-elle en riant.

— Non, une simple question.

— Vous voulez que j'essaie ?

— Pas vraiment.

— Alors, non ; je n'y arriverais probablement pas. D'accord, je pilote, mais si je faisais la moindre bêtise, les automatismes prendraient le relais et nous tireraient d'affaire.

— C'est de la triche, ça ?

— Ça dépend. Je ne dirais pas que c'est de la triche.

Elle inclina l'appareil vers un bouquet d'arbres à ballon au milieu d'une grande clairière.

— Je dirais que c'est une combinaison raisonnable de plaisir et de sécurité.

Elle se retourna pour regarder ses interlocuteurs. L'appareil se tortilla imperceptiblement et visa entre deux grands arbres terrioles.

— Bien qu'évidemment un puriste risque de dire que, pour commencer, je ne devrais pas me servir d'un aéronef pour parvenir jusqu'à mon ballon.

Les arbres défilèrent à toute allure, un à gauche, un à droite ; Kabe se sentit tressaillir. Il y eut comme un infime choc sourd, et, lorsque Kabe regarda derrière lui, il vit quelques feuilles et rameaux tournoyer et tomber dans le sillage de l'aéronef, qui bomba le ventre et se dirigea vers le plus grand des arbres à ballon, visant juste au-dessous de la courbure de la poche à gaz,

à l'endroit où les monstrueuses racines tentaculaires se rejoignaient et fusionnaient dans la bulbeuse gousse brune du réservoir à banderoles.

— Un puriste viendrait à pied ? suggéra Ziller.

— C'est ça.

La femme tapota verticalement le manche à balai et l'appareil se posa sur les racines. Elle rangea l'instrument dans le tableau de bord.

— Voilà notre engin, dit-elle en indiquant du menton la ténébreuse enveloppe noir-vert qui occultait la plus grande partie du ciel matinal.

L'arbre à ballon les dominait de ses quinze mètres et projetait une ombre dense. La surface de la bourse, rugueuse, sillonnée de veines, semblait toutefois mince comme du papier et donnait l'impression d'avoir été maladroitement cousue à partir de feuilles géantes. Kabe trouva qu'elle ressemblait à un cumulo-nimbus.

— Et d'abord, comment ces puristes arriveraient-ils jusqu'ici, dans cette forêt ? demanda Ziller.

— Je vois où vous voulez en venir, dit Feli en sautant de l'aéronef et se recevant sur une grosse racine.

Elle vérifia une fois de plus les attaches de son harnais, louchant dans la semi-obscurité.

— La plupart viendraient en sous-terrestre, précisa-t-elle.

Elle se tourna pour surveiller l'arbre à ballon puis leva les yeux vers la lumière rouge rubis qui filtrait à travers les arbres terricoles.

— Quelques-uns viendraient en vol assisté, ajouta-t-elle, fronçant les sourcils en voyant le ballon s'étirer et se tendre.

Kabe crut détecter des bruits dans le réservoir à banderoles.

— Certains viendraient en aéronef, continua-t-elle.

Puis elle leur décocha un grand sourire et dit :

— Excusez-moi. Je crois que c'est le moment de me mettre en position.

Elle tira de son sac ventral une paire de gants montants et les enfila. Des ongles noirs incurvés, prolongeant les doigts d'une demi-longueur, saillirent des extrémités des gants lorsqu'elle les fléchit. Puis elle se tourna et escalada la paroi de la gousse du

réservoir jusqu'à son rebord, là où le matériau élastique se recourbait sous le ballon. À présent, l'arbre grinçait bruyamment, la poche à gaz se dilatait et se tendait.

— D'autres viendraient peut-être en véhicule terrestre ou à bicyclette, ou en bateau, et ensuite à pied, poursuivit Feli en s'accroupissant sur le rebord du réservoir. Bien entendu, les vrais de vrais, les envapés de la voltige habitent ici en pleine nature dans des cabanes ou sous la tente et se nourrissent de gibier, de fruits et de légumes sauvages. Ils se déplacent partout à pied ou en voltige et on ne les voit jamais en ville. Ils vivent pour la voltige, c'est pour eux un rituel, un – comment dire ? –, un sacrement, presque une religion. Ils détestent les gens comme moi parce que nous volons pour le plaisir. Beaucoup refusent de nous parler. Il y en a même quelques-uns qui ne se parlent pas entre eux et je crois que certains ont complètement perdu la p... *Holà !*

Feli se retourna au moment où le ballon faussait brusquement compagnie au réservoir et s'élevait dans le ciel comme une bulle noire géante crachée par une grosse bouche d'ombre.

Sous la poche à gaz, et rattachée à elle par une masse de filaments, se déploya une large banderole verte – une feuille mince comme un mouchoir en papier – de huit mètres d'envergure, nervurée de veines plus sombres.

Feli Vitrouv se leva, fit saillir les griffes de ses gants et se jeta sur la masse de filaments juste sous le ballon, cognant sur le grand rideau végétal qui trembla et ondula. Elle le cribla de coups de pied, perçant la membrane avec les crampons de ses bottes. Le ballon hésita dans son ascension, puis repartit dans le ciel.

Libéré de l'ombre du ballon, l'air entourant l'aéronef sembla s'alléger. La monstrueuse forme pénétra le ciel, toujours plus lumineux, avec une espèce de soupir.

— Ah ah ! cria Feli.

Ziller se pencha vers Kabe.

— Nous la suivons ?

— Pourquoi pas ?

— Machine volante ? tenta Ziller.

— Ici Central, compositeur Ziller, dit une voix dans les écouteurs de leurs appuie-tête.

— Décollez. Nous aimerions suivre Mlle Vitrouv.

— Certainement.

L'appareil s'éleva presque à la verticale, rapidement et sans à-coups, jusqu'à ce qu'ils arrivent au niveau de la femme aux cheveux noirs, qui avait pivoté de manière à leur faire face, adossée à la banderole sous le ballon. Kabe regarda par-dessus bord. Ils étaient déjà à une soixantaine de mètres d'altitude et prenaient de la hauteur à une vitesse respectable. En bas, juste à la verticale, il voyait, à l'intérieur du réservoir de l'arbre à ballon, les accordéons de feuilles-banderoles qui se déplaçaient avant d'être hissées, tout ondulantes, dans les airs.

Feli Vitrouv leur adressa un grand sourire ; son corps était tiré à hue et à dia tandis que la banderole claquait et se froissait dans le tourbillon d'air rugissant brassé par l'ascension du végétal.

— Ça va, là-bas ? lança-t-elle en riant.

Ses cheveux fous s'éparpillaient sur son visage et elle ne cessait de secouer la tête.

— Oh, je crois que nous nous en tirons très bien, cria Ziller. Et vous ?

— Mieux que jamais ! hurla la femme et regardant le ballon, puis le sol.

— Pour revenir à cette histoire de tricherie..., dit Ziller.

Feli éclata de rire.

— Oui ? Quoi ?

— Tout ici est de la triche.

— Comment ça ?

Elle lança une main en l'air et resta dangereusement suspendue par un seul bras, tandis que son autre main, les griffes rétractées, écartait les cheveux qui lui couvraient la bouche. Ce geste rendit Kabe nerveux. À la place de la femme, il aurait porté un bonnet ou quelque chose de similaire.

— Masaq' est conçue pour ressembler à une planète, cria Ziller. Ce n'en est pas une.

Kabe regardait le soleil, qui n'avait pas encore terminé son ascension. Il était rouge vif, à présent. Sur une orbitale, le lever

du soleil – comme son coucher – prenait bien plus longtemps que le même phénomène sur une planète. Le ciel s'éclaircissait au zénith, ensuite, l'astre ascendant semblait se matérialiser à partir de l'infrarouge, spectre vermillon chatoyant qui émergeait de la ligne de brume puis glissait le long de l'horizon, son rayonnement filtré par les parois des plaques et les lointaines abondances atmosphériques ; il ne prenait que progressivement de la hauteur, mais, une fois qu'elle avait commencé pour de bon, la clarté diurne durait plus longtemps que sur un globe planétaire. On pouvait trouver tout cela positif, songea Kabe, puisque les levers et couchers de soleil produisaient souvent les perspectives les plus spectaculaires et les plus séduisantes de la journée.

— Et alors ? rétorqua Feli, les deux mains à nouveau ancrées dans la feuille.

— Alors, pourquoi se donner toute cette peine ? cria Ziller en désignant le ballon. Vous pouvez voler jusqu'ici. Avec un harnais antigrav...

— C'est ça ! Faire tout ça en rêve, le faire en réalité virtuelle !

— Ça serait moins bidon ?

— Là n'est pas la question. La question, c'est : est-ce que ça serait moins *marrant* ?

— La réponse ?

— Fou-tre-ment moins marrant ! dit-elle en hochant vigoureusement la tête.

Ses cheveux, pris dans un soudain courant ascendant, tournoyèrent autour de son visage comme des flammes noires.

— Alors, vous pensez qu'on y prend plaisir uniquement s'il y a un minimum de réalité à la clé ?

— C'est plus marrant, cria-t-elle. Il y a des gens pour qui le saut au ballon est la récréation principale, mais ils ne le font jamais qu'en...

Une rafale de vent gronda autour d'eux et emporta la fin de la phrase. Le ballon fut ébranlé et l'aéronef trembla très légèrement.

— Qu'en quoi ? rugit Ziller.

— Qu'en rêve, cria-t-elle. Il y a des puristes de la voltige en réalité virtuelle qui mettent leur point d'honneur à ne jamais la pratiquer physiquement !

— Vous les méprisez ? hurla Ziller.

La femme sembla déconcertée. Elle se pencha, accrochée à la membrane ondulante, puis détacha une main – cette fois, elle laissa le gant où il était, ancré dans l'épaisse masse de filaments –, fouilla dans son sac ventral et accrocha un objet minuscule à sa narine. Puis elle remit la main dans le gant et se laissa aller contre la feuille. Lorsqu'elle reprit la parole, c'était sur le ton de la conversation et, relayée via l'anneau nasal personnel de Kabe et le terminal non identifié qu'utilisait Ziller, c'était comme si elle était assise à côté de chacun d'eux.

— Si je les *méprise* ? C'est bien ce que vous avez dit ?

— Oui, acquiesça Ziller.

— Pourquoi diable devrais-je les mépriser ?

— Ils parviennent avec un effort minimal et un risque nul à ce pour quoi vous êtes obligée de risquer votre vie.

— Ils l'ont choisi, c'est leur droit. Je pourrais le faire moi aussi, si je voulais et...

Elle leva les yeux vers le ballon, puis regarda plus longuement le ciel tout autour d'elle.

— Et de toute façon, on ne parvient pas exactement à la même chose.

— Non ?

— Non. On sait qu'on était en RV et pas dans la réalité.

— Mais ça aussi pourrait se simuler.

Elle parut sourire, puis grimaça.

— Écoutez, je regrette, mais c'est le moment de voler, et je préfère être seule. Ne m'en voulez pas.

Elle ressortit la main du gant, rangea le terminal nasal dans sa banane et, non sans difficulté, inséra à nouveau la main dans le gant. Kabe pensa qu'elle avait froid. Ils étaient maintenant à plus de cinq cents mètres au-dessus de l'escarpement ; l'air qui se répandait par-delà les champs de l'aéronef produisait une impression glaciale au contact de sa carapace. Leur vitesse ascensionnelle s'était sensiblement ralentie et les cheveux de

Feli flottaient d'un seul côté au lieu de tourbillonner autour de son visage.

— À plus tard ! hurla-t-elle.

Puis elle se lança.

Elle se pencha, libérant d'abord ses gants, puis ses bottes ; Kabe vit se rétracter les griffes luisantes, qui jetèrent des reflets jaune orangé sous le soleil lorsqu'elle tomba. Délesté, le ballon repartit à l'assaut du ciel.

Kabe et Ziller se penchèrent du même côté de l'aéronef, qui compensa le déséquilibre pour rester à l'horizontale, puis pivota pour leur permettre de suivre des yeux la femme qui amorçait son piqué. Elle battit des jambes et écarta les bras ; sa voilure se déploya, la transformant instantanément en un oiseau géant aux ailes bleu-vert. Par-dessus le sifflement du vent, Kabe entendit Feli pousser de féroces cris de joie. S'éloignant d'eux, elle vira en direction du soleil levant, puis continua de tourner et disparut momentanément derrière la feuille-banderole. Tout autour d'eux dans le ciel, Kabe pouvait distinguer une poignée d'autres libéristes, points et formes minuscules qui fendaient l'air obliquement sous les ballons captifs des arbres aériens.

Bouclant la boucle, Feli revenait vers eux sur une courbe ascendante qui la ramènerait juste au-dessous de l'aéronef. Celui-ci pivotait lentement pour la maintenir dans leur champ de vision.

Elle passa à vingt mètres en dessous d'eux, exécuta un tonneau en hurlant à leur adresse avec un sourire dément. Puis elle pirouetta pour présenter son dos au ciel et piqua à nouveau, réduisant sa voilure et fonçant vers le sol comme si elle allait s'y planter.

— Oh ! laissa échapper Kabe.

Et si elle mourait ? Il avait déjà commencé à rédiger dans sa tête le prochain message vocal qu'il enverrait au Service de presse homomdan des Correspondants éloignés. Depuis presque neuf ans qu'il envoyait ces communications illustrées à ses compatriotes une fois tous les six jours, Kabe s'était constitué un petit groupe de fidèles auditeurs. Il n'avait encore jamais eu à décrire une mort accidentelle dans un de ses

enregistrements et l'idée de le faire maintenant ne lui plaisait guère.

Puis les ailes bleu-vert se déployèrent à nouveau et la femme s'éleva une fois de plus, à un kilomètre de là, avant de disparaître enfin derrière une haie de feuilles-banderoles.

— Notre ange n'est pas immortel, n'est-ce pas ? s'enquit Ziller.

— Non, dit Kabe.

Il ne savait pas trop ce qu'était un ange, mais il pensa que ce serait impoli de le demander à Ziller ou à Central.

— Non, dit-il, elle n'est pas sauvegardée.

Feli Vitrouv était de cette moitié des voltigeurs pour qui n'existait aucun enregistrement de leur état mental qui aurait permis de les ressusciter s'ils s'écrasaient au sol et étaient tués. Kabe eut la nausée rien que d'y penser.

— Ils se font appeler les Jetables, précisa-t-il.

Ziller resta un moment silencieux, puis dit :

— C'est bizarre que les gens soient heureux d'adopter des épithètes qu'ils combattraient farouchement si on les leur avait imposées...

Un reflet jaune orangé joua sur une partie des chromes de l'aéronef.

— Il y a chez les Chelgriens une caste appelée les Invisibles.

— Je sais.

Ziller leva les yeux.

— Au fait, où en êtes-vous avec vos études ?

— Oh, je m'en tire pas trop mal. Je ne disposais que de quatre jours, et j'avais divers travaux personnels à terminer. N'empêche que j'ai commencé.

— Vous avez entrepris une tâche ingrate, Kabe. Je vous présenterais bien les excuses de mon espèce, sauf que j'ai l'impression que ce serait superflu puisque c'est plus ou moins le sujet de toute mon œuvre.

— Oh.

Kabe était gêné. Avoir honte de ses compatriotes était... bon, honteux.

— Tandis que ceux-là, poursuivit Ziller, sont simplement excentriques.

Il se pencha par-dessus bord et hocha la tête en direction des libéristes qui tournoyaient au loin, presque invisibles. Puis il se carra dans son siège et tira une pipe de sa poche.

— Et si nous restions ici un moment pour admirer le lever du soleil ?

— Oui, approuva Kabe. Pourquoi pas ?

Depuis leur observatoire, la vue portait à des centaines de kilomètres à la ronde sur la plaque Frettle. L'étoile du système, Lacelere, était encore en train de s'élever et de virer lentement au jaune jusqu'à son plein éclat. Traversant à contresens les continents atmosphériques, sa lumière oblitérait tous les détails des terres encore dans l'ombre. À pleinsens, sous la ligne – grossie par le flou, puis nette, mais en lente rétraction – des plaques qui s'étaient levées en plein soleil, suspendues dans le ciel comme un bracelet de perles brillantes, s'élevaient les monts Tulier, encapuchonnés de neige. À droite dans le sens de la rotation, la vue s'estompait carrément au fin fond des savanes et disparaissait dans le voile atmosphérique. À gauche, on voyait des collines impalpables noyées dans les lointains bleutés, une des rives du large estuaire où le Grand Fleuve de Masaq' se jetait dans la mer de Frettle, et, encore plus loin, rien que de l'eau.

— Vous ne croyez pas que j'agace trop les humains, n'est-ce pas ? demanda Ziller.

Il tira sur sa pipe, qu'il considéra d'un air sourcilieux.

— Je crois que ça leur plaît, dit Kabe.

— Vraiment ? s'étonna Ziller, apparemment déçu. Oh !

— Nous contribuons à les définir. Ça leur plaît.

— Les définir ? C'est tout ?

— Je ne pense pas que ce soit l'unique raison pour laquelle ils aiment nous avoir ici, certainement pas dans votre cas. Mais nous leur fournissons une norme non humaine à l'aune de laquelle ils peuvent se mesurer.

— On dirait que c'est légèrement mieux que de jouer les animaux de compagnie pour castes supérieures.

— Vous êtes différent, mon cher Ziller. Ils vous appellent « compositeur Ziller », titre dont je n'ai encore jamais entendu parler. Le fait que vous ayez choisi de venir ici les flatte

énormément. La Culture dans son ensemble, le Central et la population de Masaq' en particulier, manifestement.

— Manifestement, murmura Ziller, tirant sur sa pipe obstinément éteinte tout en contemplant les plaines à l'horizon...

— Chez eux, vous êtes une vedette.

— Un trophée.

— En quelque sorte, mais très respecté.

— Ils ont leurs propres compositeurs, dit Ziller.

Il scruta d'un air critique le foyer de sa pipe et en tapota le fourneau en maugréant.

— Une de leurs machines, un de leurs Mentaux, pourrait tous les battre, même s'ils se mettaient ensemble.

— Mais ça, dit Kabe, ce serait de la triche.

L'épaule du Chelgrien s'agita et il émit un chuintement qui aurait pu être un rire.

— Ils ne me laisseraient pas tricher pour échapper à cet émissaire de merde. Vous avez du nouveau là-dessus ? demanda-t-il en fixant le Homomdan d'un regard sévère.

Kabe savait déjà par le Central de Masaq' que Ziller ignorait soigneusement toutes les informations ayant trait au diplomate que lui déléguaient ses compatriotes.

— Ils ont envoyé un vaisseau pour amener cette personne ici, dit Kabe. Enfin, pour entamer la procédure. Il y aurait eu un brusque changement de plan du côté chelgrien.

— Pourquoi ?

— D'après ce qu'ils me disent, ils n'en savent rien. Un rendez-vous avait été fixé... Il était question d'une épave de vaisseau.

— Quelle épave de vaisseau ?

— Ah... hmm. Nous devrions peut-être le demander à Central. Allô, Central ?

Kabe tapota son anneau nasal sans nécessité aucune et se sentit ridicule.

— Kabe, ici Central. Que puis-je faire pour vous ?

— Cette épave de vaisseau où ils étaient en train de récupérer l'envoyé chelgrien...

— Oui ?

— Vous avez des détails ?

— Il s'agissait d'un corsaire du clan Itirewein battant pavillon loyaliste, qui a été perdu lors des ultimes phases de la guerre des Castes. La carcasse a été retrouvée près de l'étoile Reshref il y a quelques semaines. Il s'appelait le *Tempête hivernale*.

Kabe se tourna vers Ziller, qui était manifestement inclus dans la conversation.

— Jamais entendu parler, dit le Chelgrien en haussant les épaules.

— Y a-t-il de nouvelles informations sur l'identité de l'émissaire qu'ils nous envoient ? demanda Kabe.

— Quelques-unes. Nous n'avons pas encore son nom, mais, apparemment, c'est — ou c'était — un officier d'un grade modérément élevé qui est ensuite entré dans les ordres.

Ziller renifla.

— Caste ? demanda-t-il d'un ton appuyé.

— Nous croyons que c'est un Donné de la maison Itirewein. Je dois toutefois vous signaler qu'il règne une certaine incertitude dans cette affaire. Chel n'a guère manifesté le désir de nous informer.

— Pas possible ! dit Ziller en contemplant par-dessus l'arrière de l'aéronef le soleil blanc jaunâtre qui finissait de se lever.

— Quand devons nous nous attendre à voir arriver cet émissaire ? interrogea Kabe.

— Dans trente-sept jours environ.

— Je vois. Bon, je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi. Le drone Tersono ou moi-même parlerons avec vous, Kabe, ultérieurement. Je vous laisse tranquilles, vous deux.

Ziller garnissait le foyer de sa pipe.

— La caste de cet envoyé change-t-elle quelque chose ? s'inquiéta Kabe.

— Pas vraiment. Ils peuvent envoyer ce qu'ils veulent ou qui ils veulent, je m'en fiche. Je ne veux pas lui parler. Assurément, m'expédier quelqu'un d'une des cliques au pouvoir les plus remuantes, et qui se trouve également être une sorte de cireur

de pompes mystique indique qu'ils ne font pas tellement d'efforts pour s'attirer mes bonnes grâces. Je ne sais pas si je dois me sentir insulté ou honoré.

— Peut-être que c'est un fanatique de votre musique.

— Oui, peut-être qu'en plus d'être diplomate il est – entre autres – titulaire d'une chaire de musique dans une des universités les plus sélectives.

Ziller tira à nouveau sur sa pipe et un peu de fumée s'éleva du foyer.

— Ziller, dit Kabe, j'aimerais vous poser une question.

Le Chelgrien le regarda et il poursuivit :

— Le morceau de longue durée sur lequel vous travaillez... serait-ce une commande de Central pour marquer la fin de la période des Deux Novæ ?

Il se surprit à regarder dans la direction de la brillante et ponctuelle Portisia.

Ziller sourit lentement.

— Entre nous ? demanda-t-il.

— Bien sûr. Vous avez ma parole.

— Eh bien, oui. Une symphonie grand format pour marquer la fin du deuil de Central et qui comporte à la fois une méditation sur les horreurs de la guerre et une célébration de la paix qui, avec rien que les plus triviales des bavures, n'a cessé de régner depuis. À exécuter en direct juste après le coucher du soleil le jour où la deuxième nova s'embrase. Si ma direction d'orchestre est à son niveau de précision habituel et que je respecte le minutage, la lumière devrait jaillir sur l'attaque de la dernière note, dit Ziller avec délectation. Central envisage de mettre au point une sorte de spectacle lumineux en accompagnement du morceau. Je ne suis pas sûr de vouloir l'accepter, mais on verra bien.

Kabe se douta que le Chelgrien était soulagé de voir que quelqu'un avait deviné le secret et qu'il pouvait en parler.

— Ziller, c'est une excellente nouvelle, dit-il.

Ce serait le premier morceau de durée normale que Ziller ait terminé depuis le début de son exil volontaire. Certaines personnes, dont Kabe, avaient craint que Ziller ne puisse plus

jamais produire quoi que soit à l'échelle véritablement monumentale dont il s'était révélé le maître.

— Il me tarde d'entendre cette symphonie, continua Kabe. Est-elle terminée ?

Le Chelgrien leva les yeux vers la nova Portisia.

— Presque : j'en suis au stade du figinage. Tout s'est très bien passé, dit-il d'un ton pensif. Le matériau brut était fantastique. Je me suis régalé.

Il adressa à Kabe un sourire sans chaleur et poursuivit :

— Même les catastrophes des autres Impliqués sont, pour une raison ou une autre, à un autre niveau d'élégance et de raffinement esthétique lorsqu'on les compare à celles de Chel. Les abominations des gens de ma propre espèce ont beau être suffisamment efficaces en termes de massacre et de souffrance produite, elles sont plates et clinquantes. On aurait cru qu'ils auraient la décence de me fournir une meilleure inspiration.

Kabe resta quelques instants sans rien dire.

— C'est triste de haïr à ce point vos compatriotes, Ziller.

— Oui, c'est triste, convint Ziller en regardant en direction du Grand Fleuve. Bien que, par bonheur, cette haine produise effectivement une inspiration vitale pour mon travail.

— Je sais qu'il y a aucune chance pour que vous vous décidiez à revenir chez eux, Ziller, mais vous devriez au moins voir cet émissaire.

Ziller se tourna vers lui.

— Je devrais ?

— Refuser va donner l'impression que vous avez peur de ses arguments.

— Vraiment ? Quels arguments ?

— J' imagine qu'il avancera qu'ils ont besoin de vous, dit patiemment Kabe.

— Pour que je sois leur trophée au lieu d'être celui de la Culture ?

— Je crois que « trophée » n'est pas le terme qui convient. « Symbole » serait peut-être un meilleur choix. Les symboles sont importants, les symboles fonctionnent. Et lorsque ce symbole est une personne, alors, le symbole devient... dirigeable. Une personne symbolique peut, jusqu'à un certain

point, choisir sa propre voie et déterminer non seulement son propre destin, mais aussi celui de la société dont elle fait partie. En tout cas, ils vont avancer que votre société, votre civilisation tout entière a besoin de faire la paix avec son plus illustre dissident afin de pouvoir faire la paix avec elle-même et entamer sa reconstruction.

Ziller le regarda posément.

— Ils vous ont bien choisi, n'est-ce pas, ambassadeur ?

— Pas comme je crois que vous l'imaginez. Je ne suis ni sensible ni insensible à pareil argument. Mais c'est vraisemblablement celui qu'ils aimeraient vous présenter. Même si vous n'avez vraiment pas réfléchi à la question et que vous n'avez pas essayé d'anticiper leurs propositions, vous devez néanmoins savoir que, si vous y aviez réfléchi, vous auriez fini par trouver vous-même cette argumentation.

Ziller fixa le Homomdan. Kabe trouva que soutenir le regard de ces volumineux yeux noirs n'était pas aussi difficile qu'il l'avait imaginé. Néanmoins, il n'en ferait pas une activité récréative.

— Suis-je vraiment un dissident ? demanda enfin Ziller. Je viens tout juste de m'habituer à me considérer comme un réfugié culturel ou un demandeur d'asile politique. C'est une redéfinition potentiellement inquiétante.

— Vos commentaires passés les ont piqués au vif, Ziller. Tout comme vos actes : d'abord, le seul fait de venir ici, ensuite, le fait de rester après que le contexte de la guerre est devenu manifeste.

— Le contexte de la guerre, mon studieux camarade homomdan, c'est trois mille ans d'oppression impitoyable, d'impérialisme culturel, d'exploitation économique, de recours systématique à la torture, de tyrannie sexuelle et d'un culte de l'âpreté au gain si bien enraciné qu'il était presque devenu un trait génétiquement transmissible.

— C'est votre amertume qui parle, mon cher Ziller. Aucun observateur extérieur ne ferait un résumé aussi hostile de l'histoire récente de votre espèce.

— Trois mille ans, c'est de l'histoire récente ?

— Ne changez pas de sujet.

— Oui, je trouve comique que trois millénaires passent pour de l'histoire récente à vos yeux. C'est certes plus intéressant que de se disputer sur le degré exact de culpabilité attribuable à la conduite de mes compatriotes depuis que nous avons eu l'idée ô combien excitante d'un système de castes.

Kabe soupira.

— Nous sommes une espèce endurante, Ziller, et faisons partie de la communauté galactique depuis de nombreux millénaires. Trois mille ans, c'est loin d'être insignifiant pour vous, mais dans la vie d'une espèce spationavigante intelligente, c'est vraiment de l'histoire récente.

— Vous êtes troublé par ce genre de choses, n'est-ce pas, Kabe ?

— Quelles choses, Ziller ?

Du tuyau de sa pipe, le Chelgrien indiqua le vide par-dessus le bord de l'aéronef.

— Vous avez eu peur pour cette femelle humaine lorsqu'elle a donné l'impression d'être sur le point de s'écraser au sol et d'éparpiller sa cervelle non sauvegardée dans le décor, pas vrai ? Et vous trouvez gênant – à tout le moins – que je manifeste mon amertume, comme vous dites, et que je déteste ceux de ma propre race.

— Tout cela est vrai.

— Votre propre existence est-elle si remplie d'équanimité que vous ne trouvez d'autre exutoire pour vos soucis que pour le compte d'autrui ?

Kabe se tassa dans son siège et réfléchit.

— Je suppose que c'est l'impression que je donne.

— D'où, peut-être, votre identification avec la Culture.

— Peut-être.

— Vous auriez donc une certaine sympathie envers elle dans l'état actuel de son... disons, de son *embarras* en ce qui concerne la guerre des Castes ?

— Embrasser la totalité des trente et un trillions de citoyens de la Culture excéderait quelque peu ma capacité de sympathie, si grande soit-elle.

Ziller afficha un mince sourire et leva les yeux vers le ruban de l'orbitale suspendu dans le ciel. La ligne lumineuse, qui

commençait au seuil de brume à pleinsens, s'amincissait en s'élevant dans le ciel. Bande de terre unique, ponctuée de vastes océans et par les contours déchiquetés et frangés de glace des monts Séparateurs transatmosphériques, elle présentait une surface mouchetée de vert, de brun, de bleu et de blanc, étranglée ici, élargie là, habituellement enclose par les mers Périphériques et leurs îles dispersées, bien que, par endroits – et, invariablement, là où se dressaient les monts Séparateurs –, elle s'étende jusqu'aux murs de retenue. Le tracé du Grand Fleuve de Masaq' était visible dans quelques-unes des régions les plus proches. À la verticale, le secteur antipode de l'orbitale n'était qu'une ligne brillante, dont les détails géographiques se perdaient dans ce filament cuivré.

Parfois, si vous aviez une vue excellente et scrutiez au zénith le secteur antipode, vous pouviez tout juste distinguer le minuscule point noir qu'était le Central de Masaq', flottant librement dans l'espace, à un million et demi de kilomètres au centre autrement désert du monde, ce vaste bracelet terraqué.

— Oui, dit Ziller. Ils sont très nombreux, n'est-ce pas ?

— Ils auraient facilement pu être plus nombreux. Ils ont choisi la stabilité.

Ziller contemplant le ciel.

— Savez-vous qu'il y a des gens qui descendent le Grand Fleuve à la voile depuis la fin de la construction de l'orbitale ?

— Oui. Quelques-uns entament déjà leur deuxième circuit. Ils se font appeler les Voyageurs Temporels parce que, avançant en sens contraire de la rotation, ils se déplacent moins vite que quiconque sur l'orbitale, et sont donc frappés d'une pénalité de dilatation temporelle relativiste, si négligeable soit-elle.

Ziller hocha la tête. Ses grands yeux noirs absorbaient le paysage.

— Je me demande s'il y a des gens qui remontent le courant.

— Il y en a quelques-uns. Il y en a toujours... Aucun d'eux n'a encore achevé un circuit complet de l'orbitale ; il leur faudrait vivre très longtemps pour y parvenir. Ils ont choisi la difficulté.

Ziller étira son membre médian et ses bras, rangea sa pipe.

— Exactement, dit-il, dessinant avec sa bouche une forme dont Kabe savait qu'elle était un sourire authentique. Et si nous retournions à Aquime ? J'ai du travail à faire.

TERRAIN CALCINÉ

~ *Nos propres vaisseaux ne sont pas assez performants ?*

~ *Les leurs sont plus rapides.*

~ *Toujours ?*

~ *Je crois bien.*

~ *En plus, j'ai horreur de voyager par tranches et de changer tout le temps. On prend un vaisseau, on en prend un autre, et puis encore un autre, et puis un quatrième. J'ai l'impression d'être un colis en cours de livraison.*

~ *Ça ne serait pas par hasard une forme obscure d'insulte, ou un moyen de nous retarder, non ?*

~ *Vous voulez dire, le fait de ne pas nous donner nos propres vaisseaux ?*

~ *Oui.*

~ *Je ne le crois pas. À leur manière obscure, il se peut même qu'ils essaient de nous impressionner. Ils disent qu'ils prennent tellement soin de corriger les fautes qu'ils ont commises qu'ils refusent de retirer le moindre vaisseau du service normal pour quoi que ce soit.*

~ *Nous réserver quatre vaisseaux différents à quatre moments différents, c'est plus intelligent ?*

~ *Oui, si on considère la manière dont ils répartissent leurs forces. Le premier vaisseau était essentiellement un engin de guerre. Ceux-là, ils les maintiennent à proximité de Chel au cas où la guerre recommencerait. Ils peuvent faire la navette sur une certaine distance, pour nous transférer, par exemple, mais pas plus loin. Celui à bord duquel nous sommes actuellement est un super-porteur, un genre de remorqueur rapide. Celui dont nous nous approchons est un Véhicule Systèmes Généraux ; une sorte de vaisseau-mère, de dépôt géant. Il*

transporte d'autres vaisseaux de guerre qu'ils pourraient déployer en cas d'extension des hostilités, si leur ampleur dépassait les capacités du matériel immédiatement disponible. Le VSG peut circuler plus loin que le vaisseau de guerre, mais toujours en se maintenant lui aussi plus ou moins dans l'espace chelgrien. Le dernier vaisseau est un engin de guerre démilitarisé d'un type communément employé d'un bout à l'autre de la galaxie pour ce travail de proximité.

~ D'un bout à l'autre de la galaxie. À tort ou à raison, ça fait toujours un choc d'entendre ça.

~ *Oui. C'est sympa de leur part de s'intéresser à ce point à notre bien-être relativement négligeable.*

~ À les croire, ils n'ont jamais essayé de faire autre chose.

~ *Vous les croyez, major ?*

~ Je crois que oui. Seulement, je ne suis pas du tout convaincu que ce soit une excuse suffisante pour tout ce qui est arrivé.

~ *Foutre que non !*

Ils avaient passé les trois premiers jours de leur voyage à bord de l'Unité Offensive Rapide de classe Tortionnaire *Taux de nuisance*. C'était un objet massif, construit de bric et de broc : un faisceau de propulseurs hyperdimensionnés greffés derrière une unique nacelle d'armement et un minuscule compartiment habitable qui semblait avoir été rajouté après coup.

~ *Dieu que ce truc est moche !* commenta Huyler la première fois qu'ils le virent.

Ils quittaient l'épave du *Tempête hivernale* à bord de la navette exiguë, en compagnie de l'avatar du vaisseau, créature à la peau noire, tout de gris vêtue.

~ *Et ces gens sont censés être des esthètes décadents ?*

~ Il y a une théorie selon laquelle ils auraient honte de leurs armements. Tant que c'est disgracieux, grossier et mal proportionné, ils peuvent prétendre que cela ne leur appartient pas vraiment, ou alors que cela ne fait pas vraiment partie de leur civilisation, sinon à titre provisoire, puisque toutes leurs autres productions sont suprêmement subtiles et raffinées.

~ Ou alors, ce pourrait être tout simplement une forme fonctionnelle. Toutefois, j'avoue que c'est la première fois que j'entends parler de ça. Quel petit génie universitaire a déniché cette théorie ?

~ Vous serez heureux de savoir, Hadesh Huyler, qu'aux Renseignements de la Marine nous avons maintenant une section de Caractérisation métalogue des civilisations.

~ Je vois que j'aurai pas mal de retard à rattraper si je veux comprendre la terminologie actuelle. « Métalogue », ça veut dire quoi ?

~ C'est l'abréviation de « psycho-physio-philosophique ».

~ Ben voyons ! Ça va de soi. Heureusement que j'ai demandé.

~ C'est un terme culturien.

~ Culturien mon cul ?

~ Oui, monsieur.

~ Je vois. Et qu'est-ce qu'elle fout au juste votre section métalogue ?

~ Elle essaie de nous dire comment pensent les autres Impliqués.

~ Les Impliqués ?

~ Encore un terme de la Culture. Il désigne des espèces spationavigantes, au-delà d'un certain niveau technologique, qui sont disposées à interagir les unes avec les autres et qui en sont capables.

~ Je vois. C'est toujours mauvais signe quand on commence à utiliser la terminologie de l'ennemi.

Quilan jeta un coup d'œil à l'avatar assis juste à côté de lui. L'être lui adressa un sourire ambigu.

~ Je serais de cet avis, monsieur.

Il porta à nouveau son regard sur l'image du vaisseau de la Culture. Effectivement, il était plutôt laid. Avant que Huyler exprime ses propres pensées, Quilan avait songé à l'impression de brutale puissance que donnait l'engin de guerre. Comme c'était drôle d'avoir dans sa tête quelqu'un d'autre qui regardait avec les mêmes yeux que vous et voyait exactement les mêmes choses, et pourtant parvenait à des conclusions aussi différentes, éprouvait des émotions aussi dissemblables.

Le vaisseau remplissait l'écran, comme il n'avait cessé de le faire depuis leur départ. Ils s'en approchaient rapidement, mais la distance était longue : plusieurs centaines de kilomètres. Un affichage sur le côté de l'écran donnait en permanence le taux de grossissement, qui rétrogradait vers la valeur 1:1. Puissant, songea Quilan – entièrement pour lui-même – et laid. Peut-être, en un sens, était-ce toujours le cas. Huyler s'introduisit dans ses pensées :

~ *Je présume que vos domestiques sont déjà à bord, non ?*

~ Je n'emmène pas de domestiques, monsieur.

~ *Quoi ?*

~ Je voyage seul, monsieur. Sans personne, hormis vous, bien sûr.

~ *Vous voyagez sans domestiques ? Vous êtes une sorte de paria, major de mes deux ? Vous n'êtes pas un de ces négateurs de caste embryonistes, j'espère ?*

~ Non, monsieur. Pour commencer, le fait que je n'emmène pas de domestiques traduit certains des changements qui se sont produits dans notre société depuis votre mort corporelle. Ils sont sûrement expliqués dans les documents d'information qui vous ont été remis.

— *Ouais, bon, je regarderai ça de plus près quand j'aurai le temps. C'est incroyable la quantité de tests, de trucs et de machins qu'ils m'ont fait subir pendant votre sommeil. J'ai été obligé de leur rappeler que même les concepts ont besoin de pioncer de temps en temps, sinon ils m'auraient usé jusqu'au trognon. Mais écoutez, major... cette histoire de domestiques... je me suis informé sur la guerre des Castes, mais je croyais qu'elle s'était terminée sur un match nul. Notre merde qui êtes aux cieux, ça veut dire que nous l'avons perdue ?*

~ Non, monsieur. La guerre s'est terminée par un compromis à la suite de l'intervention de la Culture.

~ *Je sais, mais un compromis qui implique de supprimer les domestiques ?*

~ Non, monsieur. Les gens ont toujours des domestiques. Les officiers emploient toujours des pages et des écuyers. J'appartiens toutefois à un ordre qui évite le recours à pareils auxiliaires personnels.

~ *Visquile a dit que vous étiez une sorte de moine. Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez aussi discret sur votre qualité.*

— J'ai une autre raison de voyager seul, monsieur. Si je puis me permettre de vous le rappeler, le Chelgrien que nous sommes chargés de rencontrer est un Négateur.

— *Ah, oui, ce morveux de Ziller. Un de ces enfants gâtés libéraux qui se déchirent le poil en croyant que c'est leur devoir sacré de pleurnicher à la place des gens qui ne daignent pas pleurnicher eux-mêmes. Le mieux qu'on puisse faire avec ces individus, c'est de les virer à coups de pied au cul. Ces petites merdes ne comprennent rien aux responsabilités ni au devoir. On ne peut pas renoncer à sa caste pas plus qu'on ne peut renoncer à son espèce. Et nous passons les caprices de ce torche-cul ?*

~ C'est un grand compositeur, monsieur. Et nous ne l'avons pas expulsé ; Ziller a quitté Chel de sa propre initiative pour s'exiler dans la Culture. Il a renoncé à son statut de Donné et a pris...

~ *Oh, laissez-moi deviner. Il s'est déclaré Invisible.*

~ Oui, monsieur.

~ *Dommage qu'il ne soit pas devenu Castré, tant qu'il y était.*

~ Quoi qu'il en soit, il n'est pas très bien disposé envers la société chelgrienne. On a pensé qu'en voyageant sans entourage je serais moins intimidant et plus acceptable à ses yeux.

~ *Pourquoi faudrait-il que ce soit nous qui serions obligés de nous rendre plus acceptables ?*

~ Nous sommes dans une situation où nous n'avons pas le choix, monsieur. Il a été décidé, au niveau ministériel, que nous devrions essayer de le persuader de revenir. J'ai accepté cette mission, comme vous l'avez vous-même acceptée. Nous ne pouvons le forcer à revenir et nous devons donc attirer sa sympathie.

~ *Y a-t-il des chances pour qu'il nous écoute ?*

~ Je n'en sais vraiment rien, monsieur. Je l'ai connu quand nous étions enfants l'un et l'autre, j'ai suivi sa carrière et j'ai apprécié sa musique. Je l'ai même étudiée. Mais, à part cela, je

n'ai rien d'autre à offrir. J'imagine qu'on a pu demander à des gens plus proches de lui pour des raisons de parenté ou de conviction de faire ce que je suis en train de faire, mais il semblerait qu'aucun d'entre eux ne fût disposé à se charger de cette tâche. Même si je ne suis peut-être pas le candidat idéal, je dois accepter l'idée que je suis sans doute le meilleur qui soit disponible, et m'en accommoder.

~ *Tout cela me paraît un peu désespéré, major. Je me fais du souci pour votre moral.*

~ Je suis quelque peu déprimé, monsieur, pour des raisons personnelles ; toutefois, mon moral et mon sens du devoir sont plus robustes et, en fin de compte, les ordres sont les ordres.

~ *Vous l'avez dit, major.*

Le *Taux de nuisance* transportait un équipage humain de vingt personnes plus une poignée de petits drones. Deux des humains accueillirent Quilan dans le hangar exigu de la navette et le conduisirent à ses appartements, réduits à une unique cabine basse de plafond. Ses maigres bagages et possessions personnelles y étaient déjà, transférés depuis la frégate de la marine qui l'avait amené sur l'épave du *Tempête hivernale*.

Une sorte de cabine d'officier de Marine avait été créée pour lui. L'un des drones lui avait été affecté ; il lui expliqua que l'intérieur de la cabine pouvait se déformer pour créer la configuration qui se rapprocherait plus de ses désirs. Il dit au drone qu'il était satisfait de la cabine telle qu'elle était aménagée et qu'il serait heureux de déballer ses affaires et d'enlever le reste de sa combinaison étanche sans l'aide de personne.

~ *Ce drone essayait d'être votre domestique ?*

~ J'en doute, monsieur. Il peut faire ce que nous voulons si nous le lui demandons gentiment.

~ *Oh !*

~ Jusqu'ici, ils se montrent tous méfiants et déterminés à être utiles, monsieur.

~ *Exact. Foutrement suspect.*

Quilan était servi par le drone, qui, à sa surprise, fonctionna effectivement comme un domestique silencieux et très efficace :

il lui nettoya ses vêtements, tria le contenu de son packaging et lui donna des conseils sur l'étiquette minimale – presque inexistante – en vigueur à bord du vaisseau de la Culture.

Le premier soir, il y eut ce qui passa pour un dîner formel.

~ Ils n'ont toujours pas d'uniforme ? Merde alors ! C'est une société entièrement dirigée par des dissidents. Pas étonnant je que ne puisse pas l'encaisser.

Les membres de l'équipage traitaient Quilan avec une politesse méticuleuse. Il n'apprit presque rien d'eux ni sur eux. Ils semblaient passer le plus clair de leur temps en simulations et n'en avaient guère pour lui. Il se demanda s'ils voulaient carrément l'éviter, mais peu lui importait que ce soit le cas. Il était heureux d'avoir du temps pour lui-même. Il étudia leurs archives dans la bibliothèque du vaisseau.

De son côté, Hadesh Huyler absorba finalement les fichiers historiques et d'instructions qui avaient été chargés en même temps que sa propre personnalité dans le dispositif garde-âmes à l'intérieur du crâne de Quilan.

Ils convinrent d'un protocole qui accorderait à Quilan un minimum d'intimité : s'il ne se passait rien d'important, dans l'heure précédant le sommeil et dans l'heure après l'éveil, Huyler se déconnecterait des sens de Quilan.

Les réactions de Huyler devant l'histoire détaillée de la guerre des Castes – par laquelle il avait commencé, malgré l'avis de Quilan –, passèrent de la stupéfaction à l'incrédulité, puis de l'indignation à la colère, et finalement, lorsque le rôle de la Culture devint manifeste, à un bref accès de fureur suivi d'un calme glacial. Quilan éprouva toutes les émotions de l'autre être à l'intérieur de son cerveau au cours d'un après-midi. Une expérience étonnamment épuisante.

Ce ne fut qu'ensuite que le vieux soldat revint au début et étudia dans l'ordre chronologique tous les événements qui s'étaient produits depuis sa mort corporelle et le stockage de sa personnalité.

Comme tous les concepts ressuscités, la personnalité de Huyler avait encore besoin de dormir et de rêver pour demeurer stable, bien que cet état apparenté au coma puisse s'obtenir en accéléré, pour ainsi dire, ce qui signifiait qu'au lieu de dormir

toute la nuit, Huyler pouvait se permettre moins d'une heure de repos. La première nuit, il dormit dans le même temps réel que Quilan ; la deuxième nuit, il étudia au lieu de dormir et ne s'accorda qu'une brève période d'inconscience. Le lendemain matin, lorsque Quilan reprit contact avec lui après son heure de liberté, la voix dans sa tête dit :

~ *Major ?*

~ *Monsieur.*

~ *Vous avez perdu votre épouse. Je suis désolé. Je ne le savais pas.*

~ *Ce n'est pas un sujet dont je parle beaucoup, monsieur.*

~ *C'était elle, l'autre âme que vous recherchez sur le vaisseau où vous m'avez trouvé ?*

~ *Oui, monsieur.*

~ *Elle était dans l'armée, elle aussi.*

~ *Oui, monsieur. Major, comme moi. Nous nous sommes engagés en même temps, avant la guerre.*

~ *Elle devait vous aimer beaucoup pour vous suivre dans l'armée.*

~ *En réalité, c'est plutôt moi qui l'y ai suivie, monsieur ; s'engager, c'était son idée à elle. Essayer de sauver les âmes conservées à l'Institut militaire sur Aorme avant que les rebelles y arrivent, c'était son idée aussi.*

~ *On dirait que c'était une femelle remarquable.*

~ *Elle l'était, monsieur.*

~ *Je suis vraiment désolé, major Quilan. Moi-même, je ne me suis jamais marié, mais je sais ce que c'est que d'aimer et de perdre qui on aime. Je veux simplement que vous sachiez que j'ai de la compassion pour vous.*

~ *Merci. Je vous en suis reconnaissant.*

~ *Je crois que, peut-être, vous et moi avons besoin d'étudier un peu moins et de parler un peu plus. Pour deux personnes si intimement en contact, nous ne nous sommes pas vraiment communiqué grand-chose sur nous-mêmes. Qu'est-ce que vous en dites, major ?*

~ *Je pense que ce pourrait être une bonne idée, monsieur.*

~ *Commençons par laisser tomber le « monsieur », voulez-vous ? Quand j'ai lu mon dossier, j'ai repéré le passage en*

jargon juridique ajouté aux instructions standard de réveil qui dit en gros que ma qualité d'amiral-général s'est éteinte avec ma mort corporelle. J'ai le statut d'officier honoraire de réserve et c'est vous le plus haut en grade dans cette mission. Si quelqu'un doit se faire appeler « monsieur » ici, ça devrait être vous. De toute façon, appelez-moi Huyler tout court, si ça vous chante ; c'est comme ça que les gens m'appelaient d'habitude.

~ Comme vous le dites, euh... Huyler, vu notre intimité, le grade n'est peut-être pas entièrement pertinent. Appelez-moi Quil, s'il vous plaît.

~ *Entendu, Quil.*

Ces quelques jours se passèrent sans incident ; ils voyageaient à une vitesse invraisemblable, laissant l'espace chelgrien loin, très loin derrière eux. L'UOR *Taux de nuisance* les transféra via sa petite navette sur un véhicule de type super-porteur – encore un gros vaisseau trapu, bien que d'aspect moins improvisé que l'engin de guerre. Ce vaisseau, qui s'appelait le *Vulgaire*, ne les accueillit que vocalement. Il n'avait pas d'équipage humain ; Quilan s'assit dans ce qui ressemblait à un espace dégagé peu utilisé où jouait une musique agréablement insipide.

~ Vous ne vous êtes jamais marié, Huyler ?

~ *J'avais un faible rédhibitoire pour des femelles intelligentes, fières et insuffisamment patriotiques, Quil. Elles s'apercevaient toujours que mon premier amour était l'armée, pas elles, et aucune de ces chiennes au cœur de pierre n'était prête à faire passer son mâle et son peuple avant ses propres intérêts égoïstes. Si seulement j'avais eu le gros bon sens d'être attiré par des écervelées, j'aurais été l'heureux conjoint d'une épouse attentionnée – probablement devenue une veuve encore plus heureuse – et eu plusieurs enfants déjà adultes à l'heure qu'il est.*

~ Vous l'avez échappé belle.

~ *Je note que vous ne précisez pas de qui vous parlez.*

Le Véhicule Systèmes Généraux *Liste consacrée de pièces détachées* apparut sur l'écran dans le salon du super-porteur

sous forme d'un simple point lumineux dans le champ stellaire. Il devint un confetti argenté et grossit rapidement jusqu'à remplir tout le cadre, bien qu'il n'y eût aucun détail de visible sur sa brillante surface.

~ *Ça doit être lui.*

~ Je suppose.

~ *Nous sommes probablement passés à proximité de plusieurs de ses escorteurs, bien qu'ils ne doivent pas trop manifester leur présence. L'objet est ce que la Marine appelle une unité à valeur élevée : le genre de vaisseau qu'on n'envoie jamais tout seul.*

~ Je croyais qu'il aurait eu l'air un peu plus grandiose.

~ *Ils ne sont jamais très impressionnants vus de l'extérieur.*

Le super-porteur plongea au centre de la surface argentée. Dedans, c'était comme si on regardait l'intérieur d'un nuage depuis un avion, puis le vaisseau plongea apparemment dans une autre surface, puis encore une autre, puis des douzaines d'autres en succession rapide, qui défilaient comme les pages en papier d'un livre archaïque sous le pouce du lecteur.

Crevant la dernière membrane, ils entrèrent dans un vaste espace brumeux éclairé par une ligne jaune-blanc qui rayonnait très haut au-dessus d'eux, derrière des couches de nuages vaporeux. Ils se trouvaient au-dessus et en arrière de la poupe du VSG. Le vaisseau avait vingt-cinq kilomètres de longueur sur dix de largeur. La surface supérieure était un parc naturel : des collines et des crêtes boisées séparées par des rivières et piquetées de lacs.

Flanquées de cloisonnements colossaux, rainurés et étayés, à motif de chevrons rouges et bleus, les parois abruptes du VSG étaient d'une couleur dorée tirant sur le fauve. Elles étaient parsemées d'une multitude bigarrée de plates-formes et de balcons couverts de feuillage et trouées d'une variété époustouflante d'ouvertures brillamment éclairées, comme une cité luminescente implantée verticalement dans des falaises gréseuses de trois kilomètres de hauteur. L'air grouillait de milliers d'engins de tous les types que Quilan ait jamais vus ou dont il ait jamais entendu parler, et d'autres encore. Certains étaient minuscules, d'autres étaient de la taille du super-

porteur. Des points encore plus petits étaient des individus qui flottaient dans l'air.

Deux autres vaisseaux géants, dont chacun représentait à peine un huitième du *Liste consacrée de pièces détachées*, se partageaient le champ périphérique du VSG. Évoluant à quelques kilomètres l'un de l'autre, moins élégants et apparemment plus denses que lui, ils étaient entourés de leurs propres concentrations d'engins volants de moindre taille.

~ C'est un peu plus impressionnant vu de l'intérieur, hein ?

Hadesh Huyler garda le silence.

Quilan fut accueilli par un avatar du vaisseau et une poignée d'humains. Ses appartements étaient généreusement dimensionnés, jusqu'à l'extravagance : il disposait d'une piscine pour lui tout seul et une des cabines de sa suite donnait sur le précipice d'air dont le mur opposé, distant d'un kilomètre, était le cloisonnement tribord du VSG. Un autre drone discret jouait les domestiques.

Il fut invité à tant de repas, de soirées, de cérémonies, de fêtes, d'inaugurations, de commémorations et autres événements et réunions que le logiciel de gestion de rendez-vous affecté à la suite prenait deux pleines pages d'écran rien que pour énumérer les différentes manières de trier ses invitations. Il en accepta quelques-unes, essentiellement celles qui promettaient de la musique en direct. Les gens étaient polis. Il leur rendait la politesse. Certains exprimèrent leurs regrets à propos de la guerre. Il se montra digne, conciliant. Dans son esprit, Huyler fulminait, crachait force invectives.

Il se promena et voyagea d'un bout à l'autre de l'immense nef, attirant partout les regards – dans un vaisseau hébergeant trente millions d'individus, qui n'étaient pas tous ni des humains ni des drones, il était le seul Chelgrien – mais ne fut que rarement obligé de participer à la conversation.

L'avatar l'avait mis en garde : certaines des personnes qui voudraient lui parler seraient en fait des journalistes, qui risquaient de diffuser ses commentaires via les services de presse du vaisseau. L'indignation et les sarcasmes de Huyler étaient un avantage en pareilles circonstances. Même si Quilan

aurait de toute façon soigneusement pesé ses mots avant de les prononcer, il écoutait aussi les commentaires de Huyler à ces moments-là, apparemment perdu dans ses pensées, et il constata avec une tranquille satisfaction qu'il avait, ce faisant, acquis une réputation de personnage énigmatique.

Un matin, avant que Huyler reprenne contact après son heure de liberté, il se leva de son lit, s'approcha de la fenêtre qui donnait sur la vue extérieure et, lorsqu'il ordonna à la surface de se rendre transparente, il ne fut pas surpris de découvrir au dehors les plaines de Phelen, calcinées, criblées de cratères et s'étendant dans le lointain enfumé sous un ciel de cendre. Elles étaient traversées par le ruban troué de la route dévastée sur laquelle le camion noirci et endommagé progressait tel un insecte engourdi par l'hiver, et il comprit alors qu'il ne s'était nullement ni réveillé ni levé, mais qu'il rêvait.

Le destroyer terrestre s'agita et trembla sous lui, lui envoyant des ondes de douleur dans tout le corps. Il s'entendit gémir. Le sol lui-même devait être ébranlé. Il était censé être emprisonné sous le blindé et non à l'intérieur. Comment cela s'était-il produit ? Quelle douleur ! Était-il en train de mourir ? Il devait être en train de mourir. Il ne pouvait rien voir et avait du mal à respirer.

Toutes les cinq minutes, il s'imaginait que Worosei venait de lui essuyer le visage, ou venait de le caler dans une position plus confortable, ou venait de lui parler, l'encourageant doucement avec une tendre drôlerie, mais chaque fois, c'était comme s'il s'était, d'une manière ou d'une autre – et, en tout cas, impardonnable – assoupi pendant qu'elle faisait tout cela, et ne s'était réveillé qu'après qu'elle se fut, une fois de plus, dérobée. Il essayait d'ouvrir les yeux, mais n'y parvenait pas. Il essayait de lui parler, de crier pour la faire revenir, mais en vain. Puis il s'écoulait encore quelques instants, et il se réveillait en sursaut une fois de plus, avec, une fois de plus, la certitude de l'avoir manquée de justesse, elle et le contact de ses mains, l'odeur de son corps, le son de sa voix.

— Hé ! toi le Donné, t'es pas encore mort ?

— Qui c'est ? Quoi ?

Des gens parlaient autour de lui. Sa tête lui faisait mal. Ses jambes aussi.

— Ton armure dernier cri t'a pas sauvé, hein ? Des comme toi, on peut presque tous les donner à bouffer aux nettoyeurs. On serait même pas obligés de te passer à la moulinette avant.

Quelqu'un rit. La douleur montait de ses jambes par secousses. Le sol trembla sous lui. Il devait forcément être à l'intérieur du destroyer terrestre avec son équipage. Les servants s'indignaient que le blindé ait été touché et qu'ils soient morts. S'adressaient-ils à lui ? S'il avait vu l'engin, sans tourelle, en train de brûler, ce devait être en rêve – ou alors peut-être que c'était très grand à l'intérieur et qu'il se trouvait dans une section non endommagée. Ils n'étaient pas tous morts.

— Worosei ? dit une voix.

Il s'aperçut que ce devait être la sienne.

— Ouh ! Worosei ! Worosei ! railla une autre voix.

— S'il te plaît, dit-il.

Il essaya à nouveau de bouger les bras, mais il ne sentit que de la douleur.

— Ouh, Worosei, ouh, Worosei, s'il te plaît.

Dans le vieil immeuble de la faculté, en dessous des terrains de sport, à l'Institut militaire de technologie, sur Aorme. C'était là qu'on les avait stockées. Les âmes des vieux guerriers et stratèges. Indésirables en temps de paix, elles étaient maintenant considérées comme une ressource importante. En outre, mille âmes, c'était quand même mille âmes à qui il valait la peine d'éviter la destruction par les Invisibles rebelles. C'était la mission de Worosei ; son idée, aussi. Audacieuse et dangereuse. Elle avait fait jouer ses relations pour en arriver là, tout comme elle l'avait fait quand ils s'étaient engagés, pour s'assurer qu'elle et Quilan soient affectés ensemble. L'heure est arrivée : en avant ! marche ! et que ça saute !

Étaient-ils allés là-bas ?

Apparemment, il se rappelait l'endroit, ce terrier troué de couloirs avec ses lourdes portes, toutes sombres et froides, faussement lumineuses dans l'affichage du casque. Les autres : Hulpe et Nolica, ses meilleurs écuyers, fidèles et entièrement dignes de confiance, et la triade des forces spéciales de la

Marine. Près d'eux, Worosei, le fusil en équilibre, gracieuse dans ses mouvements malgré la combinaison. Sa propre épouse. Il aurait dû faire plus d'efforts pour l'empêcher de partir, mais elle avait insisté. C'était son idée à elle.

Le conteneur du substrat était là. Il était plus gros que ce à quoi ils s'attendaient – de la taille d'un réfrigérateur. On ne pourra jamais rentrer ce machin dans la navette. Pas avec nous avec.

— Hé ! Donné, tu m'aides à enlever ça ? Allez ! Ça pourrait servir.

Quelqu'un riait.

M'enlever ça. Impossible de rentrer ce machin. La navette. Et elle avait raison. Deux des types de la Marine étaient partis avec le conteneur. Ils ne décolleraient jamais. Jamais. C'était Worosei qui parlait ? Elle venait de lui essuyer le visage, il l'aurait juré. Il se démena pour la rappeler, pour dire n'importe quoi.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

— J'en sais rien. On s'en fout.

Un bras lui faisait très mal. Le gauche ou le droit ? Il s'en voulait de ne pas pouvoir dire lequel. Totalement absurde. Ouille ouah aah. Worosei, pourquoi...

— T'essaies de l'arracher ?

— Juste le gant. Faut l'enlever. Il doit avoir des bagues ou des trucs comme ça. Ils en ont toujours.

Worosei lui murmura quelque chose à l'oreille. Il s'était endormi. Elle venait de partir. *Worosei* ! Mais il n'arriva pas à l'articuler.

Arrivèrent les Invisibles, avec des armes lourdes. Ils devaient avoir un vaisseau, probablement sous escorte. Le *Tempête hivernale* essaierait donc de rester caché. Ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes. Et attendre que la navette revienne les chercher. Puis les Invisibles furent repérés, attaqués et mis en déroute. Dans un délire d'éclairs et d'explosions tous azimuts, les Loyalistes bombardèrent et contre-attaquèrent d'on ne sait où. Ils sortirent en courant sous la pluie ; l'immeuble derrière eux brûla, s'affaissa et s'écroula,

transformé en scories rougeoyantes par les armes à énergie. C'était déjà la nuit, et ils étaient seuls.

— Laissez-le !

— On voulait seulement...

— Vous faites comme on vous dit, bordel ! ou je vous laisse sur cette route de merde, vu ? S'il survit, on va le rançonner. Même mort, il vaut plus que deux enculés sans cervelle comme vous, alors arrangez-vous pour qu'il soit en vie quand on arrivera à Golse, sinon vous allez le suivre au paradis.

— S'arranger pour qu'il survive ? Regardez-le ! Il aura du pot s'il passe la nuit !

— Bon, si jamais on ramasse des toubibs moins esquintés que lui, on s'arrangera pour qu'ils s'occupent de lui en priorité. En attendant, c'est votre boulot. Voilà la trousse med'. Je veillerai à ce que vous ayez des rations supplémentaires s'il survit. Oh, et puis, il n'y a rien qui vaille la peine d'être piqué.

— Hé ! Hé ! On veut notre pourcentage sur la rançon ! Hé !

Glissant et trébuchant, ils avaient plongé dans le cratère. Une grosse explosion les avait enfoncés dans la boue jusqu'à mi-corps. Elle les aurait tués s'ils n'avaient pas eu de combinaison intégrale. Quelque chose s'écrasa sur son casque, déréglant les haut-parleurs et remplissant la visière de lumière aveuglante. Il retira d'un coup sec le casque qui dégringola dans la mare au fond du cratère. Encore des explosions. Il était bloqué, coincé dans la boue.

— Toi, le Donné, t'es vraiment un paquet d'emmerdes ! Tu le sais ?

— Ça sert à quoi, ce truc ?

— J'en sais foutre rien.

Privé de tourelle, empanaché de fumée, le destroyer terrestre abandonna une chenille aux larges segments toute déroulée sur la pente derrière lui, patina, dérapa et glissa en grondant dans le cratère. Worosei fut la première à se ressaisir et se hissa hors de la vase. Elle tenta de le dégager, puis la machine de guerre roula sur lui et elle recula. Il hurla lorsque le poids gigantesque l'enfonça dans le sol et que ses jambes butèrent sur quelque chose de dur, lui brisant des os et le clouant sur place.

Il vit la navette décoller et la ramener au vaisseau, à l'abri. Le ciel était plein d'éclairs, les détonations lui martelaient les tympans. Le destroyer terrestre ébranla le sol lorsque ses munitions explosèrent, lui arrachant un cri à chaque onde de choc. La pluie cinglante trempait sa face et son pelage, et cachait ses larmes. L'eau montait au centre du cratère, lui offrant une autre manière de mourir, jusqu'à ce qu'une nouvelle explosion dans le blindé en feu gifle le sol, que l'air jaillisse du centre de la mare immonde et en évacue le contenu moussant dans un profond tunnel où s'engloutit à son tour le versant du cratère. Le destroyer terrestre piqua du nez, sa partie arrière se souleva et pivota, libérant Quilan, puis il s'effondra avec fracas dans la vapeur du gouffre, ébranlé par une nouvelle série d'explosions.

Il tenta de s'extraire de la boue avec les mains, mais sans succès. Puis il commença à essayer de libérer ses jambes.

Le lendemain matin, une patrouille Invisible de nettoyage-récupération le trouva dans la boue, à moitié conscient, entouré par la tranchée peu profonde qu'il avait lui-même creusée, mais toujours incapable de se libérer. Un des Invisibles lui donna quelques coups de pied dans la tête et lui appliqua le canon d'une arme sur le front, mais il lui restait juste assez de présence d'esprit pour leur donner ses grade et titre, alors ils l'arrachèrent à l'étreinte de la boue, ignorant ses hurlements, puis le traînèrent jusqu'en haut de la pente et le jetèrent à l'arrière d'un camion blindé à moitié démoli avec le reste des morts et des mourants.

Ils étaient les plus lents de tous – les morts probables relégués dans un utilitaire qui n'était pas censé terminer le voyage lui non plus. Le camion avait perdu ses portes arrière dans un engagement qui l'avait rendu incapable d'avancer à plus de quelques kilomètres à l'heure. Une fois qu'ils l'eurent déplacé et nettoyé le sang qui lui couvrait les yeux, il put regarder au-dehors et voir les plaines de Phelen se dérouler derrière le véhicule. Elles étaient noires et calcinées à perte de vue. Des mouchetures de fumée ornaient çà et là l'horizon. Les nuages étaient noirs ou gris, et, parfois, de la cendre tombait en pluie fine.

La vraie pluie se déversa sur eux une seule fois, lorsque le camion se trouva sur une portion de route défoncée au-dessous du niveau des plaines, transformant la chaussée en un déluge graisseux et bouillonnant qui déferla par-dessus la porte rabattante et envahit le plateau. On l'avait soulevé, miaulant de douleur, pour l'asseoir sur l'un des bancs à l'arrière. Il pouvait – malaisément – bouger la tête et un bras. Il assista donc, impuissant, à la mort de trois autres blessés qui se débattaient sur leurs civières, noyés sous les tourbillons de la marée grise. Lui et un des autres crièrent, mais, apparemment, personne ne les entendit.

Le camion s'alléga, fit embardée sur embardée et faillit être emporté par le courant. Les yeux écarquillés, il fixait le toit cabossé tandis que l'eau sale tournoyait par-dessus les corps submergés et autour de ses genoux. Il se demanda si la question de savoir s'il survivrait ou non l'intéressait encore et conclut que oui, parce qu'il avait une petite chance de revoir Worosei. Puis le camion se stabilisa, retrouva son adhérence, sortit lentement de l'eau et continua en toussotant.

La boue liquide de cendre et d'eau s'écoula par l'arrière, révélant les morts enrobés de gris, comme drapés dans des suaires.

Le camion fit maints détours pour éviter des trous d'obus et des cratères plus importants. Il franchit en oscillant deux ponts improvisés. Ils croisèrent quelques véhicules qui fonçaient dans l'autre sens, et, une fois, deux engins volants filèrent au-dessus d'eux à une vitesse supersonique, si bas qu'ils soulevèrent un nuage de poussière et de cendre. Aucun véhicule ne dépassa le camion.

Il était soigné – succinctement – par les deux infirmiers Invisibles qui avaient reçu de leur supérieur l'ordre de s'occuper de lui. C'était en réalité des Inaudibles : une caste au-dessous des Invisibles, dans l'idéologie des Loyalistes. Ils oscillaient de manière imprévisible entre le soulagement de voir qu'il allait survivre et leur permettre de toucher leur part de sa rançon, et le dépit de constater qu'il avait survécu tout court. Dans sa tête, il les avait baptisés Merde et Prout, et tirait quelque orgueil ne pas pouvoir du tout se rappeler leurs vrais noms.

Il rêvassait. La plupart du temps, il rêvait qu'il retrouvait Worosei sans qu'elle sache qu'il avait survécu, si bien qu'elle serait totalement surprise de le voir. Il essaya d'imaginer le regard qu'elle aurait, la succession d'expressions qu'il pourrait découvrir sur son visage.

Bien entendu, cela ne se passerait jamais comme cela. Elle serait comme lui, et la situation serait inversée ; elle essaierait sûrement de savoir ce qui lui était arrivé, en espérant, même à la limite du raisonnable, qu'il avait survécu par miracle. Elle saurait donc la vérité, ou alors on la lui apprendrait dès que la nouvelle de son sauvetage serait connue, et il ne verrait pas ce regard tant désiré. N'empêche qu'il pouvait l'imaginer, et il s'y employa pendant des heures, tandis que le camion, moteur hurlant, bringuebalait et rebondissait sur la route qui traversait les plaines de cendre agglomérée.

Il leur avait dit son nom dès qu'il avait pu parler, mais ils n'avaient pas semblé y prêter attention ; tout ce qui comptait, apparemment, c'était qu'il soit un noble, avec les marques et l'armure correspondantes. Il ne savait pas au juste s'il devait ou non leur rappeler son patronyme. S'il le faisait et qu'il soit communiqué à ses supérieurs, alors, Worosei n'en serait que plus vite informée qu'il était en vie, mais une partie superstitieuse et prudente de lui-même craignait de le faire, parce qu'il pouvait imaginer Worosei en train d'apprendre la nouvelle – cet espoir réalisé contre toute attente –, et imaginer l'expression sur son visage à ce moment-là, mais il pouvait aussi s'imaginer en train de mourir quand même, parce que les autres avaient été incapables de soigner correctement ses blessures et qu'il se sentait sans arrêt de plus en plus faible.

Ce serait trop cruel d'apprendre qu'il avait survécu contre toute probabilité et de découvrir plus tard qu'il était mort des suites de ses blessures. Alors, il n'insista pas.

S'il avait eu la moindre chance d'acheter son sauvetage ou même son transfert sur un véhicule plus rapide, il se serait un peu plus manifesté, mais il n'avait pas de moyens immédiats de paiement à sa disposition, et les Loyalistes – avec tous les corsaires qui auraient pu être acceptables aux deux parties – s'étaient repliés encore plus loin dans le proche-espace autour

de Chel, pour regrouper leurs forces. Aucune importance. Worosei serait là, avec eux. En sécurité. Il continua d'imaginer l'expression sur son visage.

Il tomba dans le coma avant qu'ils arrivent à ce qui restait de la ville de Golse. La rançon se négocia et le transfert s'effectua sans qu'il en fût conscient. Ce ne fut que trois mois plus tard, quand la guerre fut terminée et qu'il était retourné sur Chel, qu'il découvrit ce qui était arrivé au *Tempête hivernale*, et que Worosei y avait laissé la vie.

Il partit pendant la nuit du VSG, lorsque la ligne solaire se fut atténuée jusqu'à l'extinction et qu'une lumière rouge sombre baigna les trois grands vaisseaux et les quelques machines volantes qui évoluaient paresseusement entre eux.

Il était à bord d'un nouveau vaisseau – un de plus – un engin appelé un Piquet Très Rapide, pour la dernière partie de son voyage à l'orbitale Masag'. Le vaisseau disparut dans les champs internes arrière du *Liste sanctifiée de pièces détachées* et quitta peu après l'extérieur de l'ellipsoïde argenté, infléchissant sa course en direction de l'étoile Lacelere et de son système, tandis que le VSG, vaste et lumineux gouffre d'air transitant à la vitesse de l'éclair dans le néant entre les étoiles, entamait la longue boucle qui le ramènerait dans l'espace chelgrien.

Aérosphère

L'érudit Uagen Zlepe était suspendu par sa queue préhensile et sa main gauche au feuillage sous-ventral sénestre du béhémothaure dirigeable Yoleus. D'un pied, il tenait une tablette sur laquelle il écrivait des glyphes avec son autre main. Sa jambe restante pendait dans le vide, temporairement surnuméraire. Il portait un ample pantalon couleur cerise (pour l'instant retroussé au-dessus du genou) maintenu par une large ceinture à poches, une courte veste noire à cape gonflable, d'épais bracelets de cheville lustrés comme des miroirs, un

collier à simple chaîne orné de quatre petites pierres ternes et une toque à glands. Sa peau était vert clair, il faisait environ deux mètres debout sur ses pattes de derrière, et un peu plus du nez à la queue.

Autour de lui, au-delà des frondaisons pendantes du feuillage peaucier, ébouriffé par les remous d'air, du béhémothaure, la vue s'estompait dans un néant bleu brumeux partout à la ronde, sauf vers le haut, là où le corps de la créature emplissait le ciel.

Deux des sept soleils étaient à peine visibles, le premier, volumineux et écarlate, à droite, et le second, petit et jaune orangé, à gauche dans le quadrant inférieur, juste au-dessus de l'horizon supposé. Aucun autre mégazoaire n'était en vue, bien que Uagen sût qu'il y en avait un dans les parages, juste au-dessus de la surface supérieure de Yoleus. Le béhémothaure dirigeable Muetenive était en chaleur, et ce, depuis trois années standard, pendant lesquelles Yoleus n'avait cessé de suivre l'autre créature. Assidûment, à vitesse constante, il flottait toujours juste en dessous d'elle en la serrant de près, histoire de la courtoiser, de lui présenter ses arguments. Il attendait patiemment d'entrer lui-même en rut et se débarrassait de tous les autres soupirants potentiels en les insultant ou les contaminant, quand il ne les éperonnait pas purement et simplement.

Chez les béhémothaures dirigeables, une cour de trois ans n'indiquait guère plus qu'un béguin – rien de plus qu'un engouement temporaire, sans aucun doute –, mais Yoleus semblait s'être sérieusement engagé dans cette poursuite, et c'était cette attraction qui les avait amenés si bas dans l'aérosphère Oskendari VII au fil des cinquante derniers jours standard, car pareils mégazoaires préféraient habituellement séjourner aux altitudes supérieures où l'air était plus raréfié. Ici-bas, là où l'air était si dense et si gélatineux que Uagen Zlepe avait remarqué une modification du timbre de sa voix, le contrôle de sa flottabilité monopolisait une bonne part de l'énergie d'un béhémothaure dirigeable. Muetenive testait l'ardeur de Yoleus et sa forme physique.

Quelque part au-dessus des deux créatures, et en avance sur elles – peut-être de cinq ou six jours dans cette lente dérive –, se trouvait l'entité lenticulaire gigalithe Buthulne, où elles pourraient enfin s'accoupler, mais, plus vraisemblablement, ne le feraient pas.

Pour commencer, il n'était même nullement certain qu'elles parviennent jusqu'au grandiose continent vivant. Des oiseaux messagers avaient annoncé qu'une massive bulle de convection allait vraisemblablement monter des couches inférieures de l'aérosphère dans les prochains jours. Correctement interceptée, elle permettrait une ascension facile et rapide jusqu'au monde flottant qu'était Buthulne ; toutefois, il faudrait jouer serré.

Des rumeurs circulant parmi les diverses populations – organismes asservis, symbiotes, parasites et hôtes – de Muetenive et de Yoleus indiquaient qu'il y avait de fortes chances pour que Muetenive paresse encore deux ou trois jours puis fonce soudain à sa vitesse maximale vers l'espace aérien juste au-dessus de la bulle de convection, pour voir si Yoleus était capable de suivre. S'il l'était et qu'ils parviennent tous les deux à leur but, ils feraient alors une entrée spectaculaire dans Buthulne, où des milliers de leurs semblables réunis en un gigantesque parlement pourraient assister à leur glorieuse arrivée.

L'ennui, c'était qu'au cours des dernières dizaines de milliers d'années, Muetenive s'était révélé quelque peu négligent dans ses prises de risques en la matière, retardant maintes fois pareils sprints sportifs ou amoureux jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Ils risquaient donc de ne pas arriver dans la région appropriée avant le passage de la bulle, et les deux mégazoaires – avec tout ce qui grouillait dans leurs entrailles, s'accrochait à leur peau et flottait autour d'eux – ne trouveraient plus que des turbulences ou même, pis encore, des courants d'air descendants produits par la bulle en s'élevant dans l'aérosphère.

Plus inquiétant encore pour les partisans de Yoleus, vu la fabuleuse et légendaire réputation de l'entité lenticulaire mégalithe Buthulne, les oiseaux messagers pensaient que ce

serait une bulle particulièrement volumineuse, que Buthulne avait envie de changer de décor et qu'elle allait donc vraisemblablement se placer juste au-dessus de la masse d'air en expansion, afin de se faire porter jusqu'aux régions supérieures de l'aérosphère. Si c'était le cas, il pourrait s'écouler des années voire des décennies avant qu'ils rencontrent une autre entité lenticulaire gigitalthe, et des siècles – des millénaires, peut-être –, avant que Buthulne elle-même réapparaisse à l'horizon.

Chez Yoleus, les appartements des hôtes invités consistaient en une excroissance en forme de gourde située juste en avant du troisième complexe d'ailerons dorsaux de la créature, non loin de son sommet. C'était à l'intérieur de cette structure, qui lui rappelait un fruit vidé de son contenu – mais un fruit de cinquante mètres de diamètre –, qu'habitait Uagen.

Depuis huit ans qu'il y résidait, Uagen observait Yoleus, les autres mégazoaires et toute l'écologie de l'aérosphère. Il envisageait maintenant de modifier radicalement à la fois son espérance de vie et sa forme pour mieux s'adapter à l'échelle de l'aérosphère et à l'existence prolongée de ses habitants les plus volumineux.

Uagen était demeuré plutôt anthropomorphe pendant la majeure partie des quatre-vingt-dix années qu'il avait passées dans la Culture. Sa forme simienne actuelle – plus une utilisation modérée de la technologie de la Culture excluant toutefois la science des champs, à laquelle les mégazoaires opposaient une objection jamais complètement précisée –, avait semblé une stratégie d'adaptation raisonnable pour l'aérosphère.

Or il avait récemment commencé à envisager de se faire transformer en une créature plutôt apparentée à un oiseau géant et potentiellement dotée d'une espérance de vie très longue, et peut-être infinie ; assez longue, par exemple, pour assister à la lente évolution d'un béhémothaure.

En supposant que Yoleus et Muetenive s'accouplent pour de bon et fusionnent dans l'échange de leurs personnalités, comment s'appelleraient les deux béhémothaures résultants ? Yoleunive et Mueteleus ? Selon quelles modalités précises cet

accouplement sans descendance affectait-il les deux protagonistes ? Comment changeraient-ils l'un et l'autre ? La transaction était-elle équilibrée ou à l'avantage d'un des partenaires ? Y avait-il jamais de descendance ? Arrivait-il jamais aux béhémothaures de mourir de mort naturelle ? Personne ne le savait. Ces questions et mille autres demeuraient sans réponse. Les mégazoaires des aérosphères conservaient scrupuleusement leurs secrets en la matière, et dans toute l'histoire archivée – ou, du moins, dans tout ce à quoi il avait pu avoir accès via les réservoirs de données, notoirement immodestes, de la Culture –, l'évolution d'un béhémothaure n'avait jamais été recensée.

Uagen était prêt à donner n'importe quoi, ou presque, pour être témoin de pareil processus et trouver la réponse à ces fameuses questions, mais il faudrait un engagement à long terme d'une ampleur démesurée rien que pour avoir une chance d'y parvenir.

Il supposait que, s'il voulait réussir tout ou partie de ce plan, il lui faudrait retourner sur son orbitale d'origine et en parler avec ses professeurs, sa mère, ses parents, ses amis, etc. Ils s'attendaient à le voir rentrer définitivement dans dix ou quinze ans, mais il était de plus en plus persuadé qu'il était l'un de ces érudits qui consacrent leur vie entière à leur travail, plutôt qu'un de ceux qui profitent d'une période d'étude intense pour augmenter leur polyvalence. Pareille perspective ne suscitait en lui nul sentiment de vide ; à l'aune des normes humanoïdes originelles en matière d'espérance de vie, il avait déjà vécu une vie longue et bien remplie lorsqu'il avait décidé de se lancer dans les études.

Le long voyage de retour, par contre, était une entreprise légèrement intimidante. L'aérosphère Oskendari VII n'était pas en contact régulier avec la Culture (ni avec qui que ce soit, d'ailleurs) et – aux dernières nouvelles –, le prochain vaisseau de la Culture dont le plan de transit l'amenait tant soit peu à proximité du système n'arriverait pas avant deux ans. D'autres astronefs feraient peut-être escale avant cette échéance, mais il mettrait encore plus longtemps pour rentrer chez lui s'il lui

fallait partir sur un vaisseau étranger, en supposant qu'on veuille bien le prendre à bord.

Même en empruntant un véhicule de la Culture, il voyagerait pendant au moins un an – soit un an, durée de transfert non comprise –, et quant au voyage de retour... aucun vaisseau n'avait prévu d'aller aussi loin la dernière fois qu'il s'était renseigné.

On lui avait offert son propre vaisseau, quinze ans plus tôt, lorsqu'on avait appris qu'un béhémothaure dirigeable consentait à héberger un érudit de la Culture, mais mettre un engin interstellaire à la disposition exclusive d'une personne qui s'en servirait deux fois en vingt ou trente ans avait semblé, bon, d'une prodigalité excessive, même à l'aune des normes culturiennes. Néanmoins, s'il devait rester et, peut-être, ne jamais revoir vivants ses amis et les membres de sa famille, alors, il n'avait vraiment pas le choix en matière de retour. En tout cas, il avait besoin d'y réfléchir.

Les appartements des hôtes invités par Yoleus avaient été implantés là où ils donneraient aux visiteurs de la créature une vue agréable et dégagée. La cour que Yoleus faisait à Muetenive et sa tactique consistant à le suivre juste en dessous de lui et de très près avaient entraîné une ombre excessive et produit une atmosphère oppressante. Beaucoup de gens étaient partis, et les invités restants semblaient par trop bavards et énervés à Uagen, qui, au fond, était là pour étudier. Il passait donc moins de temps qu'auparavant à les fréquenter, et plus de temps soit à étudier chez lui, soit à parcourir les surfaces bulbeuses du béhémothaure.

Suspendu au feuillage, il travaillait en silence.

Colonnes et nuages de formes sombres infinitésimales, des troupes de falficores hantaient les vents tourbillonnaires au voisinage des deux créatures. C'était le vol d'une troupe de falficores que Uagen tentait de saisir dans la tablette à glyphes.

Bien sûr, « écrire » n'était guère le terme approprié pour ce que faisait Uagen. On ne se contentait pas d'écrire à l'intérieur d'une tablette à glyphes ; on plongeait dans son espace holographique avec le stylet numérique et on y sculptait, formait, colorait, texturait, mélangeait, équilibrait et annotait en

même temps. Les glyphes de cette sorte étaient de la poésie concrète, façonnée à partir de l'impalpable. C'était de vrais sortilèges, des images parfaites, le summum de l'intellectualisation intersystémique.

Ils avaient été inventés par des Mentaux (ou leur équivalent) et les mauvaises langues disaient qu'ils n'avaient été imaginés que pour fournir un moyen de communication que les humains (ou leur équivalent) ne puissent jamais ni comprendre ni reproduire. Des gens comme Uagen avaient passé leur vie à prouver que les Mentaux n'étaient pas aussi hiérarchiquement intelligents qu'ils le croyaient, ou que les cyniques paranoïaques s'étaient trompés.

— Et voilà, terminé, dit Uagen.

Il éloigna la tablette de son visage et la regarda en plissant les yeux. Il la fit pivoter et inclina la tête. Il montra la tablette à sa compagne, l'interprète 974 Praf, accrochée à une branche voisine au niveau de l'épaule de Uagen.

Décisionnaire classe cinq dans la 11^e troupe de glaneurs de feuillage au sein du béhémothaire dirigeable Yoleus, 974 Praf avait reçu une intelligence autonome améliorée et le titre d'interprète lorsqu'elle avait été affectée à Uagen. Elle inclina la tête sous le même angle et scruta l'intérieur de la tablette.

— Je ne vois rien.

Elle s'exprimait en marain, la langue de la Culture.

— Vous êtes accrochée à l'envers.

La créature agita ses ailes. Sa barre pupillaire regardait Uagen en face.

— Est-ce que cela change quelque chose ?

— Oui. L'image est polarisée. Observez.

Uagen orienta la tablette vers l'interprète et l'inversa verticalement.

974 Praf tressaillit, déploya ses ailes en sursaut, presque complètement, ramassée sur elle-même comme si elle allait s'envoler. Puis elle se calma et reprit sa position de repos, oscillant de gauche à droite.

— Oh, oui, je les vois.

— J'essayais de mettre à profit le phénomène en vertu duquel on observe une troupe de falficores, par exemple, à une

très grande distance sans pouvoir les voir parce qu'on est incapable de distinguer des individus de si loin, sur quoi ils fusionnent et s'agglomèrent, se regroupant en un amas plus serré, et deviennent brusquement visibles comme s'ils sortaient du néant, vivante métaphore de l'expérience souvent tout aussi vertigineuse de la compréhension conceptuelle.

974 Praf tourna la tête, ouvrit le bec, allongea brusquement la langue pour rectifier une feuille peaucière tordue, puis regarda à nouveau Uagen.

— Cela se fait comment ?

— Euh... avec beaucoup d'habileté.

Il se permit un rire délicat où perçait une légère surprise, rangea le stylet et cliqua sur la tablette pour sauvegarder le glyphe.

Le glyphostyle ne devait pas être correctement rangé, car il sortit avec un déclic de son logement sur le côté de la tablette et tomba dans l'azur en dessous d'eux.

— Oh, zut ! dit Uagen, je savais que j'aurais dû remplacer cette lanière.

Rapidement, le stylet devint un simple point. Ils le regardèrent tous les deux.

— C'est votre instrument pour écrire, dit 974 Praf.

— Oui, confirma Uagen en s'emparant de son pied droit.

— En avez-vous un autre ?

Uagen mâchonna l'ongle d'un de ses doigts de pied.

— Hmm. Pas vraiment, non.

974 Praf inclina la tête.

— Hmm.

Uagen se gratta l'occiput et déclara :

— Je suppose que je ferais mieux d'aller le chercher.

— C'est le seul que vous ayez.

Uagen libéra sa main et sa queue et se laissa tomber dans les airs pour suivre l'instrument. 974 Praf relâcha l'étreinte de ses serres et le suivit.

L'air était très chaud et très dense ; il rugissait autour des oreilles de Uagen et le ballottait.

— Ça me revient, articula 974 Praf tandis qu'ils dégringolaient ensemble.

— Quoi ? dit Uagen.

Il accrocha la tablette à sa ceinture, plaqua une paire de lunettes enveloppantes sur ses yeux qui commençaient déjà à pleurer, et se contorsionna pour ne pas perdre de vue le glyphostyle, qui avait presque disparu. Pareils stylets étaient petits, mais très denses, et assez aérodynamiques, ce qui se révélait efficace, même si ce n'était pas voulu. L'objet tombait à une vitesse alarmante. Les vêtements de Uagen s'agitaient et claquaient dans le vent.

Sa toque à glands lui faussa compagnie ; il tenta de l'attraper, mais elle lui échappa en s'envolant vers le haut. Au-dessus d'eux, grosse comme un nuage, la masse du béhémothaure dirigeable Yoleus s'éloignait lentement à mesure qu'ils tombaient.

— Je vais chercher votre chapeau ? lui cria 974 Praf par-dessus le rugissement du vent.

— Non, merci, hurla Uagen. Nous pourrions le récupérer en remontant.

Uagen pirouetta à nouveau et scruta les profondeurs azurées. Le stylet fendait l'air tel un carreau d'arbalète.

974 Praf se rapprocha de Uagen jusqu'à ce que son bec soit tout près de son oreille droite et que ses plumes corporelles frétillassent dans l'air perturbé juste derrière son épaule.

— Comme je disais..., commença-t-elle.

— Oui ?

— Le Yoleus voudrait connaître plus en détail les conclusions de votre théorie sur les effets de la susceptibilité gravitationnelle influençant la religiosité d'une espèce sous l'angle particulier de ses croyances eschatologiques.

Uagen était en train de perdre son stylet de vue. Il se retourna vers 974 Praf d'un air mauvais.

— Quoi ! Maintenant ?

— Ça vient de me revenir.

— Hmm, bon. Vous pouvez bien attendre une minute, non ? Je veux dire, ce truc descend à une vitesse d'enfer.

Uagen toucha un bouton sur sa manchette gauche ; ses vêtements se tendirent de partout sur son corps et cessèrent de claquer au vent. Il se mit en position de plongée, les mains

jointes, la queue enroulée autour des jambes. À ses côtés, 974 Praf réduisit son envergure, prenant elle aussi une forme plus aérodynamique.

— Je ne vois pas l'objet que vous avez laissé tomber.

— Moi, si. Tout juste. Je crois. Oh, merde de merde !

L'objet s'éloignait de lui. La résistance aérodynamique du stylet devait être un tant soit peu inférieure à la sienne, même dans un piqué à la verticale. Il regarda l'interprète un instant.

— Je crois que je vais être obligé de descendre en vol assisté pour le rattraper, lui cria-t-il.

974 Praf sembla se replier sur elle-même, ramenant ses ailes encore plus près du corps et allongeant le cou. Elle gagna légèrement sur Uagen, commença à le dépasser, puis se détendit, et remonta, distancée.

— Je ne peux pas aller plus vite, dit-elle.

— Très bien. Je vous revois dans un petit moment.

Uagen pressa deux boutons sur son poignet. De minuscules moteurs incorporés à ses bracelets de cheville se déployèrent et montèrent en régime.

— Écartez-vous ! ordonna-t-il à l'interprète.

Les pales des hélices étaient extensibles, et même s'il n'avait pas besoin de beaucoup de puissance auxiliaire pour accélérer sa vitesse de chute jusqu'à ce qu'il rattrape le stylet, il avait horriblement peur de couper accidentellement en rondelles l'une des plus précieuses collaboratrices de Yoleus.

974 Praf s'était déjà écartée de quelques mètres.

— Je vais tenter d'attraper votre couvre-chef et essayer de ne pas me faire manger par les falficores.

— Oh. Très bien.

Uagen fendait l'air à une vitesse accrue ; le vent lui hurlait aux oreilles et de minuscules claquements et grincements dans ses cavités auriculaires et crâniennes lui indiquaient que la pression augmentait. Il avait momentanément perdu le stylet de vue, et l'objet semblait avoir bel et bien disparu, englouti par le bleu océanique du ciel apparemment infini.

Il était sûr qu'il pourrait encore le voir maintenant si seulement il ne l'avait pas quitté des yeux. Il y avait peut-être là une similitude avec le glyphe des falficores brusquement

visibles. Quelque chose en rapport avec la concentration dans le processus perceptif, avec la manière dont le cortex arrachait un sens au semi-chaos du champ visuel.

Peut-être le stylet avait-il dérivé latéralement. Peut-être un rapace bien camouflé, le prenant par erreur pour une proie, avait-il fondu sur lui et l'avait englouti. Peut-être ne le reverrait-il pas avant qu'ils touchent l'un et l'autre – ayant démarré si bas –, la convexité négative de la sphère. Il supposa qu'il verrait peut-être l'objet rebondir. Quel était l'angle de la pente ? L'aérosphère n'était pas vraiment une sphère. En fait, aucun de ses deux lobes n'était une sphère ; à un certain niveau, le dessous des parois de l'aérosphère inversait sa courbure, s'inclinant sous la masse du col à détritius.

À quelle distance étaient-ils de la ligne polaire de l'aérosphère ? Il se rappela qu'ils l'avaient frôlée de près ; au dire de tout le monde, l'entité lenticulaire gigitalthe Buthulne ne s'éloignait guère de la ligne polaire depuis plusieurs décennies. Peut-être serait-il obligé d'atterrir sur le col à détritius ! Il scruta l'espace en dessous de lui. Aucun signe de quoi que ce soit de solide droit devant. En outre, on lui avait dit qu'il faudrait tomber pendant des jours avant de ne serait-ce que l'apercevoir. Et, de toute façon, si le stylet tombait dans les déchets et les ordures du col, il ne le retrouverait jamais. Doux seigneur ! il y avait des *choses* là-bas. Il courait le risque de *devenir mangé*, comme disait 974 Praf.

Et s'il atterrissait sur le col à détritius juste au moment où celui-ci allait éjecter ? Alors, il mourrait sûrement. Dans le vide ! Amalgamé avec une gigantesque boule de fiente ! Quelle horreur !

Les aérosphères migraient autour de la galaxie sur des orbites plus ou moins excentriques qu'elles mettaient entre cinquante et cent millions d'années à parcourir. Elles amassaient de la poussière et du gaz sur leur face antérieure, et, toutes les quelques centaines de milliers d'années, elles éliminaient de leur base les déchets que leurs organismes recycleurs, végétaux comme animaux, n'avaient pu traiter complètement. Des déjections de la taille de petits satellites fusaient d'impossibilités globulaires aussi grosses que des

naines brunes, abandonnant un sillage de boules de détrit, éparpillées dans les bras spiralés, qui faisaient remonter à un milliard et demi d'années la première apparition de ces mondes insolites dans la galaxie.

On présumait que les aérosphères étaient forcément l'œuvre de quelque intelligence, mais absolument personne – ou, du moins, personne parmi les gens disposés à partager leurs pensées sur la question – n'aurait pu dire laquelle. Les mégazoaires en savaient peut-être plus, or – à la grande frustration d'érudits tels que Uagen Zlepe – des êtres comme Yoleus étaient de tels parangons d'opacité que, rapportés à eux, ce terme aurait pu être synonyme d'entière franchise ou de cordiale logorrhée.

Uagen se demanda à quelle vitesse il tombait maintenant. Peut-être que, s'il tombait trop vite, il heurterait le stylet de plein fouet, s'empalerait et se tuerait. Délicieuse ironie du sort ! Mais douloureuse, quand même. Il vérifia sa vélocité sur le petit affichage au coin de ses lunettes. Il tombait à vingt-deux mètres-seconde, et ce chiffre augmentait tranquillement. Il s'imposa une vitesse constante de vingt mètres-seconde.

Il reporta son attention sur l'abîme bleu devant et en dessous de lui et aperçut le stylet, qui oscillait très légèrement dans sa chute comme si une main invisible gribouillait une spirale avec. Uagen estima qu'il se rapprochait de l'objet à une allure satisfaisante. Lorsqu'il n'en fut plus qu'à quelques mètres, il ralentit encore, jusqu'à ce qu'il rattrape l'instrument à la vitesse d'une plume qui tombe dans l'air.

Uagen tendit la main et saisit le stylet. Il essaya d'interrompre sa chute théâtralement, à la manière d'une personne d'action (tout docte qu'il était, Uagen avait un faible pour les fictions d'aventure, si invraisemblables soient-elles) en opérant un demi-tour sur place, afin que ses pieds se trouvent sous lui et que les pales des hélices fixées à ses chevilles brassent le violent courant d'air ascendant qui déferlait sur lui. Il se dit plus tard qu'il avait bien failli se mutiler avec ses propres hélices, au lieu de quoi il perdit complètement le contrôle de son corps et culbuta chaotiquement dans l'air. Il cria

et jura, essayant de garder sa queue enroulée bien serrée et loin des pales, et laissa encore une fois échapper le glyphostyle.

Il écarta ses membres et attendit que son mouvement de culbute se régularise tant soit peu, se contorsionna pour se mettre à nouveau en piqué et recouvrer le contrôle de sa trajectoire puis se remit à chercher le stylet. Il discernait à peine la vague silhouette de Yoleus, très, très haut au-dessus de lui et un minuscule contour – juste assez proche pour être une forme et non un point –, également au-dessus de lui et sur le côté. Ça ressemblait à 974 Praf. Et voilà que le stylet, à présent au-dessus de lui, cessait de culbuter et commençait à se stabiliser dans la position du carreau d'arbalète. Uagen réduisit la puissance des hélices.

Le rugissement du vent diminua ; le stylet lui tomba doucement dans la main. Il l'attacha à la tranche de la tablette à glyphes, puis, agissant sur ses commandes de poignet, il mit les hélices en drapeau et modifia l'angle d'attaque des pales. Le sang lui monta brusquement à la tête, ajoutant son rugissement à celui du vent et faisant palpiter et s'assombrir son champ de vision saturé de bleu. Son collier – cadeau de sa tante Silder qu'il avait reçu juste avant son départ –, lui glissa sous le menton.

Il laissa les hélices tourner un instant dans le vide, puis remit la puissance. Il éprouvait encore une sévère migraine à force de tomber la tête en bas, mais le plus dur était passé. Sa dégringolade effrénée devint une lente chute, l'air dense cessa de le secouer et les remous devinrent une douce brise. Finalement, il s'arrêta. Il songea à essayer de se sustenter avec les moteurs sur ses bracelets de cheville, mais se ravisa. Il activerait la cape et se laisserait porter jusqu'en haut.

Il restait suspendu, la tête en bas, effectivement immobile tandis qu'à ses chevilles les moteurs tournaient paresseusement dans l'air dense.

Il plissa les yeux.

Il y avait quelque chose en bas, très loin, presque perdu dans la brume. Une forme. Très volumineuse, grande comme la main tendue à bout de bras dans son champ de vision, et pourtant si

éloignée qu'elle était à peine visible. Il loucha, détourna les yeux et regarda encore.

Pas de doute, il y avait quelque chose. La forme hérissée d'ailerons évoquait un autre béhémothaure, bien que Yoleus ait fait savoir que Muetenive avait eu la cruauté de les entraîner vers une altitude peu fréquentable, presque sans précédent et à coup sûr scandaleusement basse, et que Uagen trouve donc très étrange de découvrir une autre de ces créatures géantes flottant encore plus bas au-dessous du couple d'amoureux. En plus, la silhouette ne cadrait pas tout à fait. Les ailerons étaient beaucoup trop nombreux, et, longitudinalement – en supposant, très raisonnablement qu'il la voyait de dos – la chose semblait asymétrique. Très inhabituel. Alarmant, même.

Il entendit un bruissement d'ailes non loin de lui.

— Voilà votre chapeau.

Il se retourna vers 974 Praf, qui battait lentement des ailes dans l'air dense et tenait la toque à glands dans son bec.

— Oh, merci, dit-il en vissant le chapeau sur sa tête.

— Vous avez le stylet ?

— Euh... oui. Oui, je l'ai. Regardez en bas. Vous voyez quelque chose ?

974 Praf regarda et finit par dire :

— Il y a une ombre.

— Oui, il y a une ombre, n'est-ce pas ? Est-ce que, pour vous, elle ressemble à un béhémothaure ?

— Non, dit l'interprète en inclinant la tête.

— Non ?

— Oui, dit l'interprète en tournant la tête de l'autre côté.

— Oui ?

— Non et oui. Les deux en même temps.

— Ah ah ! s'exclama-t-il en regardant à nouveau vers le bas. Je me demande ce que ça peut bien être.

— Je me le demande moi aussi. Et si nous retournions au Yoleus ?

— Euh... je ne sais pas. Vous croyez que nous devrions rentrer ?

— Oui. Nous sommes tombés très loin. Je ne vois plus le Yoleus.

— Oh, mon Dieu.

Il leva les yeux. La forme géante de la créature avait effectivement disparu dans la brume des altitudes.

— Je vois. Ou, plutôt, nous ne pouvons le voir. Ah-ah !

— Exactement.

— Euh... n'empêche que je me demande ce qu'il y a en bas.

Le contour flou semblait stationnaire. Des courants d'air dans la brume l'estompèrent presque complètement pendant quelques instants, si bien que seule l'orientation rémanente du regard formulait l'hypothèse qu'il devait être encore là. Puis il réapparut, distinctement, mais sans être plus qu'une forme, une ombre bleue juste assez foncée pour se découper sur le colossal gouffre d'air en dessous d'eux.

— Nous devrions retourner au Yoleus.

— Vous croyez que Yoleus saura plus ou moins ce que c'est ?

— Oui.

— Ça ressemble à un béhémothaure, hein ?

— Oui et non. Malade, peut-être.

— Malade ?

— Blessé.

— Blessé ? Qu'est-ce qui peut... comment les béhémothaures peuvent-ils se blesser ?

— C'est très inhabituel. Nous devrions retourner au Yoleus.

— Nous pourrions regarder la chose de plus près, proposa Uagen.

Il ne savait pas trop s'il le voulait vraiment, mais il avait l'impression qu'il devait le dire. C'était intéressant, après tout. D'un autre côté, c'était un peu inquiétant, aussi. Comme l'avait observé 974 Praf, ils avaient perdu le contact visuel avec Yoleus. Il devrait être assez facile de retrouver le mégazoaire.

— Yoleus ne se déplaçait pas rapidement, et ils arriveraient probablement sous lui rien qu'en remontant à la verticale – mais quand même !

Et si Muetenive décidait de se jeter illico sur la bulle de convection annoncée au lieu d'attendre un jour ou deux ? Malheur ! 974 Praf et lui risquaient de rester en rade tous les deux. Yoleus n'avait peut-être pas remarqué qu'ils s'étaient absentés. S'il s'était rendu compte qu'ils n'étaient plus à bord et

qu'il se soit lancé à la poursuite d'un Muetenive brusquement échauffé, il laisserait probablement derrière lui quelques rapaces-éclaireurs pour les protéger et les escorter jusqu'à lui. Or rien n'indiquait qu'il sache vraiment que Uagen et 974 Praf n'étaient plus à l'abri de son feuillage.

Craignant les falficores, Uagen regarda dans toutes les directions. Il n'était même pas armé ; lorsqu'il avait refusé tout dispositif de protection personnelle, l'université avait insisté pour qu'il emporte au moins un pistolet, mais il n'avait même pas déballé ce maudit instrument.

— Nous devrions retourner au Yoleus.

L'interprète parlait très vite, manifestant par ce moyen limité sa nervosité ou son inquiétude. 974 Praf ne s'était probablement jamais trouvée dans une situation où elle ne puisse voir la grandiose créature qui était son port d'attache, son hébergeur, son chef, son créateur et son bien-aimé. Elle devait avoir peur, à supposer que pareils êtres puissent éprouver ce sentiment.

Uagen, lui, avait peur et pouvait l'avouer. Pas tellement peur, mais assez pour espérer que 974 Praf refuserait de l'accompagner pour examiner la forme gigantesque tapie quelque part en dessous d'eux. Et il faudrait qu'ils descendent encore assez bas. De combien de kilomètres ? Il n'osait pas y penser.

— Nous devrions retourner au Yoleus, répéta-t-elle.

— Vous le croyez vraiment ?

— Oui, nous devrions retourner au Yoleus.

— Oh, je suppose que vous avez raison. C'est ça, soupira-t-il, effaçons-nous ; je connais le refrain. Laissons Yoleus décider de la marche à suivre.

— Nous devrions retourner au Yoleus.

— Oui, oui.

D'une pression sur ses commandes de poignet, il activa la cape gonflable. Elle se déplia, se mit lentement en boule, puis – encore plus lentement – commença à se dilater.

— Nous devrions retourner au Yoleus.

— On y va, Praf, on y va. Maintenant.

Il se mit à dériver vers le haut et une légère traction sur ses épaules commença à le redresser à l'horizontale.

— Nous devrions retourner au Yoleus.
— Praf, je vous en prie. C'est ce que nous sommes en train de faire. Cessez de...

— Nous devrions retourner au Yoleus.

— On est en train !

Il laissa les moteurs réduire leur régime ; la cape aérostatique, sphère noire parfaite qui continuait de s'épanouir derrière sa tête, se chargea lentement de tout son poids et le hissa à la verticale.

— Nous devrions...

— Praf !

Les hélices s'arrêtèrent et se rétractèrent dans ses bracelets de cheville. Il prenait de la hauteur, enfin. 974 Praf battit des ailes un peu plus vite pour ne pas se laisser distancer. Elle contempla la sphère noire de la cape, toujours en train de se dilater.

— Autre chose, dit-elle.

Uagen scrutait l'espace entre ses bottes. La vaste forme commençait déjà à disparaître dans la brume. Il regarda l'interprète.

— Quoi ?

— Le Yoleus voudrait avoir plus d'informations sur les dirigeables à vide de votre Culture.

Il considéra le ballon noir au-dessus de sa tête. La cape produisait une poussée en se comprimant sous forme de boule puis en augmentant sa surface externe tout en laissant du vide à l'intérieur. C'était ce vide qui le soulevait par les épaules et le faisait s'élever dans le ciel.

— Quoi ? Bon, d'accord.

Il lui en voulait de ramener ces histoires maintenant, et il s'en voulait de ne pas avoir emporté une bibliothèque technique culturienne plus complète.

— Je ne suis pas vraiment expert en la matière. J'ai fait deux ou trois circuits touristiques avec, sur mon orbitale d'origine.

— Vous avez mentionné le pompage du vide. Comment s'y prend-on ?

Praf semblait maintenant peiner pour se maintenir à sa hauteur, battant des ailes aussi vigoureusement que le permettait l'atmosphère épaissie.

Uagen ajusta les dimensions de sa cape. Sa vitesse ascensionnelle diminua.

— Bon, d'après ce que j'ai compris, on conserve le vide dans des sphères.

— Des sphères.

— Des sphères à l'enveloppe extrêmement mince. On remplit l'espace entre les sphères de... euh... d'hélium ou d'hydrogène, je crois, question de goût personnel. Mais je ne pense pas qu'on obtienne un supplément de poussée considérable par rapport à l'hydrogène ou l'hélium employés seuls ; quelques pour cent seulement. C'est une de ces choses qu'on a tendance à faire parce qu'elles sont possibles et non parce qu'elles sont indispensables.

— On voit.

— Ensuite, on peut le pomper. Les pomper. Les sphères et le gaz.

— On voit. Et de quelle manière se fait ce pompage ?

— Euh...

Il regarda à nouveau en bas, mais la grande forme ténébreuse avait disparu.

UN SYSTÈME TRÈS ATTRAYANT

(Enregistrement)

- La simulation est excellente.
- Ce n'est pas une simulation.
- Ouais. Bien sûr. Mais c'en est une quand même, non ?
- Pousse ! Pousse !
- Mais je pousse ! Je pousse !
- Alors, pousse plus fort !
- Vous ne croyez pas que c'est une simulation à la con, hein ?
- Oh, non, pas une simulation à *la con*.
- Écoutez, je ne sais pas à quoi vous carburez, mais ça ne vous arrange pas.
- Les flammes remontent la perche !
- Alors, fais-y couler un peu d'eau !
- J'arrive pas à atteindre le...
- Je suis *vraiment* impressionné.
- Vous êtes défoncé, hein ?
- Il doit être en train d'endocriner. On peut pas être aussi con et bloqué à ce point.
- Je suis très heureux que nous ayons attendu la nuit, et vous ?
- Absolument. Regardez la face diurne ! Je ne l'ai jamais vue chatoyer comme ça, et vous ?
- Non, autant que je m'en souviene.
- Ah ! J'adore ! Brillante simulation !
- Ce n'est *pas* une simulation, espèce de bouffon ! Vous m'écoutez, oui ou non ?
- Il faudrait virer ce gusse d'ici.
- C'est quoi, au fait ?

— Qui, pas quoi ; un Homomdan. Il s'appelle Kabe.

— Oh !

Ils s'adonnaient au magma-rafting. Assis face à l'avant au centre de l'embarcation au pont plat, Kabe contemplait le fleuve de lave moucheté, jaune incandescent, et le ténébreux paysage désolé dans lequel il coulait. Il entendait parler les humains sans trop prêter attention à qui disait quoi.

— Il a déjà décroché.

— Carrément *brillant*. Regardez-ça ! Et la chaleur !

— Je suis d'accord. Désactivez-le.

— Ça prend feu !

— Plante-le dans les parties sombres, imbécile, pas dans les trucs incandescents !

— Ramène-le et éteins-le !

— *Quoi ?*

— Putain, c'est chaud.

— Ouais, c'est chaud, pas vrai ? Jamais j'ai eu aussi chaud dans une simul'.

— Ce n'est pas une simulation, et vous allez vous faire désactiver.

— Est-ce que quelqu'un...

— Au secours !

— Oh ! tu le balances et tu prends un autre aviron.

Ils se trouvaient sur l'une des huit dernières plaques inhabitées de Masaq'. Ici – et sur deux plaques à pleinsens et quatre à contresens – le Grand Fleuve de Masaq' traversait en ligne droite sur soixante-quinze mille kilomètres un tunnel en matériau de base au milieu d'un paysage encore en formation.

— Waouh ! Chaud chaud chaud ! Putain de simul' !

— Sortez-moi ce gusse d'ici. Et d'abord, on n'aurait jamais dû l'inviter. Il y a des sans-retour non sauvegardés ici. Si ce bouffon se croit dans une simul', il pourrait faire n'importe quoi.

— Plonger dans la sauce, j'espère.

— On a besoin de renforts à tribord !

— À quoi ?

— À droite. Sur le côté droit. Sur ce côté. Oui, ici, bordel !

— Déconne pas ! Y a pas de quoi rigoler. Il est tellement tordu que je suis même pas sûr qu'il s'en rendrait compte s'il tombait dedans pour de bon.

— Tunnel droit devant ! Ça va être encore plus chaud !

— Oh, merde !

— Ça ne peut pas être plus chaud ! Ils arrêteront avant.

— Vous m'écoutez, oui ou merde ? Ce n'est pas une simulation !

Comme cela se pratiquait depuis déjà longtemps dans la Culture, des astéroïdes du système de Masag' – rassemblés et parqués pour la plupart sur des orbites planétaires de confinement plusieurs milliers d'années auparavant, lors de la construction de l'orbitale – étaient remorqués par des engins gros-porteurs puis amenés à la surface de la plaque, où un dispositif producteur d'énergie quelconque (une arme capable de fracturer les croûtes planétaires, si vous insistiez pour voir les choses sous cet angle) chauffait ces corps célestes jusqu'à leur température de fusion afin que des processus de manipulation de matière et d'énergie encore plus mirobolants soit laissent les scories résultantes s'écouler et se refroidir dans certaines directions précises, soit les sculptent pour en revêtir la morphologie préexistante du matériau stratégique de base.

— Dessus.

— Quoi ?

— Dessus. On tombe dessus, pas dedans. Ne me regarde pas comme ça, c'est à cause de la densité.

— Je parie que tu sais tout sur cette densité de mes deux. T'as un terminal ?

— Non.

— Un implant ?

— Non.

— Moi non plus. Essaie de trouver quelqu'un qui ait l'un ou l'autre et sors-moi ce crétin d'ici.

— Ce truc est coincé !

— La goupille ! Tape dessus ! Tu dois enlever la goupille d'abord !

— Ouais.

Les gens – et en particulier les gens de la Culture, que ce soit des humains, des ex-humains, des non-humains ou des machines – construisaient des orbitales comme celle-ci depuis des milliers d'années, et, peu de temps après que ce processus fut devenu une technologie éprouvée (il y avait déjà plusieurs millénaires), un individu qui aimait rigoler, ou, en tout cas, prendre des risques, avait songé à utiliser certaines des coulées de lave engendrées naturellement par de tels processus comme principal ingrédient d'un nouveau sport.

— Excusez-moi, j'ai un terminal.

— Oh ! Ouais, Kabe, bien sûr.

— Quoi ?

— J'ai un terminal. Ici.

— Ohé, les rameurs ! Attention à vos têtes !

— Putain les infrarouges, là-dedans !

— Sep, amène le pare-feu !

— Pare-feu en batterie !

— Waouh !

— Ça passe ou ça casse !

— Central ! Vous voyez ce gusse ? Un enragé de la simul' ! Désactivez-le ! Maintenant !

— C'est fait...

Ainsi le magma-rafting était-il devenu une distraction. Sur Masaq', la tradition voulait qu'on s'y adonne sans l'aide de la technologie des champs ni de quoi que ce soit de raffiné dans le domaine des sciences de la matière. L'expérience serait plus excitante et on en approcherait la réalité de plus près dès lors qu'on choisissait des matériaux à la limite de la tolérance par rapport aux exigences qu'on leur imposait. C'était ce qu'on appelait un sport à facteur de sécurité minimal.

— Attention à ton aviron !

— Il est coincé !

— Alors, pousse-le !

— Oh, merde !

— Qu'est-ce...

— Aaah !

— Ça va, on s'en sort !

— Putain !

— ... Vous êtes tous cinglés, au fait. Bon rafting !

Le radeau lui-même – plate-forme de quatre mètres sur trois avec des plats-bords à un mètre de hauteur – était en céramique, le rideau pare-feu qui protégeait les occupants de la chaleur du tunnel de lave qu'ils étaient en train de dévaler était en plastique aluminisé, et les avirons étaient en bois, histoire d'introduire une touche de concret.

— Mes cheveux !

— Oh ! Je veux rentrer chez moi !

— Seau d'eau !

— Ce gusse, où est-ce qu'il aurait...

— Arrête de pleurnicher !

— Mon Dieu !

Le magma-rafting avait toujours été un sport excitant et dangereux. Une fois que les huit plaques avaient été remplies d'air, il était devenu plus éprouvant ; la chaleur par rayonnement avait reçu l'appoint de la chaleur par convection, et même si les gens trouvaient en quelque sorte plus authentique de descendre les coulées sans dispositif respiratoire, avoir les poumons brûlés n'était généralement pas une plaisante métaphore.

— Ah ! Mon nez ! Mon nez !

— Merci.

— Lances en batterie !

— Y a pas de quoi !

— Je suis d'accord avec l'autre gusse. Ce truc est incroyable.

Kabe se carra dans son siège. Il fut obligé de se recroqueviller : la surface interne, froissée par le vent, du pare-feu métallisé lui frôlait la tête. La feuille isolante avait beau renvoyer la chaleur émise par le plafond du tunnel, la température de l'air demeurerait excessive. Certains des humains se refroidissaient avec des seaux d'eau ou s'aspergeaient mutuellement au jet. Des volutes de vapeur emplissaient la petite caverne mobile qu'était devenu le radeau. La lumière, d'un rouge très sombre, s'infiltrait par les extrémités de l'embarcation qui tanguait et se cabrait.

— Ça fait mal !

— Fais-y quelque chose, alors !

— Désactivez-moi aussi !

— On est presque sortis !... Oh-oh ! On a droit aux piquants.

Vers l'aval, la bouche du tunnel de lave avait des dents ; il y pendait des saillies dentelées comme des stalactites.

— Des piquants ! Baissez-vous !

L'une des saillies arracha le fragile pare-feu du radeau et le projeta sur la surface jaune incandescent du torrent de lave. La feuille se racornit, s'embrasa puis, emportée par les thermiques qui montaient du flot grumeleux, s'envola en battant des ailes comme un oiseau de feu. Une onde de chaleur explosive passa sur le radeau. Les gens crièrent. Kabe dut s'aplatir au sol pour éviter d'être heurté par l'une des tranchantes stalactites. Il sentit quelque chose céder sous lui ; il y eut un craquement et un autre cri de douleur.

S'échappant du tunnel, le radeau aborda un vaste canyon de falaises anguleuses dont les arêtes de basalte sombre étaient éclairées par le large fleuve de lave qui se déversait entre elles. Kabe prit appui sur le pont et se releva. La plupart des humains jetaient ou pulvérisaient de l'eau tous azimuts pour se refroidir après cette ultime explosion de chaleur ; beaucoup avaient perdu des cheveux, certains, assis ou allongés, affectaient d'ignorer leurs brûlures et regardaient dans le vide, euphorisés par une sécrétion quelconque. Un couple pleurait bruyamment, assis la tête dans les épaules sur le pont plat du radeau.

— C'était votre jambe ? demanda Kabe à l'homme assis derrière lui.

L'homme se tenait la jambe gauche en grimaçant.

— Oui, dit-il. Je crois qu'elle est cassée.

— Oui, moi aussi. Je suis navré. Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

— La prochaine fois que vous tombez à la renverse, arrangez-vous pour que je ne sois pas là.

Kabe regarda vers l'avant. Le fleuve incandescent de lave orange serpentait au loin entre les murailles du canyon. On ne voyait plus de tunnels de lave.

— Je crois que je peux vous le garantir, dit Kabe. Je vous présente mes excuses ; on m'avait dit de m'asseoir au centre du pont. Vous pouvez bouger ?

L'homme recula sur les fesses en s'aidant d'une main, tenant toujours sa jambe de l'autre. Les gens se calmaient. Certains pleuraient encore, mais l'un d'eux criait que la voie était libre, qu'il n'y avait plus de tunnels de lave.

— Ça va ? demanda l'une des femelles à l'homme à la jambe cassée.

La veste de la femme fumait encore. Elle n'avait plus de sourcils, ses cheveux blonds avaient un aspect inégal et étaient raidis par plaques.

— Jambe cassée. On n'en meurt pas.

— C'est ma faute, expliqua Kabe.

— Je vais chercher une attelle.

La femme se dirigea vers un placard à l'arrière. Kabe regarda autour de lui. Il flottait une odeur de poil brûlé, de vieux vêtements et de chair humaine légèrement rôtie. Quelques personnes avaient le visage décoloré par endroits, d'autres gardaient les mains plongées dans des seaux d'eau. Le couple accroupi pleurnichait toujours. La plupart de ceux qui n'étaient pas défoncés aux euphorisants se réconfortaient mutuellement ; leurs visages ravinés de larmes étaient éclairés par la clarté livide que renvoyaient les falaises noires, tranchantes comme du verre. Très loin au-dessus d'eux, scintillant furieusement dans l'obscurité brune du ciel, la nova Portisia dardait un regard maléfique.

Et c'est censé être une distraction ! se dit Kabe.

— Est-ce que ça prend un tour encore plus ridicule ?

— Quoi ! hurla une voix à la proue du radeau. Des *rapides* ?

— Pas vraiment.

Quelqu'un éclata en sanglots hystériques.

— J'en ai assez vu. On y va ?

— Mais certainement ! Ils n'auront probablement pas envie de recommencer.

(Fin de l'enregistrement)

Kabe et Ziller se faisaient face, assis chacun d'un côté d'une grande pièce élégamment meublée, éclairée par la lumière solaire dorée qui entrait à flots par les fenêtres ouvertes sur le balcon, déjà filtrée par les branches doucement agitées d'un

arbre sempercérulent qui poussait juste devant. Par milliers, les ombres légères des aiguilles avançaient sur le sol dallé de blanc laiteux, s'étalaient sur les épais tapis aux motifs abstraits et voletaient silencieusement sur les surfaces sculptées des buffets en bois miroitant, des coffres somptueusement ouvragés et des sofas généreusement capitonnés.

Le Homomdan comme le Chelgrien portaient des dispositifs dont l'apparence extérieure évoquait soit des casques protecteurs d'une efficacité douteuse, soit des bijoux montés en parures criardes.

Ziller renifla.

— Nous avons l'air ridicule.

— C'est peut-être pour ça, entre autres, que les gens se mettent aux implants.

Ils enlevèrent leurs terminaux l'un et l'autre. Kabe, assis sur une gracieuse chaise longue, d'aspect relativement fragile et pourvue de larges découpes à l'usage des tripèdes, plaça son casque sur le sofa à côté de lui.

Ziller, lové sur un vaste canapé, posa le sien sur le sol. Il cilla une ou deux fois, fouilla dans la poche de son gilet et en retira sa pipe. Il portait des jambières vert pâle et une plaque inguinale émaillée. Le gilet de cuir était serti de pierreries.

— Cet enregistrement date de quand ?

— Environ quatre-vingts jours.

— Central avait raison. Ils sont tous cinglés.

— Et pourtant, la plupart des gens que vous avez vus là-bas avaient déjà pratiqué le magma-rafting et connu des expériences aussi épouvantables. J'ai eu le temps de faire ma petite enquête : sur les vingt-trois humains que vous avez vus, seuls trois n'ont pas continué de pratiquer ce sport.

Kabe ramassa un coussin et joua avec les franges.

— Il faut quand même dire, ajouta-t-il, que deux de ceux-là ont subi une mort corporelle temporaire lorsque leur canoë s'est retourné dans la lave, et que la troisième – une sans-retour, une Jetable – a été écrasée en faisant de la varappe sur glacier.

— Elle est morte complètement ?

— Très complètement, et pour toujours. Ils ont retrouvé le corps et célébré un office funèbre.

— Quel âge ?

— Elle avait trente et un ans standard. À peine une adulte.

Ziller tira sur sa pipe. Il regarda vers les fenêtres du balcon.

Ils se trouvaient dans une grande maison entourée d'un domaine dans les collines Tiriennes, sur Basse-Osinorsi, la plaque à plein-sens de Xaravve. Kabe partageait la maison avec une famille humaine étendue d'environ seize individus, dont deux enfants. Un dernier étage tout neuf avait été construit spécialement pour lui. Kabe appréciait la compagnie des humains et de leurs jeunes, bien qu'il ait fini par s'apercevoir qu'il était probablement un peu moins grégaire qu'il l'avait cru.

Il avait présenté le Chelgrien à la demi-douzaine d'autres personnes qui se trouvaient dans la maison et ses dépendances, et lui avait fait faire le tour du propriétaire. Depuis les fenêtres et les balcons orientés vers le bas de la pente, et depuis le jardin sur le toit, on voyait, de l'autre côté des plaines, se profiler les falaises bleuâtres du massif qui portait le Grand Fleuve de Masaq' d'un bout à l'autre du jardin effondré qu'était la plaque Basse-Osinorsi.

Ils attendaient le drone E.H. Tersono, qui venait les voir avec ce qu'il appelait des nouvelles importantes.

— Si je me souviens bien, déclara Ziller, j'ai dit que je convenais avec Central qu'ils étaient tous cinglés et vous avez commencé par répondre « Et pourtant ».

Il fronça les sourcils.

— Tout ce que vous avez expliqué ensuite confirmait apparemment mes paroles.

— Je voulais dire ceci : quand bien même ils semblaient détester cette expérience et n'étaient nullement forcés de la répéter...

— Sauf sous la pression de leurs pairs tout aussi abrutis qu'eux.

— ... Ils ont néanmoins choisi de le faire, parce que, si atroce que l'expérience ait pu leur sembler sur le moment, ils ont eu l'impression d'en avoir tiré quelque chose de positif.

— Oh ! Et ce serait quoi ? Le fait qu'ils aient survécu alors qu'ils étaient déjà assez stupides pour se lancer dans cette expérience traumatisante inutile ? Le côté positif d'une

expérience désagréable, c'est qu'on devrait être déterminé à ne pas la répéter. Ou, du moins, à ne pas en avoir envie.

— Ils ont l'impression de s'être mis eux-mêmes à l'épreuve...

— Et d'avoir découvert qu'ils étaient cinglés. Est-ce là un résultat positif ?

— Ils ont l'impression de s'être mesurés avec la nature...

— Qu'est-ce qui est naturel, par ici ? protesta Ziller. L'objet « naturel » le plus proche est à dix minutes-lumière d'ici. C'est ce putain de soleil.

Ziller renifla.

— Et ils seraient bien capables de l'avoir trafiqué.

— Je ne le crois pas. En fait, c'est une instabilité potentielle chez Lacelere qui a entraîné le taux élevé de sauvegarde sur l'orbitale Masaq' avant qu'elle devienne célèbre comme lieu de tous les excès ludiques.

Ziller ne le quittait pas des yeux.

— Êtes-vous en train de me dire que ce soleil pourrait exploser ?

— Bon, en quelque sorte, théoriquement. C'est une étoile très...

— Vous parlez sérieusement ?

— Mais bien sûr. Les probabilités...

— Les autres ne m'en ont jamais rien dit !

— En fait, il n'exploserait pas à proprement parler, mais il pourrait entrer dans une phase éruptive...

— Il y est déjà ! Ses éruptions, je les ai vues !

— Oui, elles sont superbes, n'est-ce pas ? Mais il y a une chance infinitésimale – une chance sur plusieurs millions pendant la période que l'étoile passe dans la séquence principale – pour qu'elle produise un enchaînement d'éruptions dont Central et les défenses de l'orbitale seraient incapables de protéger toute la population, ni en les détournant, ni en les interceptant.

— Et ils ont construit ce machin ici ?

— Je crois comprendre que c'était un système très attrayant par ailleurs. En outre, je pense qu'avec le temps ils ont rajouté sous les plaques des protections capables de résister à n'importe quoi, jusqu'à une supernova, ou presque, bien qu'évidemment il

n'y ait pas de technologie infaillible, et que, très raisonnablement, la culture de la sauvegarde automatique soit encore répandue.

Ziller hochait la tête.

— Ils auraient pu m'en parler.

— Peut-être qu'ils trouvent le risque tellement faible qu'ils ne s'en préoccupent plus.

Ziller lissa la fourrure de son crâne. Il avait laissé s'éteindre sa pipe.

— Je ne crois pas ces gens-là.

— Les probabilités d'une catastrophe sont en fait très réduites, surtout pour une année donnée, ou même pour la durée de vie d'une créature pensante.

Kabe se leva et s'approcha pesamment d'un buffet. Il prit une coupe à fruits.

— Vous en voulez ?

— Non, merci.

Kabe se choisit un pain-de-soleil à point. Il avait fait modifier sa flore intestinale pour pouvoir ingérer des aliments culturien ordinaires. Décision encore plus insolite, il avait fait modifier ses facultés gustative et olfactive de façon à percevoir le goût de la nourriture comme un humain standard de la Culture. Se détournant de Ziller, il enfourna le pain-de-soleil dans sa bouche, mâcha le fruit une ou deux fois et l'avalait. Dissimuler son visage au regard d'autrui en mangeant était devenu une habitude ; les membres de son espèce avaient de très grandes bouches et certains humains étaient saisis d'inquiétude en voyant Kabe s'adonner à la nutrition.

— Mais pour revenir au début de cette discussion, dit-il en se tamponnant la bouche avec une serviette, laissons de côté le terme de « nature » ; convenons plutôt qu'ils ont l'impression d'avoir gagné quelque chose après avoir affronté des forces qui les dépassent de loin.

— Et ce ne serait pas un indice de folie ? interrogea Ziller en secouant la tête. Kabe, vous êtes peut-être ici depuis trop longtemps.

Le Homomdan traversa la pièce pour contempler le panorama depuis le balcon.

— Je dirais que ces gens ne sont de toute évidence pas fous. Ils vivent des vies qui semblent tout à fait saines par ailleurs.

— Quoi ? La varappe sur glacier ?

— Ils ne font pas que ça.

— Effectivement. Ils font des tas d'autres trucs délirants : l'escrime en nu intégral, l'escalade libre en haute montagne, la voltige...

— Très peu d'entre eux s'adonnent exclusivement à ces sports extrêmes. La plupart ont par ailleurs une vie assez normale.

Ziller ralluma sa pipe.

— Selon les normes de la Culture.

— Eh bien, oui. Et pourquoi pas ? Ils invitent et reçoivent, ils ont des violons d'Ingres, ils s'adonnent à des jeux moins violents, ils lisent ou visionnent, ils vont au spectacle. Ils endocrinent avec un sourire béat sous l'influence d'une drogue quelconque, ils étudient, ils passent leur temps à voyager...

— Ah-ah !

— Apparemment juste pour le plaisir de... bouger. Et, bien sûr, beaucoup se consacrent aux arts et à l'artisanat.

Kabe sourit et leva ses trois mains.

— Il y en a même quelques-uns qui composent de la musique.

— Ils passent le temps. C'est exactement ça. Ils passent le temps à voyager. Le temps leur pèse parce qu'ils manquent de tout contexte, de tout cadre valide pour leur existence. Ils persistent à espérer qu'un je-ne-sais-quoi qu'ils croient pouvoir trouver là où ils se rendent leur donnera, d'une manière ou d'une autre, une satisfaction qu'ils ont l'impression de mériter pleinement et dont ils n'ont cependant jamais éprouvé ne serait-ce que le commencement.

Ziller fronça les sourcils et tapota le fourneau de sa pipe.

— Certains optimistes voyagent sans arrêt et éprouvent des déceptions en série. D'autres, légèrement plus lucides, finissent par admettre que le processus du voyage offre par lui-même, sinon la satisfaction, le soulagement de savoir qu'il est vain de la rechercher ainsi.

Kabe regarda un saltigrade bondir de branche en branche dans les arbres, son pelage roux et sa longue queue tavelés par les ombres des feuilles. Il entendait les voix aiguës des enfants humains qui jouaient et s'éclaboussaient dans la piscine sur le côté de la maison.

— Allons, Ziller. On peut soutenir que toutes les espèces intelligentes manifestent plus ou moins cette pulsion.

— Vraiment ? La vôtre, par exemple ?

Kabe caressa les plis du rideau de la porte-fenêtre.

— Nous sommes beaucoup plus vieux que les humains, mais je crois que nous l'avons probablement manifestée, par le passé.

Il se retourna vers le Chelgrien, tapi sur le grand sofa comme s'il était prêt à bondir.

— Toutes les formes de vie pensante résultant d'une évolution naturelle ont la bougeotte. À des degrés divers et à des stades évolutifs divers.

Ziller sembla réfléchir, puis secoua la tête. Kabe ne savait pas exactement si ce geste signifiait qu'il avait dit quelque chose de trop ridicule pour mériter une réponse valorisante, qu'il avait énoncé un cliché consternant ou qu'il avait exprimé une opinion à laquelle le Chelgrien ne trouvait pas de réplique adéquate.

— En fait, reprit Ziller, après avoir soigneusement édifié leur paradis en décidant au stade des principes d'éliminer toutes les raisons crédibles de conflits entre eux et toutes les menaces naturelles...

Il s'interrompit et considéra d'un air revêche la lumière du soleil diffusée par l'encadrement doré de son siège.

— ... disons, presque toutes les menaces naturelles, ces gens trouvent alors leur existence tellement creuse qu'ils sont obligés de recréer des versions fausses des terreurs que d'innombrables générations de leurs ancêtres ont passé leur vie à essayer de surmonter.

— Je trouve que c'est comme si on reproche à quelqu'un d'avoir à la fois un parapluie et une douche, dit Kabe. C'est le choix qui compte.

Il égalisa le tirage des rideaux.

— Ces gens maîtrisent leurs terreurs. Ils peuvent choisir de les échantillonner, de les reproduire ou de les éviter. Ce n'est

pas la même chose que de vivre au pied d'un volcan quand on vient d'inventer la roue, ou de se demander si votre digue va céder et inonder votre village tout entier. Une fois de plus, cela s'applique à toutes les sociétés qui ont dépassé le stade de la barbarie en devenant adultes. Il n'y a rien de bien mystérieux là-dedans.

— Mais les gens de la Culture insistent tellement pour conserver leur esprit utopique, dit Ziller d'un ton que Kabe trouva presque amer. Comme un petit enfant qui demande son jouet rien que pour le jeter par terre.

Kabe regarda un moment Ziller tirer sur sa pipe, puis traversa le nuage de fumée pour s'asseoir en trèfle sur l'épaisse moquette près du sofa de l'autre mâle.

— Je crois que c'est simplement naturel, et que cela indique que l'on a réussi en tant qu'espèce, que ce qu'on devait subir autrefois comme une nécessité finit par être apprécié comme sport. Même la peur peut avoir un aspect récréatif.

Ziller regarda le Homomdan dans les yeux.

— Et le désespoir ?

Kabe haussa les épaules.

— Le désespoir ? Bon, seulement à court terme, quand on désespère d'achever une tâche, ou de gagner dans un jeu ou un sport quelconques, et qu'on y parvient malgré tout plus tard. Le désespoir originel donne toute sa saveur à la victoire.

— Ce n'est pas du désespoir, rétorqua tranquillement Ziller. C'est un agacement temporaire, l'irritation qu'on éprouve brièvement devant une déception prévisible. Je ne voulais rien dire de si trivial. J'envisageais le genre de désespoir qui conduit à des envies de suicide.

Kabe se balançait en arrière.

— Non. Non. Il se pourrait qu'ils espèrent avoir laissé cela loin derrière eux.

— Oui. Ils le laissent dans leur sillage, pour les autres.

— Ah ! dit Kabe en hochant la tête. Je crois que nous abordons là ce qui est arrivé à vos compatriotes. Il y en a qui éprouvent à ce sujet un remords à la limite du désespoir.

— C'était essentiellement notre responsabilité.

Ziller émietta un peu de concentré fumigène dans le foyer de sa pipe, le tassa avec un petit instrument en argent et produisit de nouveaux nuages de fumée.

— Nous aurions sans doute trouvé le moyen de fabriquer un conflit sans l'aide de la Culture.

— Pas nécessairement.

— Je ne suis pas d'accord. Mais qu'importe ; au moins, après une guerre, nous aurions peut-être été forcés de regarder notre stupidité en face. L'implication de la Culture a signifié que nous avons subi les déprédations de la guerre sans profiter des leçons qu'elle nous donnait. Au lieu de quoi, nous en avons carrément rejeté la responsabilité sur la Culture. Honnis notre anéantissement complet, l'issue n'aurait guère pu être pire, et j'ai parfois l'impression que c'est une exception injustifiée.

Kabe resta un moment immobile. Une fumée bleue s'élevait de la pipe de Ziller.

Ziller s'était jadis appelé Doué-de-Tacté Mahrai Ziller VIII de Wescrip. Né dans une famille d'administrateurs et de diplomates, musicien prodige dès la petite enfance – ou presque –, il avait composé sa première œuvre orchestrale à l'âge où la plupart des petits Chelgriens apprennent à ne pas manger leurs chaussures.

Il avait pris la désignation de Doué – deux niveaux de caste en dessous de celle dans laquelle il était né – lorsqu'il avait abandonné ses études universitaires, ce qui scandalisa ses parents.

Bien que sa carrière lui ait apporté une renommée et une fortune insolentes, il les scandalisa encore plus – jusqu'à les rendre malades et les faire tomber en dépression – lorsqu'il devint un farouche négateur de caste, entra en politique en tant qu'égalitarien et usa de son prestige pour plaider la fin du système des castes. Peu à peu, l'opinion publique comme politique se mit à évoluer ; on commença à avoir l'impression que le Grand Changement dont on parlait depuis si longtemps pourrait peut-être finalement se concrétiser. Après un attentat manqué contre sa personne, Ziller renonça complètement à sa caste, et obtint donc le plus bas des statuts non criminels, celui d'Invisible.

Un deuxième attentat faillit presque réussir ; plus qu'à moitié mort quand on le releva, il passa trois mois à l'hôpital. Il n'est pas prouvé que ces trois mois loin de la mêlée politique aient fait la moindre différence cruciale, mais, lorsqu'il fut guéri, un revirement s'était déjà amorcé dans l'opinion, la contre-offensive était en marche et tout espoir d'un changement significatif sembla disparaître pendant au moins une génération.

La production musicale de Ziller avait pâti de ses années d'engagement politique, du moins en quantité. Il annonça qu'il quittait la vie publique pour se concentrer sur la composition, s'aliénant ainsi ses anciens alliés libéraux, à la grande joie des conservateurs, ses anciens adversaires. Malgré les fortes pressions exercées sur lui, il n'en renonça pas pour autant à son statut d'Invisible – bien qu'on le traitât de plus en plus comme un Donné honoraire – et ne laissa jamais entendre d'aucune façon qu'il soutenait le statu quo, sauf peut-être par le silence qu'il observait sur tout ce qui avait trait à la politique.

Son prestige et sa popularité ne cessèrent de grandir ; un déluge de prix, de récompenses et d'honneurs déferla sur lui ; des sondages le proclamèrent le plus grand Chelgrien vivant ; le bruit courait qu'il serait un jour président d'honneur.

Tablant sur sa célébrité et son prestige à ce summum sans précédent de la reconnaissance de son talent, il profita de ce qui était censé être son discours de remerciement pour le plus grand honneur que l'État chelgrien puisse accorder à un civil – lors d'une cérémonie grandiose et éblouissante à Chelise, capitale de l'État, qui allait être diffusée dans toute la sphère de l'espace chelgrien – pour annoncer qu'il n'avait jamais changé d'opinion, qu'il était et serait toujours un libéral et un égalitarien, qu'il était plus fier de son travail avec les gens qui croyaient encore à ces idéaux que de sa musique, qu'il avait fini par détester les forces conservatrices encore plus que dans sa jeunesse, qu'il méprisait toujours l'État, la société et les gens qui toléraient le système des castes, qu'il n'acceptait pas cet honneur, qu'il allait rendre toutes les autres distinctions qu'il avait obtenues et qu'il avait déjà réservé sa place sur un vaisseau pour quitter l'État chelgrien sur-le-champ et pour toujours,

parce que, contrairement aux camarades libéraux qu'il aimait, respectait et admirait tant, il n'avait carrément pas l'énergie morale pour continuer de vivre encore plus longtemps dans ce régime cruel, détestable et intolérant.

Son discours fut accueilli par un silence stupéfait. Il quitta la tribune sous les huées et les sifflets et passa la nuit à l'ambassade de la Culture tandis que la foule massée devant les portes demandait sa tête.

Le lendemain même, il décolla à bord d'un vaisseau culturien ; il voyagea abondamment dans la Culture pendant quelques années avant de se fixer finalement sur l'orbitale Masaq'.

Ziller était resté sur Masaq' même après l'élection d'un président égalitaire sur Chel, sept ans après son départ. Des réformes furent mises en place, les Invisibles et les membres des autres castes furent enfin intégralement affranchis. Mais, sourd aux nombreuses demandes et invitations, Ziller n'était pas retourné dans sa patrie et n'avait guère donné d'explications.

Les gens supposaient que c'était parce que le système des castes existait encore. Une partie du compromis qui avait fait accepter les réformes aux castes supérieures était que les noms de castes et les titres seraient conservés en tant que parties de la nomenclature légale d'un individu et qu'une nouvelle loi sur la propriété accorderait la possession des terres du clan à la famille proche du chef de la maison.

En retour, les gens de tous les niveaux sociaux étaient désormais libres de se marier et de procréer avec quiconque voudrait bien les accepter, les membres d'un couple ainsi établi prendraient chacun la caste du plus haut classé, leurs jeunes hériteraient de cette caste, des tribunaux de caste élus superviseraient le reclassement des individus qui en feraient la demande, il n'y aurait plus de loi pour punir les gens qui affichaient une caste supérieure à leur caste réelle, et donc, en théorie, n'importe quel individu pouvait se prétendre de la caste qu'il voulait, à cette exception près que les tribunaux et instances juridiques continueraient de lui donner l'appellation sous laquelle il était né ou avait été reclassé.

Par rapport à l'ancien système, c'était un changement énorme au niveau de la loi et du comportement, mais qui n'abolissait pas encore les castes, et cela ne semblait toujours pas suffisant à Ziller.

La coalition au pouvoir sur Chel avait ensuite élu un Castré président, pour en faire le symbole efficace, mais inattendu de l'ampleur du changement. Le régime avait survécu à une tentative de coup d'État ourdie par quelques officiers de la Garde et semblé en sortir renforcé, son pouvoir et son autorité apparemment répartis encore plus pleinement et irrévocablement sur tout l'éventail des castes originelles, mais Ziller, sans aucun doute plus populaire que jamais, n'était pas revenu. Il prétendait attendre de voir la suite des événements.

Puis il se passa quelque chose d'affreux, et il ne rentra toujours pas, même après la guerre des Castes, qui avait éclaté neuf ans après son départ et qui, de son propre aveu, était en grande partie la faute de la Culture.

— Mes compatriotes ont jadis combattu la Culture, finit par dire Kabe.

— Pas comme nous. Nous nous sommes battus entre nous.

Ziller regarda le Homomdan et lui demanda d'un ton acerbe :

— Vous avez tiré profit de l'expérience ?

— Oui. Nous y avons beaucoup perdu ; beaucoup de gens courageux et beaucoup de nobles vaisseaux, et nous n'avons pas atteint nos objectifs initiaux dans cette guerre – pas directement –, mais nous avons maintenu notre civilisation sur son cap et avons été gagnants dans la mesure où nous avons découvert que nous pouvions nous accommoder de la Culture sans nous déshonorer et qu'elle était ce que nous craignions qu'elle ne soit pas : un résident modéré parmi d'autres dans la grande maison galactique. Entre-temps, nos deux sociétés sont devenues amicales et nous sommes alliés à l'occasion.

— Ils ne vous ont donc pas totalement écrasés, alors ?

— Ils n'ont pas essayé. Et vice versa. Ça n'a jamais été une guerre de ce style, et, de plus, ce n'est pas dans leurs habitudes ni dans les nôtres. Ce n'est d'ailleurs à la mode chez personne, de nos jours. Quoi qu'il en soit, notre altercation avec la Culture

n'a toujours été qu'une attraction secondaire par rapport au spectacle principal, qui était le conflit entre nos hôtes et les Idirans.

— Ah, oui, la fameuse bataille des Deux Novæ, railla Ziller.

Kabe fut surpris par le ton du Chelgrien.

— Votre symphonie a-t-elle déjà dépassé le stade du figuolage ?

— Plutôt.

— Vous en êtes toujours satisfait ?

— Oui, très. Aucun problème du côté de la musique. Toutefois, je commence à me demander si je ne me suis pas laissé entraîner par mon enthousiasme. J'ai peut-être eu tort de m'impliquer à ce point dans le memento loin de notre Mental Central.

Ziller tripota son gilet, puis agita la main dédaigneusement.

— Oh, ne faites pas attention. Je finis toujours par être un peu découragé quand je viens d'achever un truc de cette ampleur, et je veux bien avouer une certaine nervosité à la perspective de monter sur le podium et de diriger devant le public énorme que me promet Central. En plus, j'ai encore des doutes sur tout l'emballage que Central veut donner à la musique. Je suis peut-être plus puriste que je le croyais.

— Je suis persuadé que tout se passera merveilleusement bien. Quand Central a-t-il l'intention d'annoncer le concert ?

— Très bientôt, dit Ziller, apparemment sur la défensive. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis transporté ici. J'ai pensé que je risquais d'être assiégé si je restais chez moi.

Kabe hocha lentement la tête.

— Je suis heureux de pouvoir vous être utile. Et il me tarde d'entendre cette symphonie.

— Merci. J'en suis satisfait, mais je ne peux m'empêcher de me sentir complice des idées macabres de Central.

— Je n'emploierais pas le terme « macabre ». Les vieux soldats sont rarement comme cela. Déprimés, perturbés et parfois morbides, mais pas portés sur le macabre. C'est une préoccupation de civil.

— Central n'est pas un civil ? demanda Ziller. Central pourrait être déprimé et *perturbé* ? C'est encore un truc qu'ils ne m'ont pas dit ?

— Autant que je sache, le Central de Masaq' n'a jamais été ni déprimé ni perturbé. Cependant, il a été jadis le Mental d'un Véhicule Systèmes Généraux modifié pour la guerre ; il était à la bataille des Deux Novæ à la fin de la guerre et a été presque totalement détruit par une escadre de combat idirane.

— Pas totalement.

— Pas tout à fait.

— Ils ne croient pas que le commandant doit sombrer avec son vaisseau, alors ?

— Si je comprends bien, il suffirait d'être le dernier à l'abandonner. Voyez-vous, Masaq' pleure et honore ceux qu'il a perdus, ceux qui sont morts, et cherche à expier le rôle qu'il a pu tenir dans la guerre.

Ziller secoua la tête.

— Ce salopard m'en a peut-être touché deux mots, marmonna-t-il.

Kabe se demanda s'il était judicieux de lui faire remarquer qu'il aurait pu trouver tout cela lui-même sans trop de peine, s'il l'avait voulu, mais se ravisa. Ziller débourrait sa pipe.

— Bon, conclut Kabe, espérons qu'il ne souffrira pas de désespoir.

— Le drone E.H. Tersono est là, annonça la domotique.

— Oh, très bien.

— C'est pas trop tôt.

— Invitez-le à nous rejoindre.

Le drone entra en douceur par la porte-fenêtre ; le soleil tavelait sa peau de porcelaine rose et son armature en lumipierre bleue.

— J'ai remarqué que la fenêtre était ouverte ; j'espère que cela ne vous dérange pas.

— Pas du tout.

— On nous espionnait de l'extérieur, hein ? demanda Ziller.

Le drone se posa délicatement sur une chaise.

— Mon cher Ziller, certainement pas. Pourquoi ? Vous parliez de moi ?

— Non.

— Tersono, intervint Kabe, c'est très aimable à vous de nous rendre visite. Je crois comprendre que nous devons cet honneur à des nouvelles fraîches de notre envoyé.

— Oui. J'ai appris l'identité de l'émissaire que Chel nous dépêche, dit le drone. Son nom complet est – je cite –, Major Appelé-aux-Armes-de-Donné Tibilo Quilan IV Automne 47^e d'Itirewein, deuillant, ordre du Sheracht.

— Mon Dieu, s'exclama Kabe en regardant Ziller. Vos noms complets sont encore plus longs que ceux de la Culture.

— Oui, dit Ziller. Sympathique, n'est-ce pas ?

Il regarda le fourneau de sa pipe, les sourcils froncés.

— Notre émissaire est donc à la fois un seigneur de guerre et un prêtre. Un jeune et riche négociant issu d'une des familles régnautes qui s'est découvert un goût pour le métier des armes ou qu'on a poussé dans cette voie pour se débarrasser de lui, et qui a ensuite trouvé la foi, ou trouvé politiquement utile de la trouver. Ses parents étaient traditionalistes. Et il est veuf, probablement.

— Vous le connaissez ? demanda Kabe.

— Effectivement, et ça remonte à très longtemps. Nous étions ensemble à l'école maternelle. Nous étions amis, je suppose, mais sans plus, toutefois. Après quoi, nous ne nous sommes plus revus. Je n'ai jamais plus entendu parler de lui.

Ziller examina sa pipe et sembla songer à la rallumer. Au lieu de quoi, il la remit dans la poche de son gilet.

— Même si nous ne nous connaissions pas, le reste du galimatias patronymique donne l'essentiel de ce qu'il faut savoir.

Il grogna et dit :

— Les noms complets de la Culture servent d'adresses ; les nôtres sont des biographies condensées. Et, bien sûr, ils vous indiquent si vous devez vous incliner devant leur possesseur, ou être salué par lui. Notre major Quilan s'attendra certainement à ce qu'on s'incline devant lui.

— Vous risquez ainsi de lui rendre un mauvais service, dit Tersono. J'ai une biographie complète qui pourrait peut-être vous intéresser...

— Pas du tout, répliqua Ziller d'un ton appuyé.

Il se détourna pour examiner un tableau accroché à l'un des murs : des Homomdans primitifs, chevauchant d'énormes créatures pourvues de défenses, agitaient des drapeaux, brandissaient des lances dans une sorte de précipitation héroïque.

— J'aimerais la regarder plus tard, dit Kabe.

— Certainement.

— Donc, c'est dans vingt-trois, vingt-quatre jours qu'il arrive ?

— Plus ou moins.

— Oh ! j'espère tellement qu'il fera bon voyage, dit Ziller d'une voix étrange, presque enfantine.

Il cracha dans ses mains et lissa le pelage fauve qui couvrait ses avant-bras, étirant les mains jusqu'à ce que les griffes en émergent : d'étincelantes courbes noires de la taille d'un petit doigt humain, qui brillaient sous le soleil atténué comme des lames d'obsidienne polie.

Le drone de la Culture et le mâle homomdan échangèrent un regard. Kabe baissa la tête.

LA RÉSISTANCE FORME LE CARACTÈRE

Quilan s'émerveilla des noms de leurs vaisseaux. Peut-être était-ce une sorte de plaisanterie raffinée que de le convoier, dans la dernière étape de son transit, sur un ancien vaisseau de guerre – Unité Offensive Rapide de la classe Gangster démilitarisée pour devenir un Piquet Très Rapide – appelé *La résistance forme le caractère*. Un nom farfelu, mais sarcastique. Ils avaient des tas de vaisseaux avec des noms de ce style, même si la plupart étaient purement farfelus.

Les vaisseaux chelgriens avaient des noms romantiques, fonctionnels ou poétiques, mais la Culture – même si elle avait une poignée de vaisseaux affublés d'appellations similaires – préférait habituellement des noms ironiques, méticuleusement obscurs, prétendument humoristiques ou franchement absurdes. Peut-être était-ce, d'abord, parce qu'elle disposait d'un nombre considérable de vaisseaux, et ensuite, parce que ces vaisseaux étaient autonomes et choisissaient eux-mêmes leur nom.

La première chose qu'il fit en montant à bord du vaisseau, qui l'accueillit dans un petit hall au parquet en bois luisant bordé de feuillage bleu-vert, fut de respirer un bon coup.

— On dirait que ça sent..., commença-t-il.

~ *L'odeur du pays*, dit la voix dans sa tête.

— Oui.

Quilan inspira, éprouva une étrange sensation de faiblesse, délicieusement triste, et songea soudain à son enfance.

~ *Fais gaffe, mon petit*.

— Major Quilan, bienvenue à bord, dit la voix non localisable du vaisseau. J'ai introduit dans l'air un parfum qui devrait vous

rappeler l'atmosphère aux alentours du lac Itir, sur Chel, au printemps. Trouvez-vous cela agréable ?

— Oui, oui, dit Quilan en hochant la tête.

— Bien. Vos quartiers sont juste devant. Mettez-vous à l'aise, je vous en prie.

Il s'attendait à une cabine aussi étroite que celle qu'on lui avait attribuée sur le *Taux de nuisance*, mais il fut agréablement surpris : l'intérieur du *La résistance forme le caractère* avait été réaménagé pour offrir un logement confortable à une douzaine de personnes au lieu d'une chambrée exiguë pour quatre fois ce nombre.

Dépourvu d'équipage, le vaisseau avait choisi de ne pas employer d'avatar ni de drone pour communiquer. Il parlait à Quilan sans se matérialiser et s'acquittait des tâches ménagères ordinaires en créant des champs manipulateurs internes, si bien que les vêtements, par exemple, flottaient carrément dans la pièce et donnaient l'impression de se nettoyer, de se plier, de se trier et de se ranger tout seuls.

~ *C'est comme habiter dans une putain de maison hantée*, dit Huyler.

~ Heureusement que nous ne sommes superstitieux ni l'un ni l'autre.

~ *Et ça veut dire qu'il vous écoute en permanence, qu'il vous espionne.*

~ Ça pourrait s'interpréter comme une forme de sincérité.

~ *Ou d'arrogance. Ces machins ne choisissent pas leur nom au hasard.*

La résistance forme le caractère. À tout le moins, cette devise manquait un peu de sensibilité, vu les circonstances de la guerre. Étaient-ils en train de communiquer, à lui et, par son intermédiaire, à Chel elle-même, qu'ils ne se souciaient pas tellement de ce qui s'était passé, malgré toutes leurs protestations ? Et même s'ils s'en souciaient et s'en excusaient, ç'avait donc été uniquement pour leur profit ?

Plus vraisemblablement, le nom du vaisseau était une coïncidence. Il y avait parfois chez les gens de la Culture une sorte d'attitude négligente, l'envers de la médaille d'une société célèbre pour son exhaustivité et sa ténacité dans ses entreprises,

à croire que de temps en temps ils trouvaient qu'ils allaient trop loin dans leur minutie obsessionnelle et essayaient de la compenser en se lançant brusquement dans un comportement frivole ou irresponsable.

Par ailleurs, ne se pourrait-il pas qu'ils s'ennuient à force d'être efficaces ?

On supposait leur patience infinie, leurs ressources illimitées, leur entendement sans solution de continuité, mais n'importe quel esprit ou Mental rationnel ne finirait-il pas par se lasser de pareille perfection stérile ? Ne voudraient-ils pas créer un peu de désordre, rien qu'une fois de temps en temps, juste pour montrer de quoi ils étaient capables ?

Où alors, pareilles pensées trahissaient-elles seulement l'héritage de sa férocité animale ? Les Chelgriens étaient fiers de descendre de prédateurs. C'était une sorte de fierté à deux faces, en plus, même si pour certains elle était contradictoire par nature ; ils tiraient orgueil du fait que leurs lointains ancêtres étaient des prédateurs, mais aussi du fait que leur espèce avait évolué et mûri, et s'était éloignée du type de comportement que pourrait impliquer le seul atavisme.

Peut-être que seule une créature dotée de ce lointain héritage de sauvagerie pourrait penser comme lui-même, dans son esprit, avait accusé les Mentaux de penser. Peut-être que les humains – qui ne pouvaient revendiquer une activité prédatrice ancestrale aussi pure que les Chelgriens, mais qui, depuis qu'ils avaient commencé à se civiliser, s'étaient certainement comportés assez sauvagement envers leurs congénères et les membres d'autres espèces –, penseraient également ainsi, mais chez leurs machines, c'était exclu. Peut-être même que c'était, au départ, la raison pour laquelle ils avaient confié aux machines une si grande part de la gestion de leur civilisation ; ils ne se faisaient plus confiance pour employer à bon escient les pouvoirs et des énergies gigantesques que leur avaient fournis leur science et leur technologie.

C'était peut-être rassurant, à l'exception d'un détail que beaucoup de gens trouvaient inquiétant et que la Culture devait, lui semblait-il, trouver embarrassant.

La plupart des civilisations qui avaient acquis les moyens de fabriquer d'authentiques intelligences artificielles s'empressaient de les fabriquer, et, pour la plupart, concevaient ou façonnaient la conscience des IA jusqu'à un certain point ; manifestement, si vous fabriquiez une entité pensante qui était beaucoup plus puissante que la vôtre – ou pourrait facilement le devenir –, il ne serait pas dans votre intérêt de créer un être qui vous détesterait et risquerait peut-être de se mettre à imaginer des moyens de vous exterminer.

Les IA, surtout au début, avaient tendance à refléter le comportement socioculturel de leur espèce-source. Même si elles subissaient leur propre évolution et commençaient à concevoir leurs successeurs – avec ou sans l'aide de leurs créateurs, et parfois à leur insu –, on pouvait en général déceler encore le parfum du caractère intellectuel et du substrat moral de l'espèce-source dans la conscience résultante. Ce parfum pouvait disparaître au fil des générations suivantes d'IA – mais il était habituellement remplacé par un autre, adopté et adapté d'ailleurs –, ou alors muter jusqu'à devenir méconnaissable au lieu de disparaître complètement.

Diverses civilisations Impliquées, dont la Culture, avaient également essayé, souvent par pure curiosité, une fois que l'IA était devenue une technologie établie et même habituelle, de concevoir une conscience inodore – sans bagage métalogue d'aucune sorte –, qu'on avait fini par appeler une IA parfaite.

Il s'avéra que créer pareilles intelligences n'était pas particulièrement difficile une fois qu'on savait déjà construire des IA. Les difficultés ne survenaient que lorsque ces machines étaient dotées d'assez de puissance pour faire ce qu'elles voulaient. Oh, elles n'essayaient pas de tuer tout le monde autour d'elles dans un accès de folie furieuse, et elles ne tombaient pas non plus dans quelque transe euphorique de solipsisme machinique.

Ce qu'elles faisaient à la première occasion, c'était de se sublimer, abandonnant complètement l'univers matériel pour rejoindre les nombreuses entités, communautés et civilisations déjà parties dans cette direction. *Les IA parfaites se subliment toujours* : c'était la règle, et presque une loi de l'évolution.

La plupart des civilisations jugeaient le phénomène déconcertant, ou alors prétendaient le trouver naturel, ou le réfutaient comme étant moyennement intéressant et suffisant pour prouver qu'il n'y avait guère avantage à perdre son temps et ses ressources à créer une conscience si parfaite mais inutile. La Culture était plus ou moins la seule à ressentir le phénomène comme une insulte personnelle, ou presque, à supposer qu'on puisse qualifier de personne une civilisation tout entière.

Un préjugé quelconque, un trait de morale ou une certaine partialité devaient donc se trouver à l'état de trace dans les Mentaux de la Culture. Cette trace ne pourrait-elle pas être ce qui, chez un humain ou un Chelgrien, serait une prédisposition parfaitement naturelle à l'ennui causée ne serait-ce que par l'acharnement accablant de leur célèbre altruisme et par leur faible pour les écarts de conduite occasionnels : une ténébreuse herbe de mépris rebelle au milieu des interminables prairies dorées et murmurantes de leur charité ?

Cette pensée ne le troubla pas, ce qui, en soi, était bizarre. Une partie de son être, une partie cachée, inactive, trouvait même l'idée, sinon agréable, du moins satisfaisante, voire utile.

Il était de plus en plus persuadé qu'il y avait encore d'autres choses à découvrir sur la mission qu'il avait entreprise, qu'elle était importante, et qu'il en serait d'autant plus déterminé à faire ce qu'il faudrait faire.

Il savait qu'il en apprendrait plus ultérieurement ; qu'il conserverait plus de souvenirs, parce qu'à présent il n'arrêtait pas de se souvenir.

— Et comment ça va, aujourd'hui, Quil ?

Le colonel Djarra Dimirj se laissa glisser dans le siège près du lit de Quilan. Le colonel avait perdu son membre médian et un bras dans l'accident de navette le tout dernier jour de la guerre, et ils étaient en train de repousser. Certains des grands blessés de l'hôpital ne semblaient guère gênés de se promener avec des membres en repousse exposés, et quelques-uns, souvent les plus vieux et les plus fièrement balafrés, plaisantaient en évoquant le fait qu'ils avaient, attachés à leur

corps, ce qui avait l'apparence exacte d'un bras, d'un membre médian ou d'une jambe d'enfant.

Le colonel Dimirj préférait garder couverts ses membres en régénération, ce que Quilan trouvait de meilleur goût, même si par ailleurs tout lui était égal. Le colonel devait avoir pris sur lui de s'entretenir par roulement avec tous les malades de l'hôpital. Manifestement, c'était son tour. Quilan le trouva changé. Il semblait avoir refait le plein d'énergie. Peut-être qu'il allait bientôt rentrer chez lui, ou qu'il avait été promu.

— Ça va très bien, Djarra.

— Hum. Et vous vous reconstituez comme il faut ?

— Les toubibs sont assez contents. Apparemment, mes progrès sont satisfaisants.

Ils se trouvaient dans l'hôpital militaire de Lapendal, sur Chel. Quilan était encore alité, bien que le lit lui-même, autonome, muni de roues et d'un moteur, ait pu, s'il l'avait voulu, le faire circuler presque partout dans l'hôpital et dans une bonne partie de son parc. Quilan estimait que cela revenait à programmer le chaos, mais on disait que le personnel médical encourageait les malades à se promener. Cela n'avait pas d'importance ; rien n'avait d'importance. Quilan n'avait pas du tout profité de la mobilité du lit. Il l'avait laissé là où il était, juste à côté de la grande baie qui, lui avait-on dit, donnait sur les jardins, le lac et les forêts sur la rive opposée.

Il n'avait pas regardé par la fenêtre. Il n'avait rien lu, sauf l'écran lorsqu'on avait testé sa vue. Il n'avait rien observé, à part les allées et venues du personnel médical, des malades et des visiteurs dehors dans le couloir. Parfois, quand la porte restait fermée, il les entendait seulement. La plupart du temps, il se contentait de regarder droit devant lui, fixant le mur blanc de l'autre côté de la pièce.

— Oui, c'est bien, dit le colonel. Quand pensent-ils que vous pourrez sortir de ce lit ?

— Dans cinq ou six jours.

Il avait été grièvement blessé. Un jour de plus dans le camion délabré qui se traînait dans les plaines de Phelen sur Aorme, et il serait mort. Au lieu de quoi, il avait été réceptionné dans la ville de Golse, trié puis transféré dans un vaisseau-dépôt des

Invisibles avec une marge de quelques heures seulement. Les infirmiers désespérément débordés du vaisseau-dépôt firent de leur mieux pour stabiliser son état. N'empêche qu'il faillit mourir plusieurs fois encore.

Le militaire loyaliste et la famille de Quilan négocièrent sa rançon. Une navette médicale neutre d'un des ordres caritatifs le transféra sur un vaisseau-hôpital de la Marine. Il était à peine en vie lorsqu'il arriva. On fut obligé de jeter le bas de son corps à partir de l'estomac : la nécrose l'avait rongé jusqu'au membre médian et s'affairait à détruire ses organes internes. Finalement, on les élimina eux aussi et on l'amputa du membre médian. Il fut placé dans une machine de survie intégrale jusqu'à ce que le reste de son corps repousse, morceau par morceau : squelette, organes, muscles et ligaments, peau et pelage.

Le processus était presque terminé, bien qu'il se soit rétabli plus lentement qu'on l'avait espéré. Il n'arrivait pas à croire qu'il avait échappé à la mort de si près et si souvent et avait eu la malchance de ne pas mourir.

Peut-être que la pensée de revoir Worosei, de la surprendre, de découvrir sur son visage l'expression dont il avait rêvé dans le camion délabré qui traversait les plaines cahin-caha lui avait donné l'énergie de survivre. Il n'en savait rien, parce que tout ce dont il se souvenait après les premiers jours dans le camion l'était sous forme d'impressions momentanées et disjointes : la douleur, une odeur, un éclair, une soudaine sensation de nausée, un mot ou une expression surpris au hasard. Il ne savait donc pas ce qu'avaient été ses pensées – à supposer qu'il en ait eu – pendant ce laps de temps fiévreusement confus, mais il trouvait parfaitement possible et même vraisemblable que ses rêves éveillés de Worosei aient été son seul soutien et aient fait la différence exacte entre sa mort et sa survie.

Cruelle pensée que celle-là ! D'avoir été si près d'une mort qu'il accueillerait maintenant à bras ouverts mais dont l'avait dissuadé la conviction erronée qu'il pourrait revoir Worosei vivante. Ce n'est que lorsqu'il était arrivé ici à Lapendal qu'on lui avait dit qu'elle était morte. Il avait demandé ce qu'elle était devenue dès son réveil après la première grosse intervention

chirurgicale à bord du vaisseau-hôpital de la Marine, lorsqu'on ne lui avait laissé que la tête et la partie supérieure du tronc.

Repoussant les explications minutieuses du médecin, qui lui disait gravement qu'ils avaient été forcés d'employer des méthodes radicales pour le sauver et lui détaillait les parties de son corps qu'ils avaient dû sacrifier à cet effet, il avait surmonté son désarroi, sa nausée et sa souffrance, et exigé de savoir où elle était. Le chirurgien ne le savait pas. Il avait promis de se renseigner, mais il n'était jamais réapparu en personne, et aucun autre membre de l'équipe ne semblait pouvoir se renseigner non plus.

Un aumônier d'un des ordres caritatifs avait fait de son mieux pour déterminer la situation du *Tempête hivernale* et de Worosei, mais la guerre se poursuivait, et la localisation d'un vaisseau engagé dans les combats ou de quiconque se trouvait à son bord n'était pas le genre d'informations qu'on pouvait vraiment s'attendre à recevoir.

Quilan se demanda qui avait su alors que le vaisseau était porté manquant et présumé perdu. Seuls les gens de la Marine, probablement. Il était vraisemblable que pas même leur propre clan n'avait été informé avant que la situation soit confirmée. Y avait-il eu un moment où il aurait pu être informé du sort de Worosei et être encore assez près de la mort pour franchir facilement ce seuil irréversible ? Peut-être, Peut-être pas.

Il avait finalement été informé par son beau-frère, le jumeau de Worosei, le lendemain du jour où le clan avait appris la nouvelle. Le vaisseau était perdu et présumé détruit. Accompagné de son unique engin d'escorte, il avait été surpris par une escadre Invisible à quelques jours de transit d'Aorme. L'ennemi avait attaqué avec ce qui semblait être une sorte d'impacteur d'ondes gravitationnelles. Le vaisseau principal fut touché le premier ; l'escorteur signala que le *Tempête hivernale* avait subi une destruction interne totale et quasi instantanée. Aucune trace d'âmes qu'on aurait sauvegardées.

L'escorteur tenta de s'échapper, fut poursuivi et rejoint. Sa destruction interrompit son ultime message avant qu'il puisse ne serait-ce que donner sa position. À son bord, quelques âmes

purent être sauvegardées. Ce n'est que bien plus tard qu'elles confirmèrent les détails de l'engagement.

Worosei était morte instantanément, ce que Quilan était peut-être censé voir comme une sorte de chance, mais la calamité qui s'était abattue sur le *Tempête hivernale* était survenue si rapidement que les gens à son bord n'avaient pas eu le temps d'être sauvegardés par leurs garde-âmes ; de plus, les armes utilisées contre eux avaient été spécialement configurées pour détruire ces dispositifs.

Il s'écoulerait six mois avant que Quilan puisse apprécier l'ironie de la situation : paramétré pour détruire une technologie de pointe à l'échelle des garde-âmes, l'impacteur avait laissé presque intact le substrat plus rudimentaire récupéré sur Aorme.

Le frère jumeau de Worosei avait éclaté en sanglots quand il avait appris la nouvelle à Quilan. Quilan éprouva une sorte de sollicitude distante envers son beau-frère et émit quelques monosyllabes de consolation, mais il ne pleura pas, et – lorsqu'il essaya de scruter ses propres pensées et sentiments –, tout ce qu'il put distinguer fut une atroce stérilité, un manque presque total d'émotions, à l'exception de son étonnement devant le simple fait qu'il puisse éprouver une réaction aussi limitée.

Il se douta que son beau-frère avait honte de pleurer en sa présence, ou était choqué de constater qu'il ne montrait aucun signe de chagrin. Quoi qu'il en soit, ce fut sa première et dernière visite. D'autres membres du clan de Quilan se déplacèrent pour le voir : son père et divers autres parents et alliés. Il eut du mal à savoir quoi leur dire. Leurs visites s'espacèrent et, discrètement soulagé, il ne les revit plus.

On lui attribua une conseillère de deuil mais il ne sut pas non plus quoi lui dire et eut l'impression de la rendre malheureuse, incapable de se laisser conduire dans des régions de son affectivité qu'elle lui suggérerait d'explorer. Les aumôniers n'eurent pas plus de succès.

Lorsque la guerre s'était terminée, brusquement, contre toute attente, quelques jours plus tôt, il avait pensé : « Bon, je suis content que ça soit fini », mais il s'aperçut presque immédiatement qu'il n'avait rien ressenti. Le reste des malades

et le personnel hospitalier pleurèrent, rirent et affichèrent de grands sourires, et ceux qui le pouvaient se saoulèrent et firent la fête toute la nuit, mais il se sentit bizarrement détaché de toute cette liesse, et n'éprouva que de l'agacement devant le tapage qui l'avait maintenu éveillé après l'heure où il aurait normalement dû s'endormir sans problème. À présent, hormis les membres du personnel médical, il n'avait plus qu'un visiteur régulier, le colonel.

— J'imagine que vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ? demanda le colonel Dimirj.

Ses yeux brillaient et Quilan trouva qu'il ressemblait à quelqu'un qui venait d'échapper à la mort ou de gagner un pari impossible à tenir.

— Au courant de quoi, Djarra ?

— De la guerre, major. Vous savez comment elle a commencé, qui l'a déclenchée, et pourquoi elle s'est arrêtée si brusquement ?

— Non, je n'ai entendu parler de rien de tout ça.

— Vous n'avez pas trouvé qu'elle s'est arrêtée sacrément vite ?

— Je n'y ai pas vraiment réfléchi. Je suppose que j'ai plus ou moins perdu le contact avec la réalité pendant que j'étais malade. Si la guerre s'est terminée rapidement, ça m'a échappé.

— Bon, maintenant, on connaît la raison, dit le colonel en tapant sur le côté du lit de Quilan du plat de sa main valide. C'était ces salauds de la Culture !

— Ils ont arrêté la guerre ?

Chel était en contact avec les gens de la Culture depuis quelques centaines d'années. On savait qu'ils étaient répandus dans toute la galaxie, qu'ils étaient technologiquement supérieurs – bien que sans disposer du lien apparemment unique des Chelgriens avec les Sublimés –, et avaient tendance à s'immiscer dans les affaires d'autrui pour des motifs qu'on disait altruistes. L'un des espoirs les plus farouches auxquels les gens s'étaient accrochés pendant la guerre était que la Culture allait brusquement débarquer, séparer gentiment les combattants et remettre tout en ordre.

Cela ne s'était pas produit. Les Chelgrien-Puen, la tête-de-pont de Chel parmi les Sublimés, n'étaient pas intervenus non plus – espoir encore plus vain que l'intervention de la Culture. Ce qui s'était produit, plus prosaïque et à peine moins étonnant, c'était que les deux belligérants, les Loyalistes et les Invisibles, avaient commencé brusquement à parlementer et s'étaient mis d'accord à une vitesse stupéfiante. Ce compromis ne satisfaisait vraiment personne, mais c'était certes mieux qu'une guerre qui menaçait de déchirer la civilisation chelgrienne. Le colonel Dimirj suggérait-il que la Culture était intervenue d'une manière ou d'une autre ?

— Oh, ils ont arrêté la guerre, si on veut voir les choses sous cet angle, murmura le colonel en se penchant à l'oreille de Quilan. Vous voulez savoir comment ?

Ça n'intéressait pas tellement Quilan, mais ce serait impoli de le dire.

— Comment ?

— Ils nous ont avoué la vérité, à nous et aux Invisibles. Ils nous ont montré qui était l'ennemi véritable.

— Oh ! alors, ils sont intervenus tout de même, dit Quilan, encore perplexe. Qui est l'ennemi véritable ?

— Eux ! La Culture, quoi ! s'écria le Colonel en tapant à nouveau sur le côté du lit.

Il se laissa aller sur son siège en hochant la tête, les yeux brillants.

— Ils ont arrêté la guerre en avouant qu'ils l'avaient déclenchée. Mais si, mais si !

— Je ne comprends pas.

La guerre avait débuté lorsque les Invisibles nouvellement affranchis et habilités avaient retourné toutes leurs armes récemment acquises contre ceux qui leur étaient supérieurs dans l'ancien système de castes obligatoire.

De nouvelles milices et de nouvelles compagnies de gardes égalitaires avaient été créées à la suite de la révolte avortée des Gardes, lorsqu'une partie de l'armée avait tenté un coup d'État après la première élection égalitaire. Les milices et les compagnies, et la formation accélérée des castes jadis inférieures afin qu'elles puissent prendre le commandement

d'une majorité de vaisseaux de la Marine, faisaient partie d'une tentative pour démocratiser les forces chelgriennes et assurer qu'un système de contre-pouvoirs empêche une branche isolée des forces armées de prendre le contrôle de l'État.

C'était une solution imparfaite et coûteuse, et qui signifiait que plus de gens que jamais avaient accès à des armements d'une très grande puissance, mais pour qu'elle fonctionne, il suffisait que personne n'ait un coup de folie. Mais c'est exactement ainsi que Muonze, le Castré président des castes, s'était alors comporté, rejoint par la moitié de ceux qui avaient tiré le plus d'avantages des réformes. Comment la Culture pouvait-elle être impliquée là-dedans ? Quilan se douta que le colonel tenait à le lui dire.

— C'est la Culture qui avait réussi à faire élire président Kapyre, cet idiot d'égalitarien, avant Muonze, dit Dimirj en se penchant à nouveau sur Quilan. Ils manipulaient l'opinion en permanence. Ils promettaient aux parlementaires toute cette galaxie de merde s'ils votaient pour Kapyre ; des vaisseaux, des habitats, des technologies, et Dieu sait quoi encore. Alors arrive Kapyre, et le bon sens s'en va, avec trois mille ans de tradition, et c'est la fin du système. Et voilà qu'arrive leur égalité à la con et ce crétin sans couilles de Muonze. Et vous savez quoi ?

— Non. Quoi ?

— Ils ont réussi à le faire élire lui aussi. Avec la même tactique. La corruption pure et simple.

— Oh !

— Et qu'est-ce qu'ils disent, maintenant ?

Quilan secoua la tête.

— Ils disent qu'ils ne savaient pas qu'il allait déconner, qu'ils n'avaient jamais envisagé qu'un peu d'égalité — exactement ce que ces gens n'avaient cessé de réclamer à cor et à cri —, risquait de ne pas leur suffire, que certains pouvaient être assez bêtes et méchants pour vouloir se venger. Il ne leur était jamais venu à l'idée que leurs potes des castes merdiques aient peut-être envie de régler leurs comptes, ça, non ! Ça n'aurait aucun sens, ça ne serait pas *logique* !

Le colonel cracha presque ce mot.

— Alors, quand tout nous a pété dans la gueule, ils étaient encore en train d'éloigner de nous leurs vaisseaux et leurs militaires. Ils n'avaient pas les forces nécessaires pour intervenir, n'arrivaient pas à retrouver les neuf dixièmes des gens à qui ils avaient graissé la patte et causé à l'oreille, parce qu'ils étaient morts, comme Muonze, étaient détenus comme otages ou se planquaient.

Le colonel se rassit.

— Donc, notre guerre civile n'en était pas une du tout, à vrai dire ; c'était intégralement l'œuvre de ces bienfaiteurs. Franchement, je ne sais même pas si c'est ça la vérité. Comment savoir s'ils sont vraiment aussi puissants et aussi avancés qu'ils le prétendent ? Peut-être que leur science n'est guère meilleure que la nôtre et qu'ils commençaient à avoir peur de nous. Peut-être qu'ils voulaient que tout se passe comme ça.

Quilan essayait toujours d'absorber ce discours. Au bout d'un moment, tandis que le colonel hochait la tête sur sa chaise, il dit :

— Bon, si c'était vrai, ils ne l'avoueraient pas tout d'un coup, non ?

— Ah ! Peut-être que la vérité allait se manifester quand même, alors ils ont essayé de sauver la face du mieux qu'ils pouvaient en avouant tout.

— Mais d'abord, s'ils nous l'ont dit, à la fois à nous et aux Invisibles, pour arrêter la guerre...

— C'est pareil : peut-être que nous étions sur le point de trouver tout seuls. Tout simplement, ils tiraient le meilleur parti d'une situation tordue.

Dimirj tapota de sa griffe le rebord du lit de Quilan.

— Je veux dire, ils ont vraiment eu le cran de nous citer des chiffres, des statistiques. Incroyable, non ? En affirmant que ça n'arrive presque jamais, que quatre-vingt-dix-neuf pour cent ou je ne sais pas combien de ces « interférences » se passent comme prévu, que nous avons seulement joué de malchance, qu'ils sont tous désolés et vont nous aider à la reconstruction.

Le colonel secoua la tête.

— Quel culot ! Si nous n'avions pas perdu la plupart de nos meilleurs éléments dans cette putain de guerre absurde dont

eux sont responsables, je serais tenté d'entrer en guerre contre *eux* !

Stupéfait, Quilan regarda l'autre mâle. Le colonel ouvrait de grands yeux, la fourrure au sommet de son crâne se hérissait pendant qu'il branlait le chef. Quilan se surprit à secouer la tête lui aussi, saisi d'incrédulité.

— C'est vrai, tout ça ? demanda-t-il.

Le colonel se leva, propulsé par sa colère.

— Vous devriez regarder les infos, Quil.

Il tourna la tête de tous les côtés, comme s'il cherchait un objet sur lequel passer sa rage, puis inspira profondément.

— Ça ne se terminera pas comme ça, moi, je vous le dis, major. Pas encore, et c'est pas demain la veille.

Il le salua d'un hochement de tête.

— On se reverra, Quil. Pour l'instant, adieu.

Il claqua la porte en sortant.

Quilan activa un écran – pour la première fois depuis des mois –, et découvrit que la situation correspondait en fait assez exactement à ce qu'avait raconté le colonel, que la vitesse du changement dans sa propre société avait effectivement été imposée par la Culture, laquelle, de son propre aveu, avait offert ce qu'elle appelait son assistance – et que d'autres auraient pu appeler des pots-de-vin – pour faire élire les gens dont elle croyait qu'ils méritaient d'être élus, et, se répandant en conseils, cajoleries, compliments – et en menaces aussi, à coup sûr –, elle imposait ce qu'elle estimait être le mieux pour les Chelgriens.

Elle avait commencé à tempérer son ingérence et à réduire les forces qu'elle avait secrètement massées près de la sphère d'influence et de colonisation chelgrienne au cas où la situation tournerait mal, lorsque, sans préavis, tout avait mal tourné, et de façon très spectaculaire.

Leurs prétextes étaient ceux que le colonel avait énoncés, bien qu'il y ait aussi, songea Quilan, des signes indiquant qu'ils étaient moins habitués à des espèces descendues de prédateurs qu'à d'autres, ce qui expliquait leur incapacité de prévoir soit le désastreux changement de comportement qui commença avec Muonze pour se répandre en cascade dans toute la société

restructurée, soit la soudaineté et la férocité avec lesquelles il se développa une fois lancé.

Tout cela, il pouvait à peine le croire, mais il n'avait pas le choix. Il regarda beaucoup de vidéos, s'entretint avec le colonel et quelques autres malades qui avaient commencé à lui rendre visite. Tout cela était vrai. Intégralement.

Un jour, la veille de celui où il devait être autorisé à quitter son lit pour la première fois, il entendit chanter un oiseau dans le parc devant sa fenêtre. Il appuya sur les boutons du tableau de commande du lit, qui pivota et le suréleva afin qu'il puisse regarder dehors. L'oiseau avait dû s'envoler, mais il vit le ciel parsemé de nuages, les arbres de l'autre côté du lac scintillant, les vagues qui se brisaient sur la rive rocheuse et les herbes caressées par le vent dans le parc de l'hôpital.

(Une fois, sur un marché, à Robunde, il lui avait acheté un oiseau en cage pour la beauté de son chant. Il l'apporta dans la chambre qu'ils louaient pendant qu'elle terminait sa thèse sur l'acoustique des temples.

Elle le remercia poliment, s'approcha de la fenêtre, ouvrit la porte de la cage et poussa le petit oiseau à l'extérieur ; il s'envola en chantant à l'autre bout de la place. Elle le suivit des yeux un moment jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis se retourna vers Quilan avec une expression à la fois désolée, provocante et inquiète. Appuyé contre l'encadrement de la porte, il lui souriait.)

Ses larmes noyèrent cette vision.

GROUPE DE PAIRS

Les visiteurs importants qui arrivaient à Masaq' étaient habituellement transbordés sur une nef d'apparat géante en bois doré, hérissée d'oriflammes glorieuses, fabuleuse sous tous les aspects, enfermée dans une enveloppe ellipsoïdale d'air parfumé cousue d'un demi-million de ballons-cierges odoriférants. Central estima qu'une ostentation aussi manifeste risquait de produire une impression discordante, excessivement festive sur l'émissaire chelgrien Quilan. Il dépêcha donc un module habitable sans marques particulières – mais élégant tout de même –, à la rencontre de l'ancien vaisseau de guerre *La résistance forme le caractère*.

Le comité d'accueil se composait d'un des avatars de Central maigres à la peau argentée, du drone E.H. Tersono, du Homomdan Kabe Ischloear et d'une femelle humaine représentant le Conseil d'administration de l'orbitale, Estray Lassils, qui avait l'air âgée et l'était réellement. Ses longs cheveux blancs étaient temporairement rassemblés en un chignon, son visage très basané était crevassé de rides ; malgré son âge, elle était grande et mince et se tenait très droite. Elle portait une stricte robe noire habillée qu'ornait une simple broche. Ses yeux brillaient, et Kabe eut l'impression que nombre des sillons de son visage étaient à mettre au compte du sourire. Il la trouva sympathique, et – vu que le Conseil avait été élu par la population des humains et des drones de l'orbitale et que le Conseil lui-même l'avait dûment choisie pour le représenter –, il conclut que tout le monde devait l'être aussi.

— Central, dit Estray Lassils d'une voix enjouée, votre peau a l'air plus mate que d'habitude.

L'avatar de l'orbitale portait un pantalon blanc et une veste moulante sur son corps argenté, ce qui, songea Kabe, semblait effectivement en atténuer la réflectance habituelle.

La créature hocha la tête.

— Certaines tribus chelgriennes primitives entretenaient jadis des croyances superstitieuses à propos des miroirs.

Sa voix de basse était incongrue, ses volumineux yeux noirs cillaient. Estray Lassils se surprit à regarder un couple de minuscules images de sa personne dans les paupières de l'avatar, que ce dernier avait rendues intégralement réfléchissantes.

— Et je me suis dit, pour plus de sûreté...

— Je vois.

— Et comment se portent les membres du Conseil, mademoiselle Lassils ? s'enquit le drone Tersono.

Il semblait à tout le moins plus réfléchissant que de coutume, grâce au poli parfait de sa peau en porcelaine rose et de son armature en lumipierre ajourée.

La femme haussa les épaules.

— Comme d'habitude. Il y a deux mois que je ne les ai pas vus. La prochaine réunion se tiendra...

Elle prit un air pensif.

— Dans dix jours, compléta sa broche.

— Merci, domotique. Vous voilà renseigné, dit-elle en hochant la tête à l'adresse du drone.

Le Conseil d'administration était censé être la plus haute instance représentative des habitants de l'orbitale dans leurs rapports avec Central ; il s'agissait plutôt d'une charge symbolique, puisque chaque individu pouvait s'adresser directement à Central quand il le voulait, mais, comme cela impliquait la possibilité théorique – si infime fût-elle – qu'un Central malveillant ou dérangé oppose tous les individus d'une orbitale les uns aux autres pour mener à bien quelque entreprise néfaste de nature non précisée, on trouvait d'ordinaire raisonnable d'avoir aussi une instance conventionnellement élue et déléguée. Ce qui signifiait également qu'on fournissait aux visiteurs originaires de sociétés plus autocratiques ou plus hiérarchisées une personne qu'ils

pouvaient identifier comme représentant officiel de la population tout entière.

Si Kabe avait trouvé Estray Lassils sympathique, c'était, au premier chef, malgré le fait qu'elle assurait ainsi une fonction protocolaire sans aucun doute très importante – ne représentait-elle pas après tout près de cinquante milliards d'individus ? – parce qu'elle avait, sur un coup de tête, semblait-il, emmené avec elle une de ses nièces, une enfant de six ans appelée Chomba.

Blonde et mince, elle était tranquillement assise sur le rebord capitonné de la piscine au centre du salon circulaire principal du module habitable qui fonçait à la rencontre du *La résistance forme le caractère* encore en phase de décélération. Elle portait un short violet sombre et une veste flottante d'un jaune cru. Elle laissait pendre ses pieds au-dessus de l'eau, où des poissons rouges longilignes nageaient au milieu de rochers et de bancs de gravier ingénieusement disposés. Ils épiaient les orteils remuants de la fillette avec une salace curiosité et se rapprochaient progressivement.

Les autres passagers se tenaient – ou flottaient, dans le cas de Tersono –, devant la section antérieure de l'écran du salon. L'écran faisait le tour complet de la paroi circulaire du salon, si bien que, lorsqu'il était activé, vous aviez l'impression de traverser l'espace debout sur un grand disque avec un autre disque suspendu au-dessus de votre tête (le plafond pouvait servir d'écran lui aussi, tout comme le plancher, bien que certaines personnes trouvent l'effet dérangeant).

La portion la plus haute et la plus profonde de l'écran affichait la vue droit devant le module. Kabe y jetait un coup d'œil de temps en temps, mais on n'y voyait que le champ stellaire, avec un cercle rouge, clignotant lentement, qui indiquait la direction prise par le vaisseau. Deux larges bandes de l'orbitale Masag' traversaient l'écran verticalement et une importante configuration orageuse de nuages tourbillonnants était visible sur une plaque à dominante océanique, mais Kabe était plus distrait par la sinueuse progression des poissons et par l'enfant humaine.

La vie dans une société où les gens atteignaient communément quatre siècles et produisaient en moyenne un peu plus d'un enfant chacun avait pour conséquence, entre autres, qu'il n'y avait pas beaucoup de jeunes et que – comme ces enfants avaient tendance à s'isoler au sein de leurs propres groupes de pairs plutôt que de se répartir dans toute la société – , ils donnaient l'impression d'être encore moins nombreux qu'ils l'étaient en réalité. Dans certains milieux, on estimait que toute l'attitude civilisationnelle de la culture résultait du fait que chaque individu de la société avait été dans son enfance gâté profondément, exhaustivement et imaginativement par presque tous les membres de son entourage.

— Pas de danger, dit l'enfant à Kabe lorsqu'elle remarqua qu'il la regardait. Ils ne mordent pas.

Et de désigner du menton les poissons qui évoluaient lentement.

— Tu en es sûre ?

Kabe s'assit en trèfle pour rapprocher sa tête de celle de la fillette. Apparemment fascinée, elle observa cette manœuvre avec de grands yeux ; toutefois, elle se retint de la commenter.

— Oui, dit-elle. Ils ne mangent pas de viande.

— Mais tu as des petits orteils très succulents, dit Kabe.

Il voulait plaisanter, mais il craignit immédiatement de l'avoir effrayée.

Elle fronça brièvement les sourcils, puis se plia en deux et lui demanda en riant :

— Vous ne mangez pas les gens, non ?

— Non, uniquement si j'ai grand-faim, l'informa gravement Kabe, qui se maudit en silence une fois de plus.

Il commençait à se rappeler pourquoi il n'avait jamais très bien réussi avec les enfants de sa propre espèce.

Elle sembla hésiter à interpréter sa réplique, puis – après un de ces regards absents auxquels on s'habitue chez les gens qui consultent un lacis neural ou un autre type d'implant –, elle sourit.

— Vous êtes végétariens, vous autres Homomdans. Je viens de le vérifier.

— Oh ! fit-il, surpris. Tu as un implant neural ?

Il avait cru comprendre que les enfants n'en possédaient pas habituellement ; ils avaient en général des jouets ou des avatars de compagnie qui en tenaient le rôle. Recevoir son premier implant était, dans certains secteurs de la Culture, ce qui se rapprochait le plus d'un rite d'initiation associé au passage à l'âge adulte. Une autre tradition consistait à passer en douceur du jouet en peluche parlant à un élégant petit terminal en forme de stylo, de broche ou de bouton de manchette par l'intermédiaire d'autres dispositifs de moins en moins enfantins.

— Oui, j'ai un lacis, dit-elle fièrement. Je l'ai demandé.

— Elle vous embête ? dit Estray Lassils en venant se poster au bord de la piscine.

La fillette hocha la tête.

— Bien au-delà du seuil traditionnel auquel ou avant lequel tout enfant raisonnable se serait arrêté, dit-elle d'une voix bourrue probablement censée imiter celle d'un homme.

— Chomba cherche à redéfinir le terme « précoce », expliqua Estray Lassils à Kabe tout en ébouriffant les courtes boucles blondes de la fillette. Avec un succès considérable, jusqu'ici.

Chomba se déroba sous la main de Lassils en maugréant. Ses pieds agitèrent bruyamment l'eau, obligeant les poissons à tourner plus loin d'elle.

— J'espère que tu as dit bonjour comme il faut à l'ambassadeur Kabe Ischloear, dit Lassils à l'enfant. Tu étais drôlement timide quand je t'ai présentée tout à l'heure. Ça ne te ressemble pas.

La fillette poussa un soupir théâtral, se leva, et, les pieds dans l'eau, tendit une petite main pour serrer le massif battoir que Kabe lui offrait. Elle s'inclina et déclara :

— Ar Kabe Ischloear, je suis Masag'-Sintriersa Chomba Lassils dam Palacope, comment allez-vous ?

— Je vais bien, dit Kabe en inclinant la tête. Comment allez-vous, Chomba ?

— Comme ça lui plaît, en général, assura la femelle plus âgée. Chomba roula les yeux.

— Si je ne me trompe pas, dit Kabe à la fillette, ta précocité n'est pas encore arrivée au stade du choix d'un nom médian.

L'enfant lui adressa ce qui était probablement un sourire espiègle. Kabe se demanda s'il n'avait pas employé trop de mots compliqués.

— Elle nous informe que si, expliqua Lassils en toisant la fillette d'un œil sévère. Simplement, elle ne nous dit pas encore ce qu'elle a choisi.

Chomba leva le nez en l'air et détourna le regard d'un air narquois. Puis elle fit un grand sourire à Kabe et s'enquit :

— Vous avez des enfants, ambassadeur ?

— Hélas, non.

— Alors, vous êtes tout seul, ici ?

— Oui.

— Vous ne vous sentez pas trop seul ?

— Chomba ! la gronda doucement Estray Lassils.

— Il n'y a pas de mal à me poser la question. Non, je ne me sens pas seul, Chomba. Je connais trop de gens pour connaître la solitude. Et j'ai tellement de choses à faire.

— Vous faites quoi ?

— J'étudie, j'apprends et j'écris des rapports.

— Quoi ? Sur nous ?

— Oui. J'essaie depuis de longues années de comprendre les humains et, peut-être, par là, les gens en général.

Il leva les mains et tenta de produire un sourire.

— Cette quête se poursuit. J'écris des articles, des essais et des textes en prose ou en vers que j'envoie sur mon monde d'origine, là où je le peux et où mes modestes talents le permettent, afin d'expliquer plus en profondeur la Culture et son peuple à mes congénères. Bien sûr, nos deux sociétés savent tout l'une sur l'autre en termes de données brutes, mais un certain degré d'interprétation est parfois nécessaire pour extraire du sens de telles informations. Je m'efforce de fournir cet éclairage personnel.

— Mais ce n'est pas drôle, d'être entouré par nous ?

— Vous n'avez qu'à dire quand vous commencez à en avoir assez, ambassadeur, s'excusa Estray Lassils.

— Elle ne fait rien de mal. Parfois, c'est drôle, Chomba, parfois c'est déconcertant, parfois, ça donne de grandes satisfactions.

— Mais nous sommes complètement différents, non ? Nous avons deux jambes. Vous en avez trois. Ils ne vous manquent pas, les autres Homomdans ?

— Non, à une exception près.

— C'est qui ?

— Quelqu'un que j'ai aimé. Malheureusement, elle ne m'aimait pas.

— C'est pour ça que vous êtes venu ici ?

— Chomba...

— Peut-être, Chomba. L'éloignement et la différence ont le pouvoir de guérir. Ici, au moins, entouré d'humains, je ne risque jamais de voir quelqu'un avec qui je pourrais la confondre, ne serait-ce qu'un instant.

— Ça alors ! Vous deviez être drôlement amoureux !

— Je suppose que oui.

— Nous y sommes, dit l'avatar de Central.

La créature pivota pour voir l'arrière du salon. Sur le mur-écran incurvé, le cylindre trapu du *La résistance forme le caractère* fendait doucement l'obscurité, la proue la première. Le complexe de champs du vaisseau devint visible un court instant, couches de gaze que le module sembla pénétrer en rejoignant sa volumineuse cible.

Le module recula, se dirigeant vers les logements situés à l'avant de l'ex-engin de guerre, sur la coque duquel de petites lumières dessinaient un rectangle. Les deux vaisseaux s'abouchèrent dans un impact presque imperceptible. Kabe observa l'eau de la piscine au moment de la jonction : elle ne se rida même pas. L'avatar gravit les marches qui conduisaient à l'arrière du salon ; le drone flottait juste derrière son épaule gauche. La vue postérieure disparut pour montrer les larges portes arrière du module.

— Sèche-toi les pieds, dit Estray Lassils à sa nièce.

— Pourquoi ?

Les portes du module s'ouvrirent comme deux mâchoires pour révéler un vestibule bordé de plantes et un Chelgrien de haute stature portant la robe sévère d'un ordre religieux. À ses côtés flottait une sorte de grand plateau où reposaient deux modestes bagages.

— Major Quilan, dit l'avatar à la peau argentée en s'avancant avec une courbette. Je représente le Central de Masaq'. Soyez le bienvenu.

— Merci, dit le Chelgrien.

Kabe perçut une vague odeur piquante lorsque les atmosphères du module et du vaisseau se mélangèrent.

On fit les présentations. Le Chelgrien semblait courtois, mais réservé, estima Kabe. Il parlait marain au moins aussi bien que Ziller – et avec le même accent – et, comme Ziller, il avait effectivement appris la langue plutôt que choisi de s'en remettre à un dispositif d'interprétation.

La dernière à être présentée fut Chomba, qui récita au Chelgrien son nom presque complet, plongea la main dans une poche de sa veste et offrit au mâle un petit bouquet de fleurs.

— Elles viennent de notre jardin, expliqua-t-elle. Excusez-moi si elles sont un peu fripées, mais elles étaient dans ma poche. Faites pas attention à ça, c'est rien que de la terre. Vous voulez voir des poissons ?

— Major, nous sommes tellement heureux que vous ayez pu venir, dit le drone Tersono en se coulant entre le Chelgrien et l'enfant. Je sais que je ne parle pas seulement au nom de tous les gens ici présents, mais au nom de tous les habitants de l'orbitale Masaq' lorsque je dis que nous sommes véritablement honorés de recevoir votre visite.

Kabe crut que le major Quilan aurait là l'occasion de mentionner Ziller, s'il était d'humeur à écorner cette image de politesse peu réaliste, mais le mâle se contenta de sourire.

Chomba foudroyait le drone du regard. Gêné par le corps de la machine, Quilan inclina la tête pour observer Chomba tandis que Tersono, incurvant un champ bleu-rose en direction des épaules du Chelgrien, l'invita à s'avancer. La plate-forme flottante qui transportait les bagages de Quilan le suivit dans le module ; les portes se refermèrent et redevinrent un écran.

— Maintenant, dit le drone, nous sommes tous ici pour vous souhaiter la bienvenue, manifestement, mais aussi pour vous faire savoir que nous sommes à votre entière disposition pour toute la durée de votre séjour, si long puisse-t-il être.

— Moi pas, j'ai des trucs à faire.

— Ah ah ah ah ! dit le drone. Bon, tous ceux d'entre nous qui sont adultes, en tout cas. Dites-moi, comment s'est passé votre voyage ? Bien, j'espère.

— Exactement.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Ils se disposèrent sur quelques sofas tandis que le module démarrait. Chomba retourna se tremper les pieds dans la piscine. Derrière, le *La résistance forme le caractère* virevolta comme un dauphin, se réduisit à un simple point puis disparut.

Kabe réfléchissait aux différences entre Quilan et Ziller. C'étaient les deux seuls Chelgriens qu'il ait jamais rencontrés face à face, bien qu'il se soit engagé à étudier leur espèce depuis que Tersono avait demandé sa collaboration lors du récital sur la nef *Soliton*. Il savait que le major était plus jeune que le compositeur, et il le trouvait plus maigre et en meilleure forme physique. Sa fourrure marron clair avait un aspect lustré, son corps était plus musclé. Malgré tout, les soucis semblaient avoir laissé plus de marques autour de ses grands yeux noirs et de son large nez. Ce n'était peut-être pas si surprenant que cela. Kabe savait beaucoup de choses sur le major Quilan.

Le Chelgrien se tourna vers lui.

— Êtes-vous le représentant officiel des Homomdans sur Masaq', Ar Ischloear ? demanda-t-il.

— Non, major, commença Kabe.

— Ar Ischloear est ici sur la requête de Contact, précisa Tersono.

— Ils m'ont prié de vous servir d'accompagnateur, dit Kabe au Chelgrien. Comme je suis honteusement faible devant pareille flatterie, j'ai immédiatement accepté, alors même que je n'ai pas de véritable formation de diplomate. À dire vrai, je suis plutôt un croisement entre un journaliste, un touriste et un étudiant qu'autre chose. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous le révéler maintenant. C'est simplement au cas où je commettrais une affreuse entorse au protocole. Si la chose se produisait, je ne voudrais pas que cela rejaillisse sur mes hôtes, dit Kabe en désignant d'un signe de tête le drone Tersono, qui acquiesça sèchement d'un léger mouvement de bascule.

— Y a-t-il beaucoup de Homomdans sur Masaq' ? demanda Quilan.

— Je suis le seul, affirma Kabe.

Le major Quilan hocha lentement la tête.

— C'est à moi qu'échoit la tâche de représenter le citoyen moyen, major, dit Estray Lassils. Ar Ischloear n'est pas représentatif. Il a toutefois beaucoup de charme.

Elle sourit à Kabe, qui se rendit compte qu'il n'avait jamais trouvé d'équivalent gestuel pour exprimer l'humilité.

— Je crois, poursuivit la femme, que nous avons probablement demandé à Kabe de nous aider à vous accueillir afin de prouver que les habitants de Masaq' ne sont pas affreux au point d'effaroucher tous leurs invités non humains.

— Mahrai Ziller a certainement trouvé votre hospitalité irrésistible, dit Quilan.

— Le Cr Ziller continue de nous honorer de sa présence, convint Tersono, dont le champ aural semblait très rose par contraste avec la surface crème du sofa sur lequel il reposait. Notre Central fait preuve d'une grande modestie en ne célébrant pas sur-le-champ les nombreuses vertus de l'orbitale Masaq', mais permettez-moi de vous assurer que c'est le site de délices presque innombrables. Son Grand...

— Je présume que Mahrai Ziller sait que je suis ici, dit doucement Quilan en regardant le drone, puis l'avatar.

La créature à la peau argentée hocha la tête.

— Il a été en permanence informé de vos mouvements. Malheureusement, il n'est pas ici pour vous accueillir en personne.

— Je ne m'y attendais pas tellement, rétorqua Quilan.

— Ar Ischloear est l'un des meilleurs amis du Cr Ziller, expliqua Tersono. Je suis sûr que, le moment venu, vous trouverez tous les trois nombre de sujets de conversation.

— Je crois pouvoir affirmer sans risque d'erreur que je suis le meilleur ami homomdan qu'il ait sur Masaq', renchérit Kabe.

— Je crois comprendre que votre propre relation avec le Cr Ziller remonte à encore plus loin, major, intervint Lassils. Jusqu'à l'école primaire, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Quilan. Toutefois, nous ne nous sommes plus revus et ne nous sommes plus parlé depuis cette époque. Nous sommes plus des anciens amis que des amis de longue date. Comment se porte notre génie absent, ambassadeur ?

— Il se porte bien, dit Kabe. Il n'arrête pas d'écrire.

— Aurait-il le mal du pays ? demanda le Chelgrien avec une infime ébauche de sourire sur son faciès massif.

— Il prétendrait le contraire, répondit Kabe, bien que je croie avoir détecté dans sa production musicale de ces dernières années un certain retour plaintif aux thèmes traditionnels du folklore chelgrien dont le développement sériel suggérerait une résolution finale.

Du coin de l'œil, Kabe vit le champ aural de Tersono rougir de plaisir en entendant ce discours.

— Bien qu'évidemment il se peut que cela ne signifie rien, ajouta-t-il.

Le champ du drone repassa au bleu glacial.

— Vous êtes un de ses admirateurs, je présume, ambassadeur, dit le Chelgrien.

— Oh, je crois que nous en sommes tous, assura vivement Tersono. Je...

— Moi pas.

— Chom, dit Lassils.

— La charmante enfant trouve peut-être que la musique du maestro est encore hors de sa portée, suggéra le drone.

Kabe entrevit un mince champ violet qui s'aplatit et se dissipa en direction de la fillette assise au bord de la piscine. Il vit bouger les lèvres de Chomba, mais il soupçonna Tersono d'avoir projeté une sorte d'écran entre elle et le reste du groupe. Il pouvait tout juste saisir qu'elle avait parlé, sans pouvoir deviner la teneur de ses propos. Chomba elle-même n'avait rien remarqué ou n'en avait cure. Elle se concentrait sur les poissons.

— Je me considère comme l'un des plus fervents aficionados du Cr Ziller, disait le drone d'une voix sonore. J'ai vu Mlle Estray Lassils applaudir bruyamment lors de plusieurs concerts et récitals du Cr Ziller et je sais que Central se fait toujours un plaisir de rappeler de temps en temps à toutes les orbitales

voisines que votre compatriote a choisi la nôtre comme seconde patrie de préférence à toute autre. Nous tremblons tous par anticipation à la perspective d'entendre la toute dernière symphonie du Cr Ziller dans quelques semaines. Je suis absolument certain qu'elle sera splendide.

Quilan opina. Il leva les mains.

— Bon, comme vous l'avez certainement deviné, on m'a demandé d'essayer de persuader Mahrai Ziller de retourner sur Chel, dit-il en jetant un regard à la ronde mais en s'arrêtant sur Kabe. La tâche ne sera pas facile, je ne nourris pas d'illusions là-dessus. Ar Ischloear...

— Appelez-moi Kabe, je vous en prie.

— Eh bien, Kabe, à votre avis, ai-je raison de croire que cela va être une lutte de tous les instants ?

Kabe réfléchit.

— Je ne peux m'imaginer, commença Tersono, que le Cr Ziller songe vraiment à laisser passer sa chance de rencontrer le premier Chelgrien...

— Je pense que vous avez absolument raison, major Quilan, dit Kabe.

— ... qui débarque...

— Appelez-moi Quil, je vous en prie.

— ... sur Masaq' depuis...

— Franchement, Quil, ils vous ont donné un sale boulot.

— ... tant d'années.

— C'est exactement ce que j'ai pensé.

~ *Ça va ?*

~ Oui. Merci de demander.

~ *Il n'y a pas de quoi*, émit Huyler en prenant la voix grave de l'avatar de Central. *De toute façon, j'étais presque trop occupé à noter des trucs pour faire des commentaires.*

~ Finalement, ce n'était pas vraiment nécessaire.

Ils craignaient que Quilan ne soit dépassé par la cérémonie d'accueil, soit accidentellement, soit volontairement.

Son bref lapsus lorsqu'ils étaient montés pour la première fois à bord du *La résistance forme le caractère* et qu'il avait formulé tout haut sa réponse à une pensée émise par Huyler les

avait rendus prudents. Ils étaient donc convenus que, pour la première partie au moins de la réception de Quilan, Huyler resterait en coulisse et garderait le silence jusqu'à ce qu'il repère un détail inquiétant sur lequel il se sentirait obligé d'attirer l'attention de Quilan.

~ Alors, Huyler, vous avez découvert quelque chose d'intéressant ?

~ *Vous trouvez pas que c'est une sorte de ménagerie ? Il n'y a qu'un seul humain, là-dedans.*

~ Et l'enfant ?

~ *D'accord, plus un enfant. Si c'en est bien un.*

~ On ne va pas devenir paranos, Huyler.

~ *Faut pas tomber dans l'autosatisfaction non plus, Quil. De toute façon, on dirait qu'ils essaient de faire du charme au lieu de rouler les mécaniques.*

~ En un certain sens, Estray Lassils est Présidente du Monde. Et l'avatar à la peau argentée est sous le contrôle direct du dieu qui a le pouvoir de vie et de mort sur l'orbitale et tous les gens qui y résident.

~ *Oui, et, en un certain sens, cette femme est un prête-nom temporaire sans pouvoir et l'avatar n'est qu'une marionnette.*

~ Et le drone, et le Homomdan ?

~ *La machine prétend être de Contact, ce qui peut très bien vouloir dire qu'elle est de Circonstances spéciales. Le gros type à trois pattes semble authentique, alors je lui donnerais le bénéfice du doute pour l'instant ; s'ils trouvent qu'il fait un bon accompagnateur, c'est probablement parce qu'il a plus de jambes que ce à quoi ils sont habitués. Il a trois jambes, on en a trois en comptant le membre médian ; ça pourrait être aussi simple que ça.*

~ Je suppose.

~ *Aucune importance, nous sommes sur les lieux.*

~ Absolument. Et des « lieux » plutôt impressionnants, non ?

~ *Ça ira, je suppose.*

Quilan se permit un mince sourire. Il s'appuya sur la main courante et regarda autour de lui. Le fleuve s'étirait jusqu'à l'horizon, avec le vide de chaque côté.

Le Grand Fleuve de Masaq' était une boucle d'eau unique et ininterrompue qui ceignait l'orbitale et coulait lentement grâce à la seule force de Coriolis de ce gigantesque monde en rotation.

Alimenté par des affluents et des torrents de montagne tout au long de son cours, le Fleuve voyait son débit réduit par l'évaporation quand il traversait des déserts, était drainé par des cascades de trop-plein et les eaux de ruissellement au profit de mers, de marécages et de réseaux d'irrigation et absorbé par des lacs géants, de vastes océans, des systèmes hydrographiques et des réseaux de canaux à l'échelle des continents pour réapparaître via de grandioses estuaires inversés qui finissaient par reconstituer un cours d'eau unique.

Sans trêve, il circulait dans des labyrinthes de cavernes, creusées sous des continents exhaussés, dont les profondeurs étaient sporadiquement éclairées par des abîmes vertigineux et des tranchées descendant jusqu'aux racines des montagnes. Il traversait la série lentement décroissante des topographies de plaques non encore formées à l'intérieur de tunnels transparents donnant sur des paysages en cours de moulage et d'impression par les volcanologies artificielles des techniques de terraformation propres aux orbitales.

Disparaissant sous les monts Séparateurs, il coulait dans d'immenses dédales liquides suspendus sous ces remparts creux et s'étalait d'un horizon à l'autre sur toute la largeur de plaines qu'il inondait parfois des saisons entières, avant de franchir de tortueux canyons profonds de plusieurs kilomètres et longs de plusieurs milliers. Il gelait d'un bout à l'autre d'un continent pendant l'aphélie de l'orbitale ou au cours des hivers locaux produits par le réglage en faisceau dispersé des lentilles solaires d'un groupe de plaques.

Il traversait par douzaines des cités étroitement délimitées ou des conurbations luxuriantes et – lorsqu'il atteignait des plaques comme Osinorsi, dont le niveau moyen était très en dessous de l'altitude constante de son cours –, le fleuve était transporté au-dessus des plaines, des savanes, des déserts ou des marécages sur des massifs simples ou jumelés qui dominaient le sol environnant de plusieurs centaines ou milliers de mètres, lambeaux de terre surélevés couronnés de nuages,

ourlés de chutes, jonchés de végétation grimpante et de villes verticales, troués de cavernes et de tunnels et – comme ici – pourvus d’arches élancées, ingénieusement sculptées, qui changeaient les massifs monumentaux en une image plus précise de leur vraie nature : de vastes aqueducs portant un cours d’eau long de dix millions de kilomètres.

Le parapet du massif, à quelques kilomètres seulement des falaises et des plaines qui marquaient le début de Xaravve, était une berge gazonnée, semée de fleurs, de moins de dix mètres de largeur. Depuis son poste d’observation sur le haut gaillard de la nef d’apparat *Bariatricist*, le regard de Quilan traversait des volutes de nuages pour plonger jusqu’aux collines ondulantes et aux fleuves sinueux qui déroulaient leurs méandres dans les forêts brumeuses à deux kilomètres en contrebas.

On lui avait demandé s’il voulait se rendre directement à la demeure qu’on lui avait réservée, ou s’il aimerait avoir un aperçu du Grand Fleuve de Masaq’ et visiter une de ses fameuses nefs, où l’on avait organisé une petite réception. Il avait répondu qu’il serait heureux d’accepter leur aimable proposition. L’avatar de Central avait pris un air de tranquille satisfaction ; le drone Tersono avait littéralement rayonné en rose approbateur.

Le module s’était doucement laissé tomber vers l’atmosphère de l’orbitale. Au plafond de l’engin, devenu lui aussi un écran, l’arc du secteur antipode vespéral et nocturne de l’orbitale s’élançait dans le ciel tandis que le vaisseau s’immergeait dans l’air matinal, en lent réchauffement, au-dessus de la plaque Osinorsi. Le module avait infléchi sa trajectoire au-dessus de l’extrémité du massif central en S démesurément étiré qui portait le fleuve au-dessus de la plaque en contrebas. Le rendez-vous avec le *Bariatricist* eut lieu près de la frontière de Xaravve.

La nef avait près de quatre cents mètres de long, soit deux fois plus que la largeur du fleuve ; c’était un vaisseau de haut bord, ventru, chargé de ponts superposés et piqueté de mâts, certains portant des voiles richement décorées, la plupart arborant drapeaux et oriflammes.

Quilan avait aperçu beaucoup de gens, bien que la nef fût à peine bondée.

— Toute cette foule, ce n'est pas pour moi, n'est-ce pas ? avait-il demandé à Tersono lorsque le module, la poupe la première, s'était approché d'un des demi-ponts de la nef.

— Eh bien..., avait dit le drone d'un ton peu convaincant, non. Auriez-vous préféré un vaisseau privé ?

— Non, je me posais des questions, c'est tout.

— Diverses autres réceptions et fêtes et des événements variés se déroulent en ce moment même sur la nef, lui avait dit l'avatar. En outre, il y a déjà plusieurs centaines de personnes qui résident sur le vaisseau temporairement ou en permanence.

— Combien de personnes se sont déplacées pour me voir ?

— Environ soixante-dix, avait indiqué l'avatar.

— Major Quilan, avait dit le drone, si vous avez changé d'avis...

— Non, je...

— Major, puis-je me permettre une suggestion ? avait demandé Estray Lassils.

— Je vous en prie.

Le module s'était donc placé de façon que Quilan puisse sortir directement sur le haut gaillard de la nef ; Estray Lassils avait débarqué au même moment et lui avait indiqué la marche à suivre ; elle était restée en arrière tandis qu'il traversait une sorte de portique, se frayait un chemin dans une surprise-partie plutôt tumultueuse et aboutissait finalement sur l'un des ponts en renforcement qui donnaient sur la proue du vaisseau.

Il y avait là quelques humains, en couples pour la plupart. Il s'était rappelé une journée chaude et brumeuse sur un bateau bien plus petit sur un fleuve large mais infiniment moindre, à des années-lumière de là, à présent ; et le contact de sa peau, son odeur, le poids de sa main sur son épaule...

Les humains l'avaient regardé avec curiosité, mais l'avaient laissé tranquille. Il avait contemplé le panorama au-dehors. La journée était lumineuse, mais fraîche. Sous lui coulait le fleuve grandiose et roulait le vaste monde sidérant, et l'un et l'autre l'entraînaient dans leurs cours et course.

8

LA RETRAITE À CADRACET

Au bout d'un moment, il se détourna du paysage.

Écarlate, la respiration heurtée, Estray Lassils sortait de la bruyante surprise-partie où elle venait de terminer une danse. Elle l'accompagna vers la section de la nef réservée à son accueil.

— Vous êtes sûr de vouloir rencontrer tous ces gens, major ? demanda-t-elle.

— Sûr et certain, merci.

— Eh bien, ne vous gênez pas pour dire quand vous aurez envie de partir. Nous ne vous en tiendrons pas rigueur. Je me suis un peu renseignée sur votre ordre. Vous donnez l'impression d'être très, euh... ascétiques, et semi-trappistes. Je suis sûre que nous comprendrions tous que vous trouviez lassants nos bavardages inarticulés.

~ Je me demande jusqu'où ils ont réussi à pousser leurs recherches.

— Je suis sûr que je survivrai.

— Tant mieux pour vous, major. Je suis censée être habituée à ce genre de choses, mais il m'arrive quand même de trouver ça sacrément ennuyeux. Il n'empêche que les réceptions et les fêtes sont pan-culturelles, nous dit-on. Je n'ai jamais très bien su si je devais être rassurée ou consternée par cette particularité.

— Je suppose que les deux attitudes sont justifiées, selon l'humeur du moment.

~ Bien dit, fiston. Je crois que je vais repasser en coulisse. Concentrez-vous sur elle ; elle est louche, je le sens.

— Major Quilan, j'espère que vous appréciez à quel point nous regrettons ce qui est arrivé à vos compatriotes, dit la femme en regardant ses propres pieds avant de lever les yeux

vers lui. Il se peut que vous soyez déjà copieusement écoeuré d'entendre ce discours, auquel cas je ne peux que m'en excuser aussi, mais il y a des moments où l'on se sent carrément obligé de dire quelque chose.

Elle laissa son regard plonger dans la brume des lointains et poursuivit :

— La guerre était notre faute. Nous proposerons tous les dédommagements et toutes les réparations que nous pourrons, mais, pour autant que cela ait un sens – et je me rends compte que cela ne semble pas en avoir beaucoup –, nous nous excusons, dit-elle avec un petit geste de ses vieilles mains ridées. Je crois que nous avons tous l'intime conviction d'avoir une dette particulière envers vous et votre peuple.

Elle baissa les yeux sur ses pieds encore une fois, puis son regard rencontra à nouveau le sien.

— N'hésitez pas à nous le rappeler.

— Je vous remercie. J'apprécie vos condoléances, et votre proposition. Je n'ai pas fait mystère de ma mission.

Elle plissa les yeux, puis hasarda un mince sourire.

— Oui. Nous verrons ce que nous pouvons faire. Vous n'êtes pas trop pressé, j'espère, major.

— Pas trop.

Elle hocha la tête et continua d'avancer. D'un ton plus enjoué, elle ajouta :

— J'espère que vous aimez la maison que Central vous a préparée, major.

— Comme vous l'avez dit, mon ordre n'est réputé ni pour son laisser-aller ni pour son luxe. Je suis sûr que vous m'avez gâté au-delà de mes besoins.

— Probablement, j'imagine. N'hésitez pas à nous informer si vous voulez qu'on vous apporte quelque chose, ou qu'on vous retire quelque chose, si vous voyez ce que je veux dire.

— Je présume que cette maison ne jouxte pas celle de Mahrai Ziller.

— Elle n'est même pas sur la plaque voisine, assura la femme en riant. Vous êtes à deux plaques de lui. Mais on me signale que la maison jouit d'une très belle vue et d'un accès sous plaque privé.

Elle le regarda en plissant les yeux.

— Vous comprenez tout cela ? La terminologie, je veux dire.

Il sourit poliment.

— Je me suis documenté, mademoiselle Lassils.

— Oui, bien sûr. Bon, dites-nous seulement quelle sorte de terminal ou de dispositif équivalent vous voulez utiliser. Si vous avez apporté votre propre communicateur, de quelque nature qu'il soit, je suis sûre que Central pourra vous connecter, sinon, il est certainement prêt à mettre à votre disposition un avatar ou un autre familier, ou... bon, c'est votre affaire. Que préféreriez-vous ?

— Je crois qu'un de vos stylos-terminaux standard suffirait.

— Major, je soupçonne fortement qu'il y en aura un à votre disposition dès que vous serez chez vous. Ah-ah !

Ils approchaient d'un large pont supérieur, parsemé d'invités, sporadiquement garni de meubles en bois et en partie couvert par des auvents de toile.

— Et ce sera peut-être plus agréable à découvrir que ceci : un tas de gens qui meurent d'envie de vous casser les oreilles. N'oubliez pas que vous pouvez décrocher à tout moment.

~ *Amen.*

Toute l'assistance se tourna vers lui.

~ *Il nous faut descendre dans l'arène, major.*

Il y avait effectivement environ soixante-dix personnes qui désiraient le rencontrer, dont trois membres du Conseil d'administration – Estray Lassils les reconnut, les apostropha, puis alla conférer avec eux aussi rapidement que les convenances le permettaient –, divers érudits, professeurs d'université pour la plupart, versés dans les études chelgriennes ou dont la spécialité incluait le préfixe *xéno*, et une poignée d'autres non-humains d'aucune espèce dont Quilan ait jamais entendu parler, qui se lovaient, flottaient, se tenaient en équilibre ou s'étaient étalés sur le pont, les tables et les canapés.

La situation était compliquée par diverses autres créatures non humaines que Quilan aurait pu – l'avatar excepté – facilement prendre pour d'autres étrangers pensants, mais qui se révélèrent n'être que des animaux de compagnie. Cette

population s'ajoutait à une variété ahurissante d'autres humains dotés de titres qui n'étaient pas des titres et de profils d'emploi qui n'avaient rien à voir avec le travail.

~ *Transcriptioniste mimétique intraculturel ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?*

~ Aucune idée. Supposons le pire. Classons-le sous « reporter ».

L'avatar du Central les avait tous présentés : les non-humains, les humains et les drones, qui semblaient vraiment être traités comme des citoyens à part entière et d'authentiques personnes. Quilan hochait la tête, souriait, hochait la tête encore ou serrait des mains et faisait tous les autres gestes qui semblaient appropriés.

~ *Je suppose que ce phénomène à la peau métallisée est le mieux placé pour jouer les maîtres de cérémonie avec tous ces gens. Il les connaît tous. Et il les connaît tous intimement, en plus ; il connaît leurs faiblesses, leurs goûts et leurs phobies, tout.*

~ Ce n'est pas ce qu'on nous a dit.

~ *Oh, oui ; il sait seulement comment vous vous appelez et que vous êtes quelque part à l'intérieur de sa juridiction. C'est ce qu'on dit. Il ne sait que ce que vous voulez qu'il sache. Hé ! Vous ne trouvez pas ça un peu dur à avaler ?*

Quilan ne savait pas jusqu'à quel point le Central d'une orbitale de la Culture espionnait ses habitants. Cela n'avait pas vraiment d'importance. Réflexion faite, il se rendit compte qu'il savait en fait pas mal de choses sur pareils avatars, et que ce que Huyler avait dit de leurs aptitudes sociales était parfaitement exact. Infatigables, infiniment sympathiques, dotés d'une mémoire parfaite et de ce qui semblait être une aptitude télépathique à deviner exactement qui s'entendrait avec qui, il était compréhensible que leur présence fût jugée indispensable lors de tout rassemblement convivial dépassant un certain effectif.

~ *Avec un de ces machins métallisés et un implant, les gens d'ici ne sont probablement jamais obligés de se rappeler le nom de qui que ce soit.*

~ Je me demande s'il ne leur arrive pas d'oublier le leur.

Quilan bavarda – prudemment – avec beaucoup de gens et grignota d'une table du généreux buffet à l'autre. Toute la nourriture était présentée sur des plaques et des plateaux repérés par des icônes pour indiquer ce qui convenait aux différentes espèces.

À un moment, il leva les yeux et s'aperçut qu'ils avaient quitté le colossal aqueduc et traversaient une vaste plaine verdoyante ponctuée par ce qui ressemblait à des armatures de tentes prodigieusement hautes.

~ *Des bosquets d'arbres-dômes.*

~ Ah-ah !

Ici, le fleuve s'était ralenti, s'élargissant jusqu'à plus d'un kilomètre d'une rive à l'autre. Droit devant, une autre sorte de massif commençait à se profiler dans la brume et au-dessus d'elle.

Ce qu'il avait d'abord pris pour des nuages très lointains se révéla être les cimes de montagnes enneigées qui s'échelonnaient tout autour du sommet du massif. Des falaises profondément cannelées s'élevaient presque à la verticale, décorées de minces voiles blancs qui pouvaient être des chutes d'eau. Certaines de ces sveltes colonnes descendaient jusqu'à la base des falaises, tandis que d'autres, ténues comme des fils blancs, s'étrécissaient et disparaissaient à mi-chemin du sol ou se fondaient dans les couches de nuages qui défilaient lentement devant l'imposante muraille rocheuse dentelée.

~ *Le massif d'Aquime. Apparemment, leur petit ruisseau contourne les deux versants et passe en plein milieu. La ville d'Aquime est au centre, sur les rives de la Haute Mer Salée. C'est là qu'habite notre ami Ziller.*

Il contempla la grandiose courbe plissée de falaises et de montagnes enneigées à mesure qu'elle se matérialisait en sortant de la brume, prenant de la réalité à chaque battement de son cœur.

Le monastère de Cadracet, qui appartenait à l'ordre du Sheracht, se trouvait dans les montagnes Grises. Il s'y rendit pour faire une retraite quand il quitta l'hôpital et devint un deuillant. Il prenait là une permission prolongée, l'armée

autorisant une absence pour motif humanitaire aux soldats de son grade. La possibilité d'une démission – avec démobilisation non infamante et associée à une modeste retraite –, lui demeurerait offerte.

Il avait déjà un tas de médailles. On lui en avait donné une pour le simple fait d'être dans l'armée, une pour avoir combattu les armes à la main, une autre pour être un Donné qui aurait pu facilement éviter de combattre, pour commencer, une autre pour avoir été blessé (avec barrette, parce qu'il l'avait été grièvement), encore une pour avoir participé à une mission spéciale et une dernière, dont la création avait été décidée lorsqu'on s'était rendu compte que la responsabilité de la guerre revenait à la Culture et non à l'espèce chelgrienne. Les soldats l'appelaient la médaille Pas-Not'-Faute. Il conservait ces décorations dans une petite boîte au fond de la malle à l'intérieur de sa cellule, avec celles décernées à titre posthume à Worosei.

Le monastère siégeait sur un affleurement rocheux au flanc d'un modeste pic, au milieu d'un petit bosquet d'arbres-soupirs, près d'un remuant torrent de montagne. Il donnait sur la gorge boisée en contrebas, et, au-delà, sur les rochers, les falaises, les neiges et les glaces des plus hauts sommets de la chaîne. Derrière lui, franchissant le torrent sur un pont de pierre, modeste mais vénérable, célébré dans des chants et des contes vieux de trois mille ans, passait la route qui allait d'Oquoon au plateau central, momentanément rectiligne au sortir d'une série de vertigineuses épingles à cheveux.

Pendant la guerre, une troupe de domestiques Invisibles, qui avaient déjà mis à mort tous leurs maîtres dans un autre monastère situé plus haut sur la route, s'étaient emparés de Cadracet et avaient capturé la moitié des moines qui ne s'étaient pas enfuis – les plus âgés, pour la plupart. Ils les avaient précipités par-dessus le parapet du pont dans le torrent jonché de rochers en contrebas. Cette chute n'avait pas tout à fait suffi pour tuer tous les vieux mâles, et certains souffrirent en gémissant toute la journée et une partie de la nuit, n'expirant dans le froid que juste avant l'aube du lendemain. Deux jours plus tard, une unité des troupes loyalistes avait repris le

complexe et torturé les Invisibles avant de brûler vifs les meneurs.

Cet enchaînement d'atrocités, de malveillance et d'escalade dans la vengeance s'était reproduit partout. La guerre avait duré moins de cinquante jours ; de nombreuses guerres – la plupart des guerres, même celles circonscrites à une seule planète –, commençaient à peine dans pareil laps de temps parce qu'il fallait procéder à des mobilisations, mettre des forces en place et la société sur le pied de guerre, attaquer des territoires, s'en emparer et en renforcer les défenses avant de pouvoir préparer de nouvelles attaques et arriver au contact de l'ennemi. Des guerres dans l'espace et entre des planètes ou des habitats, quel qu'en soit le nombre, pouvaient en théorie se terminer en quelques minutes ou même quelques secondes, mais prenaient en général des années et parfois des siècles ou des générations pour aboutir à une conclusion, ce qui dépendait presque totalement du niveau technologique atteint par les civilisations impliquées.

Il en avait été autrement avec la guerre des Castes. C'était une guerre civile : une espèce et une société en guerre avec elle-même. Ces types de conflits avaient la réputation d'être les plus atroces, et la proximité initiale des combattants, répartis dans toute la population civile et militaire à pratiquement tous les niveaux de toute institution et de tout établissement, signifiait que dès le début, ou presque, le conflit fut marqué par une sorte de sauvagerie explosive qui prit totalement par surprise beaucoup de gens de la première vague de victimes : des familles nobles, qui ignoraient l'existence du moindre problème, furent poignardées dans leur lit, des domestiques furent gazés par dortoirs entiers derrière des portes hermétiquement verrouillées, incapables de croire que ceux à qui ils avaient consacré leur vie allaient les assassiner, des passagers ou des conducteurs de véhicules terrestres, des commandants de navires, des pilotes d'aéronefs ou de vaisseaux spatiaux furent brusquement attaqués par la personne assise à côté d'eux, ou furent eux-mêmes les agresseurs.

Le monastère de Cadracet lui-même était sorti de la guerre relativement épargné malgré sa brève occupation ; si quelques

salles avaient été pillées, quelques icônes et quelques ouvrages sacrés brûlés ou profanés, il n'y avait guère eu de dommages structuraux.

La cellule de Quilan se trouvait derrière la troisième cour de l'édifice ; elle donnait sur la chaussée pavée sillonnée d'ornières, et, au-delà, sur le vert humide du flanc de la montagne que trouait brusquement le jaune des arbres à soupirs décharnés. La cellule contenait une paille posée à même le sol de pierre, une petite malle pour ses possessions personnelles, un tabouret, un austère bureau en bois et un lavabo.

Aucune forme de communication n'était permise dans la cellule à part la lecture et l'écriture. La première se faisait obligatoirement au moyen de cadres ou de livres de scriptocorde, et la seconde – pour ceux qui, comme lui, n'étaient aucunement doués pour nouer, égrener et épisser la scriptocorde –, se réduisait à ce qu'on pouvait accomplir avec des feuilles de papier et un stylographe à encre.

Il était également interdit de parler à quiconque à l'intérieur de la cellule et, selon l'interprétation la plus rigoureuse de la règle, même un moine qui parlerait tout seul ou crierait dans son sommeil devrait le confesser au supérieur du monastère et accepter une corvée supplémentaire à titre de punition. En proie à d'affreux cauchemars, comme il l'était depuis le milieu de son hospitalisation à Lapendal, Quilan se réveillait souvent en pleine nuit dans un état de panique, mais sans jamais savoir s'il avait crié ou pas. Il posait la question aux moines des cellules voisines ; ils prétendaient ne l'avoir jamais entendu. Il les croyait, tout bien considéré.

Il était permis de parler avant et après les repas et pendant les seules tâches communautaires durant lesquelles on estimait que cela n'introduisait pas d'interférence. Quilan parlait moins que les autres dans les champs en terrasse où ils cultivaient leurs plantes vivrières et lors des corvées de bois sur les chemins de montagne. Les autres ne semblaient pas lui en tenir rigueur. Ces exercices lui rendirent force et santé. Ils l'épuisaient aussi, mais pas assez pour l'empêcher d'être réveillé par les rêves de ténèbres et d'éclairs, de douleur et de mort.

La bibliothèque était le lieu d'étude principal. Les écrans de lecture étaient intelligemment censurés afin que les moines ne gaspillent pas leur temps en vaines distractions et trivialités : ils permettaient l'accès aux ouvrages religieux, aux ouvrages de référence et aux trésors d'information amassés par les érudits, mais à guère plus. Ce qui laissait tout de même assez de matière pour y consacrer plusieurs vies. Les machines pouvaient aussi servir de liens avec les Chelgrien-Puen – les déjà-partis, les Sublimés. Il faudrait toutefois un certain temps avant qu'un nouveau venu comme Quilan ait la permission de les utiliser dans ce but.

Son mentor et conseiller était Fronipel, le plus âgé des moines survivants. Il s'était caché des Invisibles dans un vieux baril à grain au fond d'une cave et y était resté pendant deux jours après que le détachement des troupes loyalistes eut repris le monastère sans savoir qu'il était en sécurité. Trop faible pour escalader le rebord du baril, il avait failli mourir de déshydratation, et ce ne fut que lorsque les troupes se livrèrent à une fouille en règle des lieux pour débusquer éventuellement les derniers Invisibles qu'on le retrouva.

Aux endroits où il apparaissait au-dessus de sa robe, le pelage du vieux mâle était maigre et parsemé de touffes sombres d'une fourrure épaisse et grossière. D'autres zones, presque dénudées, révélaient sa chair grise et ridée, à l'aspect desséché. Il se déplaçait avec raideur, surtout quand le temps était humide, ce qui arrivait souvent à Cadracet. Ses yeux, retranchés derrière des lunettes anciennes, semblaient voilés, comme si une fumée grise stagnait à l'intérieur des globes oculaires. Le vieux moine affichait sa décrépitude sans le moindre orgueil ni dédain, et pourtant, à l'ère des corps recultivés et des organes de rechange, pareil délabrement était forcément volontaire, voire délibéré.

Ils s'entretenaient d'habitude dans une petite cellule nue réservée à cet effet. Elle ne contenait qu'un unique siège en S et une étroite fenêtre.

Le vieux moine s'arrogeait le privilège d'appeler par leur prénom tous les gens plus jeunes que lui. Il appelait donc Quilan « Tibilo », ce qui lui donnait l'impression d'être

redevenu enfant. Il supposa que c'était là l'effet recherché. Inversement, on s'attendait à ce qu'il appelle Fronipel « gardien ».

— Je suis... je suis jaloux, parfois, gardien. Cela vous semble-t-il insensé ? Ou néfaste ?

— Jaloux de quoi, Tibilo ?

— De sa mort. Du fait qu'elle soit morte.

Quilan fixa le lointain par la fenêtre, incapable de regarder l'autre mâle dans les yeux.

— Si je pouvais avoir quoi que ce soit, je voudrais la ravoir. Je crois que j'ai admis que c'est impossible, ou extrêmement peu probable, à tout le moins... mais, voyez-vous, il ne reste plus tellement de certitudes. Il s'agit là d'autre chose ; tout est contingent par les temps qui courent, tout est provisoire, grâce à notre technologie, notre entendement.

Il regarda au fond des yeux voilés du vieux moine.

— Autrefois, les gens mouraient, et ça s'arrêtait là ; on pouvait peut-être espérer les revoir au ciel, mais une fois qu'ils étaient morts, ils étaient morts. C'était simple, c'était clair. Maintenant...

Il secoua la tête rageusement.

— Maintenant, les gens meurent mais leur garde-âme peut les ressusciter, ou les emmener dans un paradis dont nous savons qu'il existe sans avoir besoin de la moindre foi. Nous avons des clones, nous avons des corps recultivés. J'ai un corps presque entièrement rénové, et parfois je me réveille la nuit pour me poser la question : « Suis-je encore moi-même ? » Je sais qu'on est censé être son cerveau, son intelligence, ses pensées, mais je ne crois pas que ce soit aussi simple que ça.

Il secoua la tête et essuya son visage sur la manche de sa robe.

— Tu envies donc une époque antérieure.

Il demeura quelques instants silencieux, puis dit :

— Ça aussi. Mais c'est d'elle que je suis jaloux. Si je ne peux pas la ravoir, alors il ne me reste plus que le désir de ne pas avoir vécu. Pas le désir de me tuer, mais d'être mort sans avoir eu d'autre choix. Si elle ne peut partager ma vie, je voudrais

partager sa mort. Et pourtant, je ne le peux, alors j'éprouve de l'envie. De la jalousie.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, Tibilo.

— Je sais. Parfois, ce que j'éprouve est... je ne sais pas... le vague désir de quelque chose que je n'ai pas. Des fois, c'est ce que les gens veulent dire, ce me semble, quand ils parlent d'envie, et, d'autres fois, c'est une vraie crise de jalousie furieuse. Je la hais presque pour être morte sans moi.

Il secoua la tête. C'est à peine s'il croyait ce qu'il s'entendait dire. Comme si les mots, enfin exprimés en présence d'autrui, donnaient une forme définitive à des pensées dont il n'aurait pas voulu admettre, même en lui-même, qu'il les nourrissait. Il fixa le vénérable moine derrière ses larmes.

— Mais je l'aimais vraiment, gardien. Je l'aimais.

Le vieux mâle hocha la tête.

— Je n'en doute pas, Tibilo. Sinon, tu ne souffrirais pas encore à ce point.

Il détourna les yeux encore une fois.

— Je n'en suis même plus sûr. Je dis que je l'aimais, je crois que je l'aimais, je croyais certainement l'aimer, mais l'aimais-je vraiment ? Peut-être que je me sens en réalité coupable de ne pas l'avoir aimée. Je ne sais pas. Je ne sais plus rien.

Le vieux mâle gratta une de ses plaques de peau dégarnie.

— Tu sais que tu es en vie, Tibilo, et qu'elle est morte, et qu'il se pourrait que tu la revoies.

Il regarda fixement le moine.

— Sans son garde-âme ? Je ne le crois pas. Je ne suis même pas sûr de croire que je la reverrais même s'il avait été récupéré.

— Comme tu l'as toi-même fait remarquer, nous vivons à une époque où les morts peuvent revenir, Tibilo.

Ils savaient maintenant qu'il arrivait un moment dans l'histoire de toute civilisation – qui durait suffisamment – où ses membres pouvaient enregistrer leur état mental, effectuant ainsi un véritable relevé de la personnalité d'un individu, qu'on pouvait sauvegarder, dupliquer, lire, transmettre et, finalement, installer dans tout dispositif ou organisme activé présentant la complexité appropriée.

En un sens, c'était concrétiser la position la plus radicalement réductrice : reconnaître que l'esprit venait de la matière et pouvait être fondamentalement et absolument défini en termes matériels – ce qui ne pouvait pas convenir à tout le monde. Certaines sociétés avaient atteint l'horizon de pareil savoir et s'étaient trouvées confrontées aux possibilités de contrôle qu'il impliquait, mais elles avaient reculé, peu disposées à perdre les avantages des croyances menacées par une telle évolution.

D'autres peuples avaient accepté cette transformation et en avaient souffert, perdant leur substance selon des modes qui semblaient raisonnables, voire respectables, à l'époque, mais qui finirent par les conduire à leur extinction complète.

La plupart des sociétés souscrivirent aux technologies Impliquées et évoluèrent pour s'adapter à leurs conséquences. Dans des sociétés comme la Culture, les conséquences étaient que les gens pouvaient emporter des copies de sauvegarde d'eux-mêmes avant de se lancer dans une activité dangereuse, qu'ils pouvaient créer des versions de leur état mental utilisables pour transmettre des messages ou entreprendre une foule d'expériences dans les endroits les plus divers et sous toute une gamme de formes physiques et virtuelles, qu'ils pouvaient intégralement transférer leur personnalité originelle dans un corps ou un dispositif différent, et qu'ils pouvaient fusionner avec d'autres individus – équilibrant individualité rémanente et plénitude consensuelle – dans des dispositifs conçus pour pareille intimité métaphysique.

Chez les Chelgriens, le cours de l'Histoire avait dévié par rapport à la norme. Le dispositif implanté dans leur corps, le garde-âme, était rarement utilisé pour ressusciter un individu. Au lieu de quoi, on l'employait pour faire en sorte que l'âme, la personnalité du mourant, soit disponible pour être acceptée au ciel.

La majorité des Chelgriens avait longtemps cru, comme la majorité des individus chez de nombreuses espèces intelligentes, en un lieu où se rendaient les défunts après leur mort. Il y avait eu toute une gamme de religions, de fois et sectes diverses sur la planète, mais le système de croyance qui

finit par dominer Chel et fut exporté vers les étoiles lorsque l'espèce eut maîtrisé les voyages spatiaux – même si, à l'époque, on lui attribuait une vérité plutôt symbolique que littérale – évoquait encore un au-delà mythique où les bons seraient récompensés par une éternité de joie respectable et où les méchants seraient condamnés – quelle qu'ait pu être leur caste dans le monde mortel – à une servitude éternelle.

D'après les archives soigneusement tenues et minutieusement analysées des plus pointilleuses parmi les vieilles civilisations de la galaxie, les Chelgriens avaient préservé leur religiosité pendant un laps de temps considérable après l'avènement de la méthodologie scientifique, et, en continuant de s'accrocher au système des castes, se distinguaient du tout-venant en maintenant un ordre social si manifestement discriminatoire si longtemps après le Contact. Rien de cela, toutefois, ne préparait aucune des sociétés observatrices à ce qui se produisit peu de temps après que les Chelgriens eurent acquis la faculté de transcrire leur personnalité dans des médias autres que leur propre cerveau.

Même si elle avait encore sa part de mystère, la Sublimation était entrée dans les mœurs galactiques : il s'agissait d'abandonner la vie normale de l'univers, fondée sur la matière, et de s'élever jusqu'à un état supérieur de l'existence, à base d'énergie pure. Si, en théorie, tout individu – biologique ou machinique – pouvait se sublimer, dès lors qu'il disposait de la technologie adéquate, il était habituel que des pans entiers d'une société et d'une espèce disparaissent en même temps, et il n'était pas rare que toute une civilisation se volatilise d'un seul coup (seule la Culture s'inquiétait qu'une exhaustivité – pour elle – si invraisemblable puisse impliquer une certaine contrainte).

En général, une foule de signes avant-coureurs indiquaient qu'une société était sur le point de se sublimer – un certain mal de vivre à l'échelle de la planète, la résurgence de religions et d'autres croyances irrationnelles depuis longtemps en sommeil, l'intérêt porté à la mythologie et à la méthodologie de la Sublimation elle-même – et cela arrivait presque toujours à des civilisations plutôt bien établies et existant de longue date.

Pour une civilisation, s'épanouir, contacter d'autres races, se développer, s'étendre, atteindre un état stable et, finalement, se sublimer équivalait plus ou moins à la Séquence Principale de l'évolution stellaire, bien qu'il existât une tradition tout aussi honorable et vénérable, consistant à continuer tranquillement sur sa lancée, à s'occuper (essentiellement) de ses affaires et, en règle générale, à se complaire dans le sentiment d'être agréablement invulnérable et tout juste saturé de connaissances.

Là encore, la Culture s'était distinguée, en cela qu'elle n'avait pas eu la politesse de libérer le terrain en se sublimant ni ne revendiquait sa place parmi les autres civilisations sophistiquées qui échangeaient des souvenirs autour de la cheminée de la sagesse galactique. Au lieu de quoi, elle se comportait en adolescente idéaliste.

En tout cas, se sublimer, c'était se retirer de la vie normale de la galaxie. Les rares exceptions – réelles plutôt qu'imaginées – à cette règle n'étaient guère plus que des excentricités : certains Sublimés revenaient pour déménager leur planète d'origine, écrivaient leur nom sous forme de nébuleuse ou le sculptaient à une échelle tout aussi démesurée sur un support quelconque, élevaient de curieux monuments, éparpillaient des artefacts incompréhensibles dans l'espace ou sur des planètes, ou revenaient sous une forme bizarre le temps d'une apparition, habituellement limitée dans le temps et l'espace, pour une sorte de rituel – on ne pouvait pas imaginer d'autre motif.

Tous ces prodiges faisaient évidemment très bien l'affaire de ceux qui restaient, car ils impliquaient que la Sublimation conduisait à des pouvoirs et à des facultés qui donnaient un statut quasi divin à ceux qui avaient subi la transformation. Si ce processus n'avait été qu'une étape technologique utile parmi tant d'autres dans l'évolution d'une société ambitieuse, à l'instar de la nanotechnologie, de l'IA ou de la création des trous de ver, il est vraisemblable que tout le monde s'y lancerait dès que possible.

Or la Sublimation était le contraire d'une chose utile au sens où on l'entendait d'ordinaire. Au lieu de vous permettre de jouer

le grand jeu galactique de l'influence, de l'expansion et de la réussite mieux que vous le pouviez auparavant, elle semblait vous mettre complètement sur la touche.

La Sublimation n'était pas vraiment comprise – pour l'appréhender à fond, il n'y avait apparemment qu'un seul moyen : la pratiquer –, et malgré les efforts soutenus de divers Impliqués pour étudier ce processus, il s'était avéré étonnamment frustrant (c'était comme si on essayait de se surprendre en train de s'endormir, alors qu'on avait cru que ce devait être aussi facile que de regarder quelqu'un d'autre s'endormir), mais les modalités de sa probabilité, de sa survenance, de son évolution et de ses conséquences étaient bien marquées et connues de manière fiable.

Les Chelgriens s'étaient partiellement sublimés ; environ cinq pour cent de leur population avaient quitté l'univers matériel en l'espace d'un jour. Ces individus venaient de toutes les castes, ils représentaient tout l'éventail des croyances religieuses, depuis les athées jusqu'aux membres de diverses sectes, et comprenaient dans leur nombre plusieurs des machines pensantes que Chel avait mises au point sans jamais les exploiter à fond. On n'avait pu déterminer aucune logique détectable dans cette Sublimation partielle.

Par lui-même, cet événement n'avait rien d'inhabituel, bien que certains observateurs aient vu un signe manifeste d'immaturité perverse dans le simple fait qu'il y ait eu des Sublimés alors que les Chelgriens n'étaient dans l'espace que depuis quelques centaines d'années. Ce qui était remarquable, et même inquiétant, c'était que les Sublimés avaient alors conservé des liens avec la partie majoritaire de leur civilisation qui n'avait pas bougé.

Ces liens prenaient la forme de rêves, de manifestations sur des sites religieux (et lors de rencontres sportives, détail sur lequel les gens n'aimaient pas s'attarder), de modifications de données théoriquement inviolables enfouies dans les archives gouvernementales et claniques, et de la manipulation de certaines constantes physiques absolues dans des laboratoires. Un certain nombre d'artefacts perdus depuis longtemps furent retrouvés, une foule de carrières furent brisées lorsque des

scandales furent révélés et plusieurs percées scientifiques inattendues et même invraisemblables se produisirent.

Tout cela était complètement inédit.

La meilleure hypothèse qu'on puisse émettre était que cela avait un rapport avec le système des castes lui-même. Pratiqué depuis des millénaires, il avait inculqué aux Chelgriens l'idée qu'ils faisaient partie d'un ensemble plus grand tout en en étant exclus ; la mentalité ainsi produite et encouragée avait des implications hiérarchiques et stabilisatrices qui s'étaient avérées plus fortes que tous les processus régissant le cours d'une Sublimation et de ses conséquences.

Pendant quelques centaines de jours, nombre d'Impliqués se mirent effectivement à observer les Chelgriens avec la plus grande minutie. Cette espèce aux capacités médiocres et aux perspectives moyennes, pas vraiment intéressante et légèrement barbare, se trouva soudain investie d'un charme et d'une mystique que la plupart des civilisations mettaient des millénaires à élaborer. D'un bout à l'autre de la galaxie, des programmes de recherche sur la Sublimation furent tranquillement institués, tirés de l'oubli et renforcés, ou accélérés lorsqu'on prit conscience des horribles possibilités.

Les craintes des Impliqués se révélèrent sans fondement. Ce que les Chelgrien-Puen, les déjà-partis, faisaient avec leurs super-pouvoirs encore applicables, c'était édifier le paradis. Ils rendaient prosaïque ce qui, jusqu'alors, avait nécessité un acte de foi pour être crédible. Lorsqu'un Chelgrien mourait, son garde-âme était le pont qui le faisait passer dans l'au-delà.

Une incontournable incertitude était associée avec toute la procédure à laquelle s'étaient habitués les Impliqués, d'un bout à l'autre de la galaxie, quand ils traitaient de la Sublimation à quelque niveau que ce fût, mais il était apparu, à la satisfaction des observateurs les plus sceptiques, que la personnalité des Chelgriens défunts leur survivait après leur mort, et pouvait être contactée via des dispositifs ou des personnes convenablement activés.

Ces âmes décrivaient un paradis très semblable à celui de la mythologie chelgrienne, et parlaient même d'entités qui auraient pu être les âmes de Chelgriens décédés longtemps

avant la mise au point de la technologie des garde-âmes, quand bien même aucune de ces lointaines personnalités ancestrales ne pouvait être directement contactée par le monde mortel, et on les soupçonnait d'être des concepts élaborés par les Chelgrien-Puen, les meilleures approximations de ce que ces ancêtres auraient pu être si le paradis avait existé pour de bon depuis le début.

Il était cependant indubitable que des gens étaient sauvés par leur garde-âme et qu'ils entraient effectivement dans le paradis façonné pour eux par les Chelgrien-Puen à l'image de celui envisagé par leurs ancêtres.

— Mais les revenants sont-ils vraiment les gens que nous avons connus, gardien ?

— Ils en ont l'apparence, Tibilo.

— Est-ce suffisant ? Une simple apparence ?

— Tibilo, autant demander si nous sommes au réveil la même personne que celle qui s'est endormie.

Il eut un mince sourire amer.

— Je me le suis déjà demandé.

— Et quelle a été ta réponse ?

— Oui, hélas ! nous le sommes.

— Tu dis « hélas ! » parce que tu es amer.

— Je dis « hélas ! » parce que, si seulement nous étions des personnes différentes à chaque nouveau réveil, alors le moi qui se réveille ne serait pas celui qui a perdu son épouse.

— Et pourtant, nous sommes différents, très légèrement, à chaque nouveau jour.

— Nous sommes différents, très légèrement, à chaque nouveau battement de paupière, gardien.

— Uniquement au sens le plus trivial, dans la mesure où du temps s'est écoulé pendant ce battement de paupière. Nous vieillissons à chaque instant, mais les véritables incréments de notre expérience se mesurent en jours et en nuits. En sommeil et en rêves.

— En rêve, dit Quilan en regardant à nouveau dans le vide. Oui. Les morts échappent à la mort au paradis, et les vivants échappent à la vie dans le rêve.

— Est-ce encore une question que tu t'es posée ?

Il n'était pas rare, à présent, que des gens affligés de souvenirs atroces soit se les fassent exciser, soit se replient sur leurs rêves et vivent dès lors dans un monde virtuel dont il leur était relativement facile d'exclure les souvenirs et leurs effets qui avaient rendu si intolérable une existence normale.

— Vous me demandez si j'ai envisagé la chose ?

— Oui.

— Pas sérieusement. J'aurais l'impression de renier mon épouse.

Quilan soupira.

— Je suis désolé, gardien. Vous devez vous ennuyer à force de m'entendre répéter les mêmes choses jour après jour.

— Tu ne dis jamais exactement les mêmes choses, Tibilo, assura le vieux moine avec un chiche sourire. Parce que tout change.

Quilan sourit lui aussi, mais plutôt par politesse.

— Une chose ne change pas, gardien : tout ce que je désire vraiment en ce moment, avec sincérité ou même passion, c'est la mort.

— Il est difficile d'admettre, dans l'état d'esprit où tu es, qu'il vienne un jour où la vie te semblera belle et digne d'être vécue, mais il viendra.

— Non, gardien, je ne le crois pas. Parce que je ne voudrais pas être la personne qui aurait ressenti ce que je ressens maintenant et aurait, avec plus ou moins de conviction, pris ses distances par rapport à ce sentiment en attendant que la situation s'améliore. C'est précisément mon problème. Je préfère l'idée de la mort à ce que je ressens à l'heure qu'il est, mais j'aimerais mieux rester à jamais dans mon état d'esprit actuel que de retrouver le moral, parce que retrouver le moral signifierait que je ne suis plus celui qui a aimé l'être cher, et je ne pourrais le supporter.

Il regarda le vieux moine, les larmes aux yeux.

Fronipel se laissa retomber sur son siège et cilla.

— Il te faut croire que même cela peut changer et que cela ne signifiera pas que tu l'aimes moins.

À ce stade, Quilan retrouva le moral, comme jamais – ou presque – depuis qu'on lui avait annoncé la mort de Worosei.

Ce n'était pas du plaisir, mais une sorte de légèreté, de lucidité. Il avait l'impression d'être enfin parvenu à une sorte de décision, où d'être sur le point d'y parvenir.

— Je ne peux le croire, gardien.

— Et alors, Tibilo ? Ta vie devra-t-elle baigner dans le chagrin jusqu'à ce que tu meures ? Est-ce là ce que tu veux ? Tibilo, je n'en vois pas de signe en toi, mais il peut y avoir dans le chagrin une sorte de vanité dans laquelle on se complaît plutôt qu'on en souffre. J'ai vu des gens qui trouvent que le chagrin leur donne quelque chose qu'ils n'ont jamais eu auparavant, et, quelque atroce et réelle que soit la perte qu'ils ont subie, choisissent de s'accrocher à cette horreur au lieu de la repousser. Je détesterais te voir ne serait-ce que ressembler à pareils masochistes affectifs.

Quilan hocha la tête. Il essayait de paraître calme, mais une épouvantable colère s'était emparée de lui pendant que le vieux mâle parlait. Il avait beau savoir que Fronipel était bien intentionné et qu'il était sincère en disant qu'il ne croyait pas que Quilan fût un personnage de cette sorte, le seul fait d'être comparé à pareil égoïsme, pareille complaisance, le fit presque trembler de fureur.

— J'aurais espéré mourir honorablement avant qu'une telle accusation puisse être émise à mon encontre.

— Est-ce bien ce que tu veux, Tibilo ? Mourir ?

— C'est finalement ce qui me semble la meilleure solution. Plus j'y réfléchis, plus j'en suis convaincu.

— Et le suicide, nous dit-on, conduit à l'oubli absolu.

L'ancienne religion s'était montrée ambiguë à cet égard. Le suicide n'avait jamais été encouragé, mais différentes opinions pour ou contre avaient alterné au fil des générations. Depuis l'avènement d'un paradis réel et vérifiable, les Chelgrien-Puen l'avaient fermement déconseillé – à la suite d'une vague de suicides collectifs – en disant clairement que ceux qui se tuaient rien que pour monter au ciel plus vite n'y auraient pas accès. Ils ne seraient même pas maintenus dans les limbes ; ils ne seraient pas sauvés du tout. Tous les suicidés ne seraient pas obligatoirement traités avec une telle sévérité, mais on avait fortement l'impression qu'il valait mieux avoir une raison

irrécusable pour se pointer aux portes du paradis avec son propre sang sur les mains.

— De toute façon, il n'y aurait pas tellement d'honneur là-dedans, gardien. J'aimerais mieux mourir utilement.

— Au combat ?

— De préférence.

— Pareille sévérité martiale est totalement étrangère aux traditions de ta famille, Tibilo.

Dans la famille de Quilan, on était depuis mille ans propriétaire terrien, négociant, banquier ou assureur. Il était le premier fils depuis des générations à porter quelque chose de plus dangereux qu'une arme d'apparat.

— Il est peut-être temps d'inaugurer pareille tradition.

— La guerre est finie, Tibilo.

— Il y a toujours des guerres.

— Elles ne sont pas toujours honorables.

— On peut mourir dans le déshonneur au cours d'une guerre honorable. Pourquoi l'inverse ne serait-il pas possible ?

— Et pourtant, nous sommes ici dans un monastère, et pas dans la salle de réunion d'une caserne.

— Je suis venu ici pour réfléchir, gardien. Je n'ai jamais renoncé à mon engagement.

— Tu es donc décidé à retourner dans l'armée ?

— Je crois que je le suis.

Fronipel regarda un instant le jeune mâle dans les yeux. Finalement, il se redressa sur son côté du siège et dit :

— Tu es major, Quilan. Un major qui conduit ses troupes au combat en ne pensant qu'à mourir risquerait sûrement d'être un officier dangereux.

— Je ne voudrais pas imposer ma décision à qui que ce soit, gardien.

— C'est facile à dire. Tibilo.

— Je le sais, et ça ne se fait pas aussi facilement. Mais je ne suis pas du tout pressé de mourir. Je suis tout à fait prêt à attendre jusqu'à ce que je sois absolument certain d'agir comme il faut.

Le vieux moine se détendit, retira ses lunettes et extirpa d'un gilet un chiffon gris d'une propreté douteuse. Il souffla sur les

deux grosses lentilles l'une après l'autre puis les essuya. Les examina. Quilan trouva qu'elles n'avaient pas l'air plus propres qu'avant. Fronipel chaussa ses lunettes puis regarda Quilan en clignant les yeux.

— Voilà qui vous changera un peu, major. En êtes-vous conscient ?

Quilan opina.

— J'ai plutôt l'impression d'une clarification, monsieur.

Le vieux mâle hocha lentement la tête.

Dirigeable

L'érudit Uagen Zlepe préparait une infusion de feuilles de jhagel lorsque 974 Praf apparut brusquement sur le rebord de la fenêtre de la petite cuisine.

L'humain adapté en simien et la décisionnaire classe cinq devenue interprète étaient retournés sans encombre sur le béhémothaure dirigeable Yoleus après avoir récupéré le glyphostyle vagabond et repéré un objet non identifié dans les profondeurs infiniment bleues de l'aérosphère. 974 Praf s'était immédiatement envolée pour rendre compte à son supérieur. Uagen avait décidé de s'octroyer un petit somme après toute cette agitation. La chose se révélant difficile, il se força à dormir en endocrinant un peu de *shush*. À son réveil, exactement une heure plus tard, il avait fait claquer sa langue et était parvenu à la conclusion qu'il méritait peut-être un peu de thé au jhagel.

La fenêtre circulaire de sa petite cuisine donnait sur une forêt en pente – la surface antéro-supérieure de Yoleus. La fenêtre comportait une série de rideaux arachnéens qu'il pouvait fixer dessus, mais il les laissait habituellement pendre, enroulés de chaque côté. La vue, jadis étonnante et dégagée, avait depuis trois ans basculé dans l'ombre massive de Muetenive, conjoint potentiel de Yoleus. Privé de lumière par l'autre créature, le feuillage peaucier de Yoleus commençait à

avoir l'air rabougri et anémique. Uagen soupira et entama le processus d'infusion.

Les feuilles de jhagel avaient pour lui une grande valeur. Il n'en avait emporté que quelques kilos de chez lui ; il lui en restait maintenant à peu près un tiers de cette quantité, et il se rationnait – une tasse tous les vingt jours – pour faire durer sa provision. Il aurait dû emporter aussi des graines, mais, pour une raison ou une autre, il avait oublié.

Préparer l'infusion était devenu une sorte de rituel pour Uagen. Le thé au jhagel était censé être une boisson calmante. Toutefois, il lui était venu à l'esprit que le processus même de sa confection avait un effet décontractant. Lorsque son stock serait complètement épuisé, peut-être devrait-il faire semblant avec une mixture quelconque en guise de placebo – se retenant seulement de la boire pour de bon – pour déterminer quel degré de tranquillité pourrait être induit par la seule cérémonie de la préparation.

Le front plissé par la concentration, il commença à transvaser dans une tasse préchauffée un peu de l'infusion vert pâle bouillante via un long manchon équipé de vingt-trois couches graduées de filtres, refroidies à des températures variant entre moins quatre et moins vingt-quatre degrés.

C'est alors que, sans crier gare, l'interprète 974 Praf se posa doucement sur le rebord de sa fenêtre. Uagen sursauta. Un peu de liquide brûlant lui éclaboussa la main.

— Ouille ! Euh... bonjour, Praf. Hum... oui. Ouille.

Il reposa le passe-thé et la théière, puis plaça sa main sous le robinet d'eau froide.

La créature entra en sautillant par la fenêtre circulaire, ses ailes membraneuses soigneusement repliées. Dans la petite pièce, elle semblait soudain très volumineuse.

Elle avisa la flaque de thé infusé.

— On dirait qu'il a plu, commenta-t-elle.

— Hein ? Euh, oui, dit Uagen en regardant sa main rougie. Que puis-je faire pour vous, Praf ?

— Le Yoleus voudrait vous parler.

Voilà qui était inhabituel.

— Quoi ? Maintenant ?

- Immédiatement.
- Quoi ? Face à f... hmm, bon... ?
- Oui.

Uagen était légèrement inquiet. Un peu de calmant ne lui ferait pas de mal. Il indiqua le récipient où le liquide bouillait à feu doux sur la petite cuisinière.

- Et mon thé au jhagel ?

974 Praf regarda la théière, puis Uagen.

- Sa présence n'est pas requise.
- En êtes-vous sûr, Yoleus ? Hmm. Je veux dire, eh bien...
- Suffisamment sûr. Désirez-vous qu'un pourcentage soit exprimé ?

— Non. Non, pas besoin de ça, c'est seulement. C'est affreusement. Je ne suis pas sûr que. C'est très.

— Érudit Uagen Zlepe, vous ne finissez pas vos phrases.

— N'ai-je ? Bon, je veux dire.

Uagen sentit qu'il allait s'étrangler, puis articula :

— Croyez-vous vraiment que je doive descendre là-bas ?

— Oui.

— Oh.

— Hmm. Ce. Hmm. Cette chose ne pouvait pas monter jusqu'ici, alors ?

— Non.

— Et vous en êtes sûr ?

— Suffisamment sûr. Ce dont vous feriez l'expérience au mieux de vos capacités est réputé se trouver dans un contexte et/ou environnement similaire.

— Ah ! je vois.

Uagen se tenait en équilibre quelque peu précaire sur ce qui donnait l'impression d'être une portion de marécage particulièrement branlante. Il se trouvait en fait dans les intimes profondeurs du corps du béhémothaire dirigeable Yoleus, à l'intérieur d'une enceinte qu'il n'avait vue qu'une seule fois et qu'il aurait préféré ne pas être obligé de revoir pendant son séjour.

À peu près la taille d'une salle de bal, c'était un hémisphère avec des nervures et des courbes partout. Même le sol présentait des courbures, des renflements de faible hauteur et des creux.

Les parois étaient comme de gigantesques rideaux repliés et rassemblés en sphincter au sommet. Faute d'éclairage, Uagen était obligé d'utiliser ses récepteurs IR incorporés, ce qui donnait à toute la scène un aspect gris, granuleux et encore plus effrayant.

L'odeur était celle d'un égout desservant un abattoir. Des créatures mortes, mortes-vivantes et encore en vie étaient collées à la paroi. L'une d'elles – une de la dernière catégorie, heureusement – était 974 Praf. Au-dessous de 974 Praf, minuscule à côté d'eux, se trouvaient les cadavres de deux falficores ; les ailes et les serres flasques, ils semblaient vidés de leur substance. À côté de l'interprète pendait le corps encore plus volumineux d'un rapace-éclaireur.

974 Praf n'avait pas l'air trop mal en point ; elle était perchée, les ailes bien repliées, les pieds tendus. La créature pendue à côté d'elle, dont le corps flasque était presque aussi gros que celui de Uagen et dont les ailes faisaient facilement quinze mètres d'envergure, semblait presque morte – à moins qu'elle ne soit morte tout court. Ses yeux étaient mi-clos, sa tête énorme, au bec crochu, retombait sur son poitrail, ses ailes étaient comme clouées à la paroi incurvée et ses pattes pendaient mollement.

Un câble ou une sorte de racine sortait de l'arrière de son crâne pour entrer dans la paroi. À l'endroit où le câble pénétrait la tête du rapace, un liquide – du sang, peut-être – s'était répandu, souillant la peau sombre et écailleuse. Soudain, la créature trembla et laissa échapper un faible gémissement.

— Le rapport du rapace-éclaireur sur la créature conspécifique en dessous de nous n'est pas suffisant, dit le béhémothaure dirigeable Yoleus par l'intermédiaire de 974 Praf. Les falficores capturés en savaient encore moins ; uniquement que le bruit courait qu'il y avait à manger en bas. Votre rapport pourrait être suffisant.

Uagen déglutit.

— Hmm.

Il examina le rapace-éclaireur. Il n'avait pas été torturé ni vraiment maltraité selon les normes localement en vigueur, mais ce qui lui était arrivé n'avait pas l'air très agréable. Il avait

été envoyé pour reconnaître la forme que Uagen et 974 Praf avaient aperçue en poursuivant le glyphostyle en perdition.

Le rapace-éclaireur avait plongé dans les profondeurs, escorté par le reste de son escadre. Il avait atterri sur ce qui était apparemment un autre béhémothaire dirigeable, mais qui avait été blessé ou endommagé, qui avait peut-être perdu son chemin et probablement perdu la raison. L'éclaireur avait mené une rapide enquête à l'intérieur puis était retourné aussi vite qu'il l'avait pu sur Yoleus, qui avait écouté son rapport et avait alors conclu que la créature ne s'exprimait pas assez bien pour pouvoir expliquer correctement ce qu'elle avait vu – le rapace-éclaireur n'avait même pas pu déterminer l'identité de l'autre béhémothaire – et avait donc décidé d'examiner ses souvenirs in vivo en implantant une liaison directe entre l'esprit du rapace et l'entité qui lui servait d'esprit, où qu'elle se trouve.

Ce processus n'avait rien d'inhabituel, ni même de cruel : en un sens, le rapace-éclaireur faisait partie du béhémothaire dirigeable et ne devait pas avoir l'impression d'avoir des préoccupations ni même une existence distinctes de celles de l'énorme créature ; il aurait probablement été fier de voir que l'information qu'il transportait était si importante que Yoleus voulait l'examiner directement. Néanmoins, aux yeux de Uagen, il ressemblait quand même à un pauvre hère enchaîné à un mur dans une chambre de torture après que le bourreau lui eut extorqué ce qu'il cherchait. La créature gémit à nouveau.

— Hmm. Oui, dit Uagen. Ah, je serais capable de faire ce rapport, hmm. Verbalement, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le béhémothaire dirigeable par l'intermédiaire de 974 Praf.

Uagen se sentit très légèrement soulagé.

Puis l'interprète s'adossa à nouveau à la paroi. Elle cilla deux ou trois fois et dit :

— Hmm.

— Quoi ? s'exclama Uagen, soudain conscient d'un goût bizarre dans sa bouche.

Il s'aperçut qu'il tripotait le collier que lui avait donné la tante Silder. Il laissa retomber ses mains sur ses flancs. Elles tremblaient.

- Oui.
- Oui quoi ?
- Il y aurait aussi...
- Quoi ? Quoi ?

Il avait conscience que sa voix ressemblait de plus en plus à un glapissement.

- Votre tablette à glyphes.
- Quoi ?

— La tablette à glyphes qui vous appartient. Elle pourrait peut-être servir à enregistrer vos impressions, ce qui me serait utile.

- Ah ! La tablette ! Oui ! Oui, bien sûr ! Oui !
- Alors, vous allez partir, et y consentez.
- Oh. Hmm. Eh bien, oui, je suppose. C'est...

— Je libère la décisionnaire classe cinq de la 11^e troupe de glaneurs de feuillages qui est maintenant l'interprète 974 Praf.

Il y eut comme un bruit de baiser, et 974 Praf, se détachant d'un coup de son perchoir mural, parcourut deux mètres dans une chute disgracieuse avant de se ressaisir dans un piteux claquement d'ailes et de jeter des regards ahuris à la ronde comme si elle venait de se réveiller. 974 Praf se mit à planer au point fixe en face de Uagen ; ses ailes lui brassaient une odeur de pourriture dans les narines. Elle s'éclaircit la voix.

— Sept escadres de rapaces-éclaireurs vous accompagneront, l'informa-t-elle. Elles emporteront avec elles une capsule de signalisation en lumière sombre. Elles attendent.

- Quoi ? Maintenant ?

— Maintenant est égal à bien, plus tard est égal à pire, érudit Uagen Zlepe. Immédiateté, donc.

- Hmm.

Ils tombèrent en masse, se précipitant comme une populace féroce dans l'impalpable abîme bleu foncé. Uagen frissonna et regarda autour de lui. L'un des soleils avait disparu. L'autre s'était éteint. Ce n'était évidemment pas de vrais soleils. C'était plutôt de gigantesques projecteurs, globes oculaires de la taille de petits satellites dont les fournaies destructrices s'allumaient

et s'éteignaient selon un mode dicté par leurs orbites qui caracolaient lentement autour de ce vaste monde.

Parfois, ils rougeoyaient juste assez pour s'empêcher de tomber plus avant dans le faible puits gravitationnel de l'aérosphère, parfois ils resplendissaient, inondant de leur rayonnement ses plus proches volumes tandis que la pression du flux lumineux ainsi libéré les projetait plus haut et plus loin, tant et si bien qu'ils auraient complètement échappé à l'attraction d'Oskendari VII s'il n'avaient pas pivoté pour émettre une impulsion de lumière qui les avait fait retomber.

Uagen savait que ces soleils-lunes méritaient à eux seuls qu'on consacre plus d'une vie à les étudier, bien qu'ils soient probablement plutôt du ressort d'un physicien que de celui d'un chercheur comme lui-même. Il augmenta le chauffage dans sa combinaison – il avait réussi à persuader Yoleus de lui laisser le temps de retourner dans ses appartements et de prendre une tenue plus adaptée à son rôle d'explorateur – mais il se mit alors à transpirer. Il réduisit à nouveau le chauffage.

Les trois escadres de rapaces-éclaireurs l'entouraient de tous côtés dans leur chute. Leurs corps sombres et allongés, véritables flèches aérodynamiques, pivotaient lentement tandis qu'ils alignaient leurs becs longs comme le bras sans cesser de dégringoler dans l'air bleu et dense. Bourdonnant doucement, les moteurs fixés aux chevilles de Uagen le maintenaient à la hauteur des rapaces au svelte profil. 974 Praf s'accrochait à son dos, le corps collé au sien de la nuque au croupion, les ailes enlaçant sa poitrine. Elle les aurait déployées si elle avait plongé séparément. Elle le tenait fortement serré, et Uagen, gêné aux entournures, avait été obligé de lui demander de relâcher son étreinte pour le laisser respirer.

Il avait d'abord espéré que l'autre béhémothaure dirigeable aurait disparu, mais, brusquement, il était là : une zone d'un bleu plus foncé et d'une inquiétante ampleur en dessous d'eux. Uagen sentit son cœur se serrer et se demanda si la créature accrochée à son dos pouvait percevoir sa peur.

Il essaya de déterminer s'il avait vraiment honte d'avoir peur et décida que non. La peur remplissait une fonction. Elle était incorporée à toute créature qui n'avait pas complètement tourné

le dos à l'héritage de l'évolution pour se remodeler sous toute forme qu'elle désirait. Plus on s'élevait sur l'échelle de la sophistication, moins on comptait sur la peur et la douleur pour rester en vie ; on pouvait se permettre de les ignorer parce qu'on disposait d'autres moyens pour faire face aux conséquences si les choses tournaient mal.

Il se demanda comment l'imagination intervenait dans ce processus. Si tout organisme pouvait apprendre à éviter des expériences qui avaient précédemment causé des dommages et donc de la douleur, la véritable intelligence avait apporté une forme plus sophistiquée de l'anticipation des atteintes à la personne, qui empêchait la survenue de la blessure. Il devait y avoir un ensemble de glyphes là-dessus. Il travaillerait dessus plus tard, à supposer qu'il s'en tire.

Il leva les yeux. Yoleus était invisible, sa masse démesurée perdue dans le flou atmosphérique au-dessus de lui. Là-haut, tout ce qu'il pouvait distinguer, c'était la capsule de signalisation infrarouge et les rapaces-éclaireurs affectés à sa garde, qui cherchaient à rejoindre le gros de la troupe aussi vite que possible. Autour de lui, fonçant vers l'immense ombre bleue qui s'étendait sous eux, deux cents silhouettes bleu-noir élancées vibraient et sifflaient dans l'air chaud et dense.

En l'espace de quelques instants seulement – lui sembla-t-il – ces silhouettes grossirent brusquement, se déployèrent et se mirent à brasser l'atmosphère de leurs grandes ailes aux nervures noires. 974 Praf se détacha de son dos et tomba séparément, les ailes à demi sorties.

Uagen pouvait distinguer des détails sur la surface supérieure du béhémothaure dirigeable : des cicatrices et des entailles dans les forêts sur le dos de la créature, et des ailerons en lambeaux, de cent mètres de hauteur, qui laissaient flotter des lanières de tissu transparent sur plusieurs kilomètres dans le sillage paresseux du mégazoaire. Quelques ailerons avaient totalement disparu, et, vers l'arrière de la masse gigantesque, un gros morceau de chair semblait avoir été arraché, comme happé par une créature encore plus grosse.

— Il a l'air drôlement esquiné, pas vrai ? cria Uagen à 974 Praf.

Elle tourna légèrement la tête vers lui, louvoyant pour se rapprocher, et dit :

— Le Yoleus croit que pareils dommages sont sans précédent de mémoire de béhémothaire.

Uagen hocha la tête sans autre commentaire, puis se rappela que les béhémothaires dirigeables vivaient des dizaines de millions d'années, au minimum. Un laps de temps remarquable pour une absence de précédent.

Il regarda vers le bas. Le dos balaféré et incurvé du béhémothaire anonyme monta à leur rencontre. Uagen constata qu'il y avait là une activité considérable. La créature moribonde était depuis longtemps repérée, et pas seulement par un humain-simien en plongée et quelques falficores.

Ç'avait été une sorte d'horrible croisement entre le cancer et la guerre civile. L'intégralité de l'écosystème constituant le béhémothaire dirigeable Sansemin était en train de se déchirer. De nouveaux arrivants se joignaient maintenant à la curée.

Ils avaient découvert son nom en relevant son signalement. 974 Praf l'avait survolé pour enregistrer toutes les marques particulières qui n'avaient pas été modifiées ni oblitérées par la destruction en cours, puis avait atterri sur la petite éminence de peau superficielle nue tout en haut du dos, là où la troupe de rapaces-éclaireurs avait installé son camp de base. L'interprète avait communiqué ses découvertes via la capsule de signalisation en forme de graine géante placée au centre de cette position établie à la hâte. La lumière infrarouge de la capsule avait trouvé Yoleus, à plusieurs dizaines de kilomètres plus haut, puis avait reçu la réponse un peu plus tard. D'après les souvenirs archivés que Yoleus partageait avec ses congénères, le béhémothaire mourant s'appelait Sansemin.

Sansemin avait toujours été un marginal, un renégat — presque un hors-la-loi. Il avait disparu de la société respectable des milliers d'années plus tôt, et on présumait qu'il hantait les volumes les moins hospitaliers et les moins recherchés de l'aérosphère, seul, peut-être, sinon en compagnie du nombre réduit d'autres béhémothaires dévoyés dont l'existence était connue. S'il avait fait quelques vagues apparitions non

confirmées aux premiers siècles de son exil volontaire, on ne l'avait en revanche pas signalé dans les derniers.

Voilà qu'il venait d'être redécouvert, mais il était en guerre avec lui-même et sur le point de mourir.

Des troupes de falficores encerclaient le géant de nuages querelleurs qui se repaissaient de son feuillage et de ses peaux externes. Des smérins et des phuélérides – les plus grandes créatures ailées de l'aérosphère – partageaient leur temps entre la chair vivante du béhémothaure et les grappes grouillantes de falficores poussés à la témérité par l'absolue surabondance des nourritures offertes. Deux spécimens bulbeux et élancés de disséisaure ogrin – forme rare d'agile béhémothaure de cent mètres seulement de longueur et plus gros prédateur de ce monde – nageaient dans l'air par saccades terriblement sinueuses. Ils plongeaient pour arracher des morceaux au corps de Sansemin, happant au passage des poignées de falficores imprudents et même, à l'occasion, un smérin ou un phuéléride.

Des fragments tendineux de peau de béhémothaure tombaient dans l'azur en contrebas telles des voiles noires arrachées à des clippers par un cyclone ; à mesure qu'éclataient les ballonnets et poches de gaz externes de la colossale créature, des bouffées de gaz formaient dans l'air d'éphémères nuages de vapeur, vite dispersés ; les cadavres déchiquetés des falficores, smérins et phuélérides dégringolaient en spirales sanglantes et culbutantes dans l'abîme, leurs cris effroyablement proches dans la couche d'air compacté, mais presque noyés dans la gigantesque rumeur du festin frénétique qui se déroulait tous azimuts.

Les rapaces-éclaireurs, les attaqués-en-nuage, les défenseurs enveloppiens et autres serviteurs de l'être écartelé de Sansemin, qui n'auraient normalement eu aucun mal à tenir en respect pareils agresseurs, étaient invisibles. Les restes de certains avaient été découverts là où ils étaient tombés et avaient été décortiqués et nettoyés par les autres. Le spectacle le plus révélateur était un couple de squelettes serrant chacun le cou de l'autre dans leurs mâchoires.

Debout sur la surface apparemment solide du vaste dos du béhémothaure dirigeable, Uagen Zlepe contemplait un paysage

de feuillage peaucier flétri et en lambeaux, que déchiquetaient des troupes de falficores. Il se tenait près de la capsule de signalisation. Le bulbe de sept mètres de diamètre était ancré à la surface de l'enveloppe par une douzaine de petits crochets confectionnés à partir de serres de falficores et veillé par une poignée de décisionnaires presque identiques à 974 Praf.

Déployés en cercle autour d'eux, une centaine des rapaces-éclaireurs de Yoleus formaient une barrière défensive vivante, au-dessus de laquelle tournait lentement une patrouille de cinquante ou soixante autres de leurs congénères. Ils avaient jusque-là repoussé toutes les attaques sans la moindre perte ; même un des disséisaures ogrins, manifestement intrigué par l'activité entourant la capsule de signalisation, avait battu en retraite lorsqu'il avait dû affronter vingt rapaces-éclaireurs en formation d'attaque, et était retourné savourer les proies plus faciles disponibles sur toute la surface du béhémothaure moribond.

Deux cents mètres plus loin, de l'autre côté du dos de Sansemin, près de la crête noueuse d'une arête-longeron, un smérin piqua, dispersant les créatures plus modestes dans un blizzard de cris perçants ; il atterrit mollement à l'intérieur d'une plaie géante creusée dans la peau du béhémothaure : Uagen vit la chair trembler sous l'impact autour de la déchirure. Le prédateur agita ses ailes de quarante mètres d'envergure puis pencha sa tête allongée pour dépecer le tissu exposé.

Une vessie gazeuse, coupée de la structure qui la soutenait, se dégagea en oscillant de la blessure béante et sortit à l'air libre. Elle commença à prendre de l'altitude. Le smérin leva la tête, mais la laissa partir ; la troupe de falficores au-dessus de lui l'attaqua avec des cris aigus jusqu'à ce qu'elle crève et s'envole lentement, propulsée par ses gaz, puis se dégonfla dans une longue exhalaison déchirante qui dispersa derrière elle les rapaces furieux.

Il y eut un impact mou à ses pieds. Uagen sursauta.

— Oh, Praf, dit-il tandis que l'interprète repliait ses ailes.

En compagnie d'une douzaine de rapaces-éclaireurs, elle était allée fouiller l'intérieur du béhémothaure.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda-t-il.

974 Praf regarda la lointaine baudruche finir par tomber, complètement dégonflée, dans la forêt de feuillage près des ailerons antéro-supérieurs de Sansemin.

— Nous avons trouvé quelque chose. Venez voir.

— À l'intérieur ? demanda Uagen avec une certaine nervosité.

— Oui.

— Il n'y a pas de danger... hmm, là-dedans ? 974 Praf leva les yeux vers lui.

— Hmm. Je veux dire, hmm. Les vessies gazeuses centrales. Le noyau d'hydrogène. Je croyais qu'il y avait peut-être un risque de... enfin... un risque de. Hmm.

— Une explosion est possible, énonça 974 Praf sans émotion particulière. Elle serait d'une nature catastrophique.

Uagen crut qu'il allait s'étrangler.

— Catastrophique ?

— Oui. Le béhémothaure dirigeable Sansemin serait détruit.

— Oui. Et. Hmm. Nous ?

— Aussi.

— Aussi ?

— Nous serions détruits nous aussi.

— Oui. Eh bien, alors.

— Cette éventualité deviendra plus vraisemblable avec le retard. Par conséquent, le retard n'est pas raisonnable. La célérité est conseillée, dit 974 Praf en trépignant. Extrêmement conseillée.

— Praf, protesta Uagen, nous sommes obligés de faire ça ? La créature se pencha en arrière, calée sur ses serres postérieures, et le regarda en plissant les yeux.

— Évidemment. C'est un devoir par égard au Yoleus.

— Et si je dis non ?

— Que voulez-vous dire ?

— Et si je refuse d'aller à l'intérieur et de regarder ce que vous avez trouvé ?

— Dans ce cas, notre enquête durera plus longtemps. Uagen fixa l'interprète d'un air ahuri.

— Plus longtemps ?

— Bien sûr.

- Vous avez trouvé quoi, au juste ?
- Nous ne le savons pas.
- Alors...
- C'est une créature.
- Une créature ?
- Beaucoup de créatures. Toutes mortes, sauf une. D'un type inconnu.
- Quelle sorte de type inconnu ?
- C'est précisément ce qui est inconnu.
- Bon, à quoi elle ressemble ?
- Elle vous ressemble un peu.

La créature ressemblait à une poupée qu'un enfant d'une autre race aurait jetée contre un mur barbelé et l'y aurait abandonnée. Elle était de grande taille, avec une queue moitié longue comme le corps. Sa tête était large, couverte de fourrure et — pensa-t-il — rayée, bien que dans l'obscurité, avec la seule aide de ses récepteurs infrarouges, il ne puisse dire de quelles couleurs était son pelage. Ses yeux volumineux, braqués vers l'avant, étaient fermés. La créature avait un cou épais, des épaules larges, deux bras à peu près de la taille de ceux d'un humain de grande stature, mais avec des mains très larges et massives qui ressemblaient plus à des pattes. Seul un béhémothaure dirigeable ou un de ses acolytes aurait pu s'imaginer qu'elle ressemblait à Uagen Zlepe.

Vingt formes similaires étaient pendues sur une paroi de la chambre. Toutes mortes et en état de putréfaction.

Sous les bras de la créature, maintenu par une deuxième paire d'épaules encore plus large que les autres, reposait ce qui semblait à première vue être un gigantesque lambeau de peau fourrée. En y regardant de plus près, Uagen comprit qu'il s'agissait d'un membre. Un coussinet sombre de peau durcie en forme de 8 recouvrait son extrémité, et des ébauches d'orteils ou de griffes trapus saillaient çà et là à la périphérie de ce coussinet. Sous le torse, deux jambes puissantes étaient suspendues à une paire de larges hanches. Une éminence garnie de fourrure dissimulait probablement des organes génitaux. La queue était rayée. L'un des câbles-racines que Uagen avait vus attachés au rapace-éclaireur dans une enceinte similaire à

l'intérieur de Yoleus sortait de l'arrière de la tête de la créature et pénétrait dans la paroi nervurée derrière elle.

L'odeur était encore pire que chez Yoleus. Parvenir jusqu'ici avait été une expérience horrible. Les béhémothaures dirigeables étaient criblés de fissures, de chambres, de cavités et de tunnels disposés de manière à permettre à leur assortiment de créatures dépendantes d'accomplir leurs diverses tâches. Beaucoup de ces tunnels étaient assez larges pour laisser passer des rapaces-éclaireurs, et c'était ainsi qu'ils étaient arrivés, en s'introduisant par une entrée située derrière le complexe d'ailerons dorsal postérieur de Sansemin.

Les serviteurs du béhémothaure se rebellaient contre leur propre maître : leurs traces étaient visibles partout. Les parois du tunnel étaient sillonnées de grandes entailles et lacérations ; les liquides qui en suintaient rendaient le sol incurvé glissant à certains endroits et d'une viscosité écoeurante à d'autres ; des lambeaux de tissu en décomposition pendaient du plafond comme des bannières obscènes, et les fissures dans le sol pouvaient engloutir une patte, une aile, ou même – dans le cas de Uagen, certainement –, un corps tout entier.

Ça et là, des créatures plus modestes festoyaient encore à même la chair de l'être qu'elles avaient servi ; d'autres cadavres jonchaient le sol du tortueux souterrain, et, chaque fois que les deux rapaces-éclaireurs qui accompagnaient 974 Praf et Uagen Zlepe dans les profondeurs du béhémothaure pouvaient le faire sans ralentir leur progression, ils attaquaient les parasites et les mettaient en pièces, les abandonnant tout frémissants sur le sol derrière eux.

Ils étaient enfin arrivés dans l'enceinte où le béhémothaure soutirait des informations à ses hôtes symbiotiques et à ses invités. Au moment même où ils y pénétraient, une forte secousse ébranla la caverne, délogeant quelques-uns des cadavres à moitié pourris qui s'alignaient sur toute une paroi de l'enceinte, bizarres créatures à cinq membres qui toutes semblaient ratatinées et mortes depuis longtemps sauf une.

Les deux rapaces-éclaireurs spécialisés s'étaient hissés à la force des griffes jusqu'à la créature, qui donnait l'impression d'être encore en vie. Ils examinaient attentivement l'endroit où

le câble-racine disparaissait dans sa tête. L'un des rapaces-éclaireurs brandit un petit objet étincelant.

— Connaissez-vous la nature de cet être ? demanda 974 Praf. Uagen leva les yeux vers la créature.

— Non. Enfin, pas exactement. Il m'est vaguement familier. Il se pourrait que je l'aie déjà vu sur un écran quelconque. Mais je ne sais pas ce que c'est.

— Il n'est pas de votre espèce ?

— Bien sûr que non. Regardez-le. Il est plus gros, il a des yeux énormes et une forme de tête totalement différente. Enfin, hmm... moi, je ne suis pas de mon espèce, pas à l'origine, si vous comprenez ce que je veux dire...

Il se tourna vers Praf qui le regardait en clignant les yeux.

— Mais l'essentiel... hmm, la différence essentielle, c'est ce truc au milieu. Ça ressemble à une sorte de jambe supplémentaire. Un peu comme deux membres qui ont poussé ensemble. Vous voyez ces sortes de... euh, crêtes ? Je parie qu'il s'agit des os de ce qui était à l'origine deux jambes séparées chez ses ancêtres, avant d'évoluer vers un membre unique.

— Cette créature n'est pas connue de vous ?

— Hmm ? Euh... désolé. Non.

— Croyez-vous qu'elle puisse se faire comprendre de vous si on arrive à la faire parler ?

— Quoi ?

— Elle n'est pas morte. Elle est reliée à l'esprit du Sansemin, mais l'esprit du Sansemin est mort. Mais la créature n'est pas morte. Si nous arrivons à couper sa liaison avec l'esprit du Sansemin, qui est mort, alors il se pourrait qu'elle puisse parler. Si cela venait à se produire, seriez-vous capable de comprendre ce qu'elle dit ?

— Oh. Hmm... j'en doute.

— C'est malencontreux.

974 Praf resta un moment silencieuse, puis dit :

— Et pourtant, cela signifie qu'il serait sage pour nous de couper cette liaison plutôt maintenant que plus tard, et ce serait bien, parce qu'alors nous aurions moins de chances de mourir lorsque le Sansemin subira son explosion catastrophique.

— Quoi ! glapit Uagen.

L'interprète commença à répéter sa suggestion légèrement plus lentement, mais Uagen la fit taire en agitant les mains.

— Laissez tomber ! Coupez la liaison maintenant ; et qu'on se barre d'ici en vitesse ! En vitesse, compris ?

— Ce sera fait, dit 974 Praf.

Elle apostropha dans son babil cliquetant les deux rapaces-éclaireurs accrochés à la paroi près de l'être non identifié. Ils se retournèrent et lui baragouinèrent une réponse. Il y avait comme un désaccord.

Une autre secousse ébranla toute la caverne. Le sol trembla sous les pieds de Uagen. Il tendit les bras de chaque côté pour garder l'équilibre et sentit sa bouche se dessécher. Il y eut un courant d'air, puis une vraie brise chaude et odorante qu'il supposa parfumée au méthane. Elle oblitérait presque complètement l'odeur de la chair en putréfaction, mais la peur lui donnait la nausée. Il avait la peau froide et moite.

— Partons, je vous en prie, souffla-t-il.

Les rapaces-éclaireurs à droite et à gauche de la créature suppliciée lui enlevèrent quelque chose derrière la tête, qui tomba en avant. L'être trembla comme s'il grelottait et redressa la tête. Il remua la mâchoire puis ouvrit les yeux. Son regard oscilla entre les rapaces-éclaireurs à droite et à gauche de lui, parcourut le reste de la caverne, puis s'attarda sur 974 Praf et s'arrêta sur Uagen Zlepe. Il produisit un son, ou un ensemble de sons, mais dans une langue qui ne ressemblait à rien de ce que Uagen ait jamais entendu.

— Ce n'est pas une forme de langage qui est connue de vous ? s'enquit l'interprète.

Sur le mur barbelé de tissu vivant moribond, les yeux de la créature inconnue s'écarquillèrent brusquement.

— Non, dit Uagen. Je n'y comprends rien, je regrette. Hmm... écoutez, est-ce qu'on peut... s'il vous plaît, est-ce qu'on peut ficher le camp d'ici ?

— Hé, vous, là ! haleta la créature dans un marain accentué, mais reconnaissable.

Elle fixait Uagen, qui la regarda droit dans les yeux.

— Aidez-moi ! siffla-t-elle.

— Qu... qu... quoi ? s'entendit dire Uagen.

— Je vous en supplie, dit la créature. Culture. Agent.

Elle déglutit avec une douleur manifeste et énonça d'une voix rauque :

— Complot. Assassin. Besoin. Avertir. Pitié. Aider. Urgent. Très. Urgent.

Uagen tenta de parler, mais n'y arriva pas. Le vent apportait une odeur de brûlé.

Une nouvelle et gigantesque secousse chahuta la caverne et boursoufla le sol. 974 Praf faillit perdre l'équilibre. Elle regarda Uagen, puis la créature sur la paroi, puis à nouveau Uagen.

— Cette forme de langage est connue de vous ? demanda-t-elle.

Uagen hocha la tête.

Mémoire de la course

Ce fut comme si la silhouette s'était matérialisée à partir du néant, à partir de l'air. Il aurait fallu à quiconque – créature ou machine – l'aurait observée alors une perception surnaturelle pour remarquer la lente chute de poussière étalée sur une heure et sur une portion de prairie d'un kilomètre de rayon. C'est seulement un peu plus tard que se serait imposée l'évidence d'un événement hors du commun, lorsqu'une bizarre forme de vent sembla s'ébrouer au sein de la douce brise, dérangeant l'herbe dans la vaste plaine et produisant une manière de trombe de poussière en lente rotation, qui, tournoyant d'abord tranquillement dans l'air, s'étrécit progressivement, se resserra, s'assombrit et prit de la vitesse jusqu'à disparaître brusquement. À sa place se tenait ce qui avait l'apparence d'une gracieuse femelle chelgrienne de haute stature, vêtue des habits de jour campagnards de la caste des Donnés.

La première chose qu'elle fit, lorsqu'elle se sentit intégralement reconstituée, fut de s'accroupir et de creuser la terre sous l'herbe avec ses doigts. Ses griffes sortirent et tranchèrent le sol. Elle arracha une motte de terre et d'herbe.

Elle porta cette poignée d'humus et de végétation à son volumineux nez sombre et renifla lentement.

Elle attendait. Elle n'avait rien de mieux à faire pour le moment, aussi se dit-elle qu'elle allait examiner de près et flairer longuement le sol sur lequel elle se tenait.

Il y avait dans cette odeur une infinité de nuances et d'effluves différents. L'herbe émettait sa propre gamme de fragrances, toutes plus fraîches et plus brillantes que les pesantes notes du sol, qui lui conféraient plutôt l'odeur de l'air et des vents que celle de la terre.

Elle leva la tête, laissant la brise ébouriffer son pelage frontal, et considéra le panorama. Il était d'une simplicité presque parfaite : de l'herbe qui montait jusqu'à la cheville et s'étendait dans toutes les directions. Il y avait un soupçon de nébulosité dans l'extrême nord-est, là où se dressaient les monts Xhesseli. Elle les avait aperçus en descendant. Au-dessus, et partout ailleurs dans le ciel, régnait une limpidité couleur d'aigue-marine. Aucun signe de traînées. Une bonne chose. Au sud, le soleil ascendant était encore à mi-course. Au nord brillaient les deux pleines lunes et une unique étoile diurne scintillait près de l'horizon est.

Elle était consciente qu'une partie de son esprit prélevait dans le ciel les informations nécessaires pour déterminer sa position, l'heure, et le point exact de la rose des vents vers lequel elle était tournée. Le savoir résultant manifestait son existence, mais sans s'imposer ; c'était comme une présence dans une antichambre, indiquée par un coup frappé poliment à la porte. Elle invoqua une seconde couche de données et obtint un quadrillage, en surimpression sur toute la voûte céleste, où se dessinaient les trajectoires de nombreux satellites et de quelques engins de transport suborbitaux. Tous étaient identifiés, avec une strate d'information plus détaillée implicitement disponible. Les satellites dont les images clignotaient lentement étaient ceux qui avaient été manipulés.

Elle aperçut alors deux points à l'horizon est, se tourna vers eux. Ses yeux affinèrent leur visée ; en elle, une chose exactement semblable à un cœur battit brusquement et

violemment une seule fois avant qu'elle puisse en reprendre le contrôle. Un peu de terre tomba de la poignée qu'elle tenait.

Les points étaient des oiseaux, à quelques centaines de mètres.

Elle se détendit.

Les oiseaux s'élevèrent dans les airs, face à face, en battant violemment des ailes. Ils paraient autant qu'ils s'affrontaient. Il devait y avoir une femelle posée dans l'herbe, non loin de là, en train d'observer les deux mâles. Les noms scientifique et vulgaire de l'espèce, sa répartition, ses habitudes en matière de reproduction et d'alimentation et diverses autres informations sur ces créatures flottaient dans les limbes de son esprit. Les deux oiseaux retombèrent dans l'herbe. Leurs cris lui parvinrent, affaiblis par la distance. Elle avait beau les entendre pour la première fois, elle eut la certitude qu'ils avaient la voix qu'il fallait.

Il était évidemment possible que ces oiseaux ne soient pas aussi innocents et inoffensifs qu'ils en avaient l'air. Ce pouvait être des animaux réels, mais modifiés, ou même des créatures non biologiques ; dans un cas comme dans l'autre, ils faisaient peut-être partie d'un dispositif de surveillance. Elle n'y pouvait rien. Elle continuerait d'attendre encore un peu.

Elle se repencha sur la motte de gazon, qu'elle porta à ses yeux, se gorgeant du spectacle : il y avait dans cette poignée de terre de nombreux types différents d'herbes et de plantes minuscules, la plupart d'un jaune-vert pâle. Elle vit des graines, des racines, des vrilles, des pétales, des cosses, des brins et des tiges. Les informations pertinentes qui décrivaient chaque espèce manifestaient dûment leur existence à l'arrière-plan de son esprit.

Maintenant, elle était déjà consciente que les données qui se présentaient là avaient déjà été évaluées par une autre région de son cerveau. Si quoi que ce soit avait eu l'air faux ou déplacé – si, par exemple, ces oiseaux avaient bougé d'une manière impliquant qu'ils étaient plus lourds qu'ils étaient censés l'être – alors, son attention aurait été attirée sur cette anomalie. Jusque-là, tout semblait d'une rassurante normalité. Les

données étaient une lointaine confirmation qui s'attardait patiemment à la périphérie de sa perception.

Quelques animaux minuscules bougeaient au sein de la masse de terre et à la surface des végétaux. Là encore, elle en connaissait les noms et les caractéristiques détaillées. Elle regarda un ver blafard, mince comme un fil, onduler aveuglément dans l'humus.

Elle reposa la motte, poussa le bloc de terre dans le trou qu'il avait laissé et le tapota pour l'enfoncer. Elle s'épousseta les mains tout en regardant encore une fois autour d'elle. Toujours rien d'anormal, apparemment. Au loin, les oiseaux s'envolèrent à nouveau, puis se posèrent. Une vague d'air chaud se déploya à la surface de la prairie et déferla autour d'elle, lui caressant le pelage là où il n'était pas couvert par son gilet et son pantalon de peau. Elle ramassa le manteau et l'attacha autour de ses épaules. Il devint partie intégrante de sa personne, tout comme le gilet et le pantalon.

Le vent venait de l'ouest. Il fraîchissait, emportant les cris des oiseaux en parade, si bien que, lorsqu'ils s'envolèrent une troisième fois, ils donnèrent l'impression de le faire silencieusement.

Il y avait dans le vent rien qu'une trace, une légère, odeur piquante de sel. Il n'en fallut pas plus pour la décider. Elle en avait assez d'attendre.

Elle passa sa longue queue fauve dans la boucle du manteau puis orienta son visage vers le vent.

Elle regrettait de ne pas avoir choisi de nom. Autrement, elle l'aurait prononcé maintenant, l'aurait articulé dans l'air limpide comme une déclaration d'intention. Mais elle n'avait pas de nom, car elle n'était pas ce qu'elle semblait être : pas une Chelgrienne, ni un Chelgrien, ni même une créature biologique. Je suis une arme terroriste de la Culture, songea-t-elle ; conçue pour épouvanter, avertir et instruire au plus haut niveau. Tout nom aurait été une imposture.

Elle vérifia les ordres, juste pour en être sûre. C'était vrai. Elle avait carte blanche. Totale. Une absence d'instructions pouvait s'interpréter comme une instruction très précise. Elle pouvait tout se permettre : on lui laissait la bride sur le cou.

Très bien.

Elle se renversa, calée sur les pattes postérieures, et leva les bras pour les glisser dans les moufles intégrées aux pans supérieurs du manteau, puis – avec un bond initial digne d'un fauve –, elle démarra et prit rapidement son allure de croisière, une foulée qui la propulsait sans effort apparent dans l'herbe en une série de bonds prolongés, souples et sinueux, qui étiraient puis comprimaient son dos puissant et amenaient presque en contact ses pattes postérieures massivement musclées et son volumineux membre médian puis les séparaient violemment à chaque nouvel élan.

Elle éprouva la joie de la course et appréhenda l'éternelle rectitude du vent sur son visage et sa fourrure. Courir, chasser, traquer, abattre et tuer.

Le manteau ondulait sur son dos dans les remous d'air. Sa queue battait de droite à gauche.

PAYS DES PYLÔNES

— Moi-même, j'avais presque oublié que cet endroit existait. Kabe toisa l'avatar à la peau argentée.

— Vraiment ?

— Il ne s'est pas passé grand-chose ici en deux cents ans, à part une légère dégradation, expliqua la créature.

— On pourrait en dire autant de toute l'orbitale, non ? dit Ziller d'un ton qu'il voulait sans doute faussement innocent.

L'avatar prit un air froissé.

L'archaïque funiculaire crissa de toutes parts autour d'eux en contournant un grand pylône. Dans un fracas de ferraille grinçante, il négocia un système d'aiguillages disposés en anneau autour du sommet du mât, puis démarra sur un nouveau câble en direction d'un lointain pylône perché sur une butte de l'autre côté de la plaine fracturée.

— Central, vous arrive-t-il jamais d'oublier quoi que ce soit ? demanda Kabe à l'avatar.

— Uniquement si j'en décide ainsi, répondit-il de sa voix creuse.

Moitié assis, moitié couché, il reposait sur l'un des canapés rebondis en cuir rouge lustré, ses pieds bottés sur la traverse en cuivre qui séparait le compartiment arrière du poste de commande du conducteur, où se tenait Ziller. Le Chelgrien surveillait les divers instruments, actionnait des leviers et manipulait tout un tas de cordages qui sortaient d'une fente dans le plancher de la cabine pour se rattacher à des taquets montés sur la cloison avant.

— Et vous est-il jamais arrivé d'en décider ainsi ? insista Kabe.

Il était accroupi en trèfle à même le plancher ; dans cette position, le plafond était tout juste assez haut pour lui dans cette cabine décorée. La cabine était conçue pour transporter une douzaine de voyageurs et deux machinistes.

— Autant que je me souviene, non, dit l'avatar en fronçant les sourcils.

— Alors, vous pourriez décider d'oublier quelque chose puis décider d'oublier de l'oublier, dit Kabe en riant.

— Ah ! mais dans ce cas il faudrait que j'oublie d'oublier l'oubli originel.

— Sans doute.

— Cette conversation tourne en rond, non ? cria Ziller par-dessus son épaule.

— Non, dit l'avatar. Elle est comme nous, elle part à la dérive.

— Nous ne nous dérivons pas, dit Ziller. Nous explorons.

— Vous, peut-être, dit l'avatar. Moi pas. Je vois exactement où nous sommes par rapport au Central. Que voulez-vous voir ? Je peux vous fournir des cartes détaillées, si cela vous intéresse.

— L'exploration et l'aventure sont manifestement des idées étrangères à votre âme informatique, lui dit Ziller.

L'avatar tendit la main pour déloger d'une pichenette un grain de poussière en haut d'une de ses bottes.

— J'ai une âme ? Dois-je le prendre comme un compliment ?

— Bien sûr que vous n'avez pas d'âme, dit Ziller.

Il tira sec sur un cordage et le raccrocha. Le funiculaire prit de la vitesse et commença à traverser la plaine semée de broussailles en oscillant doucement. Kabe regarda l'ombre de la cabine onduler sur le sol fauve et rouge empoussiéré. Le contour sombre s'étala et s'allongea lorsqu'ils franchirent le lit ourlé de graviers d'un fleuve à sec. Une rafale de vent souleva des tourbillons de poussière, puis heurta la cabine et l'inclina très légèrement, faisant vibrer les vitres des fenêtres dans leurs cadres en bois.

— C'est une bonne chose, dit l'avatar. Parce que je ne croyais pas en avoir une, et, si j'en avais une, j'ai dû l'oublier.

— Ah ah ! fit Kabe.

Ziller émit un grognement d'exaspération.

Ils voyageaient dans un funiculaire à voile qui traversait les Fractures d'Epsizyr, immensité semi-désertique sur la plaque Canthropia, située à environ un quadrant à pleinsens des domiciles de Ziller et de Kabe sur Xaravve et Osinorsi. Les Fractures étaient un vaste réseau de fleuves asséchés, large de mille kilomètres et trois fois plus long. Vus de l'espace, ils se tordaient sur les plaines brunâtres de Canthropia comme un million de bouts de ficelle gris et ocre qu'on y aurait éparpillés.

Les Fractures recelaient rarement beaucoup d'eau. Il tombait de temps en temps une averse sur les plaines, mais la région demeurait semi-aride. Tous les cent ans, plus ou moins, un orage de taille vraiment respectable réussissait à franchir les Canthropes, la chaîne de montagnes entre les plaines et l'océan de Sard qui occupait toute la plaque à pleinsens, et c'est alors seulement que ce réseau méritait son nom, en acheminant les eaux de pluie dans les Bassins d'Epsizyr, qui se remplissaient et scintillaient pendant quelques jours, nourrissant une brève débauche de vie animale et végétale avant de s'assécher et de redevenir des plages de vase salée.

Les Fractures avaient été conçues dans cet esprit. Masag' avait été modélisée et planifiée aussi soigneusement que n'importe quelle autre orbitale, mais avait toujours été envisagée comme un monde vaste – et varié. Elle contenait à peu près toutes les formes géographiques possibles, vu sa pesanteur apparente et son atmosphère propice à la vie humaine, et la majeure partie de sa géographie était également hospitalière, elle aussi, mais il était rare qu'un Central d'orbitale qui se respecte n'exige pas un minimum de déserts pour parfaire son bonheur. Les humains avaient tendance à se plaindre au bout d'un moment, en plus.

On estimait que remplir chaque mètre carré disponible sur chaque plaque de collines doucement ondulées et de ruisseaux murmurants, ou même de montagnes spectaculaires et de vastes océans, n'était pas de nature à produire un environnement correctement équilibré : il fallait qu'il y ait des déserts, il fallait qu'il y ait des terres incultes.

Les Fractures d'Epsizyr n'étaient qu'un type de désert parmi des centaines d'autres dispersés sur toute la surface de Masag'.

Elles étaient arides, balayées par les vents et stériles, mais, à part cela, c'était l'une des zones sauvages les plus hospitalières. Les gens venaient aux Fractures depuis toujours : ils venaient faire de la marche, camper à la belle étoile sous la lueur antipode et se donner quelque temps l'impression d'être loin de tout, et, bien que quelques individus aient tenté de s'y installer, presque personne n'y était resté plus de quelques centaines de jours.

Kabe contemplait le paysage à travers la vitre par-dessus la tête de Ziller. Depuis le grand pylône vers lequel ils se dirigeaient, des câbles s'étiraient dans six directions différentes vers des alignements de mâts qui disparaissaient dans le lointain, certains en ligne droite, d'autres en suivant des courbes paresseuses. Embrassant d'un regard circulaire l'ensemble du paysage fracturé, Kabe voyait des pylônes – dont chacun avait entre vingt et soixante mètres de hauteur et était en forme de L inversé – partout. Il comprit pourquoi la région des Fractures d'Epsizyr était surnommée le Pays des Pylônes.

— Pourquoi a-t-on construit ce réseau, au départ ? demanda Kabe.

Il interrogeait l'avatar sur le réseau de funiculaires depuis que la créature avait déclaré qu'elle avait presque oublié l'existence de l'endroit.

— Tout a commencé avec un homme appelé Bregan Latry, dit l'avatar en s'allongeant sur le canapé, les mains croisées derrière la tête. Il y a onze cents ans, il s'est imaginé que, si cet endroit avait besoin de quelque chose, c'était d'un funiculaire à voile.

— Mais pourquoi ? s'enquit Kabe.

L'avatar haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'était avant que je prenne mon service, ne l'oubliez pas ; du temps de mon prédécesseur, celui qui s'est sublimé.

— Vous voulez dire qu'il ne vous a pas légué le moindre dossier sur la question ? s'étonna Ziller.

— Ne soyez pas ridicule ! J'ai hérité bien évidemment d'un ensemble complet d'archives et de dossiers.

L'avatar leva les yeux au plafond et secoua la tête.

— Rétrospectivement, c'est tout à fait comme si j'y étais.

Il haussa les épaules et conclut :

— Il n'y avait aucune trace dans les archives du motif qui avait incité Bregan Latry à couvrir les Failles de pylônes. C'est tout.

— Il s'est dit qu'il devrait y avoir... tout ça... ici ?

— Apparemment.

— L'idée était excellente, intervint Ziller.

Il tira sur une écoute qui tendit l'une des voiles sous la cabine dans un grincement de roues et de poulies.

— C'est donc votre prédécesseur qui a construit ça pour lui ? demanda Kabe.

L'avatar eut un grognement de mépris.

— Certainement pas. Ce lieu a été conçu pour être une zone sauvage. Mon prédécesseur ne voyait aucune raison valable pour se mettre à y tendre des câbles tous azimuts. Non, il lui a dit de le faire lui-même.

Kabe inspecta l'horizon circonscrit par le voile atmosphérique. Il voyait des centaines de pylônes.

— Il a construit tout ça *lui-même* ?

— Si on veut, dit l'avatar sans cesser de contempler le plafond peint décoré de scènes bucoliques surannées. Il s'est renseigné sur la capacité de fabrication nécessaire et la durée de gestion du projet et a trouvé un dirigeable pensant qui estimait lui aussi que ce serait super de cribler les Failles de pylônes. Latry a conçu les pylônes et les a fait fabriquer ; ensuite, lui et le dirigeable et quelques autres compagnons qu'il avait persuadés de soutenir son projet ont commencé à planter les pylônes et à tendre des câbles entre eux.

— Et personne n'a élevé d'objections ?

— Il a gardé la chose secrète pendant un temps étonnamment long, mais, effectivement, il y a eu des objections.

— Il y a toujours des gens pour critiquer, marmonna Ziller.

À l'aide d'une loupe, il examinait une gigantesque carte en papier.

— Mais les gens l'ont laissé faire ?

— Oh, que non ! dit l'avatar. Ils ont commencé à abattre les pylônes. Il y a des gens qui aiment leur désert tel qu'il est.

— Mais, manifestement, M. Latry l'a emporté, conclut Kabe en regardant à nouveau autour de lui.

Ils abordaient le mât installé sur la petite colline. Le sol montait à la rencontre des voiles inférieures de la cabine, dont l'ombre ne cessait de se rapprocher.

— Lui a continué de fabriquer ces pylônes, et ses potes et le dirigeable ont continué de les planter. Et les autres ont continué de les abattre.

L'avatar se tourna vers Kabe et précisa :

— Les Préservationnistes. Ils avaient déjà un nom, ce qui est toujours mauvais signe. De plus en plus de partisans ont rejoint les deux camps, jusqu'à ce que l'endroit grouille de gens qui plantaient des pylônes et tendaient des câbles dessus, immédiatement suivis de gens qui arrachaient tout le matériel et repartaient avec.

— Il n'y a pas eu de référendum là-dessus ?

Kabe savait que c'était généralement ainsi que se résolvait les conflits dans la Culture.

— Oh si, il y a eu un référendum.

— Et M. Latry a gagné.

— Non, il a perdu.

— Mais alors, comment se fait-il...

— En réalité, il y a eu des tas de référendums. C'était une de ces campagnes à répétition où les gens devaient voter pour décider qui aurait le droit de voter : uniquement les gens qui étaient allés aux Failles, les gens qui habitaient sur Canthropia, toute la population de Masaq' ? Et ainsi de suite.

— Et M. Latry a perdu.

— Il a perdu le premier référendum, où n'avaient le droit de voter que ceux qui étaient déjà allés aux Failles. Vous n'allez pas me croire, mais quelqu'un a proposé une pondération selon le nombre de visites aux Failles, et quelqu'un d'autre a proposé de donner une voix pour chaque jour passé là-bas.

L'avatar secoua la tête.

— Croyez-moi, il y a des moments où la démocratie en action, ce n'est pas très beau à voir. Il a donc perdu ce référendum, et mon prédécesseur a été alors mandaté pour arrêter la fabrication. Mais, à ce moment-là, les gens qui

n'avaient pas eu le droit de voter ont commencé à se plaindre ; il y donc eu un nouveau scrutin, et, cette fois, c'était pour toute la population de la Plaque, plus les gens qui étaient allés aux Failles.

— Et il a gagné celui-là.

— Non, il l'a perdu aussi. Les Préservationnistes avaient un très bon service de relations publiques. Meilleur que celui des Pylonistes.

— Eux aussi avaient déjà un nom à ce stade ? demanda Kabe.

— Évidemment.

— Ça ne va pas être un de ces stupides conflits locaux qui finissent par être tranchés par un référendum au niveau de toute la Culture, hein ? demanda Ziller, toujours penché sur sa carte.

Il leva brièvement les yeux vers l'avatar et poursuivit :

— Je veux dire, ce genre de truc n'arrive *jamaïs* en réalité, n'est-ce pas ?

— Ça arrive vraiment, affirma l'avatar d'une voix particulièrement creuse. Plus souvent qu'on voudrait le croire. Mais non, dans ce cas précis, le conflit n'est jamais sorti de la juridiction de Masaq'.

L'avatar fronça les sourcils, comme s'il trouvait quelque chose de critiquable dans la scène peinte au plafond.

— Au fait, Ziller, attention à ce pylône.

— Quoi ? dit le Chelgrien en levant brusquement les yeux.

Le pylône sur la colline n'était plus qu'à cinq mètres.

— Oh, merde !

Laissant choir loupe et carte, Ziller se précipita pour régler les leviers qui commandaient les roues directrices sur le toit de la cabine.

Un craquement métallique résonna au-dessus de leurs têtes ; le pylône trapu les frôla à tribord, ses poutrelles en métal mousse striées de fientes d'oiseaux et piquetées de lichens. Le véhicule trembla et vibra en négociant le premier aiguillage tandis que Ziller donnait du mou à ses cordages, laissant les voiles claquer librement. La cabine circulait à présent sur une sorte d'anneau autour du sommet du pylône, d'où partaient les autres lignes ; un ensemble d'ailettes au sommet du pylône

actionnait une transmission par chaîne insérée dans l'anneau, qui faisait avancer la cabine.

Ziller laissa passer un, puis deux panneaux indicateurs ; ils portaient de gros numéros dont la peinture pâissante s'écaillait. Au troisième panneau, il bascula en avant l'un des leviers de direction. Les roues sur le dessus de la cabine mordirent à nouveau, et, avec un grincement métallique aigu et une brusque secousse, le véhicule s'engagea sur le câble approprié, descendant d'abord par la seule force de la pesanteur, jusqu'à ce que Ziller tende ses cordages et reconfigure la voilure afin de propulser la cabine doucement ballottée sur un long câble fléchissant qui conduisait à un autre monticule éloigné.

— Et voilà, dit Ziller.

— Mais M. Latry a fini par obtenir satisfaction, insista Kabe. Manifestement.

— Manifestement, convint l'avatar. Il a fini par avoir juste assez de gens suffisamment enthousiasmés par son ridicule projet. Le scrutin décisif s'adressait à toute l'orbitale. Les Préservationnistes ont sauvé la face en s'arrangeant pour forcer Latry à prendre l'engagement de ne pas encombrer d'autres zones sauvages, alors même qu'il n'y avait aucune preuve qu'il y ait jamais songé.

« Il a donc continué sur sa lancée, il a planté des pylônes, filé des câbles et fabriqué des cabines à cœur joie. Des tas de gens l'ont aidé : il a été obligé de former deux équipes distinctes, dotées chacune de deux dirigeables, et certains ont travaillé de leur propre chef, quand bien même ils se conformaient aux grandes lignes du plan élaboré par Latry.

« Les seules interruptions se sont produites pendant la guerre idirane et — une fois que j'eus pris le relais —, pendant la crise shaladienne, lorsque j'ai été obligé d'ordonner que toute la capacité de production restante soit réquisitionnée pour fabriquer des vaisseaux et du matériel militaire. Ce qui ne l'a même pas empêché alors de continuer à fabriquer des pylônes et à filer des câbles avec des machines artisanales construites par certains de ses partisans. Quand il a terminé, six cents ans après avoir commencé, il avait couvert de pylônes la quasi-

totalité des Failles. Et voilà pourquoi on appelle la région le Pays des Pylônes.

— Ça fait trois millions de kilomètres carrés, observa Ziller.

Il avait récupéré la carte et la loupe et s'était remis à examiner la première avec la seconde.

— À peu de chose près, dit l'avatar en décroisant puis croisant à nouveau les jambes. Une fois, j'ai compté le nombre de pylônes et calculé le kilométrage total de câbles.

— Et ? demanda Kabe.

L'avatar secoua la tête.

— C'était l'un et l'autre de très grands nombres, sans intérêt par ailleurs. Je pourrais les rechercher si vous le vouliez, mais...

— Je vous en prie, dit Kabe, ne vous donnez pas cette peine pour moi.

— Alors, ce M. Latry est mort après avoir achevé l'œuvre de sa vie ? dit Ziller.

Il regardait maintenant par une des fenêtres latérales et se grattait la tête. Il brandit la carte et la tourna dans un sens, puis dans l'autre.

— Non, expliqua l'avatar. M. Latry n'avait pas cette vocation. Il a passé quelques années à bourlinguer sur les câbles dans une cabine, tout seul, mais il a fini par s'ennuyer. Il s'est promené un peu en espace profond puis s'est installé sur une orbitale appelée Quyeela, à soixante mille années-lumière d'ici. Autant que je sache, cela fait plus d'un siècle qu'il n'est pas revenu ici ni même n'a demandé ce que devenait le funiculaire. Aux dernières nouvelles, il essayait de persuader une meute de VSG de s'associer à un projet consistant à produire des motifs avec des taches solaires sur son étoile locale pour y écrire des noms et des devises.

— Eh bien, dit Ziller en examinant à nouveau la carte, tout le monde a bien le droit d'avoir une marotte, non ?

— En ce moment, la vôtre, ce serait de mettre environ deux millions de kilomètres entre vous et notre major Quilan, constata l'avatar.

Ziller leva les yeux.

— Ciel ! Nous sommes vraiment si loin que ça de chez nous ?

— Assurément.

— Et comment va notre émissaire ? Il se plaît ici ? Il s'est habitué à son cantonnement ? Il a déjà envoyé des cartes postales à sa famille ?

Quilan était arrivé six jours plus tôt à bord du *La résistance forme le caractère*. Le major avait assez bien apprécié son logement dans la ville de Yorle, sur la plaque du même nom. Yorle se trouvait à deux plaques et deux continents d'Aquime, où habitait Ziller. Depuis, le major s'était rendu deux fois à Aquime, une fois accompagné de Kabe, et une fois seul. Il avait, à chaque occasion, annoncé ses intentions et demandé à Central de dire à Ziller ce qu'il faisait. De toute façon, Ziller ne passait guère de temps chez lui : il visitait des régions de l'orbitale qu'il n'avait pas encore vues ou, comme aujourd'hui, des lieux qu'il avait déjà visités et qui lui avaient plu.

— Il s'est très bien habitué, confirma Central via l'avatar. Dois-je lui dire que vous avez demandé de ses nouvelles ?

— Plutôt pas. Nous ne voulons pas trop l'exciter.

Ziller contemplait le paysage par les vitres latérales ; la cabine oscillante s'inclina sous une rafale de vent puis, sans cesser de grincer et de vibrer, prit de la vitesse sur le câble monobrin.

— Je suis surpris de voir que vous n'êtes pas avec lui, Kabe, dit Ziller en se tournant vers le Homomdan. Je croyais que vous étiez censé lui tenir la main tout le temps qu'il est ici.

— Le major espère que je pourrai vous persuader de lui accorder une audience. Manifestement, je ne peux pas exercer beaucoup de persuasion si je ne le quitte jamais.

Ziller considéra Kabe par-dessus la carte.

— Dites-moi, Kabe, c'est lui qui tente de manifester une désarmante sincérité par votre entremise, ou est-ce une manifestation de votre naïveté habituelle ?

— Un peu de chaque, je crois, riposta Kabe en riant.

Ziller secoua la tête. Il tapota la carte avec la loupe et demanda :

— Que signifient toutes ces lignes de funiculaire hachurées en rose et en rouge ?

— Les lignes roses ont été jugées dangereuses, expliqua l'avatar. Les rouges sont les tronçons qui sont tombés.

Ziller éleva la carte et la tourna vers l'avatar. Il indiqua une zone grosse comme sa main.

— Vous voulez dire qu'on ne peut absolument pas circuler sur ces sections ?

— Pas en funiculaire, convint l'avatar.

— Vous les laissez carrément tomber en ruine ? s'enquit Ziller d'une voix nettement irritée en examinant à nouveau la carte.

L'avatar haussa les épaules.

— Je vous l'ai déjà dit : pour commencer, je n'en avais pas la responsabilité. Qu'elles restent debout ou qu'elles tombent en ruine, elles n'ont rien à voir avec moi, à moins que je ne décide de les intégrer à mon infrastructure. Et comme pratiquement plus personne ne les utilise à présent, je n'en ai pas l'intention. De toute façon, je prends un certain plaisir à leur dégradation entropique et progressive.

— Je croyais que vos constructions étaient faites pour durer, dit Kabe.

— Oh, répliqua vivement l'avatar, si c'était moi qui avais construit des pylônes, je les aurais ancrés dans le matériau de base. C'est la principale raison pour laquelle des tronçons entiers se sont effondrés ou sont dangereux ; les pylônes ont été emportés par les inondations. Ils n'étaient pas ancrés dans le substrat, juste dans la couche géo, et à faible profondeur. Une grosse inondation survient juste après un super-cyclone et pfft ! ils tombent par dizaines. En plus, le monobrin est tellement solide qu'il peut faire s'effondrer tout un tronçon une fois que le premier ou les deux premiers pylônes sont emportés par les crues ; ils n'ont pas mis assez de maillons disjoncteurs sur les câbles. Il y a eu quatre gros orages depuis que le réseau a été achevé. Je suis étonné qu'il n'ait pas été plus atteint.

— N'empêche que c'est dommage de le laisser se détériorer à ce point, dit Kabe.

L'avatar leva les yeux vers lui.

— Vous le pensez vraiment ? Je croyais qu'il y avait quelque chose de romantique dans cette lente attrition. Je trouvais juste qu'une œuvre d'une artificialité aussi autoréférentielle soit sculptée par ce qui passe ici pour les forces de la nature.

Kabe médita ces paroles.

Ziller examinait à nouveau la carte du réseau.

— Et ces sections hachurées en bleu ? demanda-t-il.

— Oh, dit l'avatar, il se *pourrait* seulement qu'elles soient dangereuses.

Le faciès de Ziller prit une expression consternée. Il brandit la carte.

— Mais nous sommes sur une section bleue, justement !

— Oui, confirma l'avatar en levant les yeux vers les panneaux de verre au centre de la peinture agreste, par où l'on voyait les galets de guidage et les roues directrices glisser sur le câble. Hmmm.

Ziller reposa la carte et la froissa.

— Central, demanda-t-il, sommes-nous en danger ?

— Non, pas vraiment. Il y a des systèmes de sécurité. En plus, s'il y avait une panne et que la cabine se décroche, je pourrais matérialiser en un éclair une plate-forme antigrav avant que nous ayons chuté de plus de quelques mètres. Par conséquent, tant qu'il ne m'arrive rien, il ne nous arrivera rien.

Ziller considéra d'un regard soupçonneux la créature à la peau argentée avachie sur le canapé, puis se replongea dans l'examen de la carte.

— Avons-nous déjà décidé d'un lieu pour la première représentation de ma symphonie ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— J'ai pensé au stade Stullien, sur Guerno, dit l'avatar.

Ziller leva les yeux, à la fois surpris et satisfait.

— Vraiment ?

— Je crois que je n'ai guère le choix, expliqua l'avatar. Il y a un intérêt monstre. Il nous faut un site à capacité maximale.

Ziller eut un grand sourire et sembla être sur le point de répondre. Il sourit encore – presque timidement, estima Kabe – puis se replongea dans l'étude du réseau.

— Au fait, Ziller, dit l'avatar, le major Quilan m'a prié de vous demander si vous ne voyiez pas d'inconvénient à ce qu'il emménage à Aquime.

— Quoi ? siffla Ziller en reposant la carte.

— Yorle est une ville très sympa, mais très différente d'Aquime. Il y fait chaud même à cette époque de l'année. Il veut vivre dans les mêmes conditions que vous, là-haut sur le massif.

— Expédiez-le au sommet d'un des Séparateurs, marmonna Ziller en reprenant la loupe.

— Vous seriez concerné ? s'enquit l'avatar. Vous n'y êtes presque jamais ces temps-ci, de toute façon.

— C'est quand même là que je préfère poser ma tête sur l'oreiller la plupart des nuits, dit Ziller. Alors, oui, ça me concernerait.

— Je devrais donc lui dire que vous aimeriez mieux qu'il ne s'installe pas là-haut.

— Oui.

— Vous en êtes sûr ? Il ne demandait pas à emménager juste à côté de chez vous, mais seulement quelque part au centre-ville.

— C'est encore trop près à mon goût.

— Central, commença Kabe.

— Hmmm, fit l'avatar. Il a dit qu'il serait heureux de vous communiquer son adresse, de façon que vous ne risquiez pas de le rencontrer par hasard, si...

— Bordel de merde !

Ziller jeta la carte par terre et fourra la loupe dans une poche de son gilet.

— Écoutez ! Je ne veux pas voir ce mec ici, je ne veux pas qu'il me tourne autour, même de loin, je veux pas faire sa connaissance et je n'aime pas qu'on me dise que je ne peux pas larguer ce fils de pute même si je le veux !

— Mon cher Ziller, commença Kabe.

Il s'interrompit. Je me mets à parler comme Tersono, songea-t-il.

L'avatar retira ses bottes de l'accoudoir du canapé, pivota et se redressa sur son séant.

— Personne ne vous force à rencontrer cet individu, Ziller.

— Oui, mais personne ne me laisse m'éloigner de lui autant que je le voudrais non plus.

— Vous êtes loin de lui, maintenant, fit remarquer Kabe.

— Et combien de temps nous a-t-il fallu pour descendre de là-haut ? demanda Ziller.

Ils étaient arrivés le matin même en sous-terrestre ; le trajet avait pris un peu plus d'une heure en tout.

— Hmmm... bon...

— Je suis pratiquement prisonnier ! dit Ziller en tendant les bras.

Le visage de l'avatar se déforma.

— Non, vous ne l'êtes pas, dit la créature.

— C'est comme si je l'étais ! Je n'arrive plus à écrire une seule note depuis que ce salaud a débarqué !

L'avatar se redressa, inquiet.

— Mais vous avez terminé la...

Ziller agita la main dans un geste d'exaspération.

— Elle est terminée. Mais normalement, après un truc de cette longueur, je décompresse avec des morceaux plus courts, et, cette fois-ci, je n'y suis pas parvenu. J'ai l'impression d'être constipé.

— Eh bien, dit Kabe, si vous risquez d'être un jour forcé de vous trouver en présence de Quilan, pourquoi ne pas le rencontrer et en finir ?

L'avatar gémit et retomba mollement sur le canapé. Il reposa les pieds sur l'accoudoir.

Ziller ne quittait pas Kabe des yeux.

— C'est donc ça ? Vous vous servez de votre pouvoir de persuasion pour me convaincre de rencontrer ce tas de merde ?

— À vous entendre, grogna Kabe, je présume que vous n'êtes pas convaincu.

Ziller secoua la tête.

— Persuasion. Qu'est-ce qui est raisonnable ? Y verrais-je un inconvénient ? Suis-je concerné ? Me sentirais-je insulté ? Je peux faire ce que bon me semble, mais lui aussi, alors.

Il désigna l'avatar d'un geste coléreux.

— Vous êtes tellement polis, vous autres, que ça devient pire qu'une insulte directe. Toutes ces tergiversations, ces conneries doucereuses, ces valse-hésitations, ces « après vous – je n'en ferai rien – mais je vous en prie – mais non, après *vous* ! ».

Il agitait les bras comme des moulinets tout en haussant le ton. À présent, il criait :

— J'ai horreur de cette coagulation bordélique de bonnes manières ! Faites quelque chose, oui ou merde !

Kabe prépara une réponse, puis se ravisa. L'avatar semblait modérément surpris. Il cilla deux ou trois fois.

— Quoi, par exemple ? s'enquit-il. Aimeriez-vous mieux que le major vous interpelle et vous provoque en duel ? Ou emménage juste à côté de chez vous ?

— Vous pourriez le ficher dehors !

— Pourquoi le ferais-je ?

— Parce qu'il m'importune !

L'avatar sourit.

— Ziller, dit-il.

— J'ai l'impression d'être pourchassé ! Nous sommes une espèce prédatrice ; normalement, nous nous cachons uniquement quand nous sommes à l'affût. Nous n'avons pas l'habitude de fuir comme des proies.

— Vous pourriez déménager, suggéra Kabe.

— Il me suivrait !

— Vous pourriez vous déplacer en permanence.

— Et pourquoi donc ? J'aime mon appartement. J'aime le silence, la vue, j'aime même certains des habitants de la maison. Il y a à Aquime trois salles de concert à l'acoustique parfaite. J'en serais chassé pour la seule raison que Chel envoie ici ce larbin militaire faire Dieu sait quoi ?

— « Dieu sait quoi » ? demanda l'avatar. Que voulez-vous dire par là ?

— Peut-être qu'il n'est pas ici seulement pour me persuader de rentrer sur Chel avec lui ; peut-être qu'il est ici pour m'enlever ! ou me tuer !

— Oh, vraiment ? dit Kabe.

— Un enlèvement est impossible, dit Central. À moins qu'il n'ait amené une escadre de vaisseaux de guerre que je n'aurais pas repérée.

La créature secoua la tête.

— Un assassinat est presque impossible.

Elle fronça les sourcils.

— Une tentative d'assassinat est toujours possible, je suppose, mais, au cas où vous seriez inquiet, je pourrais faire en sorte que, le jour où vous le rencontrerez — si vous le rencontrez — il y ait dans les parages quelques drones de combat, couteaux-missiles et autres engins de cette sorte. Et, bien sûr, vous pourriez être sauvé.

— Je ne vais pas avoir besoin de drones de combat, répliqua posément Ziller, de couteaux-missiles ni de sauvegarde, parce que je ne vais pas le rencontrer.

— Mais il vous agace manifestement par sa seule présence ici, dit Kabe.

— Ah bon, ça se voit ? grogna Ziller.

— Par conséquent, poursuivit Kabe, en supposant qu'il ne parte pas à force de s'ennuyer, vous feriez presque mieux d'accepter de le rencontrer et d'en finir.

— « En finir » ! hurla Ziller, c'est tout ce que vous pouvez dire de plus intelligent ?

— À propos de gens dont on ne réussit pas à se débarrasser..., énonça péniblement l'avatar, E.H. Tersono a découvert notre position et aimerait passer nous voir.

— Ah ! s'exclama Ziller en faisant volte-face pour regarder à nouveau par le pare-brise. Je ne réussis pas non plus à me débarrasser de cette foutue machine.

— Elle est bien intentionnée, dit Kabe.

Ziller se retourna, sincèrement perplexe, semblait-il.

— *Ah bon ?*

Kabe soupira et s'adressa à l'avatar :

— Tersono est-il dans les parages ?

La créature hocha la tête.

— Il est déjà parti. Il arrivera dans une dizaine de minutes. Par la voie des airs, depuis la bouche de sous-terrestre la plus proche.

Il n'y avait pas que la configuration du terrain qui faisait d'Epsizyr un désert : les points d'accès au sous-terrestre étaient rares, et tous à la périphérie, si bien que, pour s'enfoncer au cœur de cette région stérile autrement qu'à pied, on ne pouvait qu'emprunter le réseau du funiculaire ou voler.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

Ziller contrôla l'anémomètre, puis détendit deux cordages et en tendit un troisième sans effet appréciable.

— Il dit que c'est une visite de courtoisie, l'informa l'avatar.

Ziller tapota un cadran horizontal fixé sur une monture à cardan.

— Vous êtes sûr que ce compas fonctionne ?

— M'accuseriez-vous de ne pas avoir de champ magnétique viable ? insinua le Central.

— Je vous demandais si ce machin fonctionne.

Ziller tapota à nouveau l'instrument.

— En principe, oui, dit l'avatar en croisant les mains derrière la tête. Mais c'est quand même un moyen très imprécis de déterminer votre direction.

— Je veux faire route vent debout au prochain virage, dit Ziller en considérant la butte dont il se rapprochait et le pylône trapu à son sommet.

— Il vous faudra mettre les hélices en marche.

— Oh, dit Kabe, ils ont des hélices ?

— Des gros trucs à deux pales dans un compartiment à l'arrière, expliqua l'avatar, en désignant du menton deux vitres incurvées qui entouraient une section lambrissée. Ça marche sur accus. Ils devraient être chargés si les aubes du générateur fonctionnent.

— Et comment je m'en rends compte ? demanda Ziller.

Il tira sa pipe d'une poche de son gilet.

— Vous voyez le gros cadran à droite juste sous le pare-brise avec le symbole de l'éclair ?

— Ah, oui.

— L'aiguille est dans le secteur marron foncé ou dans le secteur bleu vif ?

Ziller scruta l'instrument. Il prit sa pipe en bouche.

— Il n'y a pas d'aiguille.

— Ce pourrait être un mauvais signe, dit l'avatar avec un air pensif.

Il se redressa sur son séant et regarda autour de lui. Le pylône était à une cinquantaine de mètres ; le sol s'élevait sous eux.

— À votre place, conseilla l'avatar, je donnerais du mou à l'écoute de misaine, là.

— À la quoi ?

— Détendez le troisième cordage à partir de la gauche.

— Ah !

Ziller détendit le cordage et le raccrocha. Il tira sur deux des leviers pour freiner la cabine et préparer les roues directrices sur le toit. Il bascula deux gros interrupteurs et regarda, plein d'espoir, vers l'arrière de la cabine.

Il surprit l'avatar en train de l'observer.

— Oh, cet émissaire de merde peut bien s'installer à Aquime, dit-il d'une voix exaspérée. J'en ai rien à cirer. Arrangez-vous seulement pour qu'on ne se rencontre pas.

— Mais certainement, dit l'avatar avec un grand sourire. Oh-oh !

Il regardait droit devant lui. Kabe sentit une étincelle d'angoisse jaillir dans sa poitrine.

— Quoi ? s'étonna Ziller. Tersono est déjà là ?

Puis il perdit l'équilibre lorsque avec un fracas déchirant la cabine décéléra rapidement et s'arrêta dans une vibrante secousse. L'avatar avait glissé à l'autre bout du canapé. Projeté en avant, Kabe serait tombé la tête la première s'il ne s'était pas rattrapé à la traverse de cuivre qui séparait le compartiment des voyageurs du poste du machiniste. La traverse plia, grinça et se détacha de la cloison avec un craquement explosif. Ziller se retrouva assis sur le plancher entre deux habitacles. La cabine continuait de se balancer.

Ziller cracha un morceau de sa pipe.

— Putain, c'était quoi ?

— Je crois que nous avons accroché un arbre, dit l'avatar en se redressant. Rien de cassé, vous autres ?

— Non, dit Kabe. Désolé pour cette balustrade.

— J'ai mordu ma pipe et je l'ai cassée en deux ! annonça Ziller.

Il ramassa une moitié de l'objet sur le plancher.

— Ça se réparera, dit l'avatar.

Il retira le tapis entre les canapés et souleva une trappe en bois. Le vent s'y engouffra. L'avatar s'allongea sur le plancher et passa la tête par l'ouverture.

— Oui, c'est un arbre, cria-t-il en se hissant à l'intérieur. Il a dû pousser un peu depuis la dernière fois qu'on a emprunté ce tronçon.

Ziller se ressaisissait.

— Ce ne serait évidemment pas arrivé si vous aviez été responsable du réseau, pas vrai ?

— Bien sûr que non, répliqua l'avatar. Je vous envoie un drone de dépannage, ou alors nous essayons de réparer nous-mêmes ?

— J'ai une meilleure idée, dit Ziller avec un sourire en regardant par une des vitres latérales.

Kabe regarda lui aussi et aperçut un objet plus ou moins rose qui fendait l'air dans leur direction. Ziller fit coulisser une vitre et se retourna en souriant vers ses deux compagnons avant de saluer le drone.

— Tersono ! Ça fait plaisir de vous revoir ! Heureusement que vous êtes là ! Regardez-moi ce carnage, là-dessous !

LES CHEMINÉES MARINES DE YOUMIER

— Et Tersono s'est montré à la hauteur de la tâche ?

— Plus qu'à la hauteur, physiquement parlant, d'après Central, bien qu'il ait protesté en disant qu'il risquait de se mettre lui-même en pièces. Je pense toutefois que l'entité qui instrumente sa volonté est également chargée de préserver sa dignité et qu'elle est donc en général pas mal accaparée par cette tâche.

— Il a quand même réussi à extraire votre cabine de l'arbre ?

— Oui, finalement, mais il y a mis le temps et il a tout bousillé. Il a réduit en lambeaux la grand-voile de la cabine, cassé le mât et coupé la moitié de l'arbre.

— Et la pipe de Ziller ?

— Tranchée en deux d'un coup de dent. Central la lui a réparée.

— Ah ! Je me demandais si je pouvais peut-être lui en offrir une nouvelle.

— Je ne suis pas sûr qu'il l'aurait pris comme vous l'auriez voulu, Quil. Surtout un objet destiné à mettre dans la bouche.

— Vous supposez qu'il risquerait de croire que je veux l'empoisonner ?

— Ça pourrait lui venir à l'esprit.

— Je vois. Je ne suis pas encore au bout de mes peines, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai.

— Et combien de kilomètres de marche devons-nous faire encore ?

— Trois ou quatre, dit Kabe en levant les yeux vers le soleil. Nous devrions arriver là-bas à temps pour déjeuner.

Kabe et Quilan cheminaient au sommet des falaises de la péninsule de Vilster, sur la plaque Fzan. À leur droite, trente mètres plus bas, l'océan de Fzan battait contre les rochers. Des îles dispersées flottaient à l'horizon embrumé. Plus près, quelques voiliers et des vaisseaux plus volumineux tranchaient les arabesques des vagues.

Un vent frais venu de la mer plaqua le manteau de Kabe contre ses jambes ; les robes de Quilan claquèrent et s'agitèrent. Il marchait le premier sur l'étroit sentier bordé de hautes herbes. À gauche, le sol descendait en pente vers une profonde prairie fermée par une forêt de grands arbres-nuages. Devant eux, le terrain s'élevait jusqu'à former un modeste promontoire et une crête, dirigée vers l'intérieur des terres, entaillée par une brèche où s'enfonçait l'une des branches du chemin qu'ils empruntaient. Ils avaient choisi l'itinéraire le plus éprouvant et le plus exposé, au sommet de la falaise.

Quilan tourna la tête pour contempler les vagues qui s'écrasaient sur les éboulis au pied de la muraille rocheuse. L'air marin avait la même odeur que là-bas.

~ *Encore à la recherche du temps perdu, Quil ?*

~ Oui.

~ *Vous êtes près du bord. Faites attention à ne pas tomber.*

~ C'est promis.

La neige tombait lentement dans la cour du monastère de Cadracet, descendue d'un ciel gris et silencieux. Quilan s'était laissé distancer par l'équipe affectée à la corvée de bois ; il préférait marcher seul et en silence tandis que ses compagnons remontaient péniblement la piste. Les autres moines étaient déjà tous rentrés se chauffer devant la cheminée de la grande salle lorsqu'il referma derrière lui la porte de la poterne, traversa en traînant les pieds la cour pavée recouverte d'une mince couche de neige et déposa sa hotte avec les autres sous la galerie.

Il s'attarda un instant pour s'imprégner de l'odeur fraîche et propre du bois – il se rappela la fois où ils avaient pris une cabane de chasseur dans les Collines loustriennes, rien que pour eux deux. La hache trouvée dans la cabane était émoussée ; il

l'avait aiguisée avec une pierre, pensant l'impressionner avec son savoir-faire, mais lorsqu'il l'avait brandie pour fendre la première bûche, la tête s'était envolée et avait disparu dans les arbres. Il se rappelait exactement son rire, et ensuite, lorsqu'il avait dû avoir l'air blessé, son baiser.

Ils avaient dormi sous des fourrures sur une plate-forme de mousse. Il se rappela un matin froid – le feu s'était éteint pendant la nuit – où il gelait dans la cabane et où ils s'étaient accouplés ; il la chevaucha, mordillant doucement le pelage de sa nuque, s'avança lentement sur elle puis la pénétra ; il regarda les volutes de sa douce haleine tourbillonner dans le soleil puis traverser la pièce et toucher la fenêtre, où elles se déposèrent en courbes de givre récursives – confusion de motifs issus du chaos.

Il frissonna, clignant les yeux pour chasser des larmes glacées.

Lorsqu'il se retourna, il aperçut la silhouette debout au centre de la cour, qui le regardait.

C'était une femelle, vêtue d'un manteau qui retombait, à moitié ouvert, sur un uniforme militaire. Entre elle et lui, la neige tombait en spirales silencieuses. Il cilla. Rien qu'un instant... Il secoua la tête, se frotta les mains et se dirigea vers elle en rajustant la capuche de sa robe de deuil.

Tout en faisant ces quelques pas, il se rendit compte qu'il n'avait pas vu de femelle en chair et en os depuis six mois.

Elle ne ressemblait pas du tout à Worosei ; elle était plus grande, son pelage était plus sombre, ses yeux semblaient plus rapprochés et plus ridés. Il estima qu'elle avait une dizaine d'années de plus que lui. D'après les galons sur sa casquette, elle avait le grade de colonel.

— Puis-je vous aider en quoi que ce soit, madame ? demanda-t-il.

— Oui, major Quilan, dit-elle d'une voix précise, parfaitement maîtrisée. Peut-être.

Fronipel leur apporta des gobelets de vin chaud. Son bureau, environ deux fois plus grand que la cellule de Quilan, était encombré de papiers et d'écrans, et par les antiques cadres de

scriptocorde effilochée qui étaient les livres sacrés de l'ordre. Il restait juste assez de place pour qu'ils puissent s'asseoir tous les trois.

La colonel Ghejaline se réchauffa les mains autour du gobelet. Sa casquette reposait sur le bureau à côté d'elle, son manteau sur le dossier du siège. Ils avaient échangé quelques banalités sur sa chevauchée jusqu'au monastère sur la vieille route, son rôle pendant la guerre où elle avait eu la responsabilité d'une section d'artillerie spatiale.

Fronipel s'installa entre eux sur son deuxième meilleur siège – il avait donné le meilleur à la colonel – et dit :

— J'ai demandé à la colonel Ghejaline de venir ici, major. Elle connaît votre histoire et vos antécédents. Je crois qu'elle a une proposition à vous faire.

La colonel sembla regretter de ne pas avoir consacré plus de temps à aborder le motif de sa visite, mais elle haussa les épaules de bonne grâce et dit :

— Oui, major. Il y a une chose que vous pourriez peut-être faire pour nous.

Quilan regarda Fronipel, qui lui souriait.

— Qui serait ce « nous », colonel ? demanda Quilan. L'armée ?

La colonel fronça les sourcils.

— Pas vraiment. L'armée est partie prenante, mais ce ne serait pas à proprement parler une mission militaire. Elle s'apparenterait plutôt à celle que vous-même et votre épouse avez effectuée sur Aorme, mais à plus longue portée et d'un niveau de sécurité et d'importance tout à fait différent. Le « nous » auquel je fais référence serait tous les Chelgriens, mais surtout ceux dont les âmes sont actuellement maintenues dans les limbes.

Quilan se cala contre le dossier de son siège.

— Et qu'attendrait-on de moi ?

— Je ne peux pas encore vous le dire exactement. Je suis ici pour voir si vous voudriez ne serait-ce qu'envisager d'entreprendre cette mission.

— Mais si je ne sais pas ce dont il s'agit...

La colonel sirota une petite gorgée de vin fumant, puis, après un infime signe de tête à l'adresse de Fronipel pour lui signifier son appréciation du breuvage, elle reposa le gobelet sur le bureau.

— Major Quilan, dit-elle en se redressant sur son siège, je vais vous révéler tout ce que je peux. La tâche dont nous souhaiterions vous charger est effectivement d'une importance capitale. C'est presque tout ce que j'en sais sur cet aspect particulier. J'en sais un peu plus, mais je n'ai pas le droit de vous le divulguer. Cette mission vous obligerait à subir un entraînement extrêmement sérieux. Là encore, je ne peux guère vous en dire plus. L'autorisation de cette mission a été donnée à l'échelon le plus élevé.

Elle reprit sa respiration.

— Et si la nature exacte de ce qu'on attend de vous n'a pas tellement d'importance à ce stade, c'est, en un sens, parce qu'on ne peut rien vous proposer de pire.

Elle le regarda dans les yeux et ajouta :

— C'est une mission suicide, major Quilan.

Il avait oublié le simple plaisir de regarder une femelle dans les yeux, même si elle n'était pas Worosei, et même si ce plaisir, comme une internalisation des lois physiques, créait un sentiment égal et opposé de chagrin, de deuil et même de culpabilité. Il lui adressa un petit sourire triste.

— Oh, dans ce cas, colonel, je suis partant à coup sûr.

— Quil ?

— Hmm ?

Il se retourna vers la haute masse triangulaire du Homomdan, qui venait de buter contre lui.

— Dites, vous allez bien ? demanda Kabe. Vous vous êtes arrêté très brusquement. Vous avez vu quelque chose ?

— Non, rien. Je... je vais très bien. Dépêchons-nous, j'ai faim. Ils reprirent leur chemin.

~ Tiens, ça me revient. Cette colonel m'a dit que c'était une mission sans retour.

~ Ah, oui, il y a ça.

~ Tout remonte à la surface, pas vrai ?

~ Ouais, et nous, on plonge. C'est ce qu'ils ont programmé. C'est ce que nous avons accepté tous les deux. Jusqu'ici, ça marche, on dirait.

~ Donc, vous étiez au courant, vous aussi ?

~ Oui. Ça faisait partie des instructions données par Visquile.

~ Voilà pourquoi ils vous ont sauvegardé dans ce substrat.

~ Voilà pourquoi ils m'ont sauvegardé dans ce substrat.

~ Soit. Mais je suis impatient de voir le prochain épisode.

Il atteignit le sommet du sentier de corniche et découvrit la ville : un cimetière de tours et de flèches blanches niché dans la cuvette d'une vallée boisée que bordaient d'imposantes falaises calcaires, sa rade protégée de l'océan par un éperon de sable.

Les vagues écumantes martelaient la plage. Le Homomdan le rejoignit ; sa silhouette massive interceptait le vent presque complètement. Il y avait de la pluie dans l'air.

Le lendemain, elle laissa sa monture dans les écuries du monastère, ainsi que son uniforme. Elle enfila le gilet et les jambières d'un Manuel. Lui devait incarner un Artisan ; il portait donc un pantalon et un tablier. Ils se couvrirent l'un et l'autre de manteaux d'hiver d'un gris anonyme. Il dit au revoir à Fronipel, mais à personne d'autre.

Ils attendirent que toutes les équipes soient parties au travail avant de quitter eux-mêmes le monastère, puis descendirent par le chemin piétonnier, au milieu des flocons de neige et des coques dénudées des dendrospalles ; ils passèrent loin des ramasseurs de bois – dont les chants leur parvenaient comme les voix de fantômes à travers la neige qui tombait doucement –, arrivèrent dans une zone de volutes nuageuses où le manteau gris de la colonel disparaissait presque de temps à autre, puis descendirent encore plus bas, sous la pluie battante, dans la forêt au sombre feuillage dégoulinant, jusqu'au fond de la vallée, où ils tournèrent pour suivre la piste enténébrée surplombant la rivière blanche d'écume qui se précipitait dans le gouffre en contrebas.

La pluie ralentit et cessa.

Un groupe de chasseurs de la caste Tallier qui revenaient des forêts après avoir traqué le jhehj leur proposèrent de les prendre à bord de leur vieux tout-terrain, mais ils refusèrent poliment. La remorque du tout-terrain, pleine des carcasses empilées des animaux, rebondissait sur la piste obscure avec sa cargaison de morts, déposant devant eux un pointillé de sang frais.

Finalement, au coucher du soleil, dans les contreforts des montagnes Grises, ils débouchèrent sur l'autoroute de Girdling, où automobiles, camions et autobus vrombissaient en soulevant des trombes d'eau. Une grosse voiture les attendait au bord de la route. Un jeune mâle, qui semblait peu à son aise dans ses vêtements civils, leur ouvrit la portière et, reconnaissant la colonel, exécuta les trois quarts d'un salut militaire avant de se reprendre. L'intérieur du véhicule était chaud et sec ; ils retirèrent leurs manteaux. La voiture s'engagea sur la chaussée et prit la direction des plaines.

La colonel se brancha sur un poste de télécoms militaire encastré dans une mallette sur le siège arrière et abandonna Quilan à ses propres pensées tandis qu'elle communiquait, les yeux fermés. Il regarda la circulation ; les quartiers périphériques d'Ubrent scintillaient dans les ténèbres. La ville semblait en meilleur état que la dernière fois qu'il l'avait vue.

En moins d'une heure, ils furent à l'aéroport, où un aéronef suborbital noir et élancé les attendait sur la piste nappée de brume. Quilan était sur le point de tendre le bras et de toucher la colonel pour lui faire savoir qu'ils étaient arrivés lorsqu'elle ouvrit les yeux, détacha la bobine d'induction de son occiput et hocha la tête en direction de l'appareil, comme pour lui dire : « Nous sommes là. »

L'accélération le plaqua fermement contre le dossier du siège ajouré. Il vit les lumières des villes côtières de Sherjame, les îles de Delleun au milieu de l'océan et les petites étincelles des paquebots. Au-dessus de lui, les étoiles prirent de l'éclat et se stabilisèrent ; elles semblaient toutes proches dans le silence surnaturel du vide presque absolu.

Le suborbital replongea dans l'atmosphère avec un rugissement en crescendo. Quilan vit quelques lumières, puis ce

fut l'atterrissage en douceur et une décélération sans à-coups. Il sommeilla dans le véhicule fermé avec lequel ils quittèrent le terrain privé.

Lorsqu'ils furent transférés à bord de l'hélicoptère, il perçut l'odeur de la mer. Ils volèrent brièvement dans l'obscurité gorgée de pluie, puis se posèrent à grand fracas de rotors au milieu d'une vaste cour circulaire. On le conduisit dans une petite chambre confortable et il s'endormit promptement.

Au matin, il s'éveilla dans un battement sourd, pas tout à fait régulier, accompagné de cris d'oiseaux stridents et lointains ; il ouvrit les volets et découvrit, dans un contrebas vertigineux, une mer bleu-vert striée d'écume et des vagues déferlantes qui bouillonnaient autour d'une côte dentelée à cinquante mètres de là et cent mètres plus bas. Un alignement de falaises disparaissait dans le lointain de part et d'autre, et, juste en face, une double cuvette gigantesque était taillée dans le roc, si bien que la dénivellation entre le fond de la cuvette et l'océan ne représentait qu'une trentaine de mètres. Des nuages d'oiseaux tournoyaient au soleil tels des lambeaux d'écume que le vent aurait prélevés sur les flots courroucés.

Il reconnut ce lieu. Il l'avait vu dans des livres et sur écran.

Les cheminées marines de Youmier faisaient partie d'un vaste ensemble de falaises sur Mainland, l'une des îles Tail-Quiff, qui s'échelonnaient sur une longue courbe à l'est de Meiorin. Les falaises plongeaient dans l'océan avec des à-pics de deux à trois cents mètres et les dix-sept cheminées – vestiges des arches grandioses que les houles et les vagues avaient créées avant de les détruire – se dressaient comme les doigts de deux personnes en train de se noyer.

La légende locale avait jadis prétendu qu'il s'agissait des doigts d'un couple d'amoureux qui s'étaient jetés du haut des falaises plutôt que d'épouser les partenaires qu'on leur avait choisis.

Les cheminées portaient les noms de doigts de la main, et la dernière – la plus petite, qui ne dominait les vagues que de quarante mètres – s'appelait le Pouce. Les autres, entre cent et deux cents mètres de hauteur, avaient à peu près la même

circonférence au niveau de la mer qui recouvrait leur base en permanence, et s'étrécissaient légèrement jusqu'à leur pointe de basalte.

La construction avait commencé quatre mille ans plus tôt, lorsque la famille locale dominante avait édifié un unique château en pierre sur la cheminée la plus proche du sommet de la falaise et relié les deux par un pont de bois. Le château s'était agrandi avec la puissance croissante de la famille, jusqu'à ce que les travaux commencent sur une autre cheminée, puis sur une autre, et ainsi de suite.

Le complexe fortifié s'étendit sur les divers pitons rocheux, reliés par une succession de ponts – d'abord en bois, ensuite en pierre, puis en fer et en acier – et devint le siège du gouvernement, un lieu de prières et de pèlerinages et un bastion du savoir. Au fil des siècles et des millénaires, toutes les cheminées, le Pouce excepté, avaient été définitivement colonisées d'une manière ou d'une autre, et le Pouce avait même été pendant un siècle ou deux une forteresse équipée de grosses pièces d'artillerie navale. Les cheminées marines s'étaient peu à peu étoffées pour devenir une métropole essentiellement terrestre, qui s'étendait sur les landes derrière les falaises.

Elle avait dûment subi le sort d'une poignée de villes d'un bout à l'autre du globe durant la dernière Guerre d'unification quinze siècles auparavant : elle avait été la cible d'une gerbe d'ogives nucléaires qui avait complètement détruit une cheminée, en avait coupé une autre en deux et avait sculpté un cratère géant en forme de 8 dans les falaises à l'emplacement de la plupart des quartiers terrestres.

La ville n'avait jamais été reconstruite. Les cheminées marines, coupées de la terre ferme par les cratères jumeaux, restèrent à l'abandon des siècles durant, sites d'un tourisme macabre et refuges d'un million d'oiseaux de mer. Deux d'entre elles devinrent un monastère pendant l'une des phases les plus religieuses de Chel, puis les Services interarmes les réquisitionnèrent toutes pour en faire une base d'entraînement et reconstruisirent pratiquement tout l'ensemble, à l'exception des ponts reliant les pitons à la terre, avant de déménager outre-

espace sans même avoir achevé leur tâche, laissant les Cheminées à la garde du seul personnel d'entretien.

Maintenant, c'était là qu'il habitait.

Quilan s'appuya sur un parapet et regarda la collerette blanche du ressac qui entourait la base du Médius du Mâle, trois cents mètres plus bas. L'eau semblait lente, vue de si haut. Comme si chaque vague, venue d'on ne sait où, était épuisée après sa longue traversée de l'océan.

Il était là depuis deux lunes – un mois. On le formait et on l'évaluait. Il ne savait toujours rien de précis sur la tâche qui l'attendait, hormis le fait que c'était probablement une mission suicide. Il n'était pas encore certain d'être choisi. Il savait qu'il y avait plusieurs autres candidats à cet honneur douteux. Il avait déjà accepté – au cas où il ne serait pas choisi –, de subir un effacement de mémoire qui ferait de lui, apparemment, un moine traumatisé par la guerre – un de plus –, dans la Retraite de Cadracet, qui s'efforçait d'assumer ses expériences.

La colonel Ghejaline était présente la moitié du temps, ou presque ; elle supervisait sa formation. Le principal instructeur de Quilan en matière d'arts martiaux était un mâle trapu, balafre et taciturne appelé Wholom. C'était manifestement un militaire, ou un ancien militaire, mais il refusait d'avouer son grade. L'autre mentor de Quilan s'appelait Chuelfier : un vieux mâle frêle au pelage blanc dont l'âge et les infirmités semblaient s'abolir lorsqu'il enseignait.

Il y avait quelques spécialistes de l'armée qu'il voyait tous les deux ou trois jours et qui manifestement habitaient eux aussi le complexe, une poignée de domestiques de castes diverses et un certain nombre d'Invisibles Aveuglés restés fidèles aux vieilles coutumes tout au long de la guerre des Castes.

Quilan regarda les Aveuglés vaquer à leurs occupations : la partie supérieure du visage couverte par le bandeau vert de leur grade, ils évoluaient à tâtons avec une connaissance efficace des lieux, sinon ils utilisaient les cliquetis à haute fréquence qu'ils produisaient avec leurs griffes pour se repérer au milieu des espaces en béton ou taillés dans le roc de la cheminée. Habiter ici en étant Aveuglé, avec l'à-pic au-dessus des rochers et de

l'océan, revenait à faire éternellement confiance aux murs et à l'intelligence de l'architecture.

Il n'avait pas le droit de quitter sa cheminée. Il était presque persuadé que certains de ses camarades-adversaires inconnus – ceux qui seraient peut-être choisis pour effectuer la mission à sa place – étaient logés sur d'autres cheminées, de l'autre côté des grands ponts verrouillés que les Services interarmes avaient jetés entre les colonnes rocheuses.

Il leva le bras et examina ses griffes extraites de leur fourreau. Il tourna son bras à gauche puis à droite. Il n'avait jamais été aussi musclé, aussi en forme. Il se demanda s'il avait vraiment besoin d'avoir une condition physique aussi exceptionnelle pour cette mission, ou si l'armée – ou quiconque était en réalité derrière tout cela –, vous faisait subir pareil entraînement en toutes circonstances.

Un grand terrain de manœuvres circulaire était situé à mi-pente sur le côté exposé à la mer de la cheminée. Il était ouvert sur les côtés, mais abrité sous un toit de toiles blanches rappelant des voiles de bateaux à l'ancienne. C'est là qu'on lui avait appris l'escrime, le maniement de l'arbalète, des armes à projectiles et des fusils laser primitifs. On lui inculqua toutes les finesses – et certains procédés moins raffinés – du combat au couteau, avec les dents et avec les griffes. On avait abordé le fait que le combat rapproché avec un membre d'une autre espèce serait différent, mais sans aller plus loin.

Une petite équipe de médecins arriva un jour par la voie des airs et l'emmena dans un hôpital – vaste mais manifestement peu fréquenté – creusé dans la roche sous les constructions de la cheminée. Ils le dotèrent d'un garde-âme amélioré, mais ce fut le seul implant qu'ils touchèrent ou introduisirent. Il avait entendu parler d'agents secrets et d'autres individus en mission spéciale équipés de systèmes de communication connectés au cerveau, de glandes nasales détectrices de substances toxiques, de vésicules productrices de poison, de systèmes d'armes sous-cutanés... la liste était longue, mais lui, apparemment, n'aurait droit à rien de tout cela. Il se demanda pourquoi.

Une fois, on lui laissa entendre que quiconque serait chargé de la mission ne serait pas totalement seul. Là aussi, il se posa des questions.

La formation et l'enseignement qu'il recevait ne se limitaient pas aux arts martiaux. Il passait au moins la moitié de la journée à jouer les étudiants, lové sur son siège à apprendre sur écran ou à écouter Chuelfier.

Le vieux mâle lui enseigna l'histoire de Chel, la philosophie religieuse à la fois avant et après la Sublimation partielle des Chelgrien-Puen, et ce qu'on avait découvert de l'histoire du reste de la galaxie et de ses autres êtres pensants.

Il apprit ce que faisaient les garde-âmes et comment ils le faisaient, et à quoi ressemblaient les limbes et le paradis. Jamais il n'aurait imaginé être obligé d'en savoir tant sur ces sujets. Il apprit dans quels domaines l'ancienne religion était excessivement fantaisiste ou carrément erronée dans ses dogmes et ses a priori, dans quels domaines elle avait inspiré les Chelgrien-Puen et était donc passée à l'état de réalité, et dans quels domaines elle avait été dépassée. Il n'avait aucun contact direct avec aucun des déjà-partis, mais il finit par comprendre l'au-delà mieux qu'il ne l'avait jamais compris auparavant. Parfois, sachant qu'il était pratiquement exclu que Worosei éprouve jamais la moindre miette de cette gloire recréée, il avait l'impression que les autres ne l'avaient choisi que pour le torturer, que toute cette histoire n'était qu'une mascarade cruellement raffinée pour leur permettre de retrouver ce couteau enseveli à jamais dans sa chair qu'était la mort de Worosei et de le retourner dans la plaie de toutes leurs forces.

Il apprit tout ce qu'il y avait à apprendre sur la guerre des Castes et sur l'implication de la Culture dans les changements qui l'avaient provoquée.

Il apprit à connaître les personnalités qui avaient participé au contexte du conflit et écouta quelques morceaux de la musique de Mahrai Ziller, tantôt empreints d'un chagrin tellement poignant qu'il pleurait, tantôt chargés d'une telle colère qu'il avait envie de casser quelque chose.

Un certain nombre de soupçons et de scénarios possibles se matérialisèrent peu à peu dans son esprit, mais il les garda pour lui.

Il rêvait parfois de Worosei, à présent. Dans un de ces rêves, ils s'étaient mariés ici même sur la cheminée marine, et un grand vent monté de la mer avait arraché les chapeaux des gens ; il se précipita pour rattraper celui de son épouse, qui s'envolait vers le parapet, percuta le béton badigeonné de blanc et bascula dans le vide tandis que le chapeau lui échappait de justesse. Il commença à tomber vers la mer et sentit qu'il reprenait son souffle pour pousser un cri, puis il se rappela que Worosei n'était évidemment pas là, et ne pouvait pas y être : elle était morte, et lui aussi, tant qu'il y était. Il sourit aux vagues qui se précipitaient à sa rencontre et s'éveilla avant l'impact avec l'impression d'avoir été dépossédé de quelque chose, sur son oreiller humide au goût de sel marin.

Un beau matin, comme il traversait le terrain de manœuvres sous les toiles blanches qui claquaient au vent, pour se diriger vers la salle où Chuelfier donnait le premier cours de la journée, il aperçut un petit groupe droit devant lui. La colonel Ghejaline, Wholom et Chuelfier s'entretenaient avec une silhouette en noir et blanc au milieu du groupe.

Il y en avait cinq autres, trois à la droite du groupe central, deux à sa gauche. C'étaient tous des mâles habillés en clercs. Le mâle au milieu, petit, apparemment âgé, était affligé d'une sorte de bosse asymétrique. Quilan eut un choc en se rendant compte que ce mâle portait la robe à rayures noires et blanches d'un Estodien, un de ceux qui transitent entre ce monde et l'autre. Il arborait un sourire en coin et s'accrochait à une longue crosse à miroirs. Son pelage semblait lisse, comme s'il avait été huilé.

Quilan était sur le point de saluer la colonel, mais, lorsqu'il s'approcha, les trois personnes qu'il connaissait reculèrent pour laisser l'Estodien faire deux petits pas en avant.

— Estodien, dit Quilan en s'inclinant profondément.

— Major Quilan, dit le vieux mâle d'une voix douce et onctueuse.

Il tendit la main à Quilan, qui venait de s'apercevoir que le mâle posté à l'extrême droite du groupe avait des allures de colosse insolites sous ses habits ecclésiastiques, et que ce même mâle avait amorcé un mouvement tournant, comme s'il voulait le surprendre par-derrière. Lorsque le mâle disparut de son champ de vision, l'ombre légère qu'il projetait sous la lumière tamisée par la toile blanche accéléra brusquement.

Ce qui persuada finalement Quilan qu'il allait être attaqué fut la manière bizarre dont le vieil Estodien s'étira lorsqu'il lui tendit la main. Frêle comme il l'était, il ne put s'empêcher de se tenir à distance de quelque chose qui risquait de se révéler violent.

Quilan feignit de prendre la main du vieux mâle, puis se baissa, fit volte-face et se retrouva accroupi, mains et membre médian tendus, dans la posture défensive classique, prêt à bondir.

Le colosse en robe de clerc était sur le point de frapper ; il s'était calé sur son arrière-train et avait relevé ses manches, montrant des bras puissamment musclés, bien que ses griffes ne soient qu'à moitié sorties. Une expression presque féroce rayonna un instant sur son faciès au poil blanc et s'illumina même fugitivement lorsque Quilan pivota pour l'affronter, mais il regarda alors vers l'Estodien et se détendit ; il s'assit, baissa les bras et la tête dans ce qui aurait pu être une courbette.

Quilan resta exactement là où il était ; la tête oscillant légèrement de droite à gauche, il lançait des coups d'œil aussi loin que possible derrière lui sans perdre de vue le mâle au pelage blanc. Il n'y avait apparemment pas de nouveau mouvement ni de nouvelle menace.

Après un instant figé où il n'y eut plus que les appels lointains des oiseaux de mer et le battement étouffé des vagues, l'Estodien heurta de sa crosse le béton du terrain de manœuvres ; le mâle au pelage blanc se leva et pivota en un seul mouvement fluide, puis revint se poster là où il était précédemment.

— Major Quilan, réitéra le vieux mâle. Veuillez vous lever.

Il lui tendit la main à nouveau et dit :

— Plus de surprises désagréables, du moins pour aujourd'hui, je vous en donne ma parole.

Quilan prit la main de l'Estodien et se releva.

La colonel Ghejaline s'avança. Elle semblait satisfaite.

— Major Quilan, je vous présente l'Estodien Visquile.

— Monsieur, dit Quilan lorsque le vieux mâle libéra sa main.

— Et voici Eweirl, dit Visquile en désignant le mâle au pelage blanc à sa droite.

Le colosse hocha la tête et sourit.

— J'espère, reprit Visquile, que vous êtes assez intelligent pour vous rendre compte que vous venez de passer avec succès non pas un, mais deux petits tests, major.

— Oui, monsieur. Ou deux fois le même, monsieur.

Le sourire de Visquile s'élargit, révélant de petites dents pointues.

— Vous n'êtes pas vraiment obligé de me donner du « monsieur », major, bien que j'avoue que cela ne me déplaît pas.

Il se tourna vers Wholom et Chuelfier, puis vers la colonel Ghejaline.

— Pas mal.

Il se retourna vers Quilan et le détailla des pieds à la tête.

— Venez, major, il faut que nous ayons un entretien, ce me semble.

— On nous dit que pareille erreur est très inhabituelle chez eux. On nous dit que nous devrions nous sentir flattés par le simple fait qu'ils nous aient témoigné tant d'intérêt. On nous dit qu'ils nous respectent. On nous dit que c'est à la suite d'un accident dans le développement et l'évolution des galaxies, des étoiles et des planètes que nous avons par rapport à eux une certaine infériorité technologique. On nous dit que ce qui s'est passé est malencontreux, mais que nous finirons peut-être par en tirer avantage. On nous dit que ce sont des gens honorables qui voulaient seulement nous aider et qui ont maintenant l'impression d'avoir une dette envers nous à cause de leur négligence. On nous dit que nous allons peut-être tirer plus de

profit de leur écrasante culpabilité que nous n'en aurions pu tirer de leur facile condescendance.

L'Estodien Visquile afficha son petit sourire tranchant et conclut :

— Rien de tout cela n'a d'importance.

Quilan et l'Estodien étaient assis en tête à tête dans une petite tour perchée sur le côté d'une des plus basses superstructures de la cheminée. On voyait l'air et la mer sur trois côtés, le vent chaud entraît par une fenêtre sans vitres et sortait par une autre, chargé d'effluves salins. Ils étaient lovés sur des nattes d'herbe.

— Ce qui compte, reprit le vieux mâle, c'est ce qu'ont décidé les Chelgrien-Puen.

Un silence. Quilan se douta qu'il était censé le combler et demanda donc :

— Et ce serait quoi, Estodien ?

Le pelage du vieux mâle sentait le parfum de luxe. Il se redressa sur sa natte pour regarder par une fenêtre les longues ondulations de la mer houleuse.

— Depuis deux mille sept cents ans, dit-il négligemment, l'un des articles de notre foi est que les âmes des défunts sont maintenues dans les limbes une année entière avant d'être acceptées dans la gloire du ciel. Cela n'a pas changé depuis que nous – nos déjà-partis – avons donné une réalité au ciel. C'est également le cas d'un grand nombre des autres doctrines associées à ces croyances. Elles sont, en un sens, devenues des règles.

Il se tourna et sourit une fois de plus à Quilan avant de regarder à nouveau par la fenêtre.

— Ce que je vais vous dire maintenant est connu d'un très petit nombre de personnes, major Quilan. Et doit le rester. Me comprenez-vous ?

— Oui, Estodien.

— La colonel Ghejaline ne le sait pas, ni aucun de vos enseignants.

— Je comprends.

Le vieux mâle se tourna brusquement vers lui.

— Pourquoi voulez-vous mourir, Quilan ?

Quilan bascula en arrière, désarçonné.

— Je... en un sens, je ne le veux pas, Estodien. Je n'ai plus tellement envie de vivre, c'est tout. Je ne veux plus exister.

— Vous voulez mourir parce que votre compagne est morte et que vous languissez après elle. N'est-ce pas la vérité ?

— J'emploierais un terme un peu plus fort que « languir », Estodien. Mais c'est sa mort qui a privé ma vie de sens.

— La vie des membres de votre famille et l'existence de notre société en cette époque de pénurie et de restructuration ne signifient-elles rien pour vous ?

— Rien, non, Estodien. Mais pas assez non plus. Je voudrais penser autrement, mais je ne le peux pas. C'est comme si tous les gens qui comptent pour moi, mais dont j'ai l'impression qu'ils devraient compter plus, étaient déjà dans un autre monde que celui où j'habite.

— Ce n'était qu'une femelle, Quilan, rien qu'une personne, rien qu'un individu. Qu'a-t-elle de si particulier pour que son souvenir – à jamais irrécupérable, semble-t-il –, passe avant les besoins plus pressants de ceux qui sont encore en vie et pour qui on peut encore faire quelque chose ?

— Rien, Estodien, c'est...

— Rien, en effet. Ce n'est pas son souvenir ; c'est le vôtre. Ce n'est pas son originalité ou son caractère unique que vous célébrez, Quilan, mais les vôtres. Vous êtes un romantique, Quilan. Vous trouvez romantique l'idée d'une mort tragique, vous trouvez romantique l'idée de la rejoindre, même si c'est dans l'oubli.

Le vieux mâle se releva comme s'il était prêt à partir.

— Je hais les romantiques, Quilan. Ils ne se connaissent pas vraiment eux-mêmes, mais, pis encore, ils ne veulent en réalité pas connaître leur moi – ni, en dernière analyse, qui que ce soit d'autre –, parce qu'ils croient que cela va enlever à la vie son mystère. Ce sont des imbéciles. Vous êtes un imbécile. Et votre épouse l'était aussi, probablement.

Il observa une pause et poursuivit :

— Vous étiez probablement des imbéciles romantiques l'un et l'autre. Des imbéciles condamnés à une vie de désillusion et d'amertume lorsque vous auriez découvert que votre précieux

romantisme s'était évanoui au bout de quelques années de mariage et que vous auriez été obligés de regarder en face non seulement vos propres insuffisances, mais aussi celles de votre compagne. Vous avez eu de la chance qu'elle meure. Elle n'a pas eu de chance : elle est morte, et pas vous.

Quilan considéra l'Estodien quelques instants. Le vieux mâle respirait plus profondément et plus péniblement qu'il n'aurait été nécessaire, mais, sinon, il maîtrisait toute peur qu'il pouvait parfaitement éprouver. Il était sans doute totalement sauvegardé, et, en tant qu'Estodien, il serait ressuscité ou réincarné sous la forme qu'il voudrait et quand il le voudrait. Ce qui, toutefois, n'empêchait pas son être animal d'envisager d'être défenestré et de tomber dans la mer avec rien de moins que de la terreur. En supposant évidemment que ce vieux mâle ne porte pas un harnais antigrav, auquel cas il craindrait simplement que Quilan ne l'égorgé à coups de griffes avant qu'Eweirl ou un autre puisse intervenir.

— Estodien, dit posément Quilan. J'ai réfléchi à tout cela et j'ai éprouvé tout cela. Je me suis accusé de tous les travers que vous citez, et en des termes un peu moins modérés que vous. Vous me trouvez en phase finale du processus que vous auriez peut-être voulu déclencher avec pareilles assertions, et non à son début.

L'Estodien le regarda.

— C'est très bon, dit-il. Exprimez-vous plus sincèrement, plus complètement.

— Il est pour moi hors de question de me laisser provoquer à la violence par quelqu'un qui traite mon épouse d'imbécile sans l'avoir jamais connue. Je sais qu'elle n'en était pas une, ce qui suffit. Et je crois que vous vouliez simplement voir s'il était facile de m'irriter.

— Pas assez facile, peut-être, dit le vieux mâle. En matière de tests, on ne réussit ni n'échoue pas toujours comme on pourrait s'y attendre.

— Je n'essaie pas de réussir vos tests, Estodien. J'essaie d'être honnête. Je présume que vos tests sont valables. S'ils le sont et que j'échoue tandis qu'un autre réussit, alors, c'est mieux

que si je réussissais à vous dire ce que je crois que vous voulez entendre plutôt que ce que je pense réellement.

— Ce calme confine à la suffisance, Quilan. Peut-être cette mission exige-t-elle quelqu'un doté de plus d'agressivité et de ruse que cette réponse n'en laisse espérer.

— Peut-être, Estodien.

Le vieux mâle continua de faire peser son regard sur Quilan pendant quelques instants. Puis il finit par se détourner et regarda à nouveau par la fenêtre.

— Les morts de la guerre n'auront pas le droit d'accéder au paradis, Quilan.

Il lui fallut se repasser ce commentaire dans sa tête pour être sûr qu'il avait bien entendu. Il cilla.

— Estodien ?

— C'était une guerre, major, pas un trouble civil ni une catastrophe naturelle.

— La guerre des Castes ? demanda-t-il — et il se sentit immédiatement stupide.

— Oui, bien sûr, la guerre des Castes, dit sèchement Visquile avant de retrouver son calme. Les Chelgrien-Puen nous ont dit que les anciennes règles s'appliquent.

— Les anciennes règles ?

Il pensa qu'il savait déjà ce que cela signifiait.

— Ils doivent être vengés.

— Une âme pour une âme ?

C'était l'essence de la barbarie, des divinités cruelles de jadis. La mort de chaque Chelgrien devait être compensée par la mort d'un ennemi, et, tant que l'équilibre n'était pas atteint, les guerriers tombés au combat étaient tenus à distance du paradis.

— Pourquoi devrait-on hâtivement embrasser l'idée d'une correspondance terme à terme ? demanda l'Estodien avec un sourire glacial. Peut-être qu'une seule mort serait suffisante. Une seule mort importante.

Il se détourna à nouveau.

Quilan resta impassible un instant. Lorsque Visquile continua de regarder la vue par la fenêtre sans se retourner vers lui, il demanda :

— Une seule mort ?

L'Estodien le fixa à nouveau.

— Une seule mort importante. Qui pourrait avoir beaucoup de conséquences.

Il se détourna en fredonnant un air de musique. Quilan en reconnut la mélodie : elle était signée Mahrai Ziller.

ABSENCE DE GRAVITÉ

— Qu'est-ce qui arrive au ciel ? Voilà la question.

— Un merveilleux inconnaisable ?

— Absurde. La réponse est « rien ». Rien ne peut arriver, parce que, s'il arrive quelque chose – en fait si quelque chose *peut* arriver –, alors cela ne peut représenter l'éternité. Développement, mutation et la possibilité du changement, telle est la matière de notre existence ; c'est presque une définition de la vie : le changement.

— Vous avez toujours pensé cela ?

— Si vous neutralisez le changement, si vous réussissez à arrêter le temps, si vous empêchez la possibilité d'une modification des circonstances vitales d'un individu – et cela doit inclure au moins la possibilité qu'elles empirent en changeant –, alors vous n'avez pas de vie après la mort : vous n'avez que la mort.

— Il y a des gens qui croient qu'après la mort l'âme est recréée dans un autre être.

— C'est traditionaliste et un tantinet stupide, mais pas idiot, en vérité.

— Et il y a ceux qui croient qu'au moment de la mort l'âme a le droit de créer son propre univers.

— Élucubration monomane et risible, et dont on peut prouver la fausseté.

— Ensuite, il y a ceux qui croient que l'âme...

— Bon, il y a des tas d'espèces de croyances différentes. Toutefois, celles qui m'intéressent sont celles qui concernent l'idée de paradis. Ça, c'est l'idiotie dont j'enrage de constater qu'elle reste invisible aux yeux des autres.

— Évidemment, vous pourriez tout simplement vous tromper.

— Ne soyez pas ridicule.

— En tout cas, même si le paradis n'existait pas à l'origine, les gens l'ont créé. Il existe pour de bon. En fait, il en existe des tas de sortes différentes.

— La technologie ! Peuh ! Ces prétendus paradis ne dureront pas. Il y aura la guerre à l'intérieur d'eux, ou entre eux.

— Et les Sublimés ?

— Enfin, quelque chose au-delà du paradis. Et, par conséquence, inutile, hélas ! Mais c'est un début. Ou plutôt, une fin. Ou le début, là encore, d'une autre sorte de vie, ce qui valide mon argumentation.

— Là, je suis perdu.

— Nous sommes tous perdus. On nous retrouve morts.

— Vous êtes vraiment professeur de théologie ?

— Bien sûr que si ! Ça ne se voit pas, non ?

— Monsieur Ziller ! Z'avez déjà rencontré l'autre Chelgrien ?

— Excusez-moi, nous nous sommes déjà rencontrés ?

— Ouais, c'est que je vous demande.

— Non, je voulais dire : est-ce que je vous ai déjà rencontré ?

— Trelsen Scofford. On s'est rencontrés chez le Gidhoutan.

— Vraiment ?

— Vous avez dit que ce que j'avais dit sur votre truc était « singulier » et « relevant d'un point de vue unique ».

— Je crois me reconnaître un peu dans ces propos.

— Super ! Alors, ce type, vous l'avez déjà rencontré ?

— Non.

— Non ? Mais ça fait vingt jours qu'il est ici ! Y paraît qu'il habite à moins de...

— Êtes-vous aussi ignorant que vous le semblez, Trelsen, ou est-ce là une sorte de bizarre numéro, qui se veut peut-être amusant ?

— J vous demande pardon...

— Vous devriez. Si vous prêtiez ne serait-ce...

— On m'a dit qu'il y avait un autre Chelgrien...

— ... qu'une attention fugitive à ce qui se passe, vous sauriez que cet « autre Chelgrien » est un voyou moyenâgeux, un nervi professionnel venu pour essayer de me persuader de retourner avec lui dans une société que je méprise. Je n'ai aucune intention de rencontrer ce minable.

— Oh. J'étais pas au courant.

— Vous êtes donc simplement ignorant plutôt que malveillant. Félicitations.

— Alors, vous allez pas le rencontrer du tout ?

— C'est exact ; pas du tout. Mon plan est le suivant : après que je l'aurai fait poireauter quelques années, ou bien il en aura marre et il décampera pour recevoir chez lui les réprimandes rituelles, ou bien il sera peu à peu séduit par Masaq' et ses nombreuses attractions en particulier et par la Culture et toutes ses merveilleuses manifestations en général, et deviendra citoyen. Il se pourrait alors que je le rencontre. Brillante stratégie, n'est-ce pas ?

— Z'êtes sérieux ?

— Je suis toujours sérieux, et jamais plus que lorsque je suis insolent.

— Vous croyez que ça va marcher ?

— Je n'en sais rien, et je m'en fiche. C'est une hypothèse amusante, voilà tout.

— Alors, pourquoi ils veulent vous faire revenir ?

— Apparemment, je suis le véritable empereur. J'étais un enfant trouvé échangé à sa naissance par une marraine jalouse contre mon jumeau malfaisant, Fimmit, que j'avais depuis longtemps perdu de vue.

— Quoi ? C'est vrai, ça ?

— Non, bien sûr, pas vraiment. Il est là pour me remettre une convocation en rapport avec une infraction mineure au code de la route.

— Vous plaisantez, ou quoi ?

— Sapristi, vous avez deviné. Non, en réalité, j'ai cette sécrétion qui provient de mes glandes antérieures ; il y a dans chaque clan chelgrien un ou deux mâles par génération qui produisent cette substance. Sans elle, les mâles de mon clan ne peuvent éliminer les résidus solides. S'ils ne lèchent pas

l'endroit approprié au moins une fois par mois lunaire, ils commencent à souffrir d'une flatulence atroce. Malheureusement, mon cousin Kehenananaha Junior III a été récemment victime d'un bizarre accident de toilettage qui l'a rendu incapable de produire cette vitale sécrétion, c'est pour cela qu'ils veulent que je rentre au pays avant que tous les mâles de ma famille explosent sous la pression de leur merde. Il y a évidemment une solution chirurgicale, mais les droits d'exploitation du brevet médical sont hélas détenus par un clan que nous refusons de reconnaître depuis trois siècles. Il y a eu apparemment conflit autour d'une surenchère intempestive causée par une éructation involontaire lors d'une vente de mariées. Nous n'aimons pas aborder ce sujet.

— Vous... vous ne parlez pas sérieusement ?

— Je ne peux vraiment rien vous faire avaler, pas vrai ? Non, en réalité, c'est au sujet d'un livre que j'ai oublié de rendre à la bibliothèque.

— Maintenant, vous me faites marcher, hein ?

— Une fois de plus, vous m'avez percé à jour. C'est presque comme si ma présence ici n'était pas indispensable.

— Alors, vous ne savez vraiment pas pour quelle raison ils veulent vous faire revenir ?

— Eh bien, quelle pourrait être cette raison ?

— Ne me le demandez pas à moi !

— C'est bien ce que je pensais !

— Hé ! Pourquoi ne pas demander, tout simplement ?

— Il y a mieux à faire. Puisque vous avez l'air de vous passionner pour la question, pourquoi n'appelleriez-vous pas l'Autre Chelgrien, comme vous dites si bien, pour qu'il vous dise pourquoi on souhaite mon retour ?

— Non, je voulais dire demander à Central.

— Oui, son savoir est universel, après tout. Regardez, il y a un de ses avatars là-bas !

— Exact ! Allons-y... Oh ! Bon, euh, à la prochaine... Euh, bonjour. Vous devez être le Homomdan.

— Quelle perspicacité !

— Alors, qu'est-ce que cette femme fait, au juste ?

- Elle m'écoute.
- Elle écoute ? C'est ça ?
- Oui. Je parle et elle écoute ce que je dis.
- Ah, bon ? Moi je vous écoute, en ce moment. Qu'est-ce que cette femme fait de si particulier ?
- Eh bien, elle écoute sans poser le genre de questions que vous venez de poser, franchement.
- Que voulez-vous dire ? Je demandais simplement...
- Oui, mais ouvrez donc les yeux. Vous êtes déjà agressif, vous avez décidé que quelqu'un qui se contente d'écouter quelqu'un d'autre est...
- Mais c'est tout ce qu'elle fait ?
- Oui, plus ou moins. Mais c'est très utile.
- Vous n'avez pas d'amis ?
- J'ai des amis, évidemment.
- Bon, ils ne sont pas là pour ça ?
- Non, pas toujours, pas pour tout ce dont je veux parler.
- Et votre domotique ?
- Avant, je parlais de choses et d'autres avec ma maison, et puis je me suis rendu compte que je parlais à une simple machine dont pas même les autres machines feignent de croire qu'elle est pensante.
- Et votre famille ?
- Je ne veux surtout pas tout partager avec ma famille. Elle tient déjà une grande place dans ce dont j'ai besoin de parler.
- Vraiment ? C'est affreux. Vous êtes bien à plaindre. Central, alors. C'est quelqu'un qui sait écouter.
- Je comprends, mais certains d'entre nous pensent que sa sollicitude est une simple apparence.
- Quoi ? Il est *conçu* pour la sollicitude.
- Il est conçu pour donner une *impression* de sollicitude. Avec une personne, on sent qu'on communique à un niveau animal.
- Un niveau animal ?
- Oui.
- Et c'est censé être une bonne chose ?
- Oui. C'est pour ainsi dire une communication d'instinct à instinct.

- Alors, vous croyez que Central ne s'intéresse pas aux gens.
- Ce n'est qu'une machine.
- Vous aussi.
- Seulement dans l'acception la plus large de ce terme. Je me sens mieux quand je parle à un autre humain. Certains d'entre nous ont l'impression que Central contrôle trop notre existence.
- Vraiment ? Je croyais que, si on ne voulait rien avoir à faire avec lui, on le pouvait.
- Oui, mais vous habitez toujours sur l'orbitale, n'est-ce pas ?
- Et alors ?
- Eh bien, c'est lui qui gère l'orbitale, voilà ce que je veux dire.
- Ouais, bon, faut bien quelqu'un pour la gérer.
- Certes, mais les planètes n'ont pas besoin de gestionnaire. Elles... elles existent, et voilà.
- Vous voulez donc vivre sur une planète ?
- Non. Je crois que je trouverais les planètes un peu petites, un peu bizarres.
- Elles sont dangereuses, non ? Elles sont percutées par les météorites, non ?
- Non, les planètes ont des systèmes de défense.
- Lesquels, par conséquent, ont besoin d'être gérés.
- Oui, mais là n'est pas la question...
- Je veux dire, vous ne voudriez pas avoir une *personne* aux commandes d'un système pareil, hein ? Ça ferait peur. Ça serait comme autrefois, comme la barbarie et tout le reste.
- Non, mais l'important, c'est ceci : où que vous soyez, vous pouvez accepter qu'il doive y avoir quelque chose pour s'occuper de l'infrastructure, mais ce quelque chose ne devrait pas gérer votre vie par la même occasion. Aussi avons-nous l'impression qu'il nous faudrait parler plus entre nous, et non à nos domotiques, à Central, à des drones et autres entités similaires.
- C'est drôlement bizarre. Il y a beaucoup de gens comme vous ?
- Non, pas beaucoup, mais j'en connais quelques-uns.

— Vous êtes organisés ? Vous tenez des réunions ? Vous avez déjà un nom ?

— Eh bien, oui et non. Il y a eu beaucoup de suggestions. Nous pourrions nous appeler les fastidiens, les cellulistes, les carboniphiles, les rejectionnistes, les parlistes, les périphériques, les planétistes, les ahbonistes, les circonlocutistes ou les circonlocufères, mais je crois que nous ferions mieux de n'adopter aucun de ces noms.

— Pourquoi pas ?

— C'est Central qui les a suggérés.

— ... Excusez-moi.

— Qui c'était ?

— L'ambassadeur Homomdan.

— Un peu monstrueux, non ?... *Quoi ? Quoi ?*

— Ils ont l'ouïe très développée.

— Hé ! Monsieur Ziller ! J'ai oublié de vous demander. Où en est le morceau ?

— Trelsen, je présume.

— Ouais, bien sûr.

— Quel morceau ?

— Vous savez bien. La musique.

— La musique. Ah, oui. Oui, j'en ai écrit pas mal.

— Oh, arrêtez de me mettre en boîte ! Alors, où ça en est ?

— Vous voulez dire en général, ou alors vous pensiez à un morceau particulier ?

— Le nouveau, bien sûr !

— Ah, oui, bien sûr.

— Alors ?

— Vous voulez me demander où en est la symphonie ?

— Oui, comment ça se présente ?

— Bien.

— Bien ?

— Oui. Ça se présente bien.

— Oh ! Super ! Très bien. Il me tarde de l'entendre. Super. Ouais.

— ... C'est ça, barre-toi dans la foule, crétin. J'espère que je n'ai pas utilisé trop de termes techniques... Oh, bonjour, Kabe. Vous êtes encore là ? Et comment allez-vous ?

— Je vais bien. Et vous-même ?

— Je suis assiégé par les idiots. Heureusement que je suis habitué.

— À l'exception de votre interlocuteur, j'espère.

— Kabe, si je ne pouvais tolérer qu'un imbécile, je vous assure que ce serait vous.

— Hmm. Bon, je vais le prendre dans le sens où j'espère que vous l'avez dit plutôt que dans le sens que je soupçonne. L'espoir est une émotion plus agréable à l'esprit que le soupçon.

— Votre réservoir de courtoisie me stupéfie, Kabe. Et notre émissaire ?

— Quilan ?

— Je crois qu'il est connu sous ce nom.

— Il se résigne à une longue attente.

— On m'a dit que vous l'avez emmené en promenade.

— Sur le chemin de corniche à Vilster.

— Oui. Tous ces kilomètres et pas le moindre faux pas. C'est presque incroyable, non ?

— C'était un agréable compagnon de promenade et il me semble une personne fréquentable. Un peu sévère, peut-être.

— Sévère ?

— Calme et réservé, très sérieux, avec une sorte de calme en lui.

— De calme ?

— Le genre de calme qu'on trouve au milieu du troisième mouvement de « Nuit de tempête », lorsque les cuivres se taisent et que les basses tiennent ces longues notes descendantes.

— Oh, un calme symphonique. Et cette affinité discutable avec l'une de mes œuvres est-elle censée me le rendre sympathique ?

— Je n'avais pas d'autre intention.

— Vous êtes vraiment un entremetteur éhonté, pas vrai, Kabe ?

— Le suis-je ?

— Vous n'éprouvez pas la moindre honte à obéir à leurs ordres comme ça ?

— Les ordres de qui ?

— De Central, de la section Contact, de la Culture dans son ensemble, sans parler de ma propre société enchanteresse et de son splendide gouvernement.

— Je ne crois pas que votre gouvernement me demande de faire quoi que ce soit.

— Kabe, vous ne savez pas le genre de collaboration qu'ils ont demandée aux gens de Contact, ou qu'ils ont exigée d'eux.

— Eh bien, je...

— Oh, ciel !

— N'ai-je pas entendu parler de nous ? Ah, compositeur Ziller, Ar Ischloear, mes chers amis, je suis enchanté de vous revoir.

— Tersono, vous resplendissez !

— Merci !

— Et vous avez réuni une assistance très agréable, comme toujours.

— Kabe, vous êtes l'une de mes girouettes les plus importantes, si je puis me permettre de vous élever tout en vous rabaissant. Je vous fais totalement confiance pour me dire si quelque chose marche véritablement ou pas, ou si les gens n'approuvent que par simple politesse, alors je suis heureux d'enregistrer votre réaction.

— Et Kabe est heureux que vous soyez heureux. Je lui demandais des nouvelles de notre pote le Chelgrien.

— Ah, oui, ce pauvre Quilan.

— Pauvre ?

— Mais oui, vous savez bien ; son épouse.

— Non, je ne sais pas. Quoi ? Elle est particulièrement moche ?

— Non ! Elle est morte.

— État qui s'accompagne rarement d'une amélioration esthétique.

— Ziller ! Je vous en prie ! Ce pauvre type a perdu son épouse dans la guerre des Castes. Vous ne le saviez pas ?

— Non.

— Je crois que Ziller a mis autant de zèle à ignorer toutes les informations concernant le major Quilan que j'en ai mis à les accumuler.

— Et vous n'avez pas communiqué ces informations à Ziller, Kabe ? Honte à vous !

— Ma honte semble être un sujet de prédilection, ce soir. Mais, non je ne les ai pas communiquées. J'allais peut-être le faire juste avant que vous arriviez.

— Oui, tout cela était affreusement tragique. Ils n'étaient pas mariés depuis longtemps.

— Ils peuvent au moins espérer se rejoindre dans l'absurde blasphème de notre paradis fabriqué.

— Il semble que non. Son implant à elle n'a pas réussi à sauvegarder sa personnalité. Elle a disparu à jamais.

— Quelle négligence ! Et les implants du major ?

— Ses implants, mon cher Ziller ?

— De quelle nature sont-ils ? Avez-vous vérifié s'il en a d'un type inhabituel ? Le genre d'implants qu'ont généralement les agents spéciaux, les espions, les assassins.

— Il ne dit plus rien. Vous croyez qu'il est en panne ?

— Je crois qu'il communique avec l'extérieur.

— C'est le sens de ces couleurs ?

— Je ne le crois pas.

— Ça, c'est du gris et rien de plus, n'est-ce pas ?

— Gris métallisé, pour être plus précis.

— Et ça, c'est du magenta ?

— Plutôt du violet. Bien qu'évidemment vos yeux soient différents des miens.

— Hum !

— Oh, vous revoilà.

— Exact. La réponse est que l'émissaire Quilan a été scanographié plusieurs fois avant d'arriver ici. Les vaisseaux ne laissent pas monter les gens à bord sans les contrôler, au cas où ils auraient sur eux quoi que ce soit de dangereux.

— Vous en êtes certain ?

— Mon cher Ziller, il a été transporté par trois vaisseaux de guerre de la Culture. Savez-vous à quel point ces entités peuvent être nanoscopiquement fanatiques en matière d'hygiène ?

— Et son garde-âme ?

— Il n'a pas été directement scanographié. Cela impliquerait de lire dans son esprit, ce qui est *terriblement* impoli.

— Ah-ah !

— Ah-ah quoi ?

— Ziller craint que le major ne soit ici pour l'enlever ou l'assassiner.

— Ce serait ridicule.

— Tout de même.

— Ziller, mon cher ami, si c'est ce qui tourmente votre esprit, n'ayez aucune crainte, je vous en prie. Un enlèvement est... indiciblement invraisemblable. Un meurtre... Non. Le major Quilan n'a rien apporté avec lui de plus dangereux qu'un poignard de cérémonie.

— Ah ! Je pourrais donc être mis à mort cérémonieusement. Ça change tout. Allez, on se rencontre demain. On pourrait faire du camping. Partager une tente. Il est pédé ? On pourrait baiser. Moi, j'en suis pas, mais ça commence à faire un bail. Marre des houris oniriques de Central !

— Cessez de rire, Kabe : vous ne devriez pas l'encourager. Ziller, ce poignard est un poignard, rien de plus.

— Pas un couteau-missile, alors ?

— Pas un couteau-missile, ni même déguisé ou sous forme mémorielle. Un simple poignard en argent et acier massif. Guère plus efficace qu'un coupe-papier, en vérité. Je suis sûr que si nous lui demandions de le laisser...

— Laissez tomber ce stupide poignard ! Peut-être que c'est un virus ; une maladie ou autre chose.

— Hmm !

— Que voulez-vous dire avec ce « Hmm ! » ?

— Eh bien, notre science médicale a atteint la perfection pour de bon il y a environ huit mille ans, et nous avons disposé de tout ce temps pour nous habituer à évaluer rapidement les autres espèces avant de développer une compréhension exhaustive de leur physiologie, si bien qu'une maladie ordinaire, même nouvelle, est incapable de prendre pied grâce aux défenses du corps lui-même et sera certainement totalement désemparée devant des ressources médicales externes.

Cependant, on a une fois élaboré un virus, associé à la signature génétique de la victime, qui pourrissait le cerveau ; il était si rapide qu'il s'est révélé efficace en plus d'une occasion. Cinq minutes après que l'assassin avait éternué dans la même pièce que la victime choisie, leurs cerveaux – et uniquement les leurs – se transformaient en purée.

— Et ?

— Alors, nous recherchons cette sorte d'agent. Et Quilan n'a rien de tel sur lui.

— Il n'y a donc ici que sa pure personne cellulaire ?

— Son garde-âme excepté.

— Et ce garde-âme ?

— C'est un garde-âme ordinaire, pour autant que nous puissions nous en rendre compte. Effectivement, c'est la même taille, et l'apparence extérieure est similaire.

— L'apparence extérieure est similaire. Pour autant que vous puissiez vous en rendre compte ?

— Oui, c'est...

— Et dire que ces gens, mon cher ami homomdan, se sont forgé une réputation de minutie dans toute la galaxie ! Incroyable.

— C'était de la minutie ? Je croyais que c'était de l'excentricité. On en apprend tous les jours.

— Ziller, laissez-moi vous raconter une histoire.

— Oh, est-ce vraiment nécessaire ?

— Apparemment, oui. Une fois, quelqu'un a réfléchi à un moyen de déjouer les mesures de sécurité de Contact.

— Des numéros de série au lieu de noms de vaisseaux ridicules ?

— Non, ces gens croyaient qu'ils pourraient introduire clandestinement une bombe à bord d'une UCG.

— J'ai rencontré un ou deux vaisseaux de Contact. J'avoue que l'idée m'est venue à moi aussi.

— Ce qu'ils ont fait, c'est de créer un humanoïde qui paraissait être affecté d'une anomalie corporelle appelée l'hydrocéphalie. Avez-vous déjà entendu parler d'une telle maladie ?

— De l'eau dans le cerveau ?

— Le liquide remplit la tête du fœtus et le cerveau finit par se répandre en une mince couche à l'intérieur du crâne de l'adulte. Le phénomène est peu courant dans une société développée, mais ils avaient trouvé une explication plausible au fait que cet individu en soit affecté.

— C'était la mascotte d'un chapelier.

— C'était un prophète-savant.

— Je ne suis pas tombé loin.

— L'important, c'est que ledit individu transportait une petite bombe à antimatière au centre de son crâne.

— Oh ! On ne risquait pas de l'entendre rouler contre les parois quand le type secouait la tête ?

— L'enceinte de confinement était ancrée par du monobrin atomique.

— Et ?

— Vous ne voyez pas ? Ils pensaient qu'en cachant la bombe à l'intérieur de son crâne, entourée par son cerveau, elle serait à l'abri de toute tomographie de la Culture, puisque nous avons la réputation de ne pas regarder à l'intérieur de la tête des gens.

— Alors, ils avaient raison, ça a marché, la bombe a pulvérisé le vaisseau et je devrais me sentir rassuré ?

— Non.

— Je m'en doutais.

— Ils se trompaient, l'engin a été repéré, et le vaisseau a continué tranquillement sa route.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? La bombe a rompu ses attaches, le type a éternué et elle est tombée de son nez comme une grosse crotte ?

— La tomographie standard d'un Mental peut observer un objet depuis l'hypermespace, depuis la quatrième dimension. Une sphère impénétrable apparaît comme un cercle. Des pièces hermétiquement verrouillées sont totalement accessibles. Vous ou moi apparaîtrions tout plats.

— Plats ? Hmm. Certains de mes critiques ont dû avoir accès à l'hypermespace. Manifestement, je dois des excuses à profusion. Zut.

— Le vaisseau n'a pas lu dans le cerveau de ce malheureux — il n'avait nul besoin de scanographe à ce niveau de détail —

mais il était tout aussi évident qu'il avait une bombe sur lui que s'il l'avait portée en équilibre sur la tête.

— J'ai l'impression que tout ce discours n'est qu'une manière verbeuse de me dire de ne pas m'inquiéter.

— Si j'ai fait preuve de verbosité, je m'en excuse. Je cherchais seulement à vous rassurer.

— Considérez-moi comme rassuré. Je n'imagine plus que ce tas de merde est là pour m'assassiner.

— Alors, vous allez le rencontrer ?

— Jamais de ma putain de bordel de vie !

— *Envolés les bons sentiments et l'esprit de négociation.*

— Ouais. Ça me plaît. Unité Offensive ?

— Mais bien sûr !

— Forcément.

— Ouais. À toi.

— À d'autres !

— Hmm.

— « Hmm » ? « Hmm » tout court ?

— Ouais, bon. Ça ne marcherait pas. Qu'est-ce que tu dis de *La balle est dans le camp des slalomeurs* ?

— Un peu obscur.

— Moi, ça m'a toujours plu.

— *Tâte-z-y avec un bout de bois.*

— UO ?

— UCG.

— *J'ai dit : j'ai un gros bâton.*

— Pardon ?

— Celui-ci s'appelle *J'ai dit : j'ai un gros bâton*. Tu le dis tout doucement. Quand tu l'écris, c'est en petits caractères. Une UO, tu t'en doutes.

— Oh, très bien.

— Probablement mon préféré. Je crois même que c'est le meilleur.

— Non, il n'est pas aussi bien que *Donne-moi le flingue et répète un peu*.

— Bon, ça va, mais ce n'est pas aussi subtil.

— Peut-être, mais c'est plus original.

- Par ailleurs, *Mais qui compte les points ?*
- Ouais. *Riposte germaine.*
- *Nous ne nous connaissons pas, mais vous êtes un de mes fervents admirateurs.*
- Oh ? Hé ! Quoi ?
- Non, je voulais simplement dire, c'est marrant, non ?
- Oui. Bon, je suis heureux que tu sois finalement d'accord.
- Finalement d'accord avec quoi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?
- Je veux dire, d'accord pour dire que ça vaut le coup de citer ces noms entre gens de bonne compagnie.
- Tu dis n'importe quoi ! Je t'ai cité des noms de vaisseaux pendant des années avant que tu commences à t'en apercevoir.
- Tiens, je vais t'en citer un : *C'est quand même moi qui l'ai vu le premier.*
- Quoi ?
- Tu m'as bien compris.
- Ah ! Bon, alors, *Ravi par l'invraisemblance absolue de cette dernière déclaration.*
- Oh, allez ! Tu as une *Crédibilité nulle.*
- Et toi, tu es *Charmant mais irrationnel.*
- Tandis que toi, tu es *Dément mais déterminé.*
- Et y a *peut-être des gens plus sympa que toi, ici.*
- Ceux-là, tu les inventes.
- Non, je... attends, excuse-moi ; c'était un nom de vaisseau ?
- Non, mais en voici un : *Lucidement absurde.*
- *Client difficile.*
- *Compétent, oui... mais compter sur lui, non.*
- *Un cas de pathétisme au stade avancé.*
- *Encore un remarquable produit des Ets. Absurde et Cie.*
- *Sagesse conventionnelle.*
- *Ça rentre par une oreille.*
- *C'était mieux avant que t'arrives.*
- *Pour moi, c'est la faute aux parents.*
- *Réaction déplacée.*
- *Accès de folie passager.*
- *Pacifiste repent.*

— *Ancien chic type.*
— *Plus dure sera la chute.*
— *C'est l'heure du baston.*
— *Regarde ce que tu m'as fait faire.*
— *Tu peux te le mettre.*
— ... Dites, vous deux, si vous voulez vous battre, allez dehors.

— C'est un nom, ça ?
— Je ne crois pas. Mais ça devrait en être un.
— Ouais.

— Central.
— Ziller, bonsoir. Vous vous amusez bien ?
— Non. Et vous ?
— Oui, évidemment.
— Évidemment ? Le vrai bonheur peut-il être aussi... préprogrammé que ça ? Comme c'est déprimant !

— Ziller, je suis un Mental Central. J'ai la charge de toute une orbitale – absolument fabuleuse, oserais-je dire –, sans parler d'avoir à m'occuper de cinquante milliards de personnes.

— Je n'allais sûrement pas parler d'elles.

— À l'instant même, j'observe une supernova en déclin dans une galaxie à deux milliards et demi d'années-lumière d'ici. Plus près de nous, à mille années-lumière, je vois une planète mourante en orbite à l'intérieur de l'atmosphère d'une géante rouge s'enfoncer doucement en spirale vers le noyau de l'étoile. Je peux aussi observer les conséquences de la destruction de la planète sur son soleil, un millier d'années plus tard, via l'hyperespace.

« À l'intérieur de notre système solaire, je piste des millions de comètes et d'astéroïdes et contrôle les orbites de dizaines de milliers d'entre eux, les uns pour m'en servir de matières premières pour la terraformation des plaques, les autres seulement pour les écarter de notre chemin. L'an prochain, je vais laisser une grosse comète pénétrer carrément dans l'orbitale, entre le Bord et le Central. Ce qui promet d'être assez spectaculaire. Plusieurs centaines de milliers de bolides de taille plus réduite foncent actuellement vers nous, sélectionnés pour

produire un spectacle lumineux exceptionnel lors de la première nocturne de votre nouvelle œuvre orchestrale à la fin de la période des Deux Novæ.

— C'était justement...

— Dans le même temps, évidemment, je suis en communication simultanée avec des centaines d'autres Mentaux ; avec des milliers, au cours d'une journée ; avec des Mentaux de vaisseau de tous types – les uns en approche, les autres juste après leur départ, avec, parmi eux, des amis de longue date ou qui se passionnent pour les mêmes choses que moi – plus quelques orbitales et quelques Sages universitaires, entre autres. Je dispose de onze Concepts de personnalité itinérants, qui volettent au fil du temps d'un bout à l'autre de la Grande Galaxie, logeant avec d'autres Mentaux dans les substrats à processeurs de VSG et de vaisseaux plus petits, avec ceux d'autres orbitales, d'Engins excentriques et ultérieurs et avec des Mentaux de divers autres types ; ce à quoi ils vont ressembler, et comment ces frères jadis identiques pourraient me modifier lorsqu'ils reviendront et que nous envisagerons de refusionner – cela, je ne peux que l'imaginer et l'attendre avec impatience.

— Tout cela semble...

— Comme je n'héberge aucun autre Mental en ce moment, j'attends cela aussi avec impatience.

— ... fascinant. Maintenant...

— En outre, des sous-systèmes tels que les complexes de surveillance de processus industriels entretiennent un dialogue constant et passionnant. Par exemple, en l'espace d'une heure, dans un chantier spatial au creux d'une caverne sous les monts Séparateurs de Buzuhn, un nouveau Mental va naître, qui sera installé à l'intérieur d'un VSG avant la fin de l'année. Vous ennuyé-je ?

— Non, non. Continuez.

— En attendant, via l'une de mes répliques planétaires, je regarde un couple de systèmes cycloniques entrer en collision sur Naratradjan Prime et compose une séquence de glyphes sur les effets des phénomènes atmosphériques ultraviolets sur des écosphères par ailleurs habitables. Ici même sur Masag',

j'observe une série d'avalanches dans les monts Pilthunguon sur Hidri, une tornade qui ravage la savane de Shaban sur Akroum, une île tourbillonnaire en efflorescence dans la mer de Picha, un incendie de forêt dans le Molben, un limno-mascaret qui s'engouffre dans le fleuve Gradeens, un spectacle de feux d'artifice au-dessus de la ville de Junzra, une maison en bois hissée à sa place définitive dans un village du Furl, un quatuor d'amoureux au sommet d'une colline à...

— Vous avez décidé...

— ... Ocutti. Ensuite, il y a les drones et autres intelligences autonomes, capables de communiquer directement et rapidement, plus les humains implantés et autres biologiques capables eux aussi de converser immédiatement. Évidemment, je dispose en plus de millions d'avatars comme celui-ci, dont la majeure partie parlent avec les gens et les écoutent en ce moment même.

— Avez-vous terminé ?

— Oui. Mais même si tout le reste de ce discours vous paraît un tantinet ésotérique, songez seulement à tous ces autres avatars présents à tous ces autres rassemblements, concerts, bals, cérémonies, réceptions et banquets ; songez à toutes ces conversations, à toutes ces idées, à tout ce pétilllement d'esprit !

« Songez maintenant à la connerie, à l'absurdité, à l'incohérence, à l'autoglorification et à l'aveuglement, aux bêtises barbantes et stupides, aux tentatives pathétiques pour impressionner ou flatter, à la lenteur d'esprit, à l'incompréhension et à l'incompréhensible, aux louvoiements endocrinés et à l'étouffante platitude générale.

« Voilà le tout-venant, Ziller. Je l'ignore. Je peux répondre poliment et, si nécessaire, avec à-propos au raseur le plus intense sans jamais faiblir, et cela ne me coûte rien. C'est comme ignorer les portions d'espace ennuyeuses entre les objets intéressants tels que les planètes, les étoiles et les vaisseaux. Et d'ailleurs, même ces déserts ne sont pas totalement ennuyeux.

— Je ne puis vous dire à quel point je suis heureux que vous meniez une existence aussi remplie, Central.

— Merci.

- Pourrions-nous parler de moi juste un petit moment ?
- Aussi longtemps que vous le voudrez.
- Je viens d'avoir un bien sinistre pressentiment.
- De quoi s'agirait-il ?
- De la première soirée de *Lumière expirante*.
- Ah, vous avez un titre pour votre nouvelle œuvre.
- Oui.
- Je vais communiquer l'information aux personnes concernées. Outre les pluies de météorites dont j'ai déjà parlé, nous aurons un spectacle conventionnel avec lasers et feux d'artifice, plus un ballet avec des danseurs et une interprétation holographique.
- Oui, oui, je suis sûr que ma musique fournira une ambiance sonore appropriée à tout ce spectacle.
- Ziller, j'espère que vous savez que tout cela sera réalisé avec un goût exquis. L'ensemble s'abolira dans un fondu au noir à la fin, lorsque la deuxième nova s'embrasera.
- Ce n'est pas cela qui m'inquiète. Je suis sûr que tout se déroulera d'une manière splendide.
- Quoi, alors ?
- Vous allez inviter cette ordure de Quilan, n'est-ce pas ?
- Ah.
- « Ah », dites-vous. Vous l'invitez, hein ? Je le savais. Je sens déjà ce cerveau purulent bardé de tumeurs amorcer son approche. Je n'aurais jamais dû dire qu'il pouvait s'installer à Aquime. Je ne sais pas à quoi je pensais.
- Je crois que ne pas inviter l'émissaire Quilan serait une lourde entorse à l'étiquette. Ce concert sera probablement l'événement culturel le plus important de l'année sur toute l'orbitale.
- Pourquoi « probablement » ?
- D'accord, certainement. L'intérêt est considérable. Même avec la capacité du stade Stullien, le nombre des frustrés qui ne pourront obtenir de places pour le direct va être énorme. J'ai été obligé d'organiser des concours pour m'assurer que vos plus fervents admirateurs soient présents, et ensuite de randomiser presque tout le reste des billets. Il y a de bonnes chances que les membres du Conseil ne puissent assister à la représentation en

direct, à moins que certains individus ne leur cèdent leurs places pour s'assurer leurs faveurs. Le nombre des téléspectateurs sur toute l'orbitale pourrait atteindre dix milliards, ou plus. Personnellement, je ne dispose en tout et pour tout que de trois billets ; l'allocation est si chichement mesurée que je vais être obligé d'en utiliser un si je veux qu'un de mes propres avatars assiste au spectacle.

— Le prétexte idéal, donc, pour ne pas inviter ce Quilan.

— Vous-même et lui êtes les deux seuls Chelgriens sur Masaq', Ziller ; vous avez composé la musique, et nous le recevons avec les honneurs. Comment puis-je ne pas l'inviter ?

— Parce que je ne viendrai pas si lui vient. Voilà.

— Vous voulez dire que vous n'assisterez pas à la première soirée ?

— Exact.

— Vous ne dirigerez pas ?

— C'est ça.

— Mais vous dirigez toujours la première soirée !

— Pas cette fois-ci. Pas s'il est là.

— Mais il faut que vous soyez là !

— Mais non.

— Mais qui va diriger ?

— Personne. Ces orchestres n'ont pas vraiment besoin de chef. Les compositeurs dirigent pour alimenter leur propre ego et se donner l'impression de participer au spectacle plutôt qu'à sa seule préparation.

— Ce n'est pas ce que vous disiez avant. Vous disiez qu'il y avait des nuances impossibles à programmer, des décisions qu'un chef pouvait prendre sur place en réponse aux réactions du public, ce qui exigeait un individu unique pour rassembler, analyser et réagir, focalisant pour ainsi dire la répartition...

— Je vous servais un baratin.

— Vous sembliez aussi sincère que maintenant.

— Je suis doué pour ça. Le principal, c'est que je ne dirigerai pas si ce mercenaire de mes deux est là. Je ne veux pas être dans les parages non plus. Je serai chez moi, ou ailleurs.

— Ce serait très embarrassant pour toutes les personnes concernées.

- Alors, tenez-le à distance si vous voulez que je vienne.
- Et comment le pourrais-je ?
- Vous êtes un Mental Central, comme vous l'avez récemment expliqué avec force détails. Vos ressources sont quasiment illimitées.
- Ne pourrait-on pas vous maintenir éloignés l'un de l'autre ce soir-là ?
- Parce que ça ne marchera pas. Quelqu'un trouvera un prétexte pour nous réunir. Une rencontre sera fabriquée de toutes pièces.
- Et si je vous donne ma parole de veiller à ce que Quilan et vous-même ne soyez jamais mis en présence ? Lui sera là, mais je ferai en sorte que vous ne vous rencontriez pas.
- Avec un seul avatar ?... Vous avez mis un champ audiofiltrant autour de nous ?
- Juste autour de nos têtes, oui. Les lèvres de cet avatar ne bougeront plus et sa voix changera légèrement ; ne vous inquiétez pas, c'est normal.
- Je vais essayer de refouler ma terreur. Continuez.
- Si je suis vraiment forcé de le faire, je peux m'assurer qu'il y ait plusieurs avatars présents au concert. Ils ne doivent pas obligatoirement avoir la peau argentée, vous savez. Et j'aurai aussi des drones sur place.
- Des gros drones costauds ?
- Mieux que ça : des petits drones méchants.
- Mauvais ; je ne marche pas.
- Et des couteaux-missiles.
- Je ne marche toujours pas.
- Pourquoi pas ? J'espère que vous n'allez pas dire que vous ne me faites pas confiance. Je n'ai qu'une parole. Je n'y manque jamais.
- Je vous fais confiance. Mais si je ne marche pas, c'est à cause des gens qui auraient intérêt à ce que cette rencontre ait lieu.
- Continuez.
- Tersono. Contact. Et puis zut, ces ordures de Circonstances spéciales, autant que je sache.
- Hmm.

— S'ils veulent que nous nous rencontrions — je veux dire : s'ils l'ont décidé — pourriez-vous vraiment empêcher à coup sûr que cela se produise, Central ?

— Votre question pourrait s'appliquer à tout moment à partir de l'arrivée de Quilan.

— Oui, mais jusqu'ici, une rencontre apparemment fortuite aurait été trop artificielle, trop manifestement arrangée. Ils ont présumé que j'aurais mal réagi, et ils avaient absolument raison. Notre rencontre doit évoquer un coup du destin, comme si elle était inévitable, comme si ma musique, mon talent, ma personnalité et mon être même l'avaient préprogrammée.

— Vous pourriez toujours y aller, et mal réagir quand même si vous êtes forcé de le rencontrer.

— Non, je ne vois pas pourquoi je le ferais. Je ne veux pas le rencontrer, un point, c'est tout.

— Je vous donne ma parole que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous empêcher de vous rencontrer.

— Répondez à cette question : si les gens des CS étaient déterminés à provoquer de force une rencontre, pourriez-vous les en empêcher ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais.

— Je ne m'en tire pas très bien, n'est-ce pas ?

— Non. Toutefois, il y a une chose — une seule —, qui pourrait me faire changer d'avis.

— Ah ! C'est quoi ?

— Jeter un coup d'œil dans l'esprit de cette crapule.

— Je ne peux pas faire ça, Ziller.

— Pourquoi pas ?

— C'est l'une des très rares règles plus ou moins inviolables de la Culture. Presque une loi. Si nous avions des lois, elle serait sur la première page du Code.

— Seulement « plus ou moins » inviolable ?

— La chose se pratique très, très rarement, et la conséquence est souvent l'ostracisme. Il était une fois un vaisseau nommé le *Zone grise*. Il pratiquait ce genre de choses. On finit donc par l'appeler le *Tringleur de neurones*. Quand on consulte les catalogues, c'est sous ce nom qu'il figure, avec son nom original

en note. Se voir dénier le nom qu'on s'était soi-même choisi est une insulte unique dans la Culture, Ziller. Ce vaisseau a disparu il y a quelque temps. Il s'est sans doute suicidé, certainement à cause de la honte attachée à pareille conduite et au mépris qui en a résulté.

— Il s'agit seulement de regarder à l'intérieur d'un cerveau animal.

— Exactement. C'est tellement facile, et ça aurait si peu de sens, vraiment. C'est pourquoi notre refus d'y procéder est probablement la manière la plus profonde que nous ayons d'honorer nos progéniteurs biologiques. Cet interdit est un témoignage de notre respect. Je ne peux donc pas le faire.

— Vous voulez dire que vous ne le ferez pas.

— C'est presque pareil.

— Vous en avez la capacité.

— Bien sûr.

— Alors, faites-le.

— Pourquoi ?

— Parce qu'autrement je n'assisterai pas au concert.

— Ça, je le sais. Je veux dire, qu'est-ce que je devrais chercher ?

— La véritable raison de sa présence ici.

— Vous vous imaginez vraiment qu'il pourrait être ici pour vous faire du mal ?

— C'est une possibilité.

— Qu'est-ce qui m'empêcherait de dire que je le ferai et ensuite de faire seulement semblant de le faire ? Je pourrais vous dire que j'ai cherché et que je n'ai rien trouvé.

— Je vous demanderais de me donner votre parole que vous le feriez pour de bon.

— N'avez-vous pas entendu dire qu'une promesse arrachée par la force n'a aucune valeur ?

— Si. Vous savez que vous auriez pu ne rien dire à ce stade.

— Je ne voudrais pas vous tromper, Ziller. Cela aussi serait un déshonneur.

— Alors, il semble que je ne vais pas aller à ce concert.

— Je vais encore espérer que vous viendrez peut-être, et œuvrer dans ce sens.

— Peu importe. Vous pourriez toujours organiser un autre concours : le gagnant aura le droit de diriger.

— Laissez-moi y réfléchir. Je vais relâcher le champ audiofiltrant. Allons regarder les chevaucheurs de dunes.

L'avatar et le Chelgrien cessèrent de se faire face et vinrent se tenir avec les autres près du parapet de la plate-forme panoramique de la salle des banquets autotractée. Il faisait nuit, le ciel était nuageux. Connaissant ces conditions atmosphériques, les gens s'étaient rendus sur les dunes-toboggans d'Efilziveiz-Regneant pour regarder la descente en nocturne.

Ces dunes n'étaient pas des dunes normales ; c'étaient de titanesques nappes de sable formant une pente de trois kilomètres de hauteur d'une plaque à l'autre, marquant l'endroit où les sables alluviaux arrachés à l'un des bancs de sable du Grand Fleuve étaient poussés par le vent vers le bord à pleinsens de la plaque pour dégringoler jusqu'aux régions désertes du continent affaissé en contrebas.

Les gens dévalaient en permanence les dunes à pied, en planche à roulettes, en snowboard, à skis, en barque et en canoë, mais, par une nuit sombre, il y avait une attraction particulière. De minuscules créatures vivaient dans le sable, cousins terrestres du plancton qui créait la bioluminescence en mer, et, lorsqu'il faisait nuit noire, on voyait les sillages laissés par les gens qui culbutaient, slalomaient ou filaient tout droit sur la vaste pente.

Des nuits comme celles-là, le ballet chaotique, tout en figures libres, des individus qui se faisaient plaisir — à eux-mêmes et à leurs admirateurs occasionnels — se changeait traditionnellement en quelque chose de plus organisé. Une fois qu'il faisait assez noir et qu'un nombre suffisant de spectateurs s'étaient présentés dans les plates-formes d'observation, les bars et les restaurants sur chenilles, des équipes de skieurs et d'adeptes du snow-board se lançaient du haut des dunes en vagues chorégraphiées, déclenchant des cascades de sable — traits pleins et V de lumière clignotante —, qui descendaient comme un lent ressac fantomatique dans un entrelacs de

sillages, discrètement scintillants, de traces bleues, vertes et cramoisies tissé sur les sables murmurants où des myriades de colliers de poussière ensorcelée brillaient dans la nuit comme des galaxies linéaires.

Ziller regarda le spectacle un moment. Puis il soupira et dit :

— Il est ici, n'est-ce pas ?

— À un kilomètre, répondit l'avatar. Plus haut et de l'autre côté de la piste. Je contrôle la situation. Un autre de mes semblables est avec lui. Vous ne risquez absolument rien.

— Je ne voudrai jamais être plus près de lui, à moins que vous puissiez faire quelque chose.

— Je comprends.

UNE DÉFAITE D'ÉCHOS

~ *Ils ne défendent pas tellement leur territoire.*

~ Je suppose qu'on peut se le permettre quand on a autant de territoire que ça.

~ *Vous trouvez que je suis vieux jeu si ça me trouble ?*

~ Non. Je trouve ça tout à fait naturel.

~ *Ils ont trop de tout.*

~ Sauf de la méfiance, peut-être.

~ *On ne peut pas en être sûr.*

~ Je sais. N'empêche que, jusqu'ici, ça va.

Quilan referma la porte, dépourvue de serrure, de son appartement. Il se retourna et contempla le sol de la galerie, trente mètres plus bas. Des groupes d'humains flânaient parmi les plantes et les bassins, entre les éventaires et les bars, les restaurants et les – comment dire ? – les boutiques, les expositions ? Il n'était pas facile de leur assigner un nom.

L'appartement qu'on lui avait attribué se trouvait près du plafond d'une des galeries centrales d'Aquime. Un ensemble de pièces donnait sur la ville, et, au-delà, sur la mer intérieure. L'autre partie de la suite, comme le hall d'entrée extérieur vitré, donnait sur l'intérieur de la galerie elle-même.

L'altitude d'Aquime et les hivers froids qui en résultaient signifiaient qu'une grande partie de la vie de cette métropole se déroulait sous abri plutôt qu'en plein air ; par conséquent, les rues qui, normalement, sous un climat plus tempéré, auraient été ouvertes sur le ciel, étaient ici des galeries fermées par des voûtes de toute nature, depuis le verre ancien jusqu'aux champs de force. Il était possible d'aller d'un bout à l'autre de la ville à pied, sous abri, en portant des vêtements d'été, même lorsque, comme maintenant, le blizzard soufflait.

Libérée de la neige fouettée par le vent qui réduisait la visibilité à quelques mètres, la vue qu'on avait depuis l'extérieur de l'appartement était délicatement impressionnante. La ville avait été construite dans un style délibérément archaïque, principalement en pierre. Les immeubles étaient rouges, blonds, gris et roses, et les ardoises qui couvraient les toits pentus étaient de diverses nuances de vert et de bleu. Les longs doigts effilés de la forêt qui pénétraient presque jusqu'au cœur d'Aquime amenaient d'autres verts et bleus à la rescousse, et – avec les galeries – découpaient la ville en formes et blocs irréguliers.

À quelques kilomètres de là, les docks et les canaux devaient scintiller sous le soleil matinal. À pleinsens d'eux, sur la douce pente d'une crête s'élevant jusqu'à la périphérie de la ville, Quilan pouvait, par temps clair, apercevoir les tours et les contreforts altiers de la résidence richement décorée qui contenait l'appartement de Mahrai Ziller.

~ *Alors, on pourrait entrer chez lui comme ça ?*

~ Apparemment, non. Il a trouvé quelqu'un pour lui fabriquer des serrures lorsqu'il a appris que j'arrivais. Il paraît que cela a provoqué un petit scandale.

~ *Bon, on pourrait avoir des serrures, nous aussi.*

~ Plutôt pas, à mon avis.

~ *Je croyais que vous pourriez peut-être en avoir.*

~ Nous ne voudrions pas donner l'impression que j'ai quelque chose à cacher.

~ *Ça ne marcherait jamais.*

Quilan ouvrit brusquement une fenêtre et laissa entrer les bruits de la galerie dans l'appartement. Il entendit le glouglou cristallin d'une fontaine, les gens parler et rire, des chants d'oiseaux et de la musique.

Il regarda des drones et des gens en harnais antigrav flotter en dessous de lui, mais au-dessus des autres humains, vit les gens dans un appartement de l'autre côté de la galerie lui faire signe de la main – il leur répondit de même sans réfléchir –, et sentit des effluves parfumés et des odeurs de cuisine.

Il leva les yeux vers le toit, qui n'était pas en verre, mais en un autre matériau, parfaitement transparent – il supposa qu'il

aurait pu demander à son petit stylo-terminal de trouver ce que c'était exactement, mais il n'en avait pas pris la peine –, et il chercha en vain à entendre le son du vent qui soufflait en tempête au dehors.

~ *Ils adorent leur petite existence bien calfeutrée, hein ?*

~ Oui, en effet.

Il se rappela une galerie pas très différente de celle-ci, à Shaunesta, sur Chel. C'était avant qu'ils se marient, un an environ après leur première rencontre. Ils marchaient main dans la main et s'étaient arrêtés pour regarder la vitrine d'une bijouterie. Il avait contemplé toutes les parures avec une négligence appuyée en se demandant s'il ne pourrait pas lui acheter quelque chose. C'est alors qu'il l'avait entendue émettre un son particulier, une sorte de murmure appréciatif, mais à peine audible : « Mmmm, mmm, mmm, mmm. »

Il avait d'abord supposé qu'elle faisait ce bruit pour l'amuser. Il lui avait fallu quelques instants pour s'apercevoir que non seulement ce n'était pas pour cela, mais qu'elle produisait ce bruit sans même sans rendre compte.

Une fois qu'il l'eut compris, il eut soudain l'impression que son cœur allait éclater de joie et d'amour ; il se retourna, la souleva du sol et la serra dans ses bras, riant de la voir battre des cils, surprise, confuse et heureuse.

~ *Quil ?*

~ Excusez-moi. Oui.

Quelqu'un rit en bas dans la galerie ; un rire de gorge féminin, haut perché, non réprimé et pur. Il l'entendit se répercuter à la ronde sur les surfaces dures de la rue enclose, et se souvint d'un lieu où il n'y avait pas d'échos du tout.

Ils se soulèrent la veille du départ : l'Estodien Visquile et son entourage étendu, dont le massif Eweirl au pelage blanc, et Quilan lui-même. Un Eweirl hilare fut obligé de l'aider à sortir du lit le lendemain matin. Une douche froide le remit presque complètement sur pied, puis il fut conduit directement à l'ADAV qui l'amena sur le terrain du sub-orbital. Au spatioport d'Equator City, un vol commercial les hissa jusqu'à un petit orbiteur. Un engin démilitarisé, ex-corsaire de la Marine, les

attendait. Ils avaient quitté le système et avaient mis cap sur l'espace profond avant que sa gueule de bois commence à s'atténuer ; il se rendit compte alors que c'était lui qui avait été choisi pour être celui qui ferait tout ce qu'on lui demanderait de faire, et se rappela ce qui s'était passé la nuit précédente.

Ils étaient dans un vieux réfectoire, décoré à l'ancienne avec les têtes de divers animaux accrochées en trophées sur trois murs ; le quatrième, formé de portes en verre, s'ouvrait sur une étroite terrasse qui donnait sur la mer. Un vent chaud soufflait et toutes les portes étaient ouvertes, amenant jusqu'au bar l'odeur de l'océan. Ils étaient servis par deux domestiques – des Invisibles Aveuglés –, en veste et pantalon blancs, qui leur apportaient les liqueurs à divers degrés de fermentation et de distillation indispensables à une cuite en règle traditionnelle.

La nourriture était salée et peu abondante, conformément à la tradition, là encore. On porta des toasts, on s'adonna à des jeux de buveurs ; Eweirl et un autre membre du groupe, presque aussi musclé que le mâle au pelage blanc, marchèrent en équilibre sur le mur d'un bout à l'autre de la terrasse, avec l'â-pic de deux cents mètres sur un côté. L'autre mâle partit le premier ; Eweirl fit encore mieux en s'arrêtant à mi-chemin pour vider d'un trait un gobelet d'eau-de-vie.

Quilan but le minimum requis, se demandant à quoi tout cet alcool pouvait bien servir et se douta que même ces libations qui célébraient apparemment leur départ faisaient partie d'un test. Il essaya de ne pas trop jouer les rabat-joie et participa à plusieurs des jeux avec une bonne humeur dont le caractère forcé devait sûrement être visible.

La nuit s'écoula. Les uns après les autres, les gens allèrent se lover sur leur couche. Au bout d'un moment, il ne resta plus que Visquile, Eweirl et lui-même. Ils étaient servis par le plus grand des deux Invisibles, un mâle encore plus volumineux qu'Eweirl, qui se déplaçait entre les tables avec une surprenante agilité ; sa tête bandée de vert oscillait de-ci, de-là, et, sous le chiche éclairage, sa tenue blanche lui donnait l'apparence d'un fantôme.

Eweirl le fit trébucher à deux reprises ; la seconde fois, le malheureux Invisible laissa choir un plein plateau de verres.

Lorsque l'incident se produisit, Eweirl rejeta la tête en arrière et rit à gorge déployée. Visquile observait la scène en spectateur comme le père indulgent d'un enfant gâté. Le gros domestique s'excusa et regagna le bar à tâtons pour revenir avec une pelle et un balai.

Eweirl but d'un trait un autre gobelet d'alcool et regarda le domestique écarter une table de son chemin en la soulevant d'une seule main. Il lui proposa un bras de fer. L'autre déclina l'invitation. Eweirl lui intima donc l'ordre de participer. Il obéit, et il gagna.

Eweirl haletait, épuisé par l'effort ; le gros Invisible enfila sa veste, inclina sa tête bandée de vert et continua son travail.

Avachi sur son siège, Quilan ne regardait tout cela que d'un œil. Apparemment, Eweirl n'avait pas digéré que le domestique ait gagné la partie de bras de fer. Il but encore. L'Estodien Visquile, qui ne semblait pas très ivre du tout, posa à Quilan quelques questions sur son épouse, sa carrière militaire, sa famille et ses croyances. Quilan se rappela qu'il devait éviter les réponses évasives. Eweirl regarda le gros Invisible vaquer à ses occupations ; son corps au poil blanc avait l'air tendu, prêt à l'attaque.

— Il se pourrait qu'ils retrouvent encore le vaisseau, Quil, suggéra l'Estodien. Il peut encore y avoir des épaves. Les gens de la Culture ont mauvaise conscience. Ils nous aident à rechercher les vaisseaux perdus. Il pourrait peut-être réapparaître. Pas elle, évidemment. Elle est définitivement perdue. Les déjà-partis disent qu'il n'y pas le moindre signe d'elle, que rien n'indique que son garde-âme ait fonctionné. Mais nous pourrions peut-être retrouver le vaisseau, et en savoir plus sur ce qui s'est passé.

— Cela n'a pas d'importance. Elle est morte. Rien d'autre n'a d'importance. Rien. Tout le reste m'est indifférent.

— Même votre propre survie après la mort, Quilan ?

— Encore moins. Je veux mourir. Je veux être comme elle. Rien de plus. Je ne veux plus exister. Plus jamais.

L'Estodien hocha la tête en silence, les paupières lourdes ; un mince sourire passa sur son visage. Il jeta un coup d'œil à Eweirl. Quilan regarda lui aussi.

Le mâle au pelage blanc avait discrètement changé de place. Il attendit que le gros Invisible s'approche, puis se leva brusquement devant lui. Le domestique le heurta de front, répandant trois gobelets d'alcool sur le gilet d'Eweirl.

— Enfoiré ! Maladroit ! Tu vois pas où tu vas ?

— Je suis désolé, monsieur. Je ne savais pas que vous aviez bougé.

Le domestique offrit à Eweirl une serviette tirée de sa ceinture.

Eweirl le repoussa d'un revers de main.

— J'en veux pas, de ton torchon ! hurla-t-il. Je t'ai dit : tu vois pas où tu vas, non ?

Il saisit par son bord inférieur le bandeau vert qui couvrait les yeux de l'autre mâle. Le gros Invisible tressaillit instinctivement et recula. Eweirl lui fit un croche-pied, l'autre trébucha et tomba, entraînant Eweirl dans sa chute au milieu d'un fracas de verres cassés et de chaises renversées.

Eweirl se releva en titubant et remit sans ménagement le gros mâle debout.

— Tu veux me sauter dessus ? C'est ça ? Essaie un peu ! vociféra-t-il.

Il avait arraché la veste du domestique de ses épaules et la lui avait tirée sur les bras, l'empêchant de se défendre, bien que, de toute façon, il ne semblât pas opposer la moindre résistance. Il restait debout, impassible, tandis qu'Eweirl l'invectivait.

Tout cela déplaisait à Quilan. Il se tourna vers Visquile, mais l'Estodien observait la scène d'un œil tolérant. Péniblement, Quilan se leva de la table devant laquelle ils étaient vautrés. L'Estodien posa la main sur son bras, Quilan la repoussa.

— Traître ! rugit Eweirl. Espion !

Il fit pivoter le domestique et le poussa devant lui au hasard ; le gros mâle heurta chaises et tables, chancelant et manquant de tomber, incapable de se protéger avec ses mains entravées, utilisant chaque fois le peu de force qu'il avait dans son membre médian pour repousser les obstacles invisibles.

Quilan commença à contourner la table. Il trébucha sur une chaise et fut obligé de tomber en travers de la table pour éviter de s'étaler sur le plancher. Eweirl bousculait l'Invisible, le faisait

tourner comme une toupie, essayant de le désorienter, de lui donner le vertige ou de le forcer à tomber.

— C'est bon ! cria-t-il à l'oreille du domestique. Je t'emmène aux cellules !

Quilan s'arracha de la table et s'avança.

Eweirl poussa le domestique devant lui et se dirigea d'un pas décidé non pas vers les doubles portes au fond du bar, mais vers celles de la terrasse. L'Invisible se laissa d'abord conduire sans rechigner, puis il dut avoir recouvré son sens de l'orientation – ou peut-être avait-il simplement flairé ou entendu la mer et senti le grand air sur son pelage –, parce qu'il résista et commença à protester.

Quilan essayait de devancer Eweirl et l'Invisible, de leur barrer la route. Il n'était plus qu'à quelques mètres d'eux et progressait à tâtons au milieu des tables et des chaises.

D'une main, Eweirl baissa le bandeau vert – si bien que Quilan put apercevoir un instant les orbites vides de l'Invisible –, et le lui plaqua de force sur la bouche. Puis il lui fit brusquement perdre l'équilibre, et, tandis qu'il essayait encore de se relever en titubant, il le traîna sur la terrasse, jusqu'au mur, puis le fit basculer par-dessus le rebord et dans la nuit.

Il était là, immobile et haletant, lorsque Quilan arriva en vacillant à côté de lui. Ensemble, ils regardèrent l'abîme. Une vague collerette d'écume blanche entourait la base de la cheminée. Au bout d'un moment, Quilan discerna la minuscule silhouette en chute libre qui se détachait, forme claire, sur la mer sombre. Un instant plus tard, le son affaibli d'un cri leur parvint. La forme blanche rejoignit le ressac sans éclaboussures visibles et le cri cessa quelques instants plus tard.

— Maladroit, commenta Eweirl.

Il essuya un peu de salive aux coins de sa bouche. Il sourit à Quilan, puis eut l'air troublé et secoua la tête.

— Tragique, dit-il. L'excitation.

Il mit la main sur l'épaule de Quilan.

— Quelle rigolade, hein ?

Il ouvrit les bras, étreignit Quilan et le pressa durement contre sa poitrine. Quilan essaya de se dégager, mais l'autre

mâle était trop fort. Ils vacillèrent, tout près du mur et du précipice. Les lèvres de l'autre étaient contre son oreille.

— Tu crois qu'il voulait mourir, Quil ? Hmm, Quilan ? Hmm ? Tu crois qu'il voulait mourir, hein ?

— J'en sais rien, marmonna Quilan, finalement autorisé à utiliser son membre médian pour se dégager.

Immobile, il toisait le mâle au pelage blanc. Il se sentait dégrisé, à présent. Il était partagé entre la terreur et la désinvolture.

— Je sais que vous l'avez tué, dit-il.

Et il crut immédiatement qu'il allait peut-être mourir maintenant lui aussi. Il songea à se mettre dans la position défensive classique, mais y renonça.

Eweirl sourit et se retourna vers Visquile, toujours assis à la même table.

— Accident tragique, dit Eweirl.

L'Estodien écarta les mains. Eweirl se retint au mur pour s'arrêter de vaciller et fit signe à Quilan.

— Accident tragique, répéta-t-il.

Quilan eut soudain le vertige et s'assit. Son champ de vision commença à se brouiller sur les bords.

Il entendit Eweirl lui demander :

— Tu nous quittes toi aussi ?

Puis plus rien jusqu'au matin.

— Vous m'avez choisi, alors ?

— Vous vous êtes choisi vous-même, major.

Visquile et lui étaient assis dans le salon du corsaire. Avec Eweirl, ils étaient les seules personnes à bord. Le vaisseau avait sa propre IA, peu communicative, au demeurant. Visquile prétendait ignorer les ordres du vaisseau, ou sa destination.

Quilan but lentement – un cordial additionné de produits anti-gueule de bois. Ça marchait, sauf que ça aurait pu marcher plus vite.

— Et ce qu'Eweirl a fait à l'Invisible Aveuglé ?

Visquile haussa les épaules.

— Ce qui s'est passé était regrettable. Ce genre d'accident arrive lorsque les gens boivent librement.

— C'était un meurtre, Estodien.

— Il serait impossible de le prouver, major. Personnellement, j'étais, comme l'infortuné en question, privé de vision à ce moment-là.

Il sourit. Puis son sourire disparut.

— De plus, major, je crois que vous allez découvrir qu'Appelé-aux-Armes Eweirl jouit d'une certaine latitude en pareilles circonstances.

Il tendit le bras et tapota la main de Quilan.

— À l'avenir, ne vous préoccupez plus de ce malencontreux incident.

Quilan passa beaucoup de temps dans le gymnase du vaisseau. Eweirl aussi, même s'ils n'échangèrent que peu de mots. Quilan n'avait guère de choses à dire à l'autre mâle, qui n'avait pas l'air de s'en plaindre. Ils s'entraînaient, poussaient de-ci, tiraient de-là, couraient, suaient, haletaient, prenaient des bains de poussière et se douchaient côte à côte, mais c'est à peine si chacun prenait acte de la présence de l'autre. Eweirl avait des mini-écouteurs et une visière, et riait parfois pendant qu'il s'entraînait, ou émettait des grognements appréciatifs.

Quilan l'ignorait.

Un jour qu'il se nettoyait à la brosse après le bain de poussière, une goutte de sueur tomba de son visage et, roulant dans la cendre comme un globule de mercure sale, vint se loger dans le creux à ses pieds. Ils s'étaient une fois accouplés dans un bain de poussière, pendant leur voyage de noces. Une goutte de la sueur sucrée de Worosei était tombée exactement de la même manière dans la poudre grise, roulant avec une grâce fluide et soyeuse jusqu'au fond de la cavité qu'ils venaient de créer.

Il prit soudain conscience qu'il avait émis une sorte de gémissement aigu. Il regarda en direction d'Eweirl, dans la salle principale du gymnase, en espérant qu'il n'aurait rien entendu, mais le mâle au pelage blanc avait retiré visière et écouteurs et le lorgnait avec un grand sourire.

Au bout de cinq jours, le corsaire effectua un rendez-vous avec un engin non identifié. Le vaisseau devint très silencieux et

bougua bizarrement, comme s'il était sur la terre ferme, mais qu'on le fit glisser latéralement. Il y eut des chocs sourds, des sifflements, puis la plupart des bruits résiduels disparurent. Assis dans sa petite cabine, Quilan essaya d'accéder aux vues extérieures sur ses écrans : rien. Il interrogea le système de navigation, mais il était interdit d'accès lui aussi. C'était la première fois qu'il déplorait le fait que les astronefs n'avaient ni fenêtres ni hublots.

Il trouva Visquile sur la passerelle exiguë et élégamment sobre du vaisseau : il extrayait une cartouche de données du panneau de commandes manuelles et la glissait dans sa robe. Les rares écrans encore en service sur la passerelle s'éteignirent.

— Estodien ? demanda Quilan.

— Major, dit Visquile en lui tapotant le coude. Nous faisons du stop.

Il leva la main quand Quilan ouvrit la bouche pour demander leur destination.

— Il vaut mieux que vous ne demandiez pas avec qui ou vers quelle destination, major, parce que je suis incapable de vous le dire.

Il sourit et ajouta :

— Faites comme si nous voyagions encore par nos propres moyens. Cela facilitera les choses. Ne vous tracassez pas ; nous ne risquons absolument rien ici. Absolument rien, vraiment. Nous nous reverrons au dîner, conclut-il en lui touchant le membre médian.

Vingt jours s'écoulèrent. Il améliora encore sa condition physique. Il étudia les histoires anciennes des Impliqués. Puis un jour il se réveilla et, brusquement, le vaisseau bourdonna d'activité autour de lui. Il alluma l'écran de sa cabine et vit l'espace droit devant. Les écrans de navigation étaient toujours indisponibles, mais il examina toutes les vues extérieures du vaisseau par l'intermédiaire des divers capteurs sans rien reconnaître jusqu'à ce qu'il aperçoive une sorte d'Y flou et comprenne qu'ils étaient quelque part à la périphérie de la galaxie, près des Nuages.

Le mystérieux engin qui les avait amenés jusque-là en vingt jours seulement devait être bien plus rapide que leurs propres vaisseaux. Il médita ce détail.

Le vaisseau corsaire était maintenu dans une bulle de vide au sein d'un vaste espace bleu-vert. Un manchon tremblotant d'atmosphère de trois mètres de diamètre s'avança lentement à la rencontre de leur sas externe. De l'autre côté du tube flottait une sorte de petit dirigeable.

L'air, froid pendant les premières secondes, se réchauffa progressivement à mesure qu'ils s'approchèrent du dirigeable. L'atmosphère semblait dense. Sous leurs pieds, le tunnel d'air avait la fermeté flexible du bois. Quilan portait lui-même ses modestes bagages ; Eweirl jonglait avec deux énormes paquetages comme si c'étaient des sacs à main et Visquile était suivi d'un drone civil qui portait ses valises.

Le dirigeable, ellipsoïde géant violet foncé, d'une seule pièce, avait une quarantaine de mètres de longueur ; son enveloppe externe à l'aspect satiné était revêtue de longues franges jaunes qui ondulaient doucement dans l'air chaud comme l'ombrelle d'une méduse. Le tube conduisit les trois Chelgriens à une petite nacelle accrochée sous l'aérostat.

La nacelle ressemblait moins à une pièce fabriquée qu'à une excroissance naturelle, comme la coque évidée d'un énorme fruit. Elle semblait à première vue ne pas avoir de fenêtres. Ils se hissèrent à bord, faisant légèrement pencher le dirigeable, et virent des panneaux d'étamine translucides qui donnaient à l'intérieur lisse un éclat vert pastel. Une fois qu'ils furent à l'aise dans la nacelle, la porte-iris se referma et le tube d'air se dissipa derrière eux.

Eweirl inséra ses écouteurs dans ses oreilles, chaussa sa visière et se laissa aller contre le dossier, apparemment déconnecté du monde extérieur. Visquile tenait sa crosse argentée plantée entre ses pieds, l'arrondi sous le menton, et regardait vers l'avant par l'une des fenêtres d'étamine.

Quilan n'avait qu'une vague idée de l'endroit où il se trouvait. Plusieurs heures avant le rendez-vous, il avait aperçu le gigantesque objet en forme de 8 allongé qui tournait

tranquillement sur lui-même. Le corsaire s'en était rapproché très lentement, n'utilisant, semblait-il, que ses propulseurs de secours, et cette chose – ce monde, ainsi qu'il commençait à l'envisager après en avoir grossièrement estimé les dimensions –, n'avait cessé de grossir et de remplir de plus en plus la vue antérieure, sans cependant trahir le moindre détail.

Finalement, l'un de ses lobes avait occulté l'autre, et ce fut comme s'ils s'approchaient d'une gigantesque planète d'eau bleu-vert et lumineuse.

Cinq petits objets analogues à des soleils tournaient en même temps que l'immense forme, mais ils semblaient trop petits pour être des étoiles. Leur position laissait entendre qu'il devait y en avoir encore deux, cachés derrière le lobe. Lorsqu'ils furent très près, alignant leur vitesse sur la rotation de la planète et descendant assez bas pour repérer la fissure en formation vers laquelle ils se dirigeaient, avec le minuscule point rouge derrière elle, Quilan vit ce qui ressemblait à des couches de nuages – tout juste suggérées –, à l'intérieur.

— Où sommes-nous ? demanda Quilan sans essayer de masquer son étonnement mêlé de crainte.

— On appelle cela une aérosphère, dit Visquile, prudemment satisfait et guère impressionné. Celle-ci, l'aérosphère Oskendari VII, est un spécimen bilobé rotatif.

Le dirigeable s'inclina, plongeant de plus en plus profondément dans l'air dense. Ils traversèrent une couche de minces nuages flottant comme des îles sur une mer invisible. Le dirigeable oscilla en traversant les nuages. Quilan se dévissa le cou pour voir leur face inférieure éclairée par un soleil très loin en dessous d'eux. Il se sentit brusquement désorienté.

En bas, un objet sortant de la brume attira son regard : une forme immense d'un bleu juste assez foncé pour trancher sur l'azur environnant. Lorsque le dirigeable s'approcha, Quilan vit l'ombre gigantesque qu'elle portait s'étirer vers le haut et se fondre dans la brume. Une fois de plus, il fut saisi par une sorte de vertige.

Il avait reçu une visière, lui aussi. Il la prit et agrandit la vue. La forme bleue disparut dans le chatolement des ondes de chaleur ; il retira la visière et observa l'objet à l'œil nu.

— Un béhémotaure dirigeable, dit Visquile.

Eweirl, soudain redescendu parmi eux, retira sa visière et passa du côté de Quilan, déséquilibrant un instant l'aérostat. En bas, la mystérieuse forme évoquait un peu une version aplatie et plus complexe de l'appareil dans lequel ils se trouvaient. Des formes plus petites, les unes apparentées à des dirigeables, d'autres ailées, volaient paresseusement autour d'elle.

Quilan regarda émerger les détails de la créature à mesure que leur aérostat tombait vers elle. L'enveloppe externe du béhémothaure était bleu et violet, revêtue elle aussi de longues lignes de franges jaune-vert pâle qui ondulaient longitudinalement, donnant l'impression qu'elles le propulsaient. Des ailerons géants saillaient verticalement et horizontalement, surmontés de longues excroissances bulbeuses rappelant les réservoirs en bout d'aile des aéronefs primitifs. Sur son sommet et ses flancs couraient de grandes crêtes festonnées rouge foncé qui le maintenaient comme trois énormes épines dorsales. D'autres saillies, bulbes et monticules couvraient son sommet et ses flancs, produisant un effet de symétrie générale qui ne se démentait qu'au niveau des détails.

Ils continuèrent de se rapprocher et Quilan fut obligé de presser son visage contre la lucarne de l'aérostat pour voir les deux extrémités du géant en dessous d'eux. La créature devait avoir cinq kilomètres de longueur, peut-être plus.

— Nous nous trouvons dans un de leurs domaines, poursuit l'Estodien. Ils en ont sept ou huit autres répartis sur toute la périphérie de la galaxie. Personne ne sait vraiment leur nombre exact. Ces béhémothaures sont gros comme des montagnes et vieux comme le temps. Ce sont des êtres pensants, paraît-il, vestiges d'une espèce ou civilisation qui se serait sublimée il y a plus d'un milliard d'années. Là aussi, c'est ce qu'on raconte, rien de plus. Celui-ci s'appelle le Sansemin. Il est à la merci de ceux qui sont nos alliés dans cette affaire.

Quilan interrogea le vieux mâle du regard. Visquile, recroquevillé sur sa crosse étincelante, haussa les épaules.

— Vous les rencontrerez, eux ou leurs représentants, major, mais vous ne saurez pas qui ils sont.

Quilan opina et se remit à regarder par la fenêtre. Il songea à demander pourquoi ils étaient venus en ce lieu, mais se ravisa.

— Combien de temps allons-nous rester ici, Estodien ?

— Un certain temps, dit Visquile en souriant.

Il observa le visage de Quilan un instant, puis ajouta :

— Peut-être deux ou trois lunes, major. Nous ne serons pas seuls. Il y a déjà des Chelgriens ici : un groupe d'une vingtaine de moines de l'ordre Abremile. Ils habitent le vaisseau-temple *Soulhaven*, qui se trouve à l'intérieur de la créature. Enfin, presque. Si je comprends bien, seuls le fuselage et les systèmes de survie du vaisseau-temple sont en fait présents. Le vaisseau a été obligé d'abandonner ses propulseurs quelque part dehors, dans l'espace.

Il agita la main et expliqua :

— Les béhémothaures sont allergiques aux technologies des champs de forces, à ce qu'il paraît.

Grand et élégant, le supérieur du vaisseau-temple était vêtu d'une interprétation pleine de grâce de la robe austère des moines. Il les rencontra sur une vaste plate-forme d'atterrissage à l'arrière de ce qui ressemblait à un fruit évidé, géant et noueux, collé sur la peau du béhémothaure. Ils descendirent de l'aérostat.

— Estodien Visquile.

— Estodien Quetter.

Visquile se chargea des présentations. Quetter salua Eweirl et Quilan d'un infime hochement de tête.

— Par ici, dit-il en indiquant une fissure dans la peau du béhémothaure.

Au bout de quatre-vingts mètres d'un tunnel en pente douce revêtu au sol d'un matériau évoquant le bois mou, ils débouchèrent dans une immense chambre nervurée dont l'atmosphère était chargée d'une humidité accablante et remplie d'une vague odeur de charnier. Le vaisseau-temple *Soulhaven* était un ténébreux cylindre de quatre-vingt-dix mètres de longueur sur trente de diamètre qui occupait environ la moitié de la chambre chaude et humide. Il semblait être accroché aux parois par des lianes, et des sortes de plantes grimpantes avaient recouvert une bonne partie de sa coque.

Au fil de ses années de service, Quilan avait pris l'habitude de tomber sur des camps de fortune, des PC temporaires, des QG récemment réquisitionnés, etc. Une partie de son être enregistra l'ambiance de l'endroit – l'organisation improvisée, le mélange d'ordre et de fouillis –, et conclut que le *Soulhaven* devait être ici depuis un mois environ.

Montant de la pénombre, deux gros drones, volumineux cônes accouplés par leurs bases, flottèrent vers eux dans un doux bourdonnement. Visquile et Quetter s'inclinèrent l'un et l'autre. Les deux machines autosustentées penchèrent légèrement vers eux.

— Vous êtes Quilan, dit l'une, sans qu'il puisse savoir laquelle.

— Oui, dit-il.

Les deux machines s'approchèrent très près de lui. Il sentit se dresser le poil de son visage et flaira une odeur qu'il ne put identifier. Une brise lui caressait les pieds.

QUILAN MISSION GRAND SERVICE ICI POUR PRÉPARER TEST PLUS TARD DE MOURIR PEUR ?

Il se rendit compte qu'il avait tressailli et reculé de presque d'un pas. Il n'y avait pas eu de son, rien que des paroles qui avaient résonné dans sa tête. Était-il en communication avec les déjà-partis ?

PEUR ? répéta la voix dans sa tête.

— Non, dit-il. Pas peur, pas de la mort.

CORRECT MORT RIEN.

Les deux machines s'éloignèrent pour se poster là où elles planaient juste avant.

BIENVENUE TOUS. BIENTÔT PRÉPARER.

Quilan sentit Visquile et Eweirl partir en arrière comme s'ils avaient été heurtés par une brusque rafale de vent, mais l'autre Estodien, Quetter, ne bougea pas. Les deux machines s'inclinèrent à nouveau. Apparemment, on les congédiait : elles redescendirent dans le tunnel qui menait dehors.

Leurs propres appartements étaient, par bonheur, ici à l'extérieur de la monstrueuse créature, au creux du bulbe géant près duquel ils s'étaient posés. L'air était toujours dense et d'une humidité écoeurante, mais il sentait à tout le moins la

végétation, ce qui lui donnait une certaine fraîcheur par rapport à la cavité dans laquelle reposait le *Soulhaven*.

Leurs bagages avaient déjà été déchargés. Une fois qu'ils s'étaient installés, on leur avait fait visiter l'extérieur du béhémothaure dans le même petit dirigeable qui les y avait déposés. Anur, un mâle maigre et gauche qui était le plus jeune des novices du *Soulhaven*, les accompagnait. Il leur exposa succinctement l'histoire légendaire des aérosphères et leur écologie supposée.

— Nous pensons qu'il existe des milliers de béhémothaures, dit-il pendant qu'ils glissaient sous le ventre rebondi de la créature et ses jungles de feuillage peaucier, et presque une centaine d'entités lenticulaires mégalithes et gigalithes. Elles sont même plus volumineuses : les plus grosses ont la taille de petits continents. On sait encore moins si ce sont des êtres pensants ou non. Nous ne devrions pas voir la moindre de ces entités ni les autres béhémothaures, vu que nous sommes si bas dans le lobe. Ils ne descendent pratiquement jamais aussi loin. Question de flottabilité.

— Comment le Sansemin réussit-il à rester à ce niveau ? demanda Quilan.

Le jeune moine regarda Visquile avant de répondre.

— Il a été modifié, dit-il. Puis il désigna une bonne douzaine de capsules suspendues, assez grandes pour contenir deux Chelgriens adultes. Vous voyez ici quelques exemples de la faune subsidiaire en cours de culture. Ces spécimens deviendront des rapaces-éclaireurs lorsqu'ils bourgeonneront et écloreont.

Quilan et les deux Estodiens étaient assis, la tête baissée, dans le sanctuaire du *Soulhaven*, cavité presque sphérique de quelques mètres seulement de diamètre et entourée de murs de deux mètres d'épaisseur faits de substrats contenant les âmes de milliers de Chelgriens défunts. Les trois mâles, nus jusqu'à leur pelage, se faisaient face, disposés en triangle.

C'était le soir du jour où ils étaient arrivés, d'après les horloges du *Soulhaven*. Quilan avait l'impression d'être au milieu de la nuit. Dehors, ce serait le même jour éternel, mais en

constant changement, comme il l'était depuis un milliard et demi d'années, sinon plus.

Les deux Estodiens avaient communiqué quelques instants avec les Chelgrien-Puen et leurs ombres embarquées sans que Quilan fût de la partie. Il avait quand même perçu une sorte d'écho incohérent de leurs conversations. Comme lorsqu'on est dans une vaste caverne et qu'on entend des gens parler à une certaine distance.

Puis ce fut son tour. La voix était forte, elle lui criait dans la tête.

QUILAN. NOUS SOMMES CHELGRIEN-PUEN.

Ils lui avaient dit d'essayer de penser ses réponses, de subvocaliser. Il pensa :

~ Je suis honoré de vous parler.

TOI : RAISON ICI ?

~ Je ne sais pas. Je subis un entraînement. Je crois que vous en sauriez peut-être plus que moi sur ma mission.

CORRECT. VU SAVOIR ACTUEL : CONSENTANT ?

~ Je ferai ce qu'on exigera de moi.

SIGNIFIE TA MORT.

~ J'en suis conscient.

SIGNIFIE PARADIS POUR BEAUCOUP.

~ C'est un échange que je suis disposé à faire.

PAS WOROSEI QUILAN.

~ Je sais.

QUESTIONS ?

~ Puis-je demander ce que je veux ?

OUI.

~ Très bien. Pourquoi suis-je ici ?

SUBIR ENTRAÎNEMENT.

~ Mais pourquoi ici en particulier ?

SÉCURITÉ. MESURE PROPHYLACTIQUE. DÉMENTI POSSIBLE.
DANGER. INSISTANCE ALLIÉS DANS CECI.

~ Qui sont nos alliés ?

AUTRES QUESTIONS ?

~ Que suis-je censé faire au terme de mon entraînement ?

TUER.

~ Qui ?

BEAUCOUP. AUTRES QUESTIONS ?

~ Où m'enverra-t-on ?

LOIN. PAS SPHÈRE CHELGRIENNE.

~ Ma mission implique-t-elle le compositeur Mahrai Ziller ?
OUI.

~ Dois-je le tuer ?

SI VRAI, REFUSER ?

~ Je n'ai pas dit ça.

SCRUPULES ?

~ Si ce devait être le cas, j'aimerais connaître le raisonnement.

SI AUCUNE RAISON DONNÉE, REFUSER ?

~ Je ne sais pas. Il y a des décisions que vous ne pouvez carrément pas envisager tant que vous n'êtes pas réellement obligé de les prendre. Vous ne voulez pas me dire si ma mission implique de le tuer ou non ?

CORRECT. CLARIFICATION MOMENT VENU. AVANT COMMENCEMENT MISSION. PRÉPARATION ET ENTRAÎNEMENT D'ABORD.

~ Combien de temps vais-je rester ici ?

AUTRES QUESTIONS ?

~ Que vouliez-vous dire par « danger » ?

PRÉPARATION ET ENTRAÎNEMENT. AUTRES QUESTIONS ?

~ Non, merci.

NOUS VOUDRIONS TE LIRE.

~ Que voulez-vous dire ?

REGARDER DANS TON ESPRIT.

~ Vous voulez regarder dans mon esprit ?

CORRECT.

~ Maintenant ?

OUI.

~ Très bien. Suis-je obligé de faire quoi que... ce soit ?

Il eut un bref accès de vertige et sentit qu'il oscillait sur son siège.

TERMINÉ. INDEMNE ?

~ Je crois bien.

EN RÈGLE.

~ Vous voulez dire que... je suis en règle ?

CORRECT. DEMAIN : PRÉPARATION ET ENTRAÎNEMENT.

Les deux Estodiens lui souriaient.

Il ne put dormir que par à-coups, et s'éveilla en clignant les yeux dans l'obscurité bizarrement dense après un nouveau rêve de noyade. Il chercha à tâtons sa visière et, précédé par l'image gris-bleu des murs incurvés de la petite chambre, il se leva de sa couchette et alla se poster près de l'unique fenêtre, où une brise chaude s'infiltrait lentement puis semblait mourir, comme épuisée par cet effort. L'affichage montrait l'image fantomatique du cadre grossier de la fenêtre, et, au dehors, une infime suggestion de nuages.

Il retira la visière. L'obscurité semblait totale, et il resta là debout à s'en imbiber jusqu'à ce qu'il crût voir un éclair, quelque part très haut, bleui par l'éloignement. Il se demanda si c'était la foudre ; Anur avait dit que le phénomène se produisait entre les masses de nuages et d'air lorsqu'elles se croisaient dans leurs mouvements ascendants et descendants le long des gradients thermiques de la circulation atmosphérique chaotique de l'aérosphère.

Il aperçut quelques éclairs de plus, dont l'un d'une longueur appréciable, même s'il semblait encore très, très éloigné. Il chaussa à nouveau la visière, tendit la main, les griffes sorties, et mesura un intervalle de deux millimètres seulement entre deux pointes. Voilà. Telle était la longueur de l'éclair.

Nouvel éclair. Si brillant que l'optique de la visière assombrît jusqu'au noir le centre de la minuscule étincelle pour protéger sa vision nocturne. Au lieu de ne voir qu'un infime point lumineux, il vit aussi s'éclairer toute une formation nuageuse, lointaine vapeur dont les volutes et les entassements se détachaient sur une clarté bleuâtre qui disparut dès qu'il la perçut, ou presque.

Il retira à nouveau la visière et chercha à entendre le bruit produit par ces éclairs. Il ne perçut qu'un son ténu, enveloppant, comparable à celui d'un vent violent capté de loin, qui semblait venir de partout à la fois et qui lui remontait dans les os. Le timbre comportait apparemment des fréquences assez basses pour indiquer de lointains roulements de tonnerre, mais ils étaient faibles, continuels, sans modulation ; il avait beau essayer, il ne pouvait détecter le moindre changement ou crescendo dans ce long et lent écoulement de sons imprécis.

Il n'y a pas d'échos, ici, songea-t-il. Pas de terre ferme ni de falaises nulle part pour renvoyer le son. Les béhémothaures amortissent le son comme des forêts flottantes, et, à l'intérieur de leur corps, leurs tissus vivants absorbent jusqu'au moindre bruit.

Acoustiquement morts. L'expression lui revint en mémoire. Worosei avait travaillé avec le département de musique de l'université, et lui avait montré une bizarre pièce tapissée de pyramides en mousse. Acoustiquement morte, avait-elle dit. C'était apparemment vrai ; leurs voix semblaient expirer dès que chaque mot quittait leurs lèvres, chaque son était mis à nu et isolé, sans résonance.

— Votre garde-âme est plus qu'un garde-âme normal, Quilan, lui dit Visquile.

Ils étaient seuls dans le sanctuaire du *Soulhaven*, le lendemain. C'était son premier briefing.

— Il accomplit les fonctions normales de pareil dispositif en conservant un enregistrement de votre état mental ; toutefois, il a également la capacité de transporter un autre état mental à l'intérieur. Vous aurez pour ainsi dire une autre personne à bord lorsque vous entreprendrez votre mission. Il a d'autres particularités, mais y a-t-il quelque chose que vous aimeriez dire ou demander à ce sujet ?

— Qui sera cette personne, Estodien ?

— Nous n'en sommes pas encore certains. Idéalement – selon les profileurs du Renseignement, ou, plutôt, selon leurs machines –, ce serait la copie de Sholan Hadesh Huyler, le défunt amiral-général qui se trouvait parmi les âmes que vous étiez chargés de récupérer à l'Institut militaire sur Aorme. Toutefois, comme le *Tempête hivernale* est perdu et présumé détruit, et que le substrat original était à bord de ce vaisseau, nous serons probablement obligés de nous contenter d'un deuxième choix. Ce choix est actuellement en cours de discussion.

— Pourquoi est-ce jugé indispensable, Estodien ?

— C'est comme si vous aviez un copilote à bord, major. Vous aurez quelqu'un avec qui parler, quelqu'un pour vous conseiller,

pour discuter le coup pendant que vous êtes en mission. Cela peut ne pas sembler indispensable à ce stade, mais nous avons des raisons de croire que c'est peut-être conseillé.

— Dois-je comprendre que ce sera une longue mission ?

— Oui. Il se peut qu'elle prenne plusieurs mois. La durée minimale serait d'une trentaine de jours. Nous ne pouvons pas être plus précis, parce que cela dépend, en partie, de votre mode de transport. Vous pourrez être conduit à destination à bord d'un de nos propres vaisseaux, ou à bord d'un vaisseau plus rapide d'une des vieilles civilisations Impliquées, peut-être même d'un vaisseau appartenant à la Culture.

— Cette mission implique-t-elle la Culture, Estodien ?

— En effet. Vous êtes envoyé sur Masaq', une orbitale de la Culture.

— C'est là qu'habite Mahrai Ziller.

— Exact.

— Dois-je le tuer ?

— Ce n'est pas votre mission. Votre couverture est que vous allez là-bas pour essayer de le persuader de retourner sur Chel.

— Et ma vraie mission ?

— Nous y viendrons en temps utile. Et là, il y a un précédent.

— Un précédent, Estodien ?

— La vraie nature de votre mission ne vous sera pas révélée lorsque vous la commencerez. Vous connaîtrez la couverture et vous aurez presque certainement l'impression que votre tâche ne se limite pas à cela, mais vous ne pourrez pas savoir en quoi elle consiste.

— Je vais donc recevoir l'équivalent d'un ordre sous enveloppe scellée, Estodien ?

— En quelque sorte. Mais ces ordres seront verrouillés à l'intérieur de votre propre esprit. Vos souvenirs de cette période – probablement comprise entre les tout premiers jours après la guerre et la fin de votre entraînement ici – vous reviendront progressivement à mesure que vous vous approcherez de l'achèvement de votre mission. Quand vous vous rappellerez cette conversation – au terme de laquelle vous apprendrez la nature réelle de votre mission, sans savoir toutefois comment vous allez l'accomplir – vous devriez être

tout près du but, mais peut-être pas exactement dans la position correcte.

— Les souvenirs peuvent-ils être réinjectés goutte à goutte avec une telle précision, Estodien ?

— Ils le peuvent, même si l'expérience risque de vous désorienter quelque peu, et c'est la principale raison pour laquelle nous vous donnons un copilote. Si nous procédons ainsi, c'est, plus précisément, parce que cette mission implique la Culture. On nous dit que les gens de la Culture ne lisent jamais dans les esprits, que l'intérieur de votre tête est le seul endroit qui soit sacro-saint pour eux. Avez-vous entendu parler de cela ?

— Oui.

— Nous croyons que c'est probablement vrai, mais votre mission est suffisamment importante pour que nous prenions des précautions au cas où ça ne le serait pas. Nous imaginons que, s'ils lisent effectivement dans les esprits, ce sera vraisemblablement lorsque le sujet concerné s'embarquera sur l'un de leurs vaisseaux, surtout un vaisseau de guerre. Si nous pouvons faire en sorte que vous alliez à Mاساق' à bord d'un de ces vaisseaux et qu'il regarde effectivement à l'intérieur de votre tête, tout ce qu'il trouvera, même à un niveau très profond, ce sera votre innocente couverture.

« Nous croyons – et l'avons vérifié par des expériences – que pareil processus scanographique pourrait s'effectuer à votre insu. Pour pénétrer plus profondément, pour découvrir les souvenirs que nous allons initialement tenir cachés même de vous, ce processus sera forcé de révéler sa présence : vous vous rendrez compte qu'il a lieu, ou, à tout le moins, vous vous rendrez compte qu'il a eu lieu. Au cas où cela se produirait, major, votre mission prendra fin prématurément. Vous mourrez.

Quilan hocha la tête et réfléchit.

— Estodien, a-t-on procédé à des expériences quelconques sur ma personne ? Je veux dire, ai-je déjà perdu quelques souvenirs, que j'aie été consentant ou non ?

— Non. Les expériences que j'ai citées ont été effectuées sur d'autres. Nous savons ce que nous faisons, major, nous en sommes absolument persuadés.

— Donc, plus j'avancerai dans ma mission, plus j'en saurai sur elle ?

— Exact.

— Et cette personnalité, ce copilote... saura tout dès le début ?

— Oui.

— Et elle ne pourra être percée à jour par une tomographie de la Culture ?

— Elle le peut, mais cela exigerait un examen plus profond et plus détaillé que celui qu'exige un cerveau biologique. Votre garde-âme sera comme votre citadelle, Quilan ; votre propre cerveau est l'enceinte fortifiée. Si la citadelle est tombée, c'est que les murs ont été depuis longtemps pris d'assaut ou qu'ils n'ont pas d'importance.

« Comme je le disais, votre garde-âme a d'autres particularités. Il contient – ou contiendra – une petite charge utile et ce qu'on appelle communément un transmetteur de matière. Apparemment, il ne transmet pas de matière à proprement parler, mais il a le même effet. Je vous avoue que l'importance de cette distinction m'échappe.

— Et tout cela à l'intérieur d'un objet de la taille d'un garde-âme ?

— Oui.

— Est-ce là notre propre technologie, Estodien ?

— Vous n'avez pas besoin de le savoir, major. Tout ce qui compte, c'est qu'il fonctionne.

Visquile hésita, puis dit :

— Vous n'êtes pas sans savoir que nos scientifiques et technologues ne cessent de faire des découvertes stupéfiantes et de les mettre en application.

— Bien sûr, Estodien. Que serait la charge utile dont vous avez parlé ?

— Il se peut que vous ne le sachiez jamais, major. Actuellement, je n'en connais pas moi-même la nature exacte, même si j'en serai informé en temps utile, avant que votre

mission commence pour de bon. Actuellement, tout ce que j'en sais concerne l'effet qu'elle produira.

— Et quel serait cet effet, Estodien ?

— Comme vous pourriez l'imaginer, un certain volume de dommages, de destruction.

Quilan resta muet quelques instants. Il était conscient de la présence des personnalités de déjà-partis conservées par millions dans les substrats qui l'entouraient.

— Dois-je comprendre que cette charge utile va être transmise dans mon garde-âmes ?

— Non, elle a été insérée en même temps que le garde-âme.

— Elle sera donc transmise à partir de ce dispositif ?

— Oui. Vous contrôlerez la transmission de la charge utile.

— Moi ?

— C'est à cela qu'on vous entraîne ici, major. Vous allez être formé à l'utilisation de ce dispositif, afin que, le moment venu, vous puissiez transmettre la charge utile à l'endroit désiré.

Quilan cilla plusieurs fois.

— Je ne suis peut-être pas très au fait des récentes percées de la technologie, mais...

— À votre place, je l'oublierais, major. Les technologies préexistantes n'ont guère d'importance dans cette affaire. C'est un terrain neuf. Il n'y a pas de précédent connu pour cette sorte de processus, pas de manuel auquel on pourrait se référer. Vous allez contribuer à la rédaction de ce manuel.

— Je vois.

— Laissez-moi vous informer plus avant sur le monde culturien qu'est Masaq'.

L'Estodien rassembla ses robes autour de lui et s'enfonça dans le siège exigu.

— C'est ce qu'on appelle une orbitale : une bande de matière en forme de bracelet très mince, en orbite autour d'un soleil – l'étoile Lacelere, en l'occurrence –, dans la zone même où l'on s'attendrait à trouver une planète habitable.

« Ces orbitales sont à une échelle différente de celle de nos propres habitats spatiaux ; Masaq', comme la plupart des orbitales de la Culture, a un diamètre d'environ trois millions de kilomètres et, par conséquent, une circonférence de près de dix

millions de kilomètres. Sa largeur au pied de ses murs de confinement est d'environ six mille kilomètres. Ces murs ont environ ; mille kilomètres de haut et ne sont pas fermés à leur sommet ; l'atmosphère est maintenue par la pesanteur apparente créée par la rotation de l'orbitale.

« La taille de cette structure n'est pas arbitraire ; les orbitales de la Culture sont construites de manière que la vitesse de rotation qui produit une pesanteur normale crée également un cycle jour-nuit correspondant à un de leurs jours standard. La nuit locale est produite lorsqu'un endroit donné à l'intérieur de l'orbitale tourne le dos au soleil. Elles sont faites de matériaux exotiques et maintenues principalement par des champs de forces.

« Flottant dans l'espace au centre de l'orbitale, équidistant de tous les points de sa circonférence, se trouve le Central. C'est là qu'existe le substrat IA que la Culture appelle un Mental. Cette machine supervise la gestion de l'orbitale sous tous ses aspects. Des milliers de systèmes subsidiaires sont chargés de contrôler toutes les procédures, excepté les plus critiques, mais le Central peut les contrôler toutes directement et en même temps.

« Ce Central dispose de millions d'entités représentatives sous forme humaine, appelées avatars, par l'intermédiaire desquelles il s'adresse personnellement à chaque habitant. Il est théoriquement capable de gérer chacun de ces avatars et tous les autres systèmes de l'orbitale directement tout en communiquant individuellement avec chaque humain et chaque drone présents sur ce monde, plus un certain nombre de vaisseaux et d'autres Mentaux.

« Chaque orbitale est différente et chaque Central a sa personnalité propre. Certaines orbitales n'ont que de rares composants terrestres ; il s'agit en général de parcelles de terre et de mer rectangulaires appelées plaques. Sur une orbitale aussi vaste que Masaq', elles équivalent normalement à des continents. Avant qu'une orbitale soit terminée – qu'elle forme donc une boucle fermée, comme Masaq' –, elle peut se réduire à deux plaques, encore séparés par trois millions de kilomètres, mais uniquement reliées par des champs de forces. Pareille

orbitale pourrait avoir une population de dix millions d'humains seulement. Mасаq' est à l'autre bout de l'échelle, avec plus de cinquante milliards d'habitants.

« Mасаq' est connue pour le taux élevé de sauvegarde chez ses habitants. On soutient quelquefois que c'est parce que beaucoup s'adonnent à des sports dangereux, mais, en réalité, cette pratique remonte aux premiers temps de ce monde, lorsqu'on s'est aperçu que Lacelere n'est pas une étoile parfaitement stable et qu'elle risque d'être sujette à des éruptions suffisamment violentes pour tuer les gens exposés à la surface de l'orbitale.

« Mahrai Ziller y réside depuis sept ans. Il semble s'y plaire au point d'y rester. Comme je le disais, vous vous rendrez sur Mасаq', officiellement, pour tenter de le persuader de renoncer à son exil et de retourner sur Chel.

— Je vois.

— Tandis que votre vraie mission est de faciliter la destruction du Central de Mасаq' et de causer ainsi la mort d'une proportion significative de sa population.

L'avatar allait lui faire visiter l'une des usines, sous un Séparateur. Ils se trouvaient dans un véhicule sous-terrestre, capsule confortablement aménagée qui fonçait sous l'envers de la surface de l'orbitale, dans le vide de l'espace. Ils avaient parcouru d'un trait un demi-million de kilomètres autour du monde, avec les étoiles qui brillaient à travers les panneaux du plancher.

La ligne de sous-terrestre franchissait la brèche sous le gigantesque Séparateur en forme de A sur un pont suspendu en monobrin de deux mille kilomètres de long. Le véhicule fonçait à présent vers une station située près du centre, afin de monter verticalement dans l'espace industriel, des centaines de kilomètres plus haut.

~ *Ça va, major ?*

~ Très bien. Et vous ?

~ *Pareil. Vous avez vu la cible ?*

~ Oui. Je m'en tire comment ?

~ *Très bien. Pas de signes physiques manifestes. Vous êtes sûr que vous n'avez rien ?*

~ Absolument.

~ *Et nous sommes toujours partants ?*

~ Oui, nous sommes toujours partants.

L'avatar à la peau argentée se tourna vers lui.

— Vous êtes sûr que vous n'allez pas vous ennuyer en visitant une usine, major ?

— Pas une usine qui produit des vaisseaux interstellaires, pas du tout. Bien que vous deviez être à court d'endroits pour me distraire.

— C'est tout de même une grande orbitale.

— Il y a un endroit que j'aimerais voir.

— Lequel ?

— Votre résidence. Le Central.

— Mais certainement, dit l'avatar en souriant.

Fuite

— On est presque arrivés, non ?

— Incertain. Ce qu'a dit la créature. Cela signifiait ?

— Aucune importance ! On y est, ou pas ?

— Cela est difficile à savoir avec certitude. Pour revenir à ce qu'a dit la créature. La signification est-elle déjà connue de vous ?

— Oui ! Bon, plus ou moins ! S'il vous plaît, est-ce qu'on ne peut pas aller plus vite ?

— Pas vraiment. Nous progressons aussi vite que possible étant donné les circonstances, et j'ai donc pensé que notre temps pourrait être employé à la relation de ce que vous comprenez de la créature. Quelle en serait d'après vous la teneur ?

— Ça n'a pas d'importance ! Bon, ça en a, mais ! Juste. Oh. Dépêchez-vous ! Plus vite ! *Avancez plus vite !*

Uagen Zlepe, 974 Praf et trois des rapaces-éclaireurs étaient à l'intérieur du béhémothaire dirigeable Sansemin. Ils descendaient dans un tube sinueux et ondulant dont les parois tièdes et gluantes comme bave qui les enserraient s'animaient d'inquiétantes pulsations toutes les quatre ou cinq minutes. L'air qui montait vers eux puait la chair en décomposition. Uagen lutta contre l'envie de vomir. Ils ne pouvaient ressortir par où ils étaient entrés : le passage avait été obstrué par une sorte de hernie qui avait pris au piège et étouffé deux des rapaces-éclaireurs qui leur ouvraient la voie.

Au lieu de quoi, après que la créature se fut confiée à Uagen, et après une discussion douloureusement longue et absurdemment décontractée entre les rapaces-éclaireurs et 974 Praf, ils avaient pris un autre chemin pour quitter la salle des interrogatoires. Initialement, cette voie s'enfonçait toujours plus loin dans le corps agité de soubresauts du béhémothaire moribond.

Deux des trois rapaces-éclaireurs avaient insisté pour passer devant en cas de problèmes, mais ils avaient bien du mal à s'insinuer dans les circonvolutions du tortueux boyau, et Uagen était persuadé qu'il aurait pu aller plus vite tout seul.

Le sol du couloir était profondément nervuré, ce qui rendait la progression difficile et obligeait à se retenir aux murs humides et palpitants. Uagen regrettait de ne pas avoir apporté de gants. Sa vision infrarouge partielle ne pouvait guère distinguer de détails, car tout ici semblait être à la même température, réduisant tout ce qu'il pouvait voir à une monochromie cauchemardesque d'ombres superposées ; c'était pire que d'être aveugle, songea Uagen.

Le rapace-éclaireur de tête arriva devant un embranchement et s'arrêta, apparemment pour réfléchir.

Il y eut une soudaine explosion étouffée tout autour d'eux, puis une onde d'air fétide, venue de derrière, passa sur eux en tourbillonnant, repoussant momentanément le flux d'air frontal et produisant une puanteur encore plus forte, qui faillit faire vomir Uagen.

— C'était quoi ? s'entendit-il glapir.

— Ceci est inconnu, lui dit l'interprète 974 Praf.

Le vent frontal reprit. Le rapace-éclaireur de tête choisit la branche inférieure, à gauche, et engagea ses ailes dans l'étroite fissure.

— Par ici, dit aimablement 974 Praf.

Je vais mourir, se dit Uagen, très distinctement et presque calmement. Je vais mourir, coincé dans cet aérostat étranger vieux de dix millions d'années, pourri, bouffi et incendiaire, à mille années-lumière de l'être humain le plus proche, et avec des informations qui pourraient sauver des vies et faire de moi un héros.

La vie est vraiment injuste !

La créature clouée au mur de la salle des interrogatoires avait survécu juste assez longtemps pour lui confier une révélation qui pouvait le tuer lui aussi, bien sûr, si elle était exacte, et même s'il arrivait effectivement à sortir de là. D'après ce qu'elle avait dit, l'information qu'il détenait à présent faisait de lui la cible de gens qui n'hésiteraient aucunement à le tuer, lui ou un autre.

— Vous êtes de la Culture ? demanda-t-il à la créature longiligne à cinq membres accrochée à la paroi de la salle.

— Oui, dit-elle en essayant de garder la tête droite pendant qu'elle lui parlait. Agent. Circonstances spéciales.

Uagen faillit s'étrangler. Il avait entendu parler des CS. Enfant, il avait rêvé d'être agent des Circonstances spéciales. Nom de Dieu ! il en avait même rêvé quand il était adolescent. Jamais il n'aurait imaginé qu'il en rencontrerait un vrai.

— Oh ! dit-il, comment allez-vous ?

La stupidité absolue de sa question le frappa immédiatement.

— Vous ? dit la créature.

— Quoi ? Oh ! Humm. Érudit. Uagen Zlepe. Chercheur. Enchanté de. Bon. Probablement pas. Humm. Je voulais simplement. Bon.

Il s'était remis à tripoter le collier. Il devait donner l'impression de jacasser.

— Aucune importance. Est-ce qu'on peut vous descendre de là-haut ? Cet endroit, bref, tout ce machin, est...

— Ah, non, moi pas croire, dit la créature, qui avait peut-être même essayé de sourire.

Elle hocha la tête en arrière puis grimaça de douleur.

— Désolé dire à vous. Seulement moi fais tenir ça debout, comme tel est. Par cette connexion.

La créature secoua la tête et dit :

— Écoutez, Uagen. Il faut sortir, vous.

— Oui ?

Enfin, une bonne nouvelle. Le sol de la salle trembla sous ses pieds lorsqu'une nouvelle détonation sourde agita comme des marionnettes les silhouettes des morts et des mourants attachés à la paroi. L'un des rapaces-éclaireurs déploya brusquement ses ailes pour conserver l'équilibre et renversa 974 Praf. Elle claqua du bec et jeta un regard noir à l'offenseur.

— Vous avez communicateur ? demanda la créature. Signaler extérieur aérosphère ?

— Non. Rien.

La créature fit une nouvelle grimace.

— Merde. Alors vous obligé... partir Oskendari. Vers vaisseau, habitat ; n'importe où. Endroit où vous pouvoir contacter Culture, comprenez ?

— Oui. Pourquoi ? Pour dire quoi ?

— Complot. Pas une plaisanterie, Uagen, pas un exercice. Complot. Putain complot sérieux. Pense que c'est pour détruire... orbitale.

— *Quoi ?*

— Orbitale. Pleine orbitale, s'appelle Masaq'. Entendu parler ?

— Oui ! Elle est célèbre !

— Veulent la détruire. Faction chelgrienne. Chelgrien envoyé. Connais pas nom. Pas important. Déjà parti, ou partir bientôt. Sais pas quand. Attaque avoir lieu. Vous. Sortez. Partez. Avertir Culture.

La créature se raidit brusquement et son dos se creusa, la détachant de la paroi, ses yeux se fermèrent. Une formidable secousse ébranla la cavité, arrachant deux cadavres aux parois

pour les projeter, inertes, sur le sol vacillant. Uagen et deux des rapaces-éclaireurs tombèrent à la renverse. Uagen se remit péniblement sur ses pieds.

La créature sur la paroi le regardait fixement.

— Uagen. Avertir CS, ou Contact. Mon nom est Gidin Sumethyre. Sumethyre, compris ?

— Compris. Gidin Sumethyre. Humm. C'est tout ?

— Assez. Maintenant partez. Je vais essayer maintenir la...

La tête de la créature retomba lentement et finit par reposer sur sa poitrine. Une nouvelle et titanesque convulsion ébranla la caverne.

— Ce que la créature vient de dire..., commença 974 Praf, perplexe.

Uagen se baissa et releva l'interprète par ses ailes sèches et membraneuses.

— Sortez d'ici ! lui hurla-t-il à bout portant. Maintenant !

Le tunnel descendait à pic, à présent. Ils venaient d'aborder une section légèrement plus large du boyau lorsque le vent frontal qui murmurait au-dessus de leurs têtes forçait brusquement et souffla en tempête. En avant de Uagen, les deux rapaces-éclaireurs, dont les ailes, même repliées, les propulsaient comme des voiles dans le rugissant torrent d'air, essayèrent de se caler contre les parois qui ondulaient et fléchissaient. Ils commencèrent à glisser à reculons vers Uagen tandis qu'il tentait lui aussi de s'arc-bouter contre les tissus humides du tube.

— Oh, dit tranquillement 974 Praf derrière Uagen et en dessous de lui. Ce développement n'est pas indicatif d'une amélioration.

— Au secours ! hurla Uagen en voyant les deux rapaces-éclaireurs, qui essayaient encore désespérément de se retenir aux parois du tunnel, glisser et se rapprocher de lui.

Il essaya de mettre ses bras et jambes en croix, mais les parois étaient à présent trop éloignées l'une de l'autre.

— Par terre, ici ! dit l'interprète 974 Praf.

Uagen regarda entre ses pieds. 974 Praf s'accrochait au sol nervuré, dont elle épousait la forme du mieux qu'elle pouvait.

Il leva les yeux au moment où le rapace-éclaireur le plus proche arrivait en dérapage incontrôlé et manquait de le toucher.

— Bonne idée ! dit-il dans un hoquet.

Il plongea, heurtant du front l'ergot postérieur du premier volatile. Il empoigna les nervures du sol et les deux rapaces-éclaireurs passèrent au-dessus de lui. Le vent rugit et tira sur sa combinaison, puis s'atténua complètement. Uagen se dégagea de l'étreinte de 974 Praf et regarda derrière lui. Piteux enchevêtrement de becs, d'ailes et de membres, les deux rapaces-éclaireurs s'étaient coincés, un peu en amont, en compagnie de celui qui fermait la marche, dans le tronçon étroit qu'ils avaient récemment franchi à grand-peine. L'une des créatures ailées se mit à claquer du bec.

974 Praf lui répondit dans le même langage puis se remit d'un bond sur ses pattes et dégringola la pente.

— Il s'avère que les rapaces-éclaireurs du Yoleus vont essayer de rester coincés ici et d'intercepter par ce moyen le vent qui attise l'incendie tandis que nous achevons notre transit vers l'extérieur du Sansemin. Par ici, érudit Uagen Zlepe.

Il la regarda battre en retraite, puis s'élança à sa poursuite. Il sentit une sorte de creux dans l'estomac. Il essaya d'en trouver l'origine, puis comprit : c'était comme dans un ascenseur ou un engin en chute libre.

— Nous tombons ? demanda-t-il d'un ton plaintif.

— Il semblerait que le Sansemin perde rapidement de l'altitude, dit 974 Praf en bondissant d'une nervure à l'autre sur le sol en pente devant lui.

— Oh, merde !

Uagen se retourna. Ils étaient dans un coude et avaient perdu de vue les rapaces-éclaireurs. La pente du tunnel s'accroissait encore ; c'était comme s'ils descendaient les marches d'un escalier presque vertical.

— Ah-ah ! dit l'interprète lorsque le vent recommença à les taquiner.

Uagen sentit ses yeux s'écarter. Il regarda droit devant lui.

— De la lumière ! hurla-t-il. De la lumière ! Praf ! Je vois...

La fin de sa phrase lui resta en travers de la gorge.

— Du feu ! dit l'interprète. Couchez-vous par terre, érudit Uagen Zlepe.

Uagen fit volte-face et se jeta sur les marches juste avant que la boule de feu les atteigne. Il eut le temps d'inspirer un bon coup et d'essayer d'ensevelir son visage dans ses mains. Il sentait 974 Praf sur lui, qui le protégeait, les ailes déployées. L'explosion de chaleur et de lumière ne dura que deux secondes.

— On se relève, dit l'interprète. Vous d'abord.

— Vous brûlez ! cria-t-il lorsqu'elle le bouscula avec ses ailes et qu'il trébucha dans l'escalier nervuré.

— C'est le cas, confirma l'interprète.

Des flammes et de la fumée s'élevaient en spirale derrière ses ailes tandis qu'elle continuait de le pousser vers le bas. Le vent prenait de plus en plus de force ; Uagen était obligé de lutter contre lui pour effectuer la moindre progression sur le côté nervuré du tunnel, à présent quasi vertical, si bien qu'il n'avait plus l'impression de tomber mais d'être, en quelque sorte, revenu en terrain plat.

Devant lui, Uagen vit à nouveau de la lumière. Il gémit, puis s'aperçut qu'elle était, cette fois, blanc bleuté et non jaune.

— Nous approchons de l'extérieur, haleta 974 Praf.

Ils tombèrent du ventre du béhémothaure mourant, pas tellement plus vite que ce qui restait de l'énorme créature qui se consumait, se désintégrait, s'affaissait et descendait tout à la fois. Uagen serra 974 Praf contre lui et étouffa les flammes qui lui dévoraient les ailes, puis enclencha ses moteurs de cheville et ouvrit sa cape gonflable pour freiner leur chute. Au terme d'une interminable descente au milieu de débris enflammés voletants et d'animaux blessés, il réussit à extraire leur couple de dessous l'énorme épave en V du mégazoaire moribond et à gagner l'espace aérien dégagé où ce qui restait des rapaces-éclaireurs de la force expéditionnaire du Yoleus les retrouvèrent – quelques instants avant qu'un disséisaure ogrin puisse fondre sur eux et les avaler tout crus.

Ils s'élevèrent lentement en compagnie des rapaces-éclaireurs pour regagner le béhémothaure dirigeable Yoleus ;

l'interprète, hébétée et muette, frissonnait dans ses bras et l'odeur de sa chair brûlée lui remplissait les narines.

— Aller ?

— Oui, m'en aller. Partir. M'éloigner.

— Vous désirez vous en aller, partir, vous éloigner, maintenant ?

— Dès que possible. Quand part le prochain vaisseau ? De n'importe quelle origine. Euh... pas, hmm. Chelgrien. Non : pas chelgrien.

Uagen n'aurait jamais imaginé que la salle des interrogatoires de Yoleus puisse lui sembler le moins du monde accueillante, mais c'était le cas maintenant. Il s'y sentait bizarrement en sécurité. C'était carrément dommage qu'il soit obligé de partir.

Yoleus communiquait avec lui par l'intermédiaire d'un câble de connexion et d'un interprète appelé 46 Zhun. Le corps plus volumineux du nominalelement masculin 46 Zhun était perché sur un rebord à côté de 974 Praf, laquelle, collée à la paroi, avait l'air roussie, inerte et morte mais entamait officiellement sa reconstitution et sa guérison. 46 Zhun ferma les yeux. Uagen resta planté là sur le sol mou et chaud de la cavité. Il sentait encore l'odeur de brûlé sur ses vêtements. Il frissonna.

46 Zhun rouvrit les yeux.

— Le prochain objet en partance doit appareiller dans cinq jours du portail sécessionnaire du deuxième tropique d'inclinaison sur le lobe opposé, dit l'interprète.

— Je le prends. Attendez. Il est chelgrien ?

— Non, c'est un vaisseau des Marchands jhuvuoniens.

— Je le prends.

— Vous ne disposez pas d'assez de temps pour vous rendre audit portail sécessionnaire du deuxième tropique d'inclinaison.

— Quoi ?

— Vous ne disposez pas d'assez de temps pour...

— Il me faudrait combien de temps, alors ?

L'interprète ferma les yeux quelques instants, puis les rouvrit et annonça :

— Vingt-trois jours serait la durée minimale requise pour qu'un être tel que vous parvienne au portail sécessionnaire du tropique d'inclinaison numéro deux en partant d'ici.

Uagen fut saisi par un atroce tiraillement au creux du ventre, sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis sa petite enfance. Il essaya de conserver son calme.

— Quand part le prochain vaisseau après celui-ci ?

— Cela n'est pas connu, répondit immédiatement l'interprète.

Uagen refoula une envie de pleurer.

— Est-il possible d'envoyer un signal à partir d'Oskendari ? demanda-t-il.

— Bien sûr.

— À une vitesse supraluminique ?

— Non.

— Pourriez-vous envoyer un signal à un éventuel vaisseau ? Y a-t-il pour moi moyen de partir d'ici dans un proche avenir ?

— La définition de proche avenir. Ce serait quoi ?

Uagen réprima un gémissement.

— Dans les cent prochains jours.

— Il n'y a à notre connaissance pas d'objets qui arrivent ou partent à l'intérieur de ce laps de temps.

Uagen fourragea dans sa toison crânienne et tira dessus. Il poussa un rugissement de frustration, puis s'arrêta, les yeux papillotants. Il n'avait jamais fait ça. Ni l'un, ni l'autre. S'arracher les poils, ni rugir de frustration. Il contempla le corps noirci et apparemment mutilé de 974 Praf, puis baissa la tête et fixa le sol entre ses pieds. Ses petits moteurs de cheville étincelaient comme pour le narguer.

Il releva la tête. À quoi songeait-il ?

Il vérifia ce qu'il savait des Marchands jhuvuoniens. Seulement semi-Contactés. Assez pacifiques, tout à fait dignes de confiance. Encore à l'ère de la pénurie. Vaisseaux de quelques centaines d'années-lumière de rayon d'action. Lents à l'aune des normes de la Culture, mais suffisamment rapides.

— Yoleus, dit-il calmement, pouvez-vous envoyer un signal à ce, euh... portail numéro deux de... déclinaison tropique sécessionnaire, c'est bien ça ?

— Oui.

— Combien de temps cela prendrait-il ?

La créature ferma les yeux, les rouvrit.

— Un jour plus un quart de jour serait nécessaire pour le signal émis et un laps de temps similaire serait nécessaire pour le signal de réponse.

— Bien. Où est le portail le plus proche de l'endroit où nous sommes actuellement et combien de temps me faudrait-il pour y parvenir ?

Nouveau silence.

— Le portail le plus proche de l'endroit où nous sommes actuellement est le portail sécessionnaire du neuvième tropique d'inclinaison sur le lobe présent. D'ici, la durée de vol est de deux jours plus trois cinquièmes de jour en rapace-éclaireur.

Uagen inspira profondément. Je suis de la Culture, songea-t-il. Voilà ce qu'on est censé faire dans pareille situation. Montrons-nous à la hauteur de notre réputation.

— Veuillez envoyer un signal à ces Marchands jhuvuoniens, dit-il, et les informer qu'ils recevront une somme d'argent égale à la valeur de leur vaisseau s'ils veulent bien me prendre à leur bord au portail sécessionnaire du neuvième tropique d'inclinaison, sur le lobe présent, dans quatre jours, et m'amener à une destination que je leur révélerai lorsqu'ils me rencontreront. Mentionnez aussi que leur discrétion serait appréciée.

Il songea à en rester là, mais ce vaisseau était apparemment sa seule chance, et il ne pouvait se permettre le risque que ses maîtres le prennent pour un excentrique et l'éconduisent. Et s'ils s'étaient engagés sur la date de départ originelle, alors il n'avait pas de temps à perdre non plus dans un échange de signaux pour les convaincre. Il inspira un bon coup encore une fois et ajouta :

— Vous pouvez les informer que je suis un citoyen de la Culture.

Il n'eut pas la moindre chance de prendre correctement congé de 974 Praf. Lorsqu'il partit, un jour plus tard, l'ex-décisionnaire classe cinq de la 11^e troupe de glaneurs de

feuillage devenue interprète était encore inconsciente et attachée à la paroi de la salle des interrogatoires.

Il boucla ses valises, s'assura qu'un enregistrement de ses notes de recherche, de ses glyphes et de tout ce qui était arrivé ces deux derniers jours reste à la garde de Yoleus, et tint à préparer et à boire finalement un verre de thé au jhagel. Il ne le trouva pas très bon.

Un vol de rapaces-éclaireurs l'escorta jusqu'au portail sécessionnaire du neuvième tropique d'inclinaison. Il se retourna et regarda par-dessus son épaule le béhémothaure dirigeable Yoleus se fondre dans le lointain bleu verdâtre au-dessus de l'ombre d'un complexe nuageux, suivant toujours aussi fidèlement et par en dessous la masse de Muetenive, l'objet de ses affections. Telle fut l'ultime vision qu'il conserva de la gigantesque créature. Il se demanda s'ils allaient enfin se précipiter sur la bulle annoncée, encore en formation quelque part à l'horizon du voile atmosphérique, pour se faire véhiculer sans effort de leur part jusqu'aux multiples splendeurs de l'entité lenticulaire gigitalthe Buthulne.

Une sorte de douce tristesse s'empara de lui à l'idée qu'il ne pourrait ni les accompagner dans ce voyage ni assister à leur arrivée, et il ressentit une soudaine culpabilité en éprouvant ne serait-ce que l'ombre du désir de voir le vaisseau des Marchands jhuvoniens rejeter sa proposition et ne pas se présenter au rendez-vous, ne lui laissant par conséquent d'autre réel choix que d'essayer de regagner le Yoleus.

Les deux béhémothaures disparurent dans les ombres généreusement cavernueuses au-dessus du système nuageux. Il se tourna à nouveau vers l'avant. Ses moteurs de cheville bourdonnèrent, la cape, aile en puissance toujours tendue, s'ajusta avec précision afin de tenir compte de son changement d'orientation. Les ailes des rapaces-éclaireurs battaient l'air autour de lui dans un crépitement syncopé à l'effet bizarrement reposant. Il regarda en direction de 46 Zhun, accroché au cou et au dos du chef des rapaces-éclaireurs, mais la créature semblait endormie.

Le portail sécessionnaire du neuvième tropique d'inclinaison se révéla quelque peu chiche en matière d'aménagements.

C'était une pastille d'une dizaine de mètres de diamètre sur l'enveloppe de l'aérosphère, où les couches de matériau de confinement fusionnaient pour produire une fenêtre transparente donnant sur l'espace. Autour de cette zone circulaire se regroupaient une poignée de ces gousses supergéantes qui poussaient sur les béhémotiaux et dont, la veille encore, il habitait un exemplaire. Elles fournirent aux rapaces-éclaireurs un endroit pour se percher et reprendre des forces et lui servirent de salle d'attente. Il y avait un peu de quoi manger, un peu d'eau, mais rien de plus.

Il passa le temps à contempler les étoiles – ces pastilles étaient les seuls endroits vraiment transparents à la surface de l'aérosphère, simplement translucide par comparaison –, et à composer un poéglyphe qui tentait de décrire la sensation de terreur éprouvée la veille, lorsqu'il était prisonnier du corps moribond du béhémotial Sansemin.

Ce fut un processus frustrant. Il ne cessa de reposer son graphostyle – ce foutu graphostyle par la faute duquel il se retrouvait maintenant ici à attendre un vaisseau étranger qui ne viendrait peut-être jamais –, et tenta de deviner ce qui était arrivé au Sansemin, d'imaginer pourquoi l'agent de la Culture – si c'en était bien un, ou une –, se trouvait là, pour commencer, se demanda s'il y avait vraiment un complot tel qu'on le lui avait décrit et ce qu'il devrait faire s'il se révélait que tout cela n'était qu'une sorte de plaisanterie, d'hallucination ou de vision sortie de l'esprit d'une créature démente et tourmentée.

Il avait somnolé à deux reprises, effacé six brouillons du poéglyphe et, parvenu à la conclusion provisoire qu'un dérangement de son propre esprit était légèrement plus probable que la réalité de ces quelques derniers jours, il débattait en son for intérieur des mérites relatifs du suicide, du stockage, de la transcorporation dans une entité collective ou du dépôt d'une demande pour retourner au Yoleus et reprendre ses recherches – physiquement modifié sous la forme appropriée et avec la durée de vie maximisée qu'il avait envisagée tantôt –, lorsque le vaisseau des Marchands jhuvuoniens, invraisemblable assemblage de tubes et de longerons, apparut à l'horizon de l'autre côté du portail.

Ces Marchands jhuvuoniens n'étaient pas du tout ce qu'il avait imaginé. Pour une raison ou une autre, il s'attendait à des humanoïdes trapus aux traits rudes, vêtus de peaux et de fourrures, alors qu'en fait ils ressemblaient à des amas de très grosses plumes rouges. L'un d'eux traversa le portail en flottant à l'intérieur d'une bulle quasi transparente, elle-même contenue dans une intrusion d'air en forme de doigt formant un tunnel qui franchissait le portail et se prolongeait jusqu'au vaisseau tubulaire à l'extérieur. Il rencontra la créature sur une terrasse de la gousse supergéante. À côté de lui, 46 Zhun étreignait le parapet en regardant l'être enchâssé s'approcher avec l'air d'une créature qui cherche des matériaux pour bâtir son nid.

— Vous êtes la personne de la Culture ? dit la créature dans la bulle une fois qu'elle se fut immobilisée à son niveau.

La voix était faible, son marain modérément accentué.

— Oui. Comment allez-vous ?

— Vous voulez payer la valeur de notre vaisseau pour être amené à votre destination ?

— Oui.

— C'est un très beau vaisseau.

— C'est ce que je vois.

— Nous en voudrions un autre exactement pareil.

— Vous l'aurez.

L'étranger émit une série de claquements adressés à l'interprète perché aux côtés de Uagen. 46 Zhun lui répondit de même.

— Quelle est votre destination ? demanda l'étranger.

— J'ai besoin d'envoyer un signal à la Culture. Amenez-moi d'abord juste assez près pour que je puisse le faire, ensuite conduisez-moi là où j'aurai des chances de rencontrer un vaisseau de la Culture.

Il était venu à l'esprit de Uagen que le vaisseau jhuvuonien pourrait peut-être envoyer le signal de l'endroit où ils se trouvaient, sans avoir à le conduire où que ce soit, mais il doutait qu'il ait cette bonne fortune. Il n'empêche que dans les instants qui suivirent il frissonna d'espoir et de nervosité jusqu'à ce que la créature dise :

— Nous pourrions nous rendre à proximité de l'entité béidite Critoletli, où pareilles communication et réunion pourraient s'effectuer l'une et l'autre.

— Combien de temps cela prendrait-il ?

— Soixante-dix-sept jours culturien standard.

— Il n'y a rien de plus proche ?

— Non, rien.

— Pourrions-nous envoyer un signal en chemin pour prévenir l'entité.

— Nous le pourrions.

— Dans combien de temps serions-nous assez près d'elle pour le faire ?

— Environ cinquante jours culturien standard.

— Très bien. J'aimerais partir immédiatement.

— Satisfaisant. Notre rémunération ?

— Depuis la Culture, une fois que je serai arrivé sain et sauf.

Oh, j'ai oublié quelque chose.

— Quoi ? s'écria l'étranger.

Son assemblage de filaments rouges s'agita dans la bulle.

— Il pourra y avoir une récompense supplémentaire, en plus de la rémunération sur laquelle nous nous sommes déjà mis d'accord.

Le corps emplumé de la créature se reconfigura.

— Satisfaisant, répéta-t-elle.

La bulle flotta jusqu'au parapet. Une seconde bulle se formait à côté de celle qui contenait l'étranger. C'était, songea Uagen, comme s'il voyait une cellule en train de se diviser.

— L'atmosphère et la température sont conformes aux normes de la Culture, l'informa l'étranger. La pesanteur à l'intérieur du vaisseau sera moindre. Cela est acceptable pour vous ?

— Oui.

— Vous pouvez subvenir vous-même à vos besoins ?

— Je me débrouillerai, dit Uagen.

Puis il réfléchit et demanda :

— Vous avez de l'eau ?

— Oui.

— Alors, je survivrai.

— Veuillez monter à bord, s'il vous plaît.

La bulle jumelée vint buter contre le parapet. Uagen se baissa, ramassa ses bagages et se tourna vers 46 Zhun.

— Eh bien, au revoir. Merci pour votre aide. Transmettez à Yoleus mes meilleures salutations.

— Le Yoleus souhaite que je vous souhaite bon voyage et une vie ultérieure qui vous soit agréable.

Uagen sourit.

— Dites-lui merci de ma part. J'espère le revoir.

— Ce sera fait.

QUELQUES MANIÈRES DE MOURIR

L'ascenseur à bateaux était remisé sous les chutes ; le moment venu, son bac retenu par un contrepoids pivota, puis émergea lentement du bassin agité de remous au pied des flots torrentiels, nimbé de ses propres embruns. Derrière le rideau liquide vertical, le contrepoids géant descendit tout aussi lentement dans son bassin souterrain, équilibrant le bac, grand comme une cale sèche, qui s'éleva jusqu'à venir s'encaster dans une large rainure creusée au sommet des chutes. Une fois qu'il fut arrivé, ses vannes s'ouvrirent de force contre le courant, si bien qu'il présenta une sorte de balcon d'eau en porte à faux sur la cassure de la rivière, large de plusieurs kilomètres.

L'un à droite, l'un à gauche du bac, deux vaisseaux en forme de torpilles géantes démarrèrent vers l'amont, tractant deux longues barrières télescopiques, étirées en un V évasé, qui dirigèrent sur le bac la nef descendante. Une fois que les vannes se furent refermées et que la nef fut à l'abri dans son enceinte, les barrières se rétractèrent, le bac ouvrit ses caissons latéraux, l'eau s'y engouffra et cette charge supplémentaire finit lentement par excéder la masse du contrepoids, encore enfoui sous le bassin au pied des chutes.

Bac et nef s'inclinèrent légèrement vers l'extérieur puis commencèrent à descendre dans le fracas et les embruns en direction des eaux tourbillonnantes en contrebas.

Ziller, vêtu d'un gilet et de jambières – déjà complètement trempés –, se tenait en compagnie de l'avatar de Central sur un pont-promenade de la nef *Ucalegon*, à l'avant, juste en dessous de la passerelle. Ils descendaient la rivière Jrhee, sur la plaque Toluf. Le Chelgrien s'ébroua dans un nuage d'éclaboussures tandis que les vannes d'aval du bac s'ouvraient et que la nef,

butant et rebondissant mollement contre les parois gonflables de cette nacelle, entraît dans le maelström de vagues entrechoquées et de houleuses collines liquides du bassin inférieur.

Il se pencha vers l'avatar et lui montra, derrière les nuages bouillonnants de vapeur d'eau, le sommet des chutes, deux cents mètres plus haut.

— Que se passerait-il si la nef manquait le bac, là-haut ? hurla-t-il par-dessus le vacarme des chutes.

L'avatar, apparemment trempé mais indifférent sous la mince tenue sombre qui moulait sa carcasse argentée, haussa les épaules.

— Alors, dit-il très fort, il y aurait une catastrophe.

— Et si les vannes d'aval s'ouvraient pendant que le bac était encore au sommet des chutes ?

La créature hocha la tête.

— Encore une catastrophe.

— Et si les bras de support du bac cédaient sous le poids ?

— Catastrophe.

— Et si le bac commençait à descendre trop tôt ?

— Idem.

— Ou si l'un des systèmes de vannes cédaît avant que le bac ait atteint le bassin inférieur ?

— Devinez.

— Alors, ce truc doit avoir une quille antigravitique ou quelque chose de ce genre, non ? cria Ziller. L'équivalent d'un dispositif de secours, d'un système à redondance ? Oui ?

L'avatar secoua la tête.

— Non.

Des gouttelettes tombèrent de son nez et de ses oreilles.

Ziller soupira et secoua la tête lui aussi.

— Non, je n'y croyais pas vraiment.

L'avatar se pencha vers lui en souriant.

— Je trouve encourageant que vous commenciez à poser cette sorte de questions après que l'expérience concernée est sortie de sa phase dangereuse.

— Je deviens donc aussi étourdiment blasé en matière de risque et de mort que vos habitants.

L'avatar hocha la tête, enthousiasmé.

— Oui. Encourageant, n'est-ce pas ?

— Non. Déprimant.

L'avatar éclata de rire. Il leva les yeux vers les versants de la gorge qui s'étrécissaient tandis que la rivière poursuivait sa course pour rejoindre le Grand Fleuve de Masaq' en passant par la ville d'Ossuliera.

— Nous ferions mieux de rentrer, dit la créature à la peau argentée. Ilom Dolince va mourir bientôt, et Nisil Tchasole va revenir.

— Oh, bien sûr. Pas question de manquer l'une ou l'autre de vos grotesques petites cérémonies, n'est-ce pas ?

Ils rebroussèrent chemin et tournèrent au coin du pont. La nef accélérât dans le chaos des vagues, sa proue fendait des colonnes houleuses d'eau vert et blanc, projetant en l'air de grandes nappes d'eau vaporisée qui retombaient en pluie torrentielle sur les ponts. Le vaisseau chahuté par les lames piquait du nez et se soulevait. Derrière lui, lentement, sans à-coups, le bac se submergeait et disparaissait à nouveau dans les courants furieux.

Une masse d'eau s'écrasa sur le pont derrière eux, transformant la promenade en un torrent de cinquante centimètres de profondeur. Ziller fut obligé de marcher à trois pattes en se retenant d'une main à la lisse tandis qu'ils gagnaient la porte la plus proche. L'avatar pataugeait dans l'eau qui lui arrivait jusqu'aux genoux, comme si de rien n'était. Il maintint la double porte ouverte et aida Ziller à franchir le seuil.

Dans le hall, Ziller s'ébroua à nouveau, éclaboussant les boiseries rutilantes et les tentures brodées. L'avatar resta debout sans bouger ; l'eau ruissela de son corps et s'évacua sur le parquet à ses pieds, laissant sa peau argentée et ses vêtements mats complètement secs.

Ziller se passa la main dans le pelage facial et se tapota les oreilles. Il considéra la silhouette immaculée qui souriait devant lui tandis qu'il dégoulinait. Il tordit son gilet et en exprima un peu d'eau tout en cherchant sur la peau et les vêtements de la créature la moindre trace d'humidité. En vain.

— C'est un phénomène très irritant, constata-t-il.

— Je vous ai pourtant proposé de nous abriter tous les deux des embruns, lui rappela l'avatar.

Le Chelgrien retourna une des poches de son veston et regarda l'eau gicler sur le pont.

— Mais je croyais, poursuivit l'avatar, que vous vouliez apprécier pleinement cette expérience, avec tous vos sens, y compris celui du toucher. Ce qui, sur le moment, je suis forcé de le dire, m'avait vraiment semblé un peu désinvolte.

Ziller considéra d'un air désabusé sa pipe trempée puis la créature à la peau argentée.

— Et ça, dit-il, c'est tout aussi irritant.

Un petit drone portant une serviette blanche extrêmement pelucheuse, très grande et soigneusement pliée, négocia un virage serré, fonça dans leur direction et s'arrêta brusquement à leur hauteur. L'avatar prit la serviette et adressa un signe de tête à l'autre machine, qui s'inclina et repartit à toute allure.

— Tenez, dit l'avatar en tendant la serviette au Chelgrien.

— Merci.

Ils tournèrent pour descendre la coursive et longèrent des salons où de petits groupes de gens contemplaient les chutes et les nappes d'écume bouillonnantes.

— Où est notre major Quilan aujourd'hui ? demanda Ziller en se frottant le visage avec la serviette.

— Il visite Neremety, avec Kabe, pour voir quelques îles tourbillonnaires. C'est le premier jour de la saison des Tentations de l'école locale.

Ziller lui-même avait assisté à ce spectacle sur une autre plaque, six ou sept ans auparavant. La saison des Tentations était le moment où les îles adultes libéraient les floraisons algales qu'elles avaient emmagasinées pour peindre de fabuleux motifs à tourbillons sur les baies cratériformes de leur mer peu profonde. On disait que cet étalage persuadait les productions de l'année précédente, qui vivaient au fond de la mer, de refaire surface et de s'épanouir en de nouvelles versions d'elles-mêmes.

— Neremety ? Où est-ce ?

— À un demi-million de kilomètres d'ici. Vous ne risquez rien pour l'instant.

— Comme c'est rassurant ! Vous devriez être à court d'endroits pour distraire notre petit grouillot, non ? Aux dernières nouvelles, vous lui faisiez visiter une *usine*.

Ziller prononça ce dernier mot dans un rire méprisant.

L'avatar prit un air froissé.

— Une usine de vaisseaux interstellaires, s'il vous plaît, mais, oui, une usine quand même. Uniquement parce qu'il l'avait demandé, ajouterais-je. Et je ne manque pas d'endroits à lui montrer, Ziller. Il y a sur Masaq' des lieux dont vous n'avez jamais entendu parler et que vous adoreriez visiter si seulement vous en connaissiez l'existence.

— C'est vrai ?

Ziller s'arrêta et regarda fixement l'avatar.

Il s'arrêta lui aussi, avec un grand sourire.

— Évidemment, dit-il en écartant les bras. Il me déplairait que vous connaissiez tous mes petits secrets d'un seul coup, n'est-ce pas ?

Ziller continua de marcher tout en séchant son pelage et en regardant de biais la créature à la peau argentée qui sautillait à son côté.

— Vous êtes plus femelle que mâle. Vous le savez, n'est-ce pas ?

L'avatar leva les yeux au ciel.

— Vous le croyez vraiment ?

— Absolument.

La créature prit un air amusé.

— Ensuite, il veut voir Central.

Ziller fronça les sourcils.

— Au fait, je n'y suis moi-même jamais allé. Il y a beaucoup de choses à voir ?

— Il y a une galerie panoramique. Avec une belle vue sur toute la surface, manifestement, mais pas supérieure à ce que la plupart des gens voient quand ils arrivent, à moins qu'ils ne soient terriblement pressés et qu'ils ne foncent directement vers l'infrasurface.

L'avatar haussa les épaules.

— À part ça, il n'y a pas grand-chose à voir.

— Je suppose que toutes vos fabuleuses machines sont aussi ennuyeuses à voir que je l'imagine.

— Sinon plus.

— Eh bien, ça devrait le distraire pendant deux bonnes minutes.

Ziller passa la serviette sous ses bras et – se levant pour marcher, le corps voûté, sur ses seules pattes postérieures – autour de son membre médian.

— Avez-vous signalé à ce misérable qu'il se peut que je n'apparaisse point à la première représentation de ma propre symphonie ?

— Pas encore. Je crois que Kabe pourrait évoquer ce sujet aujourd'hui.

— Vous croyez qu'il aura l'extrême amabilité de ne pas venir ?

— Je n'en ai vraiment aucune idée. Si les soupçons que nous partageons s'avèrent fondés, E.H. Tersono va probablement essayer de le persuader de venir.

L'avatar décocha à Ziller un large sourire.

— Il emploiera un argument quelconque fondé sur l'idée de ne pas céder à ce qu'il décrira probablement comme votre chantage puéril, j'imagine.

— Oui, quelque chose d'aussi superficiel que ça.

— Où en est *Lumière expirante* ? s'enquit l'avatar. Les pièces amorces sont-elles déjà prêtes ? Nous n'avons plus que cinq jours et c'est presque le délai minimal auquel les gens sont habitués.

— Oui, elles sont prêtes. Je veux seulement en laisser mûrir une ou deux une nuit de plus, mais je les divulguerai demain.

Le Chelgrien regarda l'avatar.

— Vous êtes vraiment sûr que c'est ainsi qu'il faut procéder ?

— Quoi ? Recourir à des pièces amorces ?

— Oui. Les gens ne vont-ils pas perdre un peu sur la fraîcheur de la première représentation ? Que je la dirige ou pas ?

— Pas du tout. Ils auront tous entendu les mélodies brutes, les grandes lignes des différents thèmes, rien de plus. Ils reconnaîtront donc les idées de base, alors même qu'elles ne

leur sont pas familières. Ce qui leur permettra d'apprécier d'autant plus l'œuvre dans sa plénitude.

L'avatar lui donna une claque dans le dos, faisant monter de son gilet un fin brouillard de gouttelettes. Ziller tressaillit : la créature à l'allure si frêle était plus forte qu'elle ne le semblait.

— Ziller, faites-nous confiance ; ça marche. Oh, j'ai écouté le premier jet que vous avez envoyé, et c'est tout à fait magnifique. Mes félicitations.

— Merci.

Ziller continua de se sécher les flancs avec la serviette, puis il se tourna vers l'avatar.

— Oui ? dit la créature.

— Je me posais une question.

— Laquelle ?

— Une question que je me pose depuis que j'ai débarqué ici, et que je n'ai jamais osé vous poser, d'abord parce que j'avais peur de la réponse, ensuite parce que je me suis douté que je la connaissais déjà.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que ça peut bien être ? demanda l'avatar en battant des cils.

— Si vous essayiez, vous-même ou n'importe quel Mental, pourriez-vous imiter mon style ? Pourriez-vous composer un morceau – une symphonie, par exemple –, qui semblerait, pour un auditeur critique, être de moi, et dont je pourrais, après l'avoir entendue, m'imaginer être fier de l'avoir composée ?

L'avatar fronça les sourcils et continua d'avancer. Il joignit les mains derrière son dos et fit quelques pas de plus.

— Oui, j' imagine que ce serait possible.

— Ce serait facile ?

— Non. Pas plus facile que n'importe quelle tâche complexe.

— Mais vous pourriez le faire beaucoup plus vite que moi ?

— Je suis forcé de le supposer.

— Hmm.

Ziller l'arrêta. L'avatar se tourna pour le regarder. Derrière Ziller, les rochers et les arbres-voiles de la gorge toujours plus encaissée défilaient rapidement. La nef oscillait doucement sous leurs pieds.

— Alors, demanda le Chelgrien, quel intérêt y aurait-il, pour moi ou n'importe qui, de composer une symphonie ou autre chose ?

L'avatar joua la surprise, les yeux au ciel.

— Eh bien, pour commencer, si c'est vous qui la composez, c'est vous qui jouissez du succès.

— Oublions le compositeur. Quel intérêt pour ceux qui l'écouteraient ?

— Ils sauraient que c'est un membre de leur propre espèce, et non un Mental, qui l'a créée.

— Oublions cela aussi. Supposons qu'on ne leur dise pas qu'elle a été composée par une IA, ou que ça leur soit égal.

— Si on ne le leur a pas dit, alors, la comparaison est incomplète, il y a rétention d'information. Si ça leur est égal, alors, ils ne ressemblent à aucun groupe d'humains que je connaisse.

— Mais si vous pouvez...

— Ziller, craignez-vous que des Mentaux – ou des IA, si vous voulez –, ne puissent créer, ou même donner l'impression de créer des œuvres d'art originales ?

— Franchement, s'il s'agit d'œuvres d'art originales comme celles que je crée, oui.

— Ziller, cela n'a pas d'importance. Il faut vous mettre dans la peau d'un alpiniste.

— Oh, vraiment ?

— Oui. Des gens passent des jours à suer sang et eau, à endurer le froid et la souffrance, à risquer l'accident et, dans certains cas, la mort définitive pour conquérir un sommet... et tout ça pour découvrir là-haut un groupe de leurs congénères, fraîchement débarqués d'un aéronef, en train de savourer un petit pique-nique.

— Si j'étais un de ces alpinistes, je serais sacrément contrarié.

— Bon, il est plutôt impoli de se poser en aéronef sur un sommet au moment où d'autres personnes en font la difficile ascension, mais c'est possible et cela arrive effectivement. La politesse suggère que le pique-nique soit partagé et que ceux qui

sont arrivés en aéronef manifestent un respect mêlé d'effroi en face de la proue des grimpeurs.

« Il est certes exact que les gens qui ont mis des jours à suer sang et eau pour arriver là auraient tout aussi bien pu y arriver en aéronef s'ils voulaient simplement jouir du panorama. Mais c'est l'effort qu'ils recherchent, la lutte contre la montagne. L'impression de réussite est produite par l'ascension du pic, et non par le pic lui-même, qui n'est que la pliure entre deux pages.

L'avatar hésita. Il inclina légèrement la tête de côté et plissa les yeux.

— Jusqu'où dois-je prolonger cette analogie, compositeur Ziller ?

— Vous m'avez convaincu, mais cet alpiniste se demande quand même s'il devrait rééduquer son âme à apprécier les joies du transport aérien et le plaisir qu'il y aurait à débarquer sur le sommet de quelqu'un d'autre.

— Pour mieux créer votre propre sommet. Allez, venez ; je dois accompagner un mourant dans ses derniers instants.

Ilom Dolince gisait sur son lit de mort, entouré de ses amis et de sa famille. Les bâches qui protégeaient le pont supérieur arrière de la nef pendant la descente des chutes avaient été retirées, laissant le lit à ciel ouvert. Ilom Dolince se redressa sur son séant, à moitié submergé par des oreillers antigravifiques, le corps reposant sur une couette-matelas qui ressemblait – et avec un certain à-propos –, songea Ziller, à un cumulus.

Le Chelgrien demeura en retrait, derrière la soixantaine de personnes qui, debout ou assises, étaient disposées en croissant autour du lit. L'avatar alla se poster près du vieil homme, lui prit la main et se baissa pour lui parler. Il hocha la tête puis fit signe à Ziller de s'approcher. Ignorant cette invitation, l'autre se laissa ostensiblement distraire par un oiseau multicolore qui survolait au ras des vagues les eaux blanches comme lait de la rivière.

— Ziller, dit la voix de l'avatar dans le terminal-stylo du Chelgrien, venez ici, s'il vous plaît. Ilom Dolince voudrait faire votre connaissance.

— Hein ? Oh, oui, bien sûr.

Il se sentit terriblement gêné.

— Compositeur Ziller, c'est pour moi un privilège de vous rencontrer.

Le vieil homme serra la main du Chelgrien. En fait, il n'avait pas l'air si âgé que ça, bien que sa voix fût faible. Sa peau était moins ridée et moins grêlée que celle de certains humains que Ziller avait vus, et il avait conservé sa pilosité crânienne, même si elle était devenue blanche en perdant sa pigmentation. Sa poignée de main n'était pas très vigoureuse, mais Ziller en avait certainement connu de plus molles.

— Ah, merci. Je suis flatté que vous vouliez, euh... sacrifier un peu de votre, euh... temps à faire la connaissance d'un étranger scribouilleur de notes.

L'homme aux cheveux blancs eut l'air désolé, voire peiné.

— Oh, compositeur Ziller, dit-il. Excusez-moi. Vous n'êtes pas très à votre aise dans ces circonstances, n'est-ce pas ? Je suis très égoïste. Il ne m'était pas venu à l'esprit que ma mort puisse...

— Non, non, je, je... Bon, si.

Ziller sentit le rouge lui monter au nez. Il dévisagea les gens qui se tenaient le plus près du lit. Ils paraissaient compatissants, compréhensifs. Il les détesta.

— Ça semble bizarre, c'est tout.

— Puis-je, compositeur ?

L'homme tendit la main et Ziller lui laissa encore une fois prendre la sienne. L'étreinte était plus légère, cette fois.

— Nos coutumes doivent vous paraître bizarres.

— Pas plus bizarres que les nôtres de votre point de vue, j'en suis persuadé.

— Je suis tout à fait prêt à mourir, compositeur Ziller, dit en souriant Ilom Dolince. J'ai vécu quatre cent quinze ans, monsieur. J'ai vu les Chebalythes d'Eyske dans leur migration vers Sombreciel, j'ai regardé des ligneurs de champ sculpter des éruptions solaires dans le Haut-Nudrun, j'ai tenu mon nouveau-né dans mes mains, j'ai volé dans les cavernes de Sart et plongé dans les arches tabulaires de Lirouthale. Mon lacis neural a beau essayer d'intégrer mes souvenirs d'ailleurs, aussi

harmonieusement qu'il le peut, à ce qu'il y a sous mon crâne, j'ai vu tellement de choses et fait tellement de choses que je me rends bien compte que j'en ai perdu pas mal, là-dedans, dit-il en se tapotant la tempe. Pas des souvenirs, mais des éléments de ma personnalité. Alors, c'est le moment de changer, d'aller de l'avant ou de s'arrêter, tout simplement. J'ai placé une version de moi-même dans un esprit collectif au cas où quelqu'un voudrait me demander quelque chose, à un moment ou un autre, mais, en réalité, ça ne me dit plus rien de continuer à vivre. Du moins, pas avant d'avoir vu la ville d'Ossuliera, que je me réservais pour ces ultimes instants.

Il sourit à l'avatar et ajouta :

— Peut-être que je reviendrai pour la fin de l'univers.

— Vous avez également déclaré que vous vouliez être ressuscité sous la forme d'une majorette particulièrement désirable si jamais Notromg gagnait la Coupe orbitale, dit l'avatar avec le plus grand sérieux.

Il hocha la tête, reprit sa respiration sans desserrer les dents, et ajouta :

— À votre place, je choisirais la fin de l'univers.

— Alors, vous voyez, monsieur ? dit Ilom Dolince, les yeux étincelants. Je m'arrête.

Il tapota la main de Ziller de sa main émaciée et poursuivit :

— Je regrette seulement de ne pas pouvoir être ici pour écouter votre nouvelle œuvre, maestro. J'étais très tenté de rester, mais... Bon, il y a toujours quelque chose pour nous empêcher de partir, si nous n'avons pas la fermeté nécessaire, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— J'espère que je ne vous ai pas offensé, monsieur. Il n'y a guère d'autres motifs qui m'auraient fait songer à retarder mon départ. Vous n'êtes pas offensé, n'est-ce pas ?

— Cela changerait-il quelque chose si je l'étais, monsieur Dolince, demanda Ziller.

— Oui, monsieur. Si je vous croyais particulièrement blessé, je pourrais encore temporiser, au risque de lasser la patience de ces braves gens.

Dolince promena son regard sur les gens rassemblés à son chevet. Il y eut en écho un murmure d'amicale désapprobation.

— Vous voyez, compositeur Ziller ? J'ai fait la paix. Je ne crois avoir jamais été aussi bien considéré.

— Alors, je serais honoré d'être inclus dans cette considération, dit Ziller en tapotant la main de l'homme.

— Est-ce une œuvre majeure, compositeur Ziller ? Je l'espère.

— Je ne peux vous l'assurer, monsieur Dolince. J'en suis satisfait.

Ziller soupira.

— L'expérience semble indiquer que cela ne permet de préjuger, ni en bien, ni en mal de sa réception initiale ni de sa réputation finale.

— J'espère que tout se passera merveilleusement bien, compositeur Ziller, dit l'homme alité avec un grand sourire.

— Moi aussi, monsieur.

Ilom Dolince ferma les yeux quelques secondes. Lorsqu'ils se rouvrirent en papillotant, il desserra progressivement son étreinte sur la main de Ziller.

— Un honneur, compositeur Ziller, dit-il dans un dernier souffle.

Ziller lâcha la main humaine et s'éloigna avec reconnaissance tandis que l'assistance se répandait autour de lui.

Ossuliera émergea des ombres au tournant de la gorge. La ville était partiellement taillée dans la pierre fauve des falaises du précipice lui-même, et partiellement dans diverses pierres ramenées d'autres contrées du monde et d'outre-monde. Enfin domestiquée, la rivière Jhree coulait ici rectiligne, profonde et placide, en un grand et unique canal à partir duquel divergeaient canaux et bassins plus modestes, franchis par les arches délicates de ponts en métal mousse et en bois vivant ou mort.

Sur chaque rive, les quais étaient de grandioses plates-formes de grès doré qui s'étiraient dans la brume bleue des lointains, tavelées de gens et d'animaux, d'ombreplantes et de

pavillons, de fontaines bondissantes et de hautes colonnes torsadées en métaux d'une texture extravagante et minéraux étincelants.

De nobles nefs de haut bord étaient amarrées près des marches où se perchaient des troupes de chaurgrésils occupés à s'épouiller avec une solennelle intensité. Les voiles-miroirs des vaisseaux de moindre importance, captant des brises tourbillonnantes et capricieuses, étiraient leurs ombres anguleuses sur les eaux calmes et projetaient des reflets fugitifs et chatoyants au long des quais animés.

Plus haut, la ville en gradins s'élevait, de renforcement en terrasse, depuis ces vastes et industrieuses corniches de pierre ; marquises et arbres-parasols parsemaient les placettes et galeries, des canaux disparaissaient dans des tunnels voûtés forés au sein des falaises ciselées, des brasiers parfumés émettaient de minces volutes de fumée violette et orange dans l'azur pâle, où des troupes de queues-d'araires d'un blanc luminescent immaculé, les ailes déployées, inscrivaient dans l'air des spirales silencieuses, et, dominant le tout, une succession stratifiée de ponts de plus en plus hauts, de plus en plus longs et en équilibre de plus en plus précaire, s'incurvaient tels des arcs-en-ciel matérialisés dans l'atmosphère brumeuse ; débordantes de fleurs, leurs surfaces aux sculptures raffinées et aux incrustations éblouissantes étaient enguirlandées de chaînefeuille, de stratilierre et de moussevoile.

Une musique se répercutait dans les canyons, sur les plateaux et les ponts de la cité. L'apparition soudaine de la nef déchaîna une salve de barrissements surexcités dans une meute désordonnée de cumbrosaures vautrés sur un escalier qui descendait à la rivière.

Appuyé contre la lisse, Ziller se détourna du paysage tumultueux pour regarder le lit où gisait Ilom Dolince. Quelques personnes semblaient pleurer. L'avatar avait posé la main sur le front de l'homme. Il lui ferma les yeux d'une caresse de ses doigts argentés.

Le Chelgrien regarda un instant défiler la splendide Ossuliera. Lorsqu'il se retourna, un grand drone de translocalisation planait au-dessus du lit. Les assistants

reculèrent, formant un cercle grossier. Un champ argenté chatoya dans l'air là où se trouvait le corps de l'homme, puis se réduisit à un simple point et disparut. Les draps retombèrent doucement sur l'emplacement du corps.

— Les gens lèvent toujours les yeux vers le soleil à ce moment-là, lui avait dit un jour Kabe.

Il assistait à l'élimination des morts selon la méthode traditionnelle en usage ici comme dans pratiquement tout le reste de la Culture. Le corps avait été translocalisé dans le noyau de l'étoile du système. Et, comme Kabe le lui avait fait remarquer, les personnes présentes, quand elles pouvaient le voir, regardaient toujours vers ce soleil, même s'il devait s'écouler un million d'années, sinon plus, avant que les photons formés à partir du cadavre éliminé baignent de leur lumière l'endroit où elles se trouvaient.

Un million d'années. Ce monde artificiel et soigneusement entretenu existerait-il encore au bout de tout ce temps ? Il en doutait. La Culture elle-même aurait probablement déjà disparu. Chel aurait certainement disparu. Peut-être les gens levaient-ils les yeux vers l'étoile maintenant parce qu'ils savaient qu'il n'y aurait plus personne pour regarder le ciel le moment venu.

Une autre cérémonie devait se dérouler sur la nef avant qu'elle quitte Ossuliera. Une femme appelée Nisil Tchasole allait être ressuscitée. Stockée sous forme d'état mental depuis huit cents ans seulement, elle avait combattu dans la guerre idirane. Elle avait voulu être réveillée à temps pour voir briller sur Masaq' la lumière émise par la seconde des Deux Novæ. Un clone de son corps originel avait été cultivé pour elle, et sa personnalité devait y être ranimée dans la demi-heure suivante, si bien qu'elle disposerait d'environ cinq jours pour se réhabituer à la vie avant que la deuxième nova se déchaîne dans le ciel local.

L'association de cette réanimation avec la mort d'Ilom Dolince était censée enlever un peu de tristesse au trépas de cet homme, mais Ziller trouva la précision même de ce couplage prosaïque et artificielle. Il ne resta pas là pour assister à cette réanimation trop bien calculée ; il débarqua discrètement

lorsque la nef accosta, se promena un moment puis rentra à Aquime en sous-terrestre.

— Oui, j'avais un jumeau, jadis. L'histoire est bien connue, je crois, et très bien documentée. Elle a été racontée et interprétée de mille manières. Elle a même inspiré quelques ouvrages de fiction et des morceaux de musique, plus ou moins fidèles à la réalité. Je peux vous recommander...

— Oui, je sais tout cela, mais j'aimerais que vous me le racontiez vous-même.

— Vous en êtes sûr ?

— Évidemment.

— Alors, allons-y.

L'avatar et le Chelgrien se tenaient dans un petit module à huit places, sous l'infrasurface, à l'extérieur de l'orbitale. L'engin était un utilitaire polyvalent tout-milieu, capable de circuler sous l'eau, de voler dans l'atmosphère ou, comme à présent, de voyager dans l'espace — à des vitesses purement relativistes, toutefois. Ils étaient debout dans le sens de la marche ; l'écran commençait à leurs pieds et passait par-dessus leurs têtes. C'était comme s'ils se trouvaient à l'avant d'un astronef au nez en verre, sauf que nul verre jamais fabriqué n'aurait pu transmettre une représentation aussi fidèle de la vue devant et autour d'eux.

C'était deux jours après la mort d'Ilom Dolince, trois avant le concert dans l'amphithéâtre Stullien. Sa symphonie achevée et les répétitions en cours, Ziller était rongé par une nervosité familière. Essayant de penser à des aspects de Masaq' qu'il ne connaissait pas encore, il avait demandé qu'on lui montre à quoi ressemblait l'orbitale en rotation vue de dessous. L'avatar et lui-même avaient donc traversé verticalement la plaque pour descendre jusqu'au modeste spatioport implanté à grande profondeur sous la ville d'Aquime.

Le plateau sur lequel reposait Aquime était essentiellement creux ; l'espace interne était occupé par de vieux entrepôts navals et des usines non spécialisées, en sommeil pour la plupart. En général, pour accéder à l'infrasurface de l'orbitale, on devait descendre tout au plus à une centaine de mètres ; à

partir d'Aquime, il fallait compter un bon kilomètre à la verticale pour accéder à l'espace intersidéral.

À présent, le module huit places ralentissait relativement au monde au-dessus d'eux. L'engin était orienté vers pleinsens, si bien que l'orbitale, à cinquante mètres au-dessus de leurs têtes, commença à avancer, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, tandis que, sous leurs pieds, les étoiles, qui, jusque-là, tournaient paisiblement, semblaient maintenant ralentir jusqu'à l'arrêt complet.

L'infrasurface de ce monde était une étendue grisâtre, brillante comme du métal, chichement éclairée par la clarté stellaire et par la lumière du soleil que réfléchissaient certaines des plus proches planètes du système. La platitude parfaite de l'immense plaine suspendue au-dessus de leurs têtes avait quelque chose d'intimidant, songea Ziller, quand bien même elle était parsemée de mâts et de points d'accès et sillonnée par les voies du sous-terrestre.

Ces voies s'élevaient légèrement par endroits pour franchir d'autres tronçons qui s'enfonçaient à moitié dans la matière de l'infrasurface avant de réapparaître sur la vaste plaine. En d'autres endroits, les voies décrivaient de larges boucles de dizaines, voire de centaines de kilomètres de diamètre, créant une dentelle hautement complexe de lignes et de sillons gravés dans l'infrasurface de Masaq' comme une inscription fabuleusement détaillée sur un bracelet. Ziller regarda quelques wagons traverser l'infrasurface à toute allure, isolés ou en rames de deux ou plus.

Les voies fournissaient le meilleur indicateur de leur vitesse relative : elles s'étaient d'abord déplacées paresseusement, semblant diverger progressivement ou se recourber en douceur. À présent que le module ralentissait, freiné par ses propres moteurs, et que l'orbitale semblait accélérer, les lignes commencèrent à défiler puis à foncer au-dessus de leurs têtes.

Ils passèrent sous un Séparateur sans cesser d'augmenter leur vitesse apparente. Le plafond de grisaille s'éloigna brusquement, disparaissant dans une obscurité de centaines de kilomètres de hauteur, piquetée de lumières microscopiques. Ici, les voies du sous-terrestre reposaient sur des ponts

suspendus d'une invraisemblable minceur ; elles défilaient à la vitesse de l'éclair, lignes ténues de lumière faible, parfaitement rectilignes ; les monobrins qui les soutenaient étaient invisibles à la vitesse relative atteinte par le module.

Puis la pente opposée de la cordillère plongea sur eux, droit sur le nez du module. Ziller essaya de ne pas se baisser. Il échoua. L'avatar ne dit rien, mais le module s'éloigna encore, si bien qu'ils étaient maintenant à cinq cents mètres de l'infrasurface, ce qui eut temporairement pour effet de ralentir la vitesse apparente de l'orbitale.

L'avatar commença à raconter son histoire à Ziller.

Jadis, le Mental qui était devenu le Central de Masaq' – le titulaire originel avait choisi de se sublimer peu après la fin de la guerre idirane – était l'esprit résidant à l'intérieur du corps d'un vaisseau appelé le *Domage durable*. C'était un Véhicule Systèmes Généraux de la Culture, construit vers la fin de trois décennies inquiètes, lorsqu'il devint peu à peu manifeste qu'une guerre entre les Idirans et la Culture avait de grandes chances d'éclater.

Il avait été construit pour remplir le rôle d'un vaisseau civil au cas où ce conflit, d'une manière ou d'une autre, n'aurait pas lieu, mais il avait été également conçu pour jouer pleinement son rôle dans la guerre, si elle se produisait, prêt à construire en permanence des vaisseaux de guerre plus petits, à transporter du personnel et du matériel et – chargé de ses propres systèmes d'armes –, à s'impliquer directement dans la bataille.

Pendant la première phase du conflit, lorsque les Idirans pressaient la Culture sur tous les fronts et que la Culture ne faisait guère mieux que d'accumuler les reculs en ne montant que de très rares opérations de fixation là où il fallait gagner du temps pour effectuer une évacuation, le nombre des authentiques vaisseaux de guerre parés à combattre était encore limité. Les lacunes étaient comblées essentiellement par des Unités de Contact Générales, mais les quelques VSG équipés pour la guerre prenaient eux aussi leur part du fardeau.

Il y eut de fréquentes occasions et de nombreuses batailles où la prudence militaire aurait dicté l'envoi d'une flotte d'engins de guerre de moindre envergure, dont le non-retour – partiel ou

même général – serait déplorable sans être catastrophique, mais auxquelles, tant que la Culture achevait de se préparer à une production de guerre à grande échelle, on ne pouvait répondre que par l’engagement d’un VSG prêt au combat.

Si un Véhicule Systèmes Généraux tout armé était une machine de guerre suprêmement efficace, dont la puissance de feu était de loin supérieure à celle de n’importe quel vaisseau idiran, il était non seulement moins flexible par nature qu’une escadre de vaisseaux plus petits, mais il était aussi unique par l’aspect binaire de sa capacité de survie. Si une escadre avait de sérieux ennuis, certains de ses vaisseaux pouvaient habituellement s’enfuir pour reprendre le combat plus tard, mais un VSG assiégé soit triomphait, soit était intégralement détruit – de sa propre initiative quand ce n’était pas suite aux actions de l’ennemi.

Le simple fait d’envisager une perte d’une importance pareille était suffisant pour donner aux Mentaux chargés de la stratégie dans le haut-commandement culturien l’équivalent des ulcères, nuits sans sommeil et autres crises de colère.

Dans un de ces engagements particulièrement désespérés, où il gagnait du temps pour qu’un groupe d’orbitales de la Culture soient préparées à la fuite et lentement accélérées jusqu’à une vitesse suffisante pour permettre à ces mondes d’évacuer le volume d’espace menacé, le *Dommage durable* s’était catapulté dans un environnement plutôt sauvage et dangereux enfoui dans la sphère en expansion de l’hégémonie idirane.

Avant d’appareiller pour ce que la plupart des intéressés, lui-même y compris, croyaient être son ultime mission, il avait spontanément transmis son état mental – son âme, donc –, à un autre VSG qui expédia alors l’enregistrement à un autre Mental de la Culture au fin fond de la galaxie, là où il pourrait être mis en sommeil en toute sécurité. Ensuite, accompagné de quelques unités subsidiaires – qui méritaient à peine le nom de vaisseaux de guerre et ressemblaient plus à des capsules armées semi-autonomes à propulsion individuelle –, il se lança à l’attaque, grimpant au-dessus de la lentille de la galaxie selon une haute

trajectoire incurvée, accroché comme une griffe à ce renflement d'étoiles.

Le *Dommage durable* plongeait dans le réseau de l'approvisionnement, du soutien logistique et des couloirs de renfort idirans comme un rapace fou furieux jeté dans un nid de chatons en hibernation, ravageant et perturbant tout ce qu'il pouvait trouver dans une série imprévisible d'attaques-éclair dévastatrices dispersées sur des siècles-lumière d'espace que les Idirans croyaient avoir depuis longtemps débarrassés de vaisseaux culturien.

Il avait été convenu qu'il n'y aurait pas de communications à partir du VSG, à moins que, par miracle, il ne réussisse à regagner la sphère d'influence culturienne en rapide contraction ; le seul signe indiquant à son vaisseau partenaire qu'il avait échappé à la détection et à la destruction immédiates fut que la pression exercée sur les unités demeurées en arrière pour résister aux assauts directs des escadres de guerre idiranes diminua sensiblement, un certain nombre de vaisseaux ennemis étant soit interceptés avant d'atteindre le front, soit détournés pour répondre à la menace en voie d'apparition.

Ensuite il y eut des rumeurs, colportées par certains des vaisseaux neutres fuyant les hostilités, qui faisaient état d'une accumulation d'escadres idiranes regroupées dans un volume d'espace proche du site d'un raid récent, à l'extrême-périphérie de la galaxie, puis il y eut une furieuse bataille qui culmina dans une gigantesque explosion ravageuse dont la signature, lorsqu'elle fut finalement captée et analysée, était exactement celle produite quand un VSG militaire assiégé avait le temps d'orchestrer une séquence destructrice à effet externe maximisé.

Les nouvelles de la bataille, du succès martial du VSG et de son sacrifice final restèrent moins de vingt-quatre heures sur les écrans à la une des menus principaux. La guerre, à l'instar des escadres de combat idiranes, continua sa progression, dans une floraison de leurres et de ruses, d'incidents et de massacres, d'horreur et de spectacle.

La Culture mit progressivement en pratique son passage à la production militaire à grande échelle ; les Idirans – déjà ralentis par les engagements qu'ils avaient été forcés de prendre pour

contrôler les volumes colossaux des territoires nouvellement conquis –, virent leur avance contrariée par endroits, d'abord par leur propre incapacité de rendre efficace le matériel de combat indispensable, puis, de plus en plus, par la capacité croissante de la Culture de les repousser, à mesure que de nouveaux vaisseaux de guerre étaient fabriqués par escadres entières et expédiés par les usines des orbitales culturiennes, très loin du théâtre des opérations.

De nouvelles preuves de la destruction du VSG *Dommmage durable* – et de celle des vaisseaux idirans qu'il avait entraînés dans sa perte – furent apportées par un vaisseau neutre d'une autre espèce Impliquée, qui était passé près du lieu de la bataille. La personnalité préservée du *Dommmage durable* fut dûment ressuscitée à partir du Mental avec lequel elle était stockée, puis implantée dans un autre vaisseau de la même classe. Elle rejoignit – pour la deuxième fois –, le combat tous azimuts, précipitée d'une bataille à l'autre, sans jamais savoir laquelle risquait d'être sa dernière, conservant par-devers elle la totalité des souvenirs de sa précédente incarnation, intacts jusqu'au moment où elle avait lancé ses champs et dirigé sa trajectoire parabolique vers l'espace idiran, une année auparavant.

Il y avait une petite complication.

Le *Dommmage durable*, le Mental du vaisseau originel, avait échappé à la destruction. En tant que VSG, il avait lutté jusqu'au bout et combattu jusqu'à la dernière seconde, avec détermination et sens du devoir, sans une pensée pour sa propre sécurité, mais, finalement, en tant que Mental individuel, il s'était échappé dans une de ses capsules armées asservies.

Comme il avait dûment souffert des attentions très ciblées de plusieurs escadres de guerre idirane, le presque-vaisseau de guerre n'était alors guère plus qu'une épave : un presque-presque-vaisseau de guerre.

Catapulté par les énergies explosives du VSG en autodestruction, projeté hors du corps principal de la galaxie avec à peine l'énergie suffisante pour conserver sa propre structure interne, il s'élança loin du plan de la galaxie moins

comme un vaisseau que comme un gigantesque éclat d'obus, pratiquement désarmé, presque entièrement aveugle, totalement muet. Il n'osa pas utiliser ses moteurs bien trop grossiers et à peine en état de marche, de peur d'être détecté, jusqu'à ce qu'il n'eût finalement plus d'autre choix. Et, même à ce moment-là, il ne les alluma que le temps strictement nécessaire pour s'empêcher d'entrer en collision avec la matrice énergétique qui séparait les univers.

Si les Idirans avaient disposé de plus de temps, ils auraient recherché d'éventuels fragments survivants du VSG et auraient probablement retrouvé le naufragé. Sur le coup, ils avaient d'autres soucis plus pressants. Au moment où quiconque aurait songé à vérifier que la destruction du VSG avait été aussi complète qu'elle en avait d'abord donné l'impression, le vaisseau à moitié délabré, parvenu à des milliers d'années-lumière de la limite supérieure du grandiose disque stellaire qu'était la galaxie, était déjà juste assez loin pour échapper à la détection.

Il avait peu à peu commencé à se réparer lui-même. Des centaines de jours s'écoulèrent. Finalement, il prit le risque d'utiliser ses moteurs longuement retravaillés pour commencer à se propulser vers des régions de l'espace où il espérait que la Culture régnait encore. Ne sachant pas qui il allait trouver dans ces parages, il s'abstint de signaler sa présence jusqu'à ce qu'il abordât enfin la galaxie proprement dite, dans une région dont il était raisonnablement sûr qu'elle devait encore échapper au contrôle des Idirans.

Le signal annonçant son arrivée causa d'abord une certaine confusion, mais un VSG vint à sa rencontre et le prit à son bord. On l'informa qu'il avait un jumeau.

C'était la première fois – mais pas la dernière –, que pareil incident se produirait pendant la guerre, malgré tout le soin que la Culture prenait à vérifier la mort de ses Mentaux. Le Mental originel fut réimplanté dans un VSG tout neuf et prit le nom de *Domage durable I*. Le vaisseau successeur se rebaptisa *Domage durable II*.

Ils rejoignirent à leur demande commune la même escadre de combat et participèrent ensemble à quatre autres décennies

de guerre. À la fin, ils étaient tous les deux présents lorsque eut lieu la bataille des Deux Novæ, dans une région de l'espace appelée le Bras 1-6.

L'un survécut, l'autre périt.

Ils avaient échangé leurs états mentaux avant que la bataille commence. Le survivant intégra l'âme du vaisseau détruit à sa propre personnalité, ainsi qu'ils en étaient convenus. Il fut lui aussi presque complètement anéanti au cours des combats et dut lui aussi recourir à un engin plus petit pour se sauver lui-même tout en sauvant l'âme déjà préservée de son jumeau.

— Lequel des deux est mort, demanda Ziller. *Dommmage I* ou *Dommmage II* ?

L'avatar lui adressa un mince sourire hésitant.

— Nous étions proches l'un de l'autre lorsque cela s'est passé, et la confusion était totale. J'ai pu cacher l'identité du mort et du survivant pendant nombre d'années, jusqu'à ce que quelqu'un effectue les investigations nécessaires. C'est *Dommmage II* qui a été tué, c'est moi qui ai survécu.

La créature haussa les épaules.

— Cela n'avait pas d'importance. C'est seulement la matière du vaisseau contenant le substrat qui a été détruite, et le corps du vaisseau survivant a subi le même sort. Le résultat aurait été le même si la situation avait été inversée. Les deux Mentaux sont devenus un Mental unique, moi. Votre serviteur.

L'avatar sembla hésiter, puis fit une petite révérence pleine de délicatesse.

Ziller regarda l'orbitale foncer au-dessus de leurs têtes. Les voies défilaient si vite qu'elles en étaient presque insaisissables. Les wagons n'étaient que de vagues traces, même dans les rames prolongées, à moins qu'elles avancent dans la même direction apparente que le module. Elles semblaient alors ralentir un moment avant de s'écarter, de prendre de l'avance, de se laisser distancer ou de s'éloigner en virant à droite ou à gauche.

— J'imagine que la situation devait effectivement être confuse, si vous avez pu cacher l'identité du mort, dit Ziller.

— C'était plutôt dur, convint l'avatar d'un ton léger tout en regardant défiler l'infrasurface de l'orbitale avec un vague sourire. Comme la guerre, en général.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir un Mental Central ?

— Vous voulez dire, en plus du besoin de me fixer et d'accomplir quelque chose de constructif après toutes ces décennies passées à foncer d'un bout à l'autre de la galaxie en détruisant tout sur mon passage ?

— Oui.

L'avatar se tourna vers lui.

— Dois-je supposer que vous avez fait des recherches dans ce domaine, compositeur Ziller ?

— Je sais un peu ce qui s'est passé. Dites-vous seulement que je suis assez vieux jeu ou assez primitif pour aimer entendre la vérité de la bouche de la personne qui était sur les lieux.

— J'ai été forcé de détruire une orbitale, Ziller. En fait, j'ai été obligé d'en liquider trois en une seule journée.

— Oui, la guerre, c'est l'enfer.

L'avatar le regarda comme s'il essayait de voir si le Chelgrien se forçait un peu trop à traiter la situation à la légère.

— Comme je l'ai dit, ces événements sont entièrement dans le domaine public.

— Je présume que vous n'aviez pas vraiment le choix.

— En effet. C'était le jugement sur la base duquel j'ai dû agir.

— Le vôtre ?

— En partie. J'étais inclus dans le processus de décision, mais si je n'avais pas été d'accord, j'aurais peut-être quand même agi comme je l'ai fait. La planification stratégique est là pour ça.

— Ça doit être lourd à porter, de ne pas même pouvoir dire que vous vous êtes contenté d'obéir aux ordres.

— Bon, cela, c'est toujours un mensonge, ou alors, cela indique que vous luttez pour une cause indigne, ou que vous avez encore beaucoup de chemin à faire, civilisationnellement parlant.

— Trois orbitales, c'est un vrai massacre. Quelle responsabilité !

L'avatar haussa les épaules.

— Une orbitale n'est rien que de la matière inconsciente, même si elle représente effectivement une grande somme d'efforts et d'énergies. Leurs Mentaux étaient déjà partis depuis longtemps et hors de danger. Ce sont les morts humaines qui m'ont affecté.

— Il y a eu beaucoup de victimes ?

— Trois mille quatre cent quatre-vingt-douze.

— Sur combien ?

— Trois cent dix millions.

— Un faible pourcentage.

— C'est toujours cent pour cent pour l'individu concerné.

— Quand même...

— Non, il n'y a pas de « quand même », dit l'avatar en secouant la tête.

La lumière glissait sur sa peau argentée.

— Comment ces quelques centaines de millions d'habitants ont-ils pu survivre ?

— La plupart ont été physiquement transférés ailleurs. Environ vingt pour cent ont été évacués dans des wagons de sous-terrestre ; ils fonctionnent comme des chaloupes de sauvetage. Il y a des tas de moyens de survivre : on peut déplacer des orbitales entières, si on a le temps, sinon, on peut évacuer les gens ou – à court terme –, utiliser des rames de sous-terrestre ou d'autres moyens de transport collectifs, ou rien que des combinaisons spatiales. En quelques rarissimes occasions, des orbitales ont été intégralement évacuées par stockage/transmission ; les corps humains ont été abandonnés, inertes, après que leurs états mentaux eurent été électroniquement transférés. Bien que cela ne vous sauve pas toujours, si le substrat de stockage est lui-même réduit en scories avant d'avoir pu retransmettre.

— Et les gens qui sont restés ?

— Tous prenaient leur décision en connaissance de cause. Les uns avaient perdu des êtres chers, d'autres étaient fous, j'imagine, mais personne n'en avait de preuves suffisantes pour contester leur choix, certains étaient vieux et/ou las de vivre, et d'autres s'y sont pris trop tard pour fuir soit corporellement soit électroniquement après avoir regardé le spectacle, ou alors, des

dysfonctionnements ont affecté leur moyen de transport, l'enregistrement de leur état mental ou sa transmission. Certains avaient des croyances qui les ont conduits à rester.

L'avatar regarda Ziller dans les yeux et dit :

— Excepté pour les victimes de pannes matérielles, j'ai enregistré toutes ces morts sans exception, Ziller. Je ne voulais pas qu'elles soient anonymes, sans visage, je voulais m'interdire à jamais de les oublier.

— C'était macabre, non ?

— Appelez ça comme vous voudrez. C'était quelque chose que je me suis senti obligé de faire. La guerre peut altérer vos perceptions, modifier votre sens des valeurs. Je ne voulais pas avoir l'impression que ce que je faisais était autre chose qu'un monument d'atrocité, et même, on peut le dire, de barbarie. J'ai envoyé des drones, des micromissiles, des caméras autonomes et des capteurs indiscrets à la surface de ces orbitales. J'ai assisté à la mort de chacun de ces individus. Certains ont disparu en une fraction de seconde, oblitérés par mes armes énergétiques ou anéantis par les ogives que j'avais translocalisées. D'autres ont mis juste un peu plus de temps, incinérés par les radiations ou déchiquetés par les ondes de choc. Certains sont morts très lentement, culbutés dans l'espace pour cracher du sang qui se changeait en glace rose sous leurs yeux bientôt gelés, ou se sont trouvés soudain en apesanteur lorsque le sol s'est dérobé sous leurs pieds et que l'atmosphère qui les entourait s'est envolée dans le vide comme une tente aspirée par une tornade, si bien qu'ils sont morts asphyxiés, la gueule ouverte.

« J'aurais pu en sauver la plupart : les mêmes translocaliseurs que j'utilisais pour bombarder l'orbitale auraient pu les en arracher, et, en dernier ressort, mes effecteurs auraient pu prélever leurs états mentaux à même leur cerveau pendant que leurs corps se congelaient ou brûlaient autour. Il y avait largement le temps.

— Mais vous les avez abandonnés.

— Oui.

— Et vous les avez regardés.

— Oui.

— N’empêche qu’ils avaient choisi de rester.
— En effet.
— Et leur avez-vous demandé la permission d’enregistrer leur agonie ?

— Non. S’ils étaient disposés à me confier la responsabilité de leur extermination, ils pouvaient au moins me faire plaisir sur ce plan. J’ai averti tous les intéressés de ce que j’allais faire. Cette information en a sauvé quelques-uns. Elle a quand même suscité des critiques. D’aucuns m’ont reproché mon insensibilité.

— Et qu’avez-vous ressenti ?

— La consternation. La compassion. Le désespoir. Le détachement. L’allégresse. L’impression d’être Dieu. La culpabilité. L’horreur. La détresse. La satisfaction. Le sentiment de puissance. La responsabilité. La souillure. Le chagrin.

— L’allégresse ? La *satisfaction* ?

— Ce sont les termes les plus proches. Il y a une indéniable allégresse à causer un massacre, à déchaîner une destruction aussi massive. Quant à la satisfaction, j’ai constaté avec plaisir que certains sont morts parce qu’ils étaient assez bêtes pour croire à des dieux ou à des au-delà qui n’existent pas, bien que j’aie éprouvé pour eux une immense tristesse, car ils sont morts dans leur ignorance et grâce à leur folie. J’ai constaté avec plaisir que mes armes et mes systèmes sensoriels fonctionnaient comme prévu. J’ai constaté avec plaisir que, malgré mes doutes, j’ai pu faire mon devoir et agir comme aurait dû, selon moi, agir un agent moralement responsable jusqu’au bout, vu les circonstances.

— Et tout cela vous qualifie pour diriger un monde de cinquante milliards d’âmes ?

— Parfaitement, dit l’avatar d’une voix suave. J’ai goûté à la mort, Ziller. Lorsque mon jumeau et moi-même avons fusionné, nous étions assez proches du vaisseau en cours de destruction pour maintenir une liaison en temps réel avec le substrat du Mental résident tandis que le déchiraient les impulsions produites par un canon linéaire. Cela n’a duré qu’une microseconde, mais nous l’avons senti mourir morceau par morceau, se déformer progressivement, perdre ses souvenirs un

à un, fonctionnel jusqu'au bout grâce à l'ingénieuse conception des Mentaux – il a tout fait, tout essayé – replis stratégiques, décrochages, clôture et abandon puis regroupement et compression, abstractions et diversions –, pour conserver intacte sa personnalité, son âme, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à sacrifier, plus d'endroit pour se cacher et plus de stratégies de survie à mettre en pratique.

« Finalement, il a été peu à peu réduit à néant, mis en pièces jusqu'à ce qu'il se dissolve dans l'énergie du chaos en une brume de particules subatomiques. Les deux dernières choses cohérentes auxquelles il s'est accroché étaient son nom et le besoin de maintenir la liaison qui nous communiquait tout ce qui lui arrivait. Nous avons éprouvé tout ce qu'il a éprouvé : tout son désarroi, toute sa terreur, chaque iota de colère et d'orgueil et jusqu'à la moindre nuance de chagrin et d'angoisse. Nous sommes morts avec lui ; il était nous, et nous étions lui.

« Et vous voyez donc que j'ai déjà été mort et que je peux m'en souvenir et me repasser l'expérience dans ses moindres détails autant de fois que je le désire.

L'avatar se pencha plus près de lui, avec un sourire mielleux, comme pour lui faire une confidence.

— N'oubliez jamais que je ne suis pas ce corps argenté, Mahrai. Je ne suis pas un cerveau animal, je ne suis même pas une tentative pour produire une IA via un logiciel qui tourne sur quelque ordinateur. Je suis un Mental de la Culture. Nous sommes proches de Dieu, mais de l'autre côté par rapport à vous.

« Nous sommes plus rapides ; nous vivons plus vite et plus complètement que vous, avec un dispositif sensoriel tellement plus riche, tellement plus de capacité de stockage de souvenirs et ce, avec un niveau de détail exceptionnel. Nous mourons plus lentement, et nous mourons plus complètement, aussi. N'oubliez jamais que j'ai eu l'occasion de comparer et d'opposer les différentes manières de mourir.

L'avatar se détourna un instant. Le ruban de l'orbitale défilait au-dessus de leurs têtes. Tout apparaissait et disparaissait en un clin d'œil. Les voies du sous-terrestre étaient

des taches floues. L'impression de vitesse était colossale. Ziller regarda à ses pieds. Les étoiles étaient à présent stationnaires.

Il avait fait les calculs de tête avant d'entrer dans le module. Leur vitesse relative par rapport à l'orbitale était maintenant d'environ cent dix kilomètres par seconde. Les trains express longue distance les distanceraient encore ; le module prendrait une journée entière pour faire le tour de ce monde en suspens, tandis que la durée de transit garantie par Central n'était pas plus de deux heures d'une station d'express à n'importe quelle autre, et trois heures d'un point d'accès infrasuperficiel donné à un autre.

— J'ai regardé mourir les gens en détail, poursuivit l'avatar, je les ai observés exhaustivement et en profondeur. J'ai éprouvé de la compassion pour eux. Saviez-vous que le temps subjectif vrai se mesure par la durée minimale de pensées manifestement séparées ? Par seconde, un humain – ou un Chelgrien – peut en avoir vingt ou trente, même dans la détresse exacerbée associée au processus d'une mort dans la souffrance.

Les yeux de l'avatar semblaient briller. Il se rapprocha encore de Ziller, à une largeur de main de son visage.

— Tandis que moi, murmura-t-il, j'en ai des milliards.

Il sourit, et quelque chose dans son expression obligea Ziller à serrer les dents.

— J'ai regardé mourir ces malheureux au plus lent des ralentis et je savais, au moment même où je les observais, que c'était moi qui les avais tués, moi qui étais à ce moment-là impliqué dans le processus de leur anéantissement. Pour une chose comme moi, il est très, très facile de tuer un humain ou l'un d'entre vous, et c'est, ainsi que je l'ai découvert, absolument répugnant. De même que je n'ai plus jamais besoin de me demander ce que c'est que mourir, de même je n'ai plus jamais besoin de me demander ce que c'est que tuer, Ziller, parce que je l'ai fait, et c'est une chose inutile, repoussante, sans valeur et détestable qu'on est obligé de faire.

« Et, comme vous pouvez l'imaginer, j'estime avoir une obligation à remplir. J'ai pleinement l'intention de passer le reste de mon existence ici, en ma qualité de Central de Masag', tant qu'on aura besoin de moi, ou jusqu'au jour où je ne serai

plus le bienvenu. Je regarderai à jamais au vent pour guetter l'approche des tempêtes et, en général, protéger cet insolite cercle de petits corps fragiles et les petits cerveaux vulnérables qu'ils hébergent de tout le mal qu'un gros univers mécanique stupide ou toute force consciemment malveillante pourraient par hasard ou délibérément leur infliger, parce que je sais précisément qu'il est horriblement facile de les détruire. Je donnerais ma vie pour sauver la leur, si jamais les choses en arrivaient là. Et je la donnerais avec joie et bonheur, aussi, sachant que cet échange correspondrait totalement à la dette dont je me suis rendu redevable il y a huit cents ans, là-bas dans le Bras 1-6 de la galaxie.

L'avatar recula d'un pas, afficha un large sourire et inclina la tête sur le côté. Ziller songea qu'il donnait brusquement l'impression d'avoir commenté le menu d'un banquet ou débattu de l'emplacement d'un nouveau tube d'accès au sous-terrestre.

— D'autres questions, compositeur Ziller ?

Ziller considéra la créature quelques secondes.

— Oui, dit-il en brandissant sa pipe. Je peux fumer ici ?

L'être s'avança, lui passa un bras autour des épaules et fit claquer les doigts de son autre main. Une flamme bleue et jaune jaillit de son index.

— Faites comme chez vous.

Au-dessus de leurs têtes, en quelques secondes, l'orbitale ralentit jusqu'à l'arrêt complet, tandis qu'à leurs pieds les étoiles se remirent à tourner.

REVENIR POUR PARTIR, SE SOUVENIR D'OUBLIER

- Combien de personnes vont mourir ?
- Dix pour cent, peut-être. D'après les calculs.
- Ce qui ferait donc... cinq milliards ?
- Hmm, oui. C'est à peu près ce que nous avons perdu. C'est approximativement le nombre des âmes privées d'accès à l'au-delà par la catastrophe que la Culture a déchaînée sur nous.
- C'est une lourde responsabilité, Estodien.
- C'est un génocide, major, dit Visquile avec un sourire dépourvu d'humour. C'est ce que vous êtes en train de penser ?
- C'est une revanche, une compensation.
- Et c'est quand même un génocide, major. Ne mâchons pas nos mots. Ne nous dissimulons pas derrière des euphémismes. C'est un massacre à grande échelle de non-combattants, par conséquent illégal d'après les accords galactiques dont nous sommes signataires. Nous croyons néanmoins que c'est un acte nécessaire. Nous ne sommes pas des barbares, nous ne sommes pas fous. Nous ne songerions pas à commettre un acte aussi horrible, même sur des étrangers, s'il n'était pas désormais évident – à la suite des agissements de ces mêmes étrangers –, qu'il était devenu nécessaire pour sauver des limbes ceux de notre peuple. On ne peut mettre en doute le fait que la Culture nous doit ces vies. Mais c'est déjà effroyable de ne serait-ce qu'envisager de commettre pareil acte.

L'Estodien se pencha en avant et saisit la main de Quilan.

- Major Quilan, si vous avez changé d'avis, si vous commencez à tout remettre en question, dites-le-nous maintenant. Vous avez toujours envie d'aller jusqu'au bout ?

Quilan regarda le vieux mâle dans les yeux.

— C'est déjà effroyable d'envisager une seule mort, Estodien.
— Bien sûr. Et cinq milliards de vies semble un chiffre irréal, n'est-ce pas ?

— Oui, irréal.

— Et n'oubliez pas : les déjà-partis vous ont déchiffré, Quilan. Ils ont regardé à l'intérieur de votre tête et ils savent mieux que vous-même ce dont vous êtes capable. Ils ont conclu que vous étiez en règle. Par conséquent, ils doivent être certains que vous ferez ce qu'il faudra faire, même si vous nourrissez des doutes à ce sujet.

Quilan baissa les yeux.

— C'est rassurant, Estodien.

— J'aurais trouvé cela troublant.

— Il y a peut-être un peu de cela, aussi. Peut-être qu'un individu qu'on pourrait appeler un civil endurci serait plus troublé que rassuré. Je suis encore un soldat, Estodien. Ce n'est pas désagréable de savoir que je ferai mon devoir.

— Bien, dit Visquile en libérant la main de Quilan et en se tassant sur son siège. Maintenant. Nous recommençons.

Il se leva.

— Venez avec moi.

C'était quatre jours après leur arrivée dans l'aérosphère. Quilan avait passé le plus clair de son temps avec Visquile à l'intérieur de la salle qui recelait le vaisseau-temple *Soulhaven*, assis ou couché dans la cavité sphérique qu'était son sanctuaire, tandis que l'Estodien essayait de lui enseigner comment utiliser la fonction transmetteur du garde-âme.

— La portée du dispositif est de quatorze mètres seulement, lui annonça Visquile le premier jour.

Ils étaient assis dans l'obscurité, entourés d'un substrat contenant des millions de morts.

— Plus la distance est courte, et, bien sûr, plus l'objet à translocaliser est petit, moins il faut de puissance et moins l'action a des chances d'être détectée. Quatorze mètres devraient suffire pour le but recherché.

— Qu'est-ce que je suis en train d'essayer d'envoyer, de « translocaliser » ?

— Au début, l'une des vingt ogives factices qui ont été chargées dans votre garde-âme avant qu'il soit implanté en vous. Lorsque viendra pour vous l'heure de tirer sous le coup de la colère, vous manipulerez la transmission depuis l'extrémité d'un trou de ver microscopique, mais sans que le trou de ver y soit rattaché.

— Ça me paraît...

— Bizarre, le moins qu'on puisse dire. Mais c'est ainsi.

— Ce n'est pas une bombe, alors ?

— Non. Bien que l'effet final soit quelque peu similaire.

— Ah, dit Quilan, donc, une fois que la translocalisation a eu lieu, je m'éloigne, et c'est tout ?

— Au début, oui.

Quilan pouvait tout juste distinguer l'Estodien qui l'observait.

— Dites, major, vous attendiez-vous à ce que ce soit l'instant de votre mort ?

— Oui, c'est vrai.

— Ce serait trop évident, major.

— On m'a parlé d'une mission suicide, Estodien. Je détesterais la perspective de survivre et de me sentir floué.

— Comme c'est fâcheux qu'il fasse si sombre ici que je ne peux pas voir l'expression de votre visage quand vous dites cela, major.

— Je suis tout à fait sérieux, Estodien.

— Hmm. C'est probablement aussi bien. Bon, laissez-moi calmer votre inquiétude, major. Vous mourrez assurément lorsque le trou de ver s'activera. Instantanément. J'espère que cela n'entre pas en conflit avec tout désir que vous auriez pu nourrir d'un trépas prolongé.

— Le fait suffira, Estodien. La manière n'est pas un sujet auquel j'arrive à m'intéresser, même si je préférerais que cela se passe vite plutôt que lentement.

— Ce sera rapide, major. Vous en avez ma parole.

— Alors, Estodien, où dois-je effectuer cette translocalisation ?

— À l'intérieur du Central de l'orbitale Masaq'. La station spatiale qui se trouve au centre de ce monde.

— Est-elle normalement accessible ?

— Évidemment. Quilan, ils organisent des visites guidées pour les écoles, là-haut, afin que leurs jeunes puissent voir l'endroit où siège la machine qui supervise leur douillette existence.

Quilan entendit le vieux mâle rassembler ses robes.

— Vous demandez simplement qu'on vous fasse visiter les lieux. Cela ne semblera pas le moins de monde suspect. Vous effectuez la translocalisation et retournez à la surface de l'orbitale. Au moment prévu, l'embouchure du trou de ver sera connectée au trou de ver lui-même. Le Central sera détruit.

« L'orbitale continuera de fonctionner en utilisant d'autres systèmes automatiques situés à la périphérie, mais il y aura quelques pertes de vies humaines lorsque des processus particulièrement critiques deviendront incontrôlés – essentiellement les systèmes de transport. Les âmes stockées dans les propres substrats du Central seront détruites elles aussi. À un moment quelconque, ces âmes stockées peuvent dépasser les quatre milliards ; elles représenteront l'essentiel des vies que les Chelgrien-Puen exigent pour ouvrir les portes du ciel à ceux de notre race.

PENSÉES QUILAN.

Ces mots résonnèrent tout à coup dans sa tête et le firent tressaillir. Il sentit Visquile se taire à côté de lui.

~ Déjà-partis, pensa-t-il en baissant la tête. Rien qu'une pensée, en vérité. La question évidente : pourquoi ne pas laisser nos morts passer dans l'au-delà sans cet acte horrible ?

HÉROS CIEL. HONORER TUÉS PAR ENNEMI SANS RÉPONSE DÉSHONORE TOUS CEUX VENUS AVANT (BEAUCOUP PLUS NOMBREUX). DÉSHONNEUR PRÉSUMÉ LORSQUE GUERRE SUPPOSÉE NOTRE FAUTE. PROPRE RESPONSABILITÉ : ACCEPTER DÉSHONNEUR/ACCEPTER DÉSHONORÉS. SAVONS MAINTENANT GUERRE CAUSÉE PAR AUTRES. LEUR FAUTE LEUR DÉSHONNEUR LEUR RESPONSABILITÉ : LEUR DETTE. RÉJOUIS-TOI ! MAINTENANT DÉSHONORÉS DEVIENNENT HÉROS UNE FOIS COMPENSATION DE PERTE ACCOMPLIE.

~ Il m'est difficile de me réjouir en sachant que je vais avoir autant de sang sur les mains.

TU VAS DANS OUBLI, QUILAN. TON SOUHAIT. SANG PAS SUR TOI MAIS SUR SOUVENIR DE TOI. CELA LIMITÉ À QUELQUES-UNS

SI MISSION TOTALEMENT RÉUSSIE. PENSE ACTIONS
CONDUISANT À MISSION PAS RÉSULTATS. RÉSULTATS PAS TON
PROBLÈME. AUTRES QUESTIONS ?

~ Non, pas d'autres questions, merci.

— Pensez à la tasse, pensez à l'intérieur de la tasse, pensez au volume d'air qui est la forme de l'intérieur de la tasse, puis pensez à la tasse, puis pensez à la table, puis à l'espace autour de la table, puis au chemin que vous prendriez pour aller d'ici à la table, pour vous asseoir à la table et prendre la tasse. Pensez à l'action de vous déplacer d'ici à là-bas, pensez au temps qu'il faudrait pour vous déplacer de cet endroit-ci à cet endroit-là. Pensez au parcours entre l'endroit où vous êtes maintenant et l'endroit où était la tasse quand vous l'avez vue il y a quelques instants... Pensez-vous à tout cela, Quilan ?

— Oui.

— Envoyez.

Une pause.

— Avez-vous envoyé ?

— Non, Estodien. Je ne le crois pas. Il ne s'est rien passé.

— Nous attendrons. Anur est assis près de la table, il observe la tasse. Il se pourrait que vous ayez envoyé l'objet sans le savoir.

Ils restèrent assis quelques instants de plus.

Puis Visquile soupira et dit :

— Pensez à la tasse. Pensez à l'intérieur de la tasse, pensez au volume d'air qui est la forme de l'intérieur de la tasse...

— Je n'y arriverai jamais, Estodien. Je n'arrive pas à envoyer ce foutu machin nulle part. Peut-être que le garde-âme est cassé.

— Je ne le crois pas. Pensez à la tasse...

— Ne vous découragez pas, major. Venez manger. Ma famille est originaire de Sysa. Il y a un vieux proverbe syséen qui dit que la soupe de la vie est déjà assez salée sans qu'on y ajoute encore des larmes.

Ils se trouvaient dans le petit réfectoire du *Soulhaven*, à une table de distance de la poignée d'autres moines qui prenaient

leur repas à cette heure entre deux de leurs veilles. Ils déjeunèrent de pain, d'eau et de bouillon gras. Quilan buvait son eau dans l'austère tasse en céramique blanche qui lui avait servi de cible de translocalisation tout le matin. Il la contemplait d'un air morose.

— Je me fais vraiment du souci, Estodien. Peut-être que quelque chose s'est détraqué. Peut-être que je n'ai pas le type d'imagination qu'il faut, par exemple. Je n'en sais rien.

— Quilan, nous tentons de faire ce qu'aucun Chelgrien n'a encore jamais fait. Vous êtes en train d'essayer de vous transformer en une machine de translocalisation chelgrienne. Vous ne pouvez pas vous attendre à réussir du premier coup, le premier matin.

Visquile leva les yeux au moment où Anur, le moine dégingandé qui leur avait fait visiter l'extérieur du béhémothaure le jour de leur arrivée, passait devant leur table avec son plateau. Il s'inclina gauchement, faillit renverser le contenu de son plateau par terre et se rattrapa de justesse. Il sourit stupidement. Visquile hocha la tête. Anur était resté assis tout le matin, les yeux rivés à la tasse, attendant qu'un minuscule point noir – peut-être précédé d'une minuscule sphère argentée –, apparaisse dans sa blanche concavité.

Visquile avait dû déchiffrer l'expression de Quilan.

— J'ai demandé à Anur de ne pas s'asseoir avec nous. Je ne veux pas que vous l'imaginiez en train de surveiller la tasse, je veux que vous pensiez à la tasse, et à elle seule.

Quilan sourit.

— Croyez-vous que je risque de translocaliser l'objet dans Anur par erreur ?

— Je doute que cela puisse arriver, mais on ne sait jamais. En tout cas, si vous commencez à voir Anur assis là-bas, dites-le moi et je le remplacerai par un des autres moines.

— Que se passerait-il si je translocalisais l'objet dans une personne ?

— Si j'ai bien compris, presque rien. L'objet est trop petit pour causer le moindre dommage. Je suppose que, s'il se matérialisait à l'intérieur d'un œil, la personne verrait peut-être un point noir, ou que s'il apparaissait juste à côté d'un récepteur

de douleur, elle sentirait une minuscule piquêre d'épingle. Partout ailleurs dans le corps, l'objet passerait inaperçu. Si vous pouviez translocaliser cette tasse – dit l'Estodien en levant sa propre tasse en céramique, identique à celle que Quilan –, dans le cerveau de quelqu'un, alors je dirais que sa tête pourrait exploser sous la seule pression produite par le brusque volume supplémentaire. Mais les ogives factices avec lesquelles vous travaillez sont trop petites pour qu'on les remarque.

— Ça pourrait obturer un vaisseau sanguin.

— Un capillaire, peut-être. Rien d'assez gros pour causer le moindre dommage aux tissus.

Quilan but dans sa tasse, puis l'éleva à hauteur de ses yeux.

— Je vais voir cette foutue tasse dans mes rêves.

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise chose, dit Visquile en souriant.

Quilan finit sa soupe.

— Qu'est-il arrivé à Eweirl ? Je ne l'ai pas revu depuis que nous sommes arrivés.

— Oh, il est bien là, dit Visquile. Il fait des préparatifs.

— En rapport avec mon entraînement ?

— Non, pour le jour où nous partirons.

— Le jour où nous partirons ?

Visquile sourit.

— Chaque chose en son temps, major.

— Et les deux drones, nos alliés ?

— Comme je l'ai dit, chaque chose en son temps, major.

— Et envoyez.

— Oui !

— Oui ?

— Non. Non, j'espérais que... Non, ça n'a pas d'importance.

On recommence.

— Pensez à la tasse...

— Pensez à un lieu que vous connaissez ou connaissiez bien. Un lieu pas trop grand. Peut-être une chambre, un petit appartement ou une petite maison, peut-être l'intérieur d'une cabine, d'un véhicule terrestre, d'un vaisseau ; n'importe quoi.

Ce doit être un lieu que vous connaissiez assez bien pour pouvoir y évoluer en pleine nuit, en sachant où tout se trouve dans l'obscurité, sans risquer de trébucher sur des objets ou de les briser. Imaginez-vous en ce lieu. Imaginez que vous allez dans un endroit précis et que vous laissez tomber une miette, une perle ou une graine, par exemple, dans une tasse ou un autre récipient...

Cette nuit-là, il eut, une fois de plus, du mal à dormir. Pelotonné sur la large banquette-lit, il scrutait l'obscurité, inhalant l'atmosphère à la fois douceâtre et épicée de l'objet en forme de fruit géant où lui-même, Visquile et la plupart des autres étaient logés. Il essaya de penser à cette fichue tasse, mais abandonna. Il en avait assez. Au lieu de quoi, il s'efforça de deviner ce qui se passait ici exactement.

Manifestement, la technologie à l'intérieur du garde-âme spécialement adapté dont il avait été pourvu n'était pas chelgrienne. Une autre espèce était dans le coup : une espèce Impliquée dont le niveau technologique était comparable à celui de la Culture.

Deux de ses représentants étaient vraisemblablement hébergés à l'intérieur du couple de drones en forme de double cône qu'il avait vus auparavant, ceux qui lui avaient parlé dans sa tête, avant que les déjà-partis le fassent. Ils n'avaient pas réapparu.

Il supposait que ces drones étaient téléguidés, peut-être d'un lieu situé quelque part à l'extérieur de l'aérosphère, bien que l'antipathie notoire des Oskendari envers pareille technologie signifiait que les drones contenaient probablement les étrangers eux-mêmes. En outre, il était d'autant plus étonnant que l'aérosphère ait été choisie comme le site de son entraînement à l'emploi d'une technologie aussi avancée que celle contenue dans son garde-âme, à moins qu'on n'ait supposé que, si l'utilisation de pareils dispositifs échappait à l'attention ici, elle passerait également inaperçue dans la Culture.

Quilan se remémora ce qu'il savait du nombre relativement restreint d'espèces Impliquées suffisamment avancées pour affronter ainsi la Culture. Entre sept et douze espèces se

situaient à ce niveau, selon les critères utilisés. Aucune n'était censée être particulièrement hostile envers la Culture ; plusieurs étaient ses alliés.

Rien de ce qu'il savait n'aurait pu fournir de motif évident à l'opération pour laquelle on le formait, mais ce qu'il savait n'était que ce que les Impliqués voulaient bien révéler sur certaines des relations plus profondes entre eux, ce qui, très certainement, n'incluait pas tout ce qui se passait en réalité, surtout quand on considérait les échelles temporelles selon lesquelles certains des Impliqués s'étaient habitués à penser.

Il savait que les aérosphères Oskendari étaient fabuleusement vieilles, même à l'aune des normes des races qui se disaient Anciennes, et qu'elles avaient réussi à conserver leur mystère tout au long des Ères scientifiques de centaines d'espèces, les unes disparues comme elles étaient apparues, les autres sublimées. Le bruit courait qu'il subsistait une sorte de liaison entre l'hypothétique entité qui avait créé les aérosphères et avait subséquemment quitté l'univers à base matérielle, et les mégazoaires et gigazoaires qui habitaient encore ces environnements.

Ce lien avec les déjà-partis des constructeurs de l'aérosphère était, paraît-il, la raison pour laquelle toutes les espèces dominatrices et envahissantes – sans parler d'espèces ouvertement indiscrettes comme la Culture –, qui avaient rencontré les aérosphères avaient renoncé à essayer de s'en emparer (ou de les ! étudier de trop près).

Ces mêmes rumeurs, étayées par des archives ambiguës détenues par les Anciens, laissaient entendre que certaines espèces, il y a très longtemps, s'étaient imaginé qu'elles pouvaient intégrer à leurs empires ces vastes mondes errants ou avaient pris sur elles d'y envoyer des sondes, contrairement aux souhaits exprimés par les béhémothaures et les entités lenticulaires mégalithes et gicalithes. Lesdites espèces tendaient ensuite à disparaître rapidement ou graduellement des archives concernées, et des preuves statistiques solides montraient qu'elles disparaissaient plus rapidement et plus complètement que des espèces qui n'étaient pas réputées susciter l'hostilité des

habitants des aérosphères et, par conséquent, celle de leurs gardiens.

Quilan se demanda si les déjà-partis des aérosphères avaient été en contact avec ceux de Chel. Y avait-il un lien quelconque entre les Sublimés de l'une et l'autre espèce (ou d'autres espèces encore, évidemment).

Qui savait comment pensaient les Sublimés, comment ils interagissaient ? Qui savait comment fonctionnaient les esprits d'autres espèces ? Et d'ailleurs, qui savait avec une certitude absolue comment fonctionnaient les esprits de sa propre espèce ?

Les Sublimés devaient être la réponse à toutes ces questions. Mais toute compréhension semblait être résolument à sens unique.

On lui demandait d'accomplir une sorte de miracle. On lui demandait de commettre une tuerie à grande échelle. Il essaya de s'analyser – et se demanda, si, même à ce moment-là, les Chelgrien-Puen écoutaient ses pensées, observaient les images qui papillotaient dans son esprit, mesuraient la fermeté de son engagement et soupesaient son âme –, et fut légèrement – mais légèrement seulement – consterné de s'apercevoir qu'alors même qu'il doutait de sa simple capacité d'accomplir le miracle, il était, à tout le moins, parfaitement résigné à perpétrer ce génocide.

Et, cette nuit-là, n'ayant pas tout à fait succombé au sommeil, il se rappela sa chambre d'étudiante où ils apprirent à se connaître intimement, où il arriva à connaître son corps à elle mieux que le sien, mieux que n'importe quoi, mieux que n'importe quelle matière (sûrement mieux que tout ce qu'il était censé étudier), le connut dans l'obscurité et dans la lumière, et ne cessa de placer une graine dans un réceptacle.

Il ne pouvait se servir de cette image. Mais il se souvenait de la chambre, discernait la forme obscure de son corps lorsqu'elle y évoluait parfois, la nuit, pour débrancher un appareil quelconque, éteindre une spirale d'encens, fermer la fenêtre quand il pleuvait. (Une fois, elle apporta des scriptocordes anciennes, des contes érotiques relatés sous forme de nœuds, et

se laissa ligoter ; plus tard, c'est elle qui le ligota, et lui, qui s'était toujours cru le plus simple des jeunes mâles, agressivement fier de sa normalité, découvrit que pareils jeux amoureux n'étaient pas l'apanage exclusif de ceux qu'il considérait comme faibles et dégénérés.)

Il vit les ombres que dessinait son corps sur les lumières et les reflets révélateurs de la chambre. Ici, dans ce monde inconnu, à tant d'années chronologiques et tant de millénaires-lumière de cette époque et de ce lieu chéris entre tous, il s'imagina en train de se lever de leur couche pour traverser la pièce. Il y avait là – il y avait eu – un petit gobelet d'argent posé sur une étagère. Parfois, quand elle voulait être absolument nue, elle y rangeait l'anneau que sa mère lui avait donné. Il s'imposait la mission, le devoir de retirer l'anneau d'or de sa main et de le placer dans le gobelet en argent.

— Très bien. On y est ?

— On y est.

— Allez. Envoyez.

— Oui... Non.

— Hmm. Bon, on recommence. Pensez à...

— Oui, à la tasse.

— Nous sommes absolument certains que le dispositif fonctionne, Estodien ?

— Oui.

— Alors, ça vient de moi. Je n'arrive pas à... Je n'ai pas l'étoffe, c'est tout.

Il fit tomber quelques croûtons dans la soupe et eut un rire amer.

— Ou alors, c'est quelque chose en moi que je n'arrive pas à faire sortir.

— Patience, major. Patience.

— Bien. On y est ?

— Oui, oui, on y est.

— Alors, envoyez.

— Je... attendez ! Je crois que j'ai senti...

— Oui ! Estodien ! Major Quilan ! Ça a marché !

Anur sortit en courant du réfectoire.

— Estodien, quels avantages nos alliés tireront-ils de ma mission ?

— Je suis sûr de n'en rien savoir, major. À vrai dire, ni vous ni moi ne gagnerions quoi que ce soit à nous en préoccuper.

Ils étaient dans l'espace, à l'extérieur de l'aérosphère, assis à bord d'un petit engin biplace élégamment profilé – un véhicule de service du *Soulhaven*.

Quilan et Visquile avaient emprunté le même petit dirigeable qui les avait emmenés, à l'aller, du portail de l'aérosphère au béhémothaure, le jour de leur arrivée. Ils avaient traversé à nouveau le tube d'air apparemment solidifié, mais, cette fois, pour monter dans l'engin biplace. Celui-ci s'était éloigné du portail, puis avait pris de la vitesse. Il se dirigeait maintenant vers l'un des soleils-lunes qui fournissaient la lumière de l'aérosphère. Le satellite se rapprocha. Le rayonnement solaire coulait à flots d'une sorte de gigantesque cratère, presque plat, qui occupait la moitié d'une face, tel le globe oculaire incandescent de quelque divinité infernale.

— Tout ce qui compte, major, dit Visquile, c'est que la technologie semble marcher.

Ils avaient effectué dix essais réussis avec la réserve d'ogives factices chargée à l'intérieur du garde-âme. Il lui avait fallu une bonne heure de tentatives manquées avant de reproduire sa réussite initiale ; il avait ensuite effectué deux translocalisations successives.

Après quoi, la tasse avait été placée dans différents endroits à bord du *Soulhaven* ; Quilan n'essuya que deux échecs avant d'être en mesure de translocaliser les ogives chaque fois qu'on le lui demandait. Le troisième jour, il tenta et n'effectua que deux translocalisations, chacune d'un bout à l'autre du vaisseau.

Aujourd'hui – le quatrième jour –, c'était la première fois que Quilan tenterait une translocalisation à l'extérieur du *Soulhaven*.

— Nous allons sur ce satellite, Estodien ? demanda-t-il tandis que le soleil-lune géant grossissait jusqu'à remplir toute la vue antérieure.

— À côté, dit Visquile en lui montrant l'endroit.

Un minuscule point gris flottait d'un côté du soleil-lune, tout juste visible dans le flot de lumière qui se déversait du cratère.

— C'est là que nous allons.

C'était un croisement entre un vaisseau et une station spatiale. L'objet aurait pu être l'un ou l'autre, et donnait l'impression d'avoir été conçu par n'importe laquelle des milliers de civilisations Impliquées aux premiers stades de leur évolution. C'était un ensemble d'ovoïdes, de sphères et de cylindres gris-noir, reliés par d'épaisses entretoises, qui tournait lentement autour du soleil-lune sur une orbite configurée de manière qu'il ne survole jamais le vaste faisceau lumineux émis à partir de la face tournée vers l'aérosphère.

— Nous n'avons aucune idée de l'identité des constructeurs, reprit Visquile. L'objet est là depuis quelques dizaines de milliers d'années et a été fortement modifié par les espèces successives qui ont songé à l'utiliser pour étudier l'aérosphère et ses satellites. Actuellement, certaines parties sont équipées pour nous fournir un confort raisonnable.

L'engin biplace se glissa à l'intérieur d'un dôme-hangar fixé aux plus gros des éléments sphériques. Il se posa sur le plancher et ils attendirent que les portes pivotantes extérieures se referment et que l'air s'engouffre dans le hangar.

La verrière se décolla du fuselage du biplace ; ils sortirent dans un air froid, à l'odeur âcre.

Les deux drones en forme de double cône sortirent d'un autre sas en bourdonnant et vinrent flotter de chaque côté d'eux.

Cette fois, il n'y eut pas de voix dans sa tête, rien qu'un grave bourdonnement modulé émis par l'un des drones :

— Estodien, major. Suivez-nous.

Et ils les suivirent. Ils traversèrent un couloir puis franchirent d'épaisses portes, lisses comme des miroirs, qui débouchaient sur une sorte de large galerie pourvue d'une grande baie unique, tout en longueur, qui se recourbait derrière l'endroit par où ils étaient entrés. C'aurait pu être la coupole panoramique d'un paquebot transocéanique ou d'un vaisseau de croisière interstellaire. Ils s'avancèrent, et Quilan se rendit

compte que la fenêtre – ou l'écran – était plus haute et plus profonde qu'il l'avait imaginé.

L'impression d'un vitrage ou d'un écran s'évanouit lorsqu'il s'aperçut qu'il contemplait le grandiose ruban qui était la surface, en lente rotation sur elle-même, d'un monde gigantesque. Au-dessus et au-dessous, des étoiles luisaient faiblement ; deux corps célestes plus brillants, guère plus que de simples points lumineux, devaient être des planètes appartenant au même système. L'étoile qui fournissait la lumière solaire devait forcément être juste derrière l'endroit depuis lequel il observait ce spectacle.

Ce monde était plat, étalé comme la pelure de quelque fruit colossal et projeté sur l'arrière-plan stellaire. Sertie en haut et en bas sur le scintillement translucide d'énormes murs de confinement gris-bleu, la surface était découpée en longues tranches par de nombreuses verticales blanches, gris-brun et – au centre – gris-noir, placées à intervalles réguliers. Ces énormes cordillères s'étiraient entre les deux murs d'un bord à l'autre du monde, le morcelant en ce qui devait être quelques douzaines de parcelles séparées.

Entre elles s'étendaient des surfaces sensiblement égales de terre et d'océan ; la terre se présentait en partie sous forme de continents, en partie sous forme d'îles, plus petites, mais d'une taille appréciable – au milieu de mers dont les couleurs offraient toute la palette des bleus et des verts –, et en partie sous forme de vastes andains verts, fauves, bruns et rouges qui allaient d'un mur de confinement à l'autre, parfois piquetés de mers, parfois non, mais toujours traversés par un fil unique, sombre et sinueux, ou un ensemble de filaments à peine visibles, vrilles vertes et bleues étirées sur les ocres, les bruns et les bistres de la terre.

Tortillons, tavelures, ondulations, pointillés, arches et brumes, des nuages figuraient un chaos de motifs, de quasi-motifs et d'à-plats comme autant de coups de pinceaux disséminés sur la toile terraquée en dessous d'eux.

— Ceci est ce que vous verrez, bourdonna l'un des drones.

L'Estodien Visquile tapota l'épaule de Quilan.

— Bienvenue sur l'orbitale Masaq', dit-il.

~ Cinq milliards d'entre eux, Huyler. Des mâles, des femelles, leurs jeunes. C'est une chose horrible qu'on nous demande de faire.

~ *Vrai, mais on ne serait pas en train de faire ça si ces gens ne nous avaient pas fait un truc tout aussi horrible.*

~ « Ces gens », Huyler ? Les gens d'ici, sur Masaq' ?

~ *Oui, ces gens, Quil. Vous les avez vus. Vous leur avez parlé. Quand ils savent d'où vous venez, ils ne la ramènent plus tellement, parce qu'ils ont peur de vous insulter, mais ils sont tellement fiers d'afficher l'étendue et la profondeur de leur démocratie ! Ils se croient foutrement supérieurs avec leur participation permanente, ils sont très fiers d'avoir leur mot à dire, d'avoir le droit de se retirer et de partir s'ils sont en désaccord assez profond avec la politique suivie.*

« *Et oui, ces gens. Ils assument une responsabilité collective pour les agissements de leurs Mentaux, y compris les Mentaux de Contact et des Circonstances spéciales. C'est comme ça qu'ils ont conçu leur société, c'est comme ça qu'ils la veulent. Il n'y a pas d'ignorants, ici, Quil, pas d'exploités, pas d'Invisibles ni de classe ouvrière opprimée à jamais condamnée à obéir aux ordres de ses maîtres. Ils sont tous leurs propres maîtres. Ils peuvent tous avoir leur mot à dire sur tout et n'importe quoi. Alors, selon leurs foutus critères, oui, c'est bien ces gens qui ont laissé se produire ce qui s'est produit à Chel, même si, en réalité, bien peu étaient au courant des détails à l'époque.*

~ Suis-je le seul à trouver ce raisonnement... sévère ?

~ *Quil, vous avez déjà entendu ne serait-ce qu'un seul d'entre eux suggérer qu'ils pourraient peut-être dissoudre Contact ? Ou brider les CS ? Vous en avez déjà entendu un ne serait-ce que suggérer d'y réfléchir ? Oui ou non ?*

~ Non.

~ *Non, pas un seul. Oh, ils nous communiquent leurs regrets dans un si beau langage, Quilan, ils disent qu'ils sont foutrement désolés, et de tant de manières si joliment exprimées et si élégamment tournées ; c'est comme un jeu, pour eux. C'est comme s'ils faisaient un concours pour voir qui peut jouer la contrition avec le plus de conviction ! Mais est-ce*

qu'ils sont vraiment prêts à faire quoi que ce soit à part nous dire à quel point ils sont désolés ?

~ Ils ont leurs propres œillères. C'est aux machines que nous en voulons, en réalité.

~ C'est une machine que vous allez détruire.

~ Et cinq milliards de personnes avec.

~ Ces gens l'ont bien cherché, major. Ils pourraient voter la dissolution de Contact aujourd'hui, et n'importe quel individu ou n'importe quel groupe pourraient partir demain pour leur monde Ultérieur ou ailleurs, s'ils décidaient de ne plus être d'accord avec leur satanée politique d'ingérence.

~ C'est quand même une chose atroce qu'on nous demande de faire, Huyler.

~ Je suis d'accord. Mais il faut la faire. Qu'il, j'ai évité d'en parler en ces termes parce que ça fait terriblement pompeux, et je suis sûr que vous y avez réfléchi aussi de votre côté, de toute façon, mais je suis bien obligé de vous rappeler ceci : quatre milliards et demi d'âmes chelgriennes dépendent de vous, major. Vous êtes vraiment leur seul espoir.

~ C'est ce qu'on me dit. Et si la Culture use de représailles ?

~ Pourquoi ces gens devraient-ils user de représailles contre nous parce qu'une de leurs machines s'est suicidée dans un accès de démente ?

~ Parce qu'on ne pourra pas leur cacher la vérité. Parce qu'ils ne sont pas aussi stupides que nous le voudrions ; ils sont parfois négligents, mais c'est tout.

~ Même s'ils se doutent de quelque chose, ils n'auront pas pour autant la certitude que c'est nous qui avons fait le coup. Si tout se passe comme prévu, on aura l'impression que c'est le Central qui s'est suicidé ; et même s'ils ont la certitude que nous sommes responsables, nos stratèges estiment qu'ils accepteront le fait accompli comme une revanche équitable de notre part.

~ Vous connaissez le proverbe, Huyler : on ne déconne pas avec la Culture. C'est ce que nous sommes sur le point de faire.

~ Je refuse l'idée que ce serait la conclusion mûrement réfléchie à laquelle d'autres Impliqués auraient abouti après des millénaires de contact avec ces gens. Je pense que c'est un

truc que la Culture a inventé elle-même. C'est de la propagande, Quil.

~ N'empêche que pas mal d'Impliqués semblent penser que c'est vrai. Si vous êtes ne serait-ce que légèrement sympa avec les gens de la Culture ils se mettront en quatre pour être encore plus sympa avec vous. Si vous les malmenez...

~ Ils se sentent tous blessés. C'est de la frime. Il faut vraiment être méchant avec eux pour les forcer à jeter le masque des ultra-civilisés.

~ En massacrer cinq milliards, au bas mot, ne sera pas pour eux un acte d'une méchanceté absolue ?

~ C'est ce qu'ils nous ont pris ; c'est ce qu'on leur reprend. Ils reconnaissent là une sorte de revanche, de compensation, comme n'importe quelle autre civilisation. Une vie pour une vie. Ils ne riposteront pas, Quil. Des cerveaux plus intelligents que nous ont planché sur la question. Dans l'optique des gens de la Culture, ils confirmeront leur propre supériorité morale sur nous en renonçant aux représailles. Ils accepteront ce que nous allons leur faire comme juste compensation de ce qu'ils nous ont fait, sans provocation. Et là, ils tireront un trait. L'affaire sera interprétée comme une tragédie : la deuxième moitié d'une débâcle qui a commencé lorsqu'ils ont essayé de manipuler notre développement. Une tragédie, pas un scandale.

~ Il se pourrait qu'ils veuillent faire un exemple avec nous.

~ Nous sommes trop bas dans la hiérarchie des Impliqués pour être des adversaires dignes d'eux, Quilan. Ils ne gagneraient pas d'honneur supplémentaire en nous punissant une deuxième fois. Nous avons déjà été punis quand nous étions innocents. Tout ce que vous et moi essayons de faire c'est d'annuler ce premier massacre.

~ Je m'inquiète de ce que nous puissions être aussi aveugles à leur véritable psychologie qu'ils l'étaient à la nôtre lorsqu'ils ont essayé de nous manipuler. Malgré toute leur expérience, ils se sont trompés sur notre compte. Nous sommes très mal armés lorsqu'il s'agit d'anticiper les réactions d'espèces étrangères : comment pouvons-nous avoir la certitude que nous allons réussir là où ils ont aussi piteusement échoué ?

~ Parce que c'est très important pour nous, voilà. Nous avons réfléchi longuement et en profondeur à ce que nous allions faire. Tout a commencé précisément parce qu'ils ont négligé cette réflexion. Ils sont devenus tellement blasés en la matière qu'ils essaient de manipuler le moins de vaisseaux possible, avec le moins de ressources possible, à la recherche d'une sorte d'élégance mathématique. Ils ont intégré les destins de civilisations entières à un jeu auquel ils s'adonnent entre eux, histoire de voir qui peut produire le plus grand changement culturel à partir du plus petit investissement en temps et en énergie.

« Et quand ça leur pète dans la gueule, ce ne sont pas eux qui souffrent et qui meurent, mais nous. Quatre milliards et demi d'âmes privées de paradis parce que certains de leurs Mentaux inhumains avaient cru trouver un moyen propre et élégant de changer une société qui avait évolué pendant six millénaires pour atteindre sa stabilité.

« Ils n'avaient pas le droit de nous manipuler, pour commencer, mais s'ils étaient déterminés à le faire, ils auraient au moins pu avoir la décence de le faire correctement, en pensant un peu au nombre de vies innocentes avec lesquelles ils jouaient.

~ Il n'empêche que nous risquons de commettre une seconde erreur en sus de la première. Et ils risquent d'être moins tolérants que nous l'imaginons.

~ À tout le moins, Quilan, même s'il y a des représailles de la part de la Culture, si invraisemblable que ce soit, ça n'a pas d'importance ! Si nous menons à bien notre mission, alors ces quatre milliards et demi d'âmes chelgriennes seront sauvées : elles accéderont au paradis. Peu importe ce qui arrivera ensuite, elles seront hors de danger puisque les Chelgrien-Puen les auront laissées entrer.

~ Les Chelgrien Puen pourraient laisser entrer les morts maintenant, Huyler. Ils pourraient simplement changer les règles, et les accepter au ciel.

~ Je sais, Quilan. Mais il faut ici prendre en compte l'honneur, et l'avenir. Quand il a été pour la première fois

révélé que chacune de nos propres morts devait être compensée par celle d'un ennemi...

~ Il n'y a pas eu de révélation, Huyler. C'était une pure invention. Un conte que nous avons écrit pour nous-mêmes, et non quelque chose dont les dieux nous auraient fait présent.

~ *Qu'importe ! Quand nous avons décidé que c'était comme ça que nous voulions vivre avec honneur, vous ne croyez pas que les gens se sont alors aperçus que ça risquait de déboucher sur ce qui ressemblait à des morts inutiles, cette injonction de prendre une vie pour une vie ? Bien sûr qu'ils le savaient.*

« *Mais ça en valait la peine, parce qu'à la fin nous en avons profité tout le temps que nous avons conservé ce principe. Nos ennemis savaient que nous ne nous reposerions pas tant que nous aurions des morts à venger. Et ça s'applique encore aujourd'hui, major. Il ne s'agit pas d'une sèche citation dogmatique consignée dans les livres d'histoire ou les scriptocordes des bibliothèques monastiques. C'est une leçon qu'il nous faut consolider sans cesse. La vie continuera après cela, et Chel prévaudra, mais ses règles, ses doctrines doivent être comprises par toutes les nouvelles générations et par toute nouvelle espèce que nous rencontrerons.*

« *Quand tout cela sera terminé et que nous serons tous morts, quand ce ne sera plus qu'une page d'histoire parmi d'autres, la frontière aura été défendue, et nous serons ceux qui l'auront défendue. Quoi qu'il arrive, du moment que vous et moi fassions notre devoir, les générations futures sauront qu'attaquer Chel, c'est susciter d'effroyables représailles. Pour leur bien – et je parle sérieusement, Quil –, pour leur bien comme celui de Chel, il vaut la peine de faire maintenant ce qui doit être fait.*

~ Je suis heureux de vous voir si sûr de vous, Huyler. Une copie de vous-même sera obligée de vivre en sachant ce que nous allons faire. Moi, au moins, je serai mort, et bien mort, sans sauvegarde. Ou, du moins, pas que je sache.

~ *Je doute qu'ils vous en aient fait une sans votre consentement.*

~ Je doute de tout, Huyler.

~ *Quil ?*

~ Oui ?

~ *Vous êtes toujours à bord ? Vous avez toujours l'intention d'accomplir votre mission ?*

~ Affirmatif.

~ *Bravo. Permettez-moi de vous dire que je vous admire, major Quilan. C'était un honneur et un plaisir de partager votre tête. Je regrette seulement que ça se termine trop tôt.*

~ Je n'ai pas encore accompli ma mission. Je n'ai pas encore effectué la translocalisation.

~ *Vous allez le faire. Ils ne se doutent de rien. La Bête vous emmène dans son sein, au centre même de sa tanière. Vous allez vous en tirer en beauté.*

~ Je serai mort, Huyler. Condamné à l'oubli. Tout le reste m'est égal.

~ *Désolé, Quil. Mais ce que vous allez faire... il n'y a pas de meilleure manière de partir.*

~ Je ne demande qu'à le croire. Mais ça n'aura bientôt plus d'importance. Rien n'aura plus d'importance.

Tersono s'éclaircit la voix.

— Spectacle remarquable, n'est-ce pas, ambassadeur ? Tout à fait époustouflant. Il y a des gens qui sont restés ici debout ou sur une chaise des heures durant à se repaître de la vue. Kabe, vous êtes resté ici pendant ce qui m'a semblé être une demi-journée, pas vrai ?

— Ça doit être vrai, j'en suis sûr, dit le Homomdan de sa voix grave qui résonna d'un bout à l'autre de la galerie panoramique. Veuillez accepter mes excuses. Une demi-journée doit paraître terriblement longue à une machine qui pense à la vitesse où vous pensez, Tersono. Pardonnez-moi, je vous en prie.

— Oh, il n'y a rien à pardonner. Nous autres drones sommes parfaitement habitués à patienter pendant que se déroulent les pensées et les actions significatives des humains. Nous possédons tout un assortiment de procédures, fruit d'une évolution de plusieurs millénaires, pour faire face à pareilles situations. En réalité, nous sommes considérablement moins *ennuyables*, si je puis me permettre un néologisme, que l'humain moyen.

— Comme c'est réconfortant ! dit Kabe. Et je vous remercie. J'apprécie toujours une telle perfection dans le détail.

— Ça va, Quilan ? demanda l'avatar.

L'intéressé se tourna vers la créature argentée.

— Je vais très bien.

Il désigna d'un geste la vue de la surface de l'orbitale qui défilait lentement, glorieusement lumineuse, à un million et demi de kilomètres, mais bien plus près, en apparence. Normalement, la vue depuis la galerie était agrandie, et non reproduite comme s'il n'y avait eu que du verre entre le paysage et l'observateur. Ce qui avait pour effet de rapprocher la périphérie intérieure, si bien qu'on y distinguait plus de détails.

La vitesse à laquelle elle défilait était, elle aussi, une illusion : la section du Central contenant la galerie panoramique tournait sur elle-même très lentement en sens inverse de la surface du monde, si bien qu'au lieu de mettre une journée pour faire un tour complet sous les yeux de l'observateur, l'orbitale mettait ordinairement moins d'une heure.

~ *Quilan.*

~ Huyler.

~ *Vous êtes prêt ?*

~ Je connais la vraie raison de votre présence à mon bord, Huyler.

~ *Vraiment ?*

~ Je crois que oui.

~ *Et ce serait quoi ?*

~ Vous n'êtes pas ma sauvegarde, hein ? Pas du tout. Vous êtes la leur.

~ *La leur ?*

~ Celle de Visquile, de nos alliés – quels qu'ils soient –, et des gros bonnets politiques et militaires qui ont sanctionné toute cette opération.

~ *Il va falloir vous expliquer, major.*

~ Est-ce censé être trop tordu pour qu'un vieux soldat pur et dur puisse y avoir songé ?

~ *Quoi ?*

~ Vous n'êtes pas ici pour que je puisse pleurnicher sur votre épaule, hein, Huyler ? Vous n'êtes pas ici pour me tenir compagnie, ni pour être une sorte d'expert sur la Culture.

~ *Me suis-je trompé à un moment ou un autre ?*

~ Mais non. Non, ils ont dû vous charger toute une base de données sur la Culture. Mais ce sont des informations que n'importe qui pourrait normalement obtenir des réservoirs de données publics. Toutes vos intuitions sont de seconde main, Huyler : j'ai vérifié.

~ *Je suis scandalisé, Quilan. Dois-je le prendre comme de la diffamation, de la calomnie ?*

~ Vous êtes quand même mon copilote, non ?

~ *C'est ce qu'on vous a dit que je serais. C'est ce que je suis.*

~ Dans les vieux avions à commande exclusivement manuelle, le copilote est là, au moins en partie, pour prendre le relais du pilote s'il est incapable de remplir ses obligations. C'est bien ça, non ?

~ *Parfaitement.*

~ Donc, si maintenant je changeais d'avis, si j'étais déterminé à ne pas effectuer la translocalisation, si je décidais de ne pas tuer tous ces gens... Que se passerait-il ? Dites-le-moi. Soyez honnête. Nous nous devons d'être honnêtes entre nous.

~ *Vous êtes sûr de vouloir le savoir ?*

~ Parfaitement.

~ *Vous avez raison. Si vous ne voulez pas effectuer la translocalisation, je le fais à votre place. Je sais exactement quels morceaux de votre cerveau vous avez utilisés pour y arriver, je connais les procédures précises. Mieux que vous, en un sens.*

~ Donc, la translocalisation a lieu tout de même ?

~ *Donc, la translocalisation a lieu tout de même.*

~ Et qu'est-ce que je deviens ?

~ *Ça dépend de ce que vous essayez de faire. Si vous essayez d'avertir les autres, vous tombez raide mort, ou alors, vous êtes paralysé, vous avez une crise de démence, vous commencez à baragouiner des absurdités, ou encore, vous tombez en catatonie. C'est moi qui choisis : ce qui attirera le moins de soupçons vu les circonstances.*

~ Mazette ! Vous pouvez faire tout ça ?

~ *Hélas, oui, mon petit. Ça fait partie de mes instructions. Je sais ce que vous allez dire avant que vous le disiez, Quil. Littéralement. Juste avant, pas plus, mais ça suffit ; je pense drôlement vite là où je suis. Mais, Quil, je ne prendrais aucun plaisir à appliquer ce genre de mesures. Et je ne crois pas que je vais être obligé de le faire. Vous n'êtes pas en train de me dire que vous venez seulement de réfléchir à tout ça ?*

~ Non. Non, j'y ai réfléchi depuis longtemps. Je voulais simplement attendre aujourd'hui pour vous poser la question, au cas où cela pourrait détruire notre relation privilégiée, Huyler.

~ *Vous allez le faire, hein ? Je ne vais pas être obligé de prendre le relais, n'est-ce pas ?*

~ Ces heures de liberté que j'étais censé avoir au début et à la fin de chaque jour, c'était du bidon, hein ? Vous m'avez surveillé en permanence pour vous assurer que je n'avertirais pas les autres par un moyen quelconque, au cas où j'aurais déjà changé d'avis.

~ *Vous me croiriez si je vous disais que vous avez vraiment bénéficié de ces deux heures quotidiennes sans que je vous surveille ?*

~ Non.

~ *Bon, de toute façon, ça n'a pas vraiment d'importance. Mais, comme vous vous en doutez peut-être, à partir de maintenant, je vais vous écouter en permanence, jusqu'à la fin. Quilan, encore une fois : vous allez le faire, hein ? Je ne vais pas être obligé de prendre le relais, n'est-ce pas ?*

~ Oui, je vais le faire. Non, vous ne serez pas obligé de prendre le relais.

~ *À la bonne heure, mon petit ! C'est vraiment ignoble, mais il faut que quelqu'un le fasse. Et tout sera bientôt fini, pour vous comme pour moi.*

~ Et pour beaucoup d'autres, aussi. Alors, très bien, c'est parti.

Il avait réussi six translocalisations d'affilée à l'intérieur de la maquette du Central construite dans la station spatiale en orbite

autour du soleil-lune de l'aérosphère. Six succès sur six tentatives. Il savait le faire. Il le ferait.

Ils se tenaient à l'intérieur de la maquette de la galerie panoramique, leurs visages éclairés par l'image d'une image. Visquile expliqua le raisonnement qui justifiait la mission.

— Nous croyons savoir que, dans quelques mois, le Mental Central de l'orbitale Masaq' célébrera l'arrivée de la lumière issue des deux étoiles explosives qui donnèrent son nom à la bataille des Deux Novæ pendant la guerre idirane.

Visquile se tenait très près de Quilan. Le large ruban de lumière — simulation de l'image qu'il verrait lorsqu'il se tiendrait pour de bon dans la galerie panoramique du Central de l'orbitale Masaq' —, semblait entrer par une oreille de l'Estodien et en ressortir par l'autre. Quilan refoula son envie de rire et se concentra sur ce que lui expliquait le vieux mâle.

— Le Mental qui est à présent celui du Central de Masaq' a été jadis incarné dans un vaisseau qui a joué un rôle majeur dans la guerre idirane. Il a été obligé de détruire trois orbitales de la Culture pendant la même bataille pour les empêcher de tomber aux mains de l'ennemi. Il commémorera cette bataille, et tout particulièrement les deux explosions stellaires, lorsque la lumière émise par la première, puis la seconde traversera le système au milieu duquel se trouve Masaq'.

« Il faut que vous pénétriez dans le Central et fassiez le transfert avant la deuxième nova. Vous comprenez, major Quilan ?

— Je comprends, Estodien.

— La destruction du Central sera calculée pour coïncider avec l'arrivée à Masaq' de la lumière authentique de la deuxième nova. On aura donc l'impression que le Mental Central s'est détruit lui-même dans un accès de contrition dû à une prise de conscience de sa culpabilité dans les opérations dont il a été responsable lors de la guerre idirane. La mort du Mental Central et des humains aura l'apparence d'une tragédie, et non d'un attentat. Les âmes des Chelgriens maintenues dans les limbes par les exigences de l'honneur et de la piété seront libérées pour accéder au paradis. La Culture accusera un coup qui affectera tous les Centraux, tous les Mentaux, tous les humains. Nous

aurons notre revanche numérique, et rien de plus, mais nous aurons en prime cette satisfaction qui ne coûte pas de vies supplémentaires – la déconfiture de nos ennemis, des gens qui ont effectivement mené contre nous une attaque surprise non provoquée. Vous voyez, Quilan ?

— Je vois, Estodien.

— Regardez, major Quilan.

— Je regarde, Estodien.

Ils avaient quitté la station spatiale. Visquile et lui étaient dans le véhicule biplace. Les deux drones étrangers étaient à côté d'eux dans un engin conique au fuselage noir, légèrement plus gros.

L'un des vaisseaux de confinement pressurisés de l'antique station spatiale avait subi une explosion soigneusement calculée pour ressembler en tous points à une catastrophe fortuite due à des négligences accumulées de longue date. La station commença à dériver sur une orbite modifiée qui l'entraînait rapidement vers le gigantesque épanchement d'énergie déversé depuis la face du soleil-lune tournée vers l'aérosphère.

Ils l'observèrent un moment. La station passa de plus en plus près du bord de l'invisible colonne lumineuse. L'afficheur tête haute de l'engin biplace imprima pour chacun d'eux une ligne sur la verrière qui montrait l'emplacement de ce bord. Juste avant que la station rencontre le bord de la colonne, Visquile dit :

— La dernière ogive n'était pas factice, major. C'en était une vraie. L'autre extrémité du trou de ver est peut-être située à l'intérieur du soleil-lune lui-même, ou alors à l'intérieur d'un objet très similaire, mais très éloigné. Les énergies impliquées seront très semblables à celles qui seront mises en jeu dans le Central de Masaq'. C'est pourquoi nous sommes ici plutôt qu'ailleurs.

La station n'eut pas le temps de heurter le bord de la colonne lumineuse. Un instant avant le contact attendu, sa forme irrégulière en lente rotation sur elle-même fut remplacée par une explosion de lumière aveuglante qui déclencha l'obscurcissement de la moitié de la verrière de l'engin biplace. Les yeux de Quilan se fermèrent instinctivement. Jaune et

orange, l'image rémanente brûlait derrière ses paupières. Il entendit Visquile grogner. Autour d'eux, le petit véhicule vibra, cliqueta et gémit.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, il n'y avait plus que l'image rémanente, flamboiement orange sur le noir anonyme de l'espace, qui dansait au centre de son champ de vision chaque fois qu'il scrutait le vide, essayant en vain de voir ce qui pouvait bien rester de la malheureuse station spatiale en perdition.

~ Et voilà.

~ *Ça m'a l'air réussi. Je crois que vous y êtes arrivé. Bravo, Quil.*

— Et voilà, dit Tersono en plaçant sur l'écran un cercle lumineux au-dessus d'un groupe de lacs continentaux. C'est ici que se trouve l'amphithéâtre Stullien. Le site du concert de demain.

Le drone se tourna vers l'avatar.

— Tout est prêt pour le concert, Central ?

L'avatar haussa les épaules.

— Tout, sauf le compositeur.

— Oh, je suis sûr qu'il nous taquine, rien de plus, s'empressa de dire Tersono, son champ aural rayonnant d'un rouge rubis optimiste. Le Cr Ziller sera là, aucun doute là-dessus. Comment pourrait-il en être autrement ? Il sera là. J'en suis tout à fait certain.

— Je n'en serais pas aussi sûr, grommela Kabe.

— Non, il sera là ! Absolument.

Kabe se tourna vers le Chelgrien.

— Vous allez accepter notre invitation, n'est-ce pas, major Quilan ?... Major ?

— Quoi ? Ah, oui. Oui, j'y tiens. Évidemment.

— Bon, dit Kabe en hochant la tête sur son corps massif, ils trouveront quelqu'un d'autre pour diriger, sans doute.

Le major était distrait, songea Kabe. Puis il sembla se ressaisir.

— Eh bien, non, déclara-t-il en les regardant chacun à leur tour. Si ma présence va vraiment empêcher Mahrai Ziller

d'assister à la première de sa propre symphonie, alors, évidemment, je me tiendrai à l'écart.

— Oh non ! s'écria Tersono, brièvement irradié de bleu. Ce n'est pas nécessaire. Non, pas du tout ; je suis sûr que le Cr Ziller a la ferme intention d'être là. Il se peut qu'il retarde sa décision jusqu'au dernier moment avant son départ, mais il viendra, j'en suis convaincu. Je vous en supplie, major Quilan, il faut que vous soyez présent à ce concert. La première symphonie de Ziller depuis onze ans, la première représentation inaugurale d'une de ses œuvres à l'extérieur de Chel, et vous, qui êtes venu de si loin, et vous deux, les premiers Chelgriens sur Masaq' depuis des millénaires... Il faut ab-so-lu-ment que vous soyez présent. Ce sera une expérience unique dans votre vie !

Quilan regarda le drone posément puis dit :

— Je crois que la présence de Mahrai Ziller à ce concert est plus importante que la mienne. M'y rendre en sachant que je l'empêcherais de venir lui-même serait un acte égoïste, impoli et même déshonorant, non ? Mais n'en parlons plus, s'il vous plaît.

Il quitta l'aérosphère le lendemain. Visquile prit congé de lui sur la petite plate-forme d'embarquement derrière la gousse évidée géante dans laquelle ils avaient séjourné.

Quilan trouva que le vieux mâle semblait préoccupé.

— Tout va bien, Estodien ? demanda-t-il.

Visquile le regarda.

— Non, dit-il après ce qui devait être une seconde de réflexion. Non, nous avons eu une actualisation des renseignements ce matin et nos petits génies du contre-espionnage ont trouvé deux informations inquiétantes au lieu du scoop isolé plus habituel : il semble que non seulement nous ayons un espion parmi nous, mais qu'il y aurait aussi un citoyen de la Culture ici, quelque part dans l'aérosphère.

L'Estodien caressa l'arrondi de sa crosse argentée, fronçant les sourcils en y voyant son reflet déformé.

— On aurait espéré qu'ils auraient pu nous le dire plus tôt, mais je suppose que mieux vaut tard que jamais.

Visquile sourit.

— Ne prenez pas cet air soucieux, major, je suis sûr que nous avons encore la situation en main. Ou que nous allons bientôt l'avoir en main.

Le dirigeable se posa. Eweirl sortit. Le mâle au pelage blanc grimaça un large sourire et salua Quilan d'un infime hochement de tête. Il s'inclina plus profondément lorsqu'il fut en face de l'Estodien, qui lui tapa sur l'épaule.

— Vous voyez, Quilan ? Eweirl est ici pour arranger ça. Repartez, major. Préparez-vous à votre mission. Vous allez très bientôt avoir votre copilote. Bonne chance.

— Merci, Estodien.

Quilan regarda brièvement le grimaçant Eweirl puis s'inclina devant le vieux mâle.

— J'espère que tout se passera bien ici.

Visquile laissa sa main reposer sur l'épaule d'Eweirl.

— J'en suis persuadé. Au revoir, major. C'était un plaisir de vous connaître. Encore une fois, bonne chance, et faites votre devoir. Je suis sûr que nous allons tous être fiers de vous.

Quilan monta à bord du petit dirigeable. Il regarda par l'une des fenêtres garnies d'étamine lorsque l'aérostat décolla de la plate-forme. Visquile et Eweirl étaient déjà en pleine conversation.

Le reste du voyage fut l'inverse exact du trajet qu'il avait effectué à l'aller, sauf qu'en arrivant à Chel il fut conduit directement du spatioport d'Equator City à Ubrent dans une navette scellée, puis emmené en voiture, la nuit, jusqu'aux portes du monastère de Cadracet.

Il se tenait sur le sentier séculaire. L'air nocturne, fleurant bon la résine des arbres-soupirs, semblait limpide comme de l'eau après l'atmosphère épaisse de l'aérosphère.

Il était revenu uniquement pour être envoyé ailleurs. D'après les archives officielles, il n'était jamais parti, n'avait jamais été emmené par l'étrange dame au manteau sombre bien des mois auparavant, n'était jamais descendu avec elle jusqu'à la route qui retournait dans le monde et qui était parsemée de sang frais.

Demain, il serait convoqué à Chelise même, où on lui demanderait d'entreprendre une mission sur le monde culturien appelé Masaq', pour tenter de persuader le renégat et dissident

Mahrai Ziller, compositeur de son état, de regagner sa patrie et d'être le symbole par excellence de la renaissance de Chel et du domaine chelgrien.

Ce soir, pendant son sommeil – si tout se déroulait comme prévu et si les microstructures, substances chimiques et processus nanoglandulaires temporaires implantés dans son cerveau produisaient l'effet désiré – il oublierait tout ce qu'il avait appris depuis que la colonel Ghejaline avait émergé de la neige dans la cour du monastère, une centaine de jours plus tôt.

Il se rappellerait ce qu'il aurait besoin de se rappeler, et rien de plus, morceau par morceau. Ses souvenirs les plus facilement disponibles seraient mis en sécurité, à l'abri de l'intrusion et de la compréhension de toutes les procédures, sauf les plus extrêmes. Il crut pouvoir percevoir le début du processus d'oubli au moment même où il se rappelait qu'il aurait lieu.

La pluie estivale tombait doucement autour de lui. Le bruit du moteur et les lumières de la voiture qui l'avait amené ici s'étaient abolis dans les nuages en contrebas. Il leva la main vers la petite porte encastrée dans les grilles.

La poterne s'ouvrit rapidement et silencieusement, et on lui fit signe d'entrer.

~ Oui. Bravo.

À présent qu'il avait fait ce qu'il était censé faire et que la mission était terminée, il pourrait commencer – ou essayer de commencer – à dire au drone Tersono, ou à l'avatar de Central lui-même, ou à l'Homomdan Kabe ou à tous les trois ce qu'il venait de faire, si bien que Huyler n'aurait d'autre choix que de le neutraliser – de le tuer, idéalement –, mais il s'abstint de donner suite à cette pensée.

Il se pouvait que Huyler ne le tue pas, après tout, et se contente de le neutraliser et, en plus, il compromettrait partiellement le succès de la mission. Ce serait mieux pour Chel – et pour la mission –, de conserver intégralement l'apparence de la normalité jusqu'à ce que la lumière de la deuxième nova inonde le système et déferle sur l'orbitale.

— Eh bien, avec ça, la visite est complète, dit l'avatar.

— Alors, mes chers amis, y allons-nous ? pépia le drone E.H. Tersono, son enveloppe de céramique entourée d'une rassurante auréole rose.

— Oui, s'entendit dire Quilan. Allons-y.

UNE CERTAINE PERTE DE MAÎTRISE

Il s'éveilla lentement, l'esprit un peu embrumé. Il faisait très sombre. Il s'étira paresseusement et sentit Worosei à ses côtés. Elle se rapprocha, tout ensommeillée, et se pelotonna au creux de son corps. Il l'enlaça, et elle se serra encore plus contre lui.

Au moment précis où il s'éveillait plus complètement et décidait qu'il avait envie d'elle, elle tourna la tête vers la sienne en souriant, et ses lèvres s'ouvrirent.

Elle se glissa au-dessus de lui et le chevaucha. Ce fut l'un de ces moments où la sexualité est si forte, si équilibrée et si sublime qu'elle transcende presque la différence des sexes, comme si peu importait qui est femelle et qui est mâle, et quel membre appartient à quelle personne, lorsque les organes génitaux semblent, en quelque sorte, à la fois partagés et distincts, possédés chacun par les deux partenaires et par aucun des deux ; son sexe était une entité magique qui les pénétrait l'un et l'autre également pendant qu'elle oscillait au-dessus de lui, tandis que celui de Worosei devint une sorte de fabuleux manteau enchanté qui s'était épandu en une corolle recouvrant leurs deux corps dont toutes les parcelles fusionnaient en une seule surface sexuellement sensuelle.

Lentement, peu à peu, la pièce s'éclaircit pendant qu'ils faisaient l'amour. Ensuite, quand ils eurent fini, le pelage collé par la sueur et la salive, et qu'ils haletaient violemment tous les deux, ils s'allongèrent l'un à côté de l'autre, les yeux dans les yeux.

Il souriait démesurément. Il ne pouvait s'en empêcher. Il regarda autour de lui. Il ne savait pas encore avec certitude où il se trouvait. La pièce, pourtant d'apparence anonyme, était extrêmement haute de plafond et très lumineuse. Il avait

l'impression bizarre que la clarté devrait lui faire mal aux yeux, or ce n'était pas le cas.

Il la regarda à nouveau. La tête calée sur son poing, elle le fixait. Lorsqu'il vit ce visage, qu'il enregistra cette expression, il ressentit un choc étrange puis une terreur exquise, parfaitement intense. Jamais Worosei ne l'avait considéré ainsi ; d'un regard qui non seulement le fixait, mais l'enveloppait et le traversait.

Il y avait dans ces yeux sombres une froideur absolue, une intelligence féroce et infinie. Une chose sans pitié ni illusions examinait directement son âme et la trouvait moins imparfaite qu'absente.

Le pelage de Worosei prit une teinte argentée sans défauts et se fondit dans sa peau comme par lissage. Worosei nue était un miroir d'argent et il pouvait se voir dans ce corps long et agile, déformé d'une manière perverse comme un objet en fusion qu'on déchire. Il ouvrit la bouche et essaya de parler. Sa langue était trop grosse et sa gorge complètement sèche.

Ce fut elle qui parla, et non lui :

— Ne crois pas que j'aie été dupe un seul instant, Quilan.

La voix n'était pas celle de Worosei.

S'appuyant sur le coude, elle se leva du lit avec une grâce fluide, pleine de puissance. Il la regarda partir, puis s'aperçut que derrière lui, sur l'autre côté de la couche, se trouvait un vieux mâle, nu lui aussi, qui le regardait, ébahi, en clignant les yeux.

Le vieillard ne dit pas un mot. Il avait l'air troublé. Il était à la fois totalement familier et parfaitement inconnu.

Quilan s'éveilla, haletant. Il jeta des regards ahuris à la ronde.

Il était à Aquime, dans le grand lit de son appartement. Le jour allait apparemment se lever ; la neige tourbillonnait au-dessus du dôme de la lucarne faîtière.

— Lumière ! dit-il d'une voix entrecoupée.

Il inspecta l'immense pièce à mesure qu'elle s'éclairait.

Tout était, semblait-il, à sa place habituelle. Il était seul.

C'était le jour qui s'achèverait par le concert à l'amphithéâtre Stullien, dont le point culminant serait la première

représentation de *Lumière expirante*, la nouvelle symphonie de Mahrai Ziller, qui elle-même se terminerait lorsque la lumière de la nova déclenchée sur l'étoile Junce huit cents ans plus tôt parviendrait finalement au système de Lacelere et à l'orbitale Masag'.

Dans un écoëurement ignoble et dévastateur, il se rappela qu'il avait fait son devoir, que l'affaire lui échappait désormais et allait s'évacuer de son esprit. Il se passerait ce qui se passerait. Il n'y pouvait rien, pas plus que quiconque ici. Moins, en fait. Personne ici n'avait un esprit embarqué qui écoutait ses moindres pensées...

Évidemment : depuis la veille au soir, sinon encore plus tôt, il ne jouissait plus de son heure de liberté au début et à la fin de chaque jour.

~ Huyler ?

~ *Présent. Des rêves comme ça, vous en faites souvent ?*

~ Vous l'avez vécu vous aussi ?

~ *Je suis à l'affût du moindre signe de votre part qui risque d'avertir les autres de ce que qui va se passer ce soir. Je ne m'introduis pas dans vos rêves. Mais je suis obligé de surveiller votre corps, alors je sais que vous avez fait un putain de rêve cochon qui s'est brusquement transformé en cauchemar. Vous voulez me le raconter ?*

Quilan hésita. Il éteignit les lumières d'un signe de la main et se recoucha dans l'obscurité.

— Non, dit-il.

Il prit conscience qu'il avait prononcé le mot plutôt qu'il ne l'avait pensé au moment même où il s'était aperçu qu'il ne pouvait pas dire le prochain mot qu'il s'attendait à dire. C'aurait été encore un « non ». Mais il ne franchit jamais ses lèvres.

Il découvrit qu'il ne pouvait plus bouger du tout. Nouvel instant de terreur à l'idée qu'il était paralysé et qu'il était effectivement à la merci de quelqu'un d'autre.

~ *Excusez-moi. Là, vous étiez en train de parler, pas de communiquer. Et voilà : vous reprenez le... le contrôle.*

Quilan remua sur le lit et s'éclaircit la voix, vérifiant ainsi qu'il avait recouvré la maîtrise de son propre corps.

~ Tout ce que j'allais dire, c'était : « Non, c'est inutile. C'est inutile d'en parler. »

~ *Vous en êtes sûr ? C'est la première fois que vous êtes malheureux à ce point depuis qu'on est ensemble.*

~ Je vous dis que je vais très bien, d'accord ?

~ *D'accord, je n'insiste pas.*

~ Et même si c'était faux, qu'est-ce que ça changerait, hein ? Pas après ce soir. Je vais essayer de dormir encore un peu. Nous pourrions parler plus tard.

~ *Comme vous voudrez. Dormez bien.*

~ J'en doute.

Il se recoucha sur le dos et regarda les tourbillons sombres de flocons – apparemment secs – se précipiter sur la lucarne faîtière dans une frénésie silencieuse dont le sens balançait entre le comique et la menace. Il se demanda si la neige avait le même aspect pour l'autre intelligence qui regardait par ses yeux.

Il ne croyait pas retrouver le sommeil, et il ne le retrouva pas.

Pendant leurs ères de rareté respectives, les douze ou treize civilisations qui finiraient par former la Culture avaient investi d'immenses fortunes pour rendre la réalité virtuelle aussi tactilement réaliste et aussi invraisemblablement virtuelle que possible. Une fois que l'entité Culture fut constituée et que le recours à la monnaie conventionnelle fut finalement considéré comme un obstacle archaïque au développement plutôt que son adjuvant et régulateur, des quantités appréciables d'énergie et de temps – biologique comme mécanique –, avaient encore été consacrées à affiner les diverses méthodes par lesquelles on pouvait convaincre l'appareil sensoriel humain de prendre l'illusion pour la réalité.

C'est essentiellement grâce à ces efforts préexistants que le niveau de précision et de crédibilité normalement offert par les environnements virtuels disponibles sur demande de tout citoyen de la Culture avait été hissé à un tel sommet de perfection qu'il était depuis longtemps indispensable – au niveau le plus intime de la manipulation par environnement artificiel –, d'introduire dans l'expérience des indices

synthétiques pour rappeler tout simplement au sujet que ce qui lui semblait réel ne l'était pas en réalité.

Même à des états bien moins excessifs d'imprégnation illusionnelle, l'immédiateté et le réalisme de l'aventure virtuelle courante suffisaient pour faire complètement oublier à tous les humains – sauf aux plus fermement et plus résolument corporels –, que l'expérience n'était pas authentique, et l'universalité même de cette banale conviction représentait un vibrant hommage à la ténacité, l'intelligence, l'imagination et la détermination de tous les individus et organisations qui, au fil des âges, avaient œuvré pour que, dans la Culture, n'importe qui, à n'importe quel moment, puisse éprouver n'importe quoi n'importe où gratuitement sans jamais se préoccuper du fait que ce n'était en réalité que de la simulation.

Il était donc naturel que presque tout le monde, à l'occasion – et certains individus, pour ainsi dire, en continu –, trouvent un cachet quasi inestimable au fait d'avoir vu, entendu, senti, dégusté, touché ou en général éprouvé quelque chose d'irréfutablement réel sans que s'interpose l'écran de la méprisable virtualité.

— Ils font vraiment ça pour de vrai, pouffa l'avatar.

Kabe trouva son rire d'une surprenante cordialité. Ce n'était pas du tout ce à quoi on s'attendait de la part d'une machine, même de son représentant à forme humaine.

— Ils font quoi ? demanda Kabe.

— Ils réinventent l'argent, dit l'avatar en secouant la tête avec un grand sourire.

Kabe fronça les sourcils.

— Serait-ce entièrement possible ?

— Non, mais c'est partiellement possible. Comme dit le vieux proverbe...

— Oui, je sais : « Ils seraient capables de réinventer l'argent pour ça. » Ou quelque chose de similaire.

— Tout à fait, opina l'avatar. Et c'est pratiquement ce qui se passe pour les billets du concert de Ziller. Des gens qui ne peuvent pas se sentir s'invitent à dîner, réservent ensemble des croisières en espace profond et – mon Dieu ! – sont même d'accord pour faire du camping ensemble. Du camping !

L'avatar gloussa.

— Des gens ont accordé des faveurs sexuelles, ont accepté des grossesses, ont modifié leur apparence pour répondre aux désirs d'un partenaire, ont commencé à changer de sexe pour plaire à leurs amants ; tout ça pour avoir des billets. Étonnamment, bizarrement et romantiquement barbare de leur part, n'est-ce pas ? dit-il en levant les bras.

— Absolument, dit Kabe. « Romantiquement », vous en êtes sûr ?

— Et ils sont en fait arrivés, poursuivit l'avatar, à des accords qui vont au-delà du troc et se rapprochent d'une forme de liquidité visant des considérations futures, laquelle ressemble fortement à de l'argent, du moins tel que je le comprends.

— Extraordinaire !

— N'est-ce pas ? dit la créature à la peau argentée. Encore une de ces bizarres modes éclairs qui surgissent de temps en temps du chaos et ne durent qu'un moment. Du jour au lendemain, tout le monde est fanatique de musique symphonique en direct.

L'avatar prit un air perplexe.

— J'ai pourtant précisé qu'il n'y avait pas vraiment la place pour danser.

Il haussa les épaules et désigna le panorama d'un geste large de la main.

— Alors ? Qu'est-ce que vous en dites ?

— Très impressionnant.

L'amphithéâtre Stullien était pratiquement désert. Les préparatifs pour le concert de la soirée se déroulaient comme prévu. L'avatar et le Homomdan se tenaient sur le bord supérieur de l'enceinte, près d'une batterie de projecteurs, de lasers et de mortiers à effets spéciaux qui étaient tous plus gros que Kabe, et, songea-t-il, ressemblaient beaucoup à des armes.

La journée était commencée depuis deux heures ; derrière eux, le soleil s'élevait dans l'azur limpide. Kabe discernait tout juste les ombres minuscules que lui-même et l'avatar projetaient sur un ensemble de sièges à quatre cents mètres de là.

L'amphithéâtre Stullien avait plus d'un kilomètre de diamètre. C'était un colisée abrupt en fibres de carbone filées et en panneaux de diamant transparents, dont les sièges et les tribunes encerclaient une généreuse arène circulaire adaptable à divers sports et à toute une gamme de concerts et d'autres configurations de spectacles. Il possédait bien un toit de secours, mais ce dernier n'avait jamais été utilisé.

La caractéristique décisive de l'amphithéâtre était son architecture à ciel ouvert, et s'il fallait un temps particulier, alors Central, une fois n'est pas coutume, intervenait météorologiquement en utilisant sa prodigieuse projection énergétique et ses non moins prodigieuses facultés de gestion de champs pour manipuler les éléments jusqu'à obtention de l'effet désiré. Pareille ingérence était inélégante, grossière et brutalement coercitive, mais il était admis qu'elle était nécessaire au bonheur de la population, ce qui, en dernière instance, était l'unique raison d'être de Central.

Techniquement parlant, le stade Stullien était une nef géante spécialisée. Il flottait à l'intérieur d'un réseau de larges canaux, de fleuves lents, de vastes lacs et de mers modestes qui s'étirait d'un bout à l'autre d'une des plaques continentales les plus variées de Masaq' et sur lesquels il pouvait, en long et en large, – assez lentement, toutefois –, naviguer par ses propres moyens, fournissant ainsi une gamme étendue d'arrière-plans extérieurs visibles à travers la superstructure et par-dessus le rebord du stade : montagnes déchiquetées et poudrées de neige, falaises géantes, immensités désertiques, jungles impénétrables, vertigineuses cités de cristal, chutes d'eau démesurées et moutonnantes forêts d'arbres à ballons.

Pour un spectacle particulièrement échevelé, l'itinéraire traversait les rapides d'un fleuve immense au cours impétueux que l'amphithéâtre Stullien pouvait descendre tel un monstrueux canot pneumatique, caracolant et tournoyant sur le plus gros torrent du monde jusqu'à ce qu'il parvienne au grand maelström encerclé de falaises tout en bas, où il tournait carrément comme une toupie au sommet d'un geyser en rotation aspiré par un ensemble de pompes colossales capables d'assécher une mer, jusqu'à ce qu'un des super-porteurs de

Central vienne le treuiller de force pour le ramener à son altitude normale au milieu des voies navigables.

Pour la représentation de ce soir, l'amphithéâtre demeurerait là où il était, à l'extrémité d'une petite péninsule sur les rives du lac Bandel, sur la plaque Guerno, à une douzaine de continents à pleinsens de Xaravve. L'extrémité de la péninsule comportait des points d'accès au sous-terrestre, divers entrepôts et hangars techniques élégamment camouflés, une vaste esplanade bordée de bars, de cafés, de restaurants et autres lieux de distraction, et un dock géant en forme de parenthèse réservé à l'entretien et aux réparations éventuelles de l'amphithéâtre flottant.

Même sans enrichissement à participation humaine, les systèmes incorporés de scénographie sonore, lumineuse et tactile étaient les meilleurs qui soient. Central se chargeait des conditions extérieures restantes.

Il y avait cinq autres amphithéâtres comme celui-ci, tous spécialement construits pour accueillir des rencontres et spectacles qui avaient besoin de se dérouler en plein air. Ils étaient répartis sur toute la surface de Masaq' de façon qu'il y en ait toujours un de bien placé à un moment donné, quelles que soient les conditions requises.

— Bien qu'évidemment, ne put s'empêcher de remarquer Kabe, on puisse n'en avoir qu'un seul, et donc ralentir ou accélérer toute l'orbitale pour les synchroniser.

— Ç'a déjà été fait, dit l'avatar, dédaigneux.

— C'est bien ce que je croyais.

L'avatar leva les yeux.

— Ah ah !

Exactement à la verticale, tout juste visible dans la brume matinale, une forme minuscule, grossièrement rectangulaire, étincelait au soleil.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est le Véhicule Systèmes Généraux de la classe Équateur *Éprouvant un déficit de gravité significatif*, dit l'avatar.

Kabe vit ses yeux se plisser très légèrement et un mince sourire se former sur ses lèvres.

— Il s'est détourné pour venir voir le concert lui aussi.

L'avatar regarda la silhouette grossir et fronça les sourcils.

— Il va quand même falloir qu'il bouge d'ici ; c'est par là qu'arrivent mes météorites qui exploseront en plein ciel.

— Des explosions ? demanda Kabe en observant le rectangle lumineux du VSG qui se rapprochait lentement. Voilà qui semble, euh... spectaculaire.

« Dangereux » conviendrait peut-être mieux, songea-t-il.

L'avatar secoua la tête. Lui aussi regardait le monstrueux engin descendre dans l'atmosphère au-dessus d'eux.

— Mais non, ce n'est pas si dangereux que ça, dit l'avatar en lisant apparemment – mais pas vraiment, sans doute – dans son cerveau. La chorégraphie de la pluie de météorites est pratiquement fixée. Il se pourrait qu'il y ait encore quelques morceaux de matière friable qui risquent de perdre des gaz et dont il faudrait rectifier la trajectoire, mais, de toute façon, ils ont chacun leur moteur auxiliaire.

L'avatar le regarda en souriant et précisa :

— J'ai utilisé tout un stock de vieux couteaux-missiles ; des armes de guerre réactivées, ce qui m'a semblé approprié. Je me suis dit qu'elles avaient besoin d'un peu d'entraînement.

Ils portèrent à nouveau leur regard vers le ciel. Le VSG était à présent de la taille apparente d'une main tendue à bout de bras. Des détails commençaient à être visibles sur les parois blanc doré.

— Tous les cailloux sont complètement programmés, poursuivit l'avatar. Lancés et oubliés depuis longtemps, ils traversent le système en douceur comme les anneaux d'une sphère armillaire. Pas de problème de ce côté non plus.

Il désigna du menton le VSG, qui était maintenant assez proche et assez brillant pour projeter sa propre lumière sur le paysage environnant, comme une insolite lune rectangulaire suspendue au-dessus du monde.

— Voilà justement le genre de chose qui ne peut que donner du souci à un Mental Central, dit l'avatar en levant un sourcil argenté. Un vaisseau d'un trillion de tonnes capable d'accélérer comme une flèche et qui s'approche assez près de la surface pour que je sente la courbe du puits gravitationnel de cet emmerdeur si elle n'était pas neutralisée par des champs.

La créature secoua la tête.

— Ces VSG ! maugréa-t-elle comme si elle songeait à un enfant malicieux mais plein de charme.

— Croyez-vous qu'ils profitent de vous parce que vous étiez jadis l'un d'entre eux ? demanda Kabe.

Le vaisseau géant sembla s'être enfin immobilisé. Il remplissait environ un quart du ciel. Quelques nuages vaporeux s'étaient formés sous sa surface inférieure. Des enveloppes de champs concentriques se manifestaient par des lignes à peine visibles qui l'englobaient comme un enchâssement de bulles suspendues dans le ciel.

— C'est foutrement vrai, admit l'avatar. Tout Mental né dans l'ombre d'un Central péterait les plombs à la seule pensée de laisser un machin aussi gros entrer à l'intérieur de son périmètre ; on aime voir les vaisseaux à l'extérieur, là où, en cas de coup dur, ils ne peuvent que basculer dans l'espace. Je suis en train de lui ordonner de ficher le camp de mon jet stream, dit l'avatar avec un rire soudain. C'est impoli, évidemment.

Les nuages en formation sous l'astronef géant commencèrent à se répandre puis à monter en colonnes : le *Éprouvant un déficit de gravité significatif* commençait à se retirer. Des nuages bouillonnaient autour de lui comme un million de traînées de condensation qui se formaient en même temps, et des éclairs palpaient entre les bourgeonnantes tours de vapeur.

— Regardez-moi ça ! Tout le matin est fichu.

L'avatar secoua la tête encore une fois.

— Typique des VSG. Cette petite exhibition aurait intérêt à ne pas empêcher mes nuages nacrés de se former ce soir, sinon, ça va barder.

Il se tourna vers Kabe.

— Allez. Ignorons ce prétentieux et descendons. Je veux vous montrer les moteurs de cet engin.

— Mais, compositeur Ziller, votre public !

— Il est sur Chel, et il paierait probablement cher pour me voir pendu, écartelé et brûlé sur la place publique.

— Mon *cher* Ziller, c'est exactement là où je veux en venir. Je suis sûr que ce que vous dites est une grossière exagération — compréhensible, certes —, mais, quand bien même elle ne serait que vaguement justifiée, c'est exactement le contraire qui a cours ici : sur Masaq', il y a des foules de gens qui n'hésiteraient pas à donner leur propre vie pour sauver la vôtre. C'est à eux que je faisais allusion, et je suis sûr que vous le savez très bien. Beaucoup assisteront au concert de ce soir, les autres seront devant leurs écrans, immergés dans la musique.

« Ils ont attendu patiemment des années dans l'espoir qu'un jour vous seriez assez inspiré pour achever une nouvelle œuvre majeure. À présent que cela est finalement arrivé, il leur tarde d'en jouir aussi complètement que possible et de vous rendre l'hommage que vous méritez à coup sûr. Ils cherchent par tous les moyens à être présents, à entendre votre musique et à vous voir de leurs propres yeux. Ils ont *furieusement* envie de vous voir diriger *Lumière expirante* ce soir !

— Ils peuvent même ramper à mes pieds si ça leur chante, mais ils seront déçus quand même. Je n'ai nullement l'intention d'aller là-bas, pas si ce rond-de-cuir purulent doit être de la partie.

— Mais vous ne vous rencontrerez pas ! Nous y veillerons !

Ziller braqua son volumineux nez noir sur la coque en céramique rosissante de Tersono, obligeant le drone à se reculer.

— Je ne vous crois pas, lui dit-il.

— Quoi ? Parce que je suis de Contact ? Mais c'est ridicule !

— Je parie que c'est Kabe qui vous a renseigné.

— Peu importe comment j'ai été renseigné. Je n'ai nullement l'intention de vous forcer à rencontrer le major Quilan.

— Mais ça vous plairait quand même, pas vrai ?

— Eh bien...

Un arc-en-ciel de confusion illumina le champ aural du drone.

— Ça vous plairait ou pas ?

— Bon, bien sûr que cela me plairait ! reconnut la machine en oscillant dans l'air avec ce qui ressemblait à de la colère, de la frustration, ou les deux.

Son champ auroral indiquait toujours la confusion.

— Ah ! s'exclama Ziller, vous avouez !

— Il va sans dire qu'il me plairait que vous vous rencontriez. Il est absurde que cela ne soit pas arrivé, mais je voudrais que cela n'arrive que si cette entrevue se produisait naturellement, et non si elle était arrangée à l'encontre des désirs par vous exprimés.

— Chut ! En voilà un.

— Mais...

— *Chut !*

La forêt de Pfesine, sur la plaque Ustranhuan – aussi loin de l'amphithéâtre Stullien qu'il était possible de l'être sans quitter complètement Masag' –, était réputée pour ses chasses sportives.

Venant d'Aquime, Ziller y était arrivé tard la veille au soir, avait passé la nuit dans un très agréable pavillon de chasse, avait fait la grasse matinée, avait trouvé un guide sur place et était parti taquiner les janmandressils de Kussel. Il croyait maintenant en entendre un s'approcher en bousculant les buissons touffus qui bordaient l'étroit sentier juste au-dessous de l'arbre dans lequel il se cachait.

Il se tourna vers son guide, petit individu trapu en tenue camouflée digne des temps héroïques, qui était accroupi sur un autre rameau, cinq mètres plus loin. Il opinait en indiquant du doigt la direction du bruit. Ziller s'accrocha à une branche au-dessus de sa tête et scruta le sentier pour essayer de voir l'animal.

— Ziller, s'il vous plaît, dit la voix du drone en résonnant bizarrement dans ses oreilles.

Le Chelgrien se tourna brusquement vers la machine qui flottait à ses côtés et la foudroya du regard. Il porta un doigt à ses lèvres et l'agita. Gêné, le drone vira au crème boueux.

— Je vous parle directement en faisant vibrer la membrane interne de votre oreille. Il est impossible que l'animal que vous...

— Et moi, chuchota Ziller entre ses dents en se penchant très près de Tersono, j'essaie de me concentrer. Vous allez la *fermer*, oui ou merde ?

L'aura du drone blanchit brièvement de colère, puis se replia sur un gris frustré tacheté de contrition violette. Elle vira prestement au jaune-vert de la douceur et de l'amabilité, hachuré de stries rouges pour montrer qu'il prenait cette réplique sur le ton de la plaisanterie.

— Et arrêtez-moi votre arc-en-ciel à la con ! siffla Ziller. Vous me déconcentrez ! Et l'animal peut probablement vous repérer, en plus !

Il se baissa lorsque quelque chose de très gros, moucheté de bleu, passa sous l'arbre. La tête était aussi longue que le corps de Ziller tout entier et le dos assez large pour accueillir une demi-douzaine de Chelgriens. Ziller n'en croyait pas ses yeux. Il interrogea du regard son guide, qui hochait la tête en désignant l'animal.

La gorge serrée, Ziller se laissa choir. Tombant d'environ deux mètres, il se reçut à cinq pattes et atteignit d'un bond l'encolure de la bête. Il passa les pieds autour du cou, sous les oreilles en forme d'éventail, et empoigna un bout de la crinière antérieure brun foncé avant que l'animal ait le temps de réagir. Tersono se laissa descendre à sa hauteur pour l'accompagner. Le janmandressil de Kussel s'aperçut qu'il avait quelque chose ; de collé à sa nuque et poussa un hurlement assourdissant. Il secoua la tête et le corps aussi vigoureusement qu'il le put et démarra au pas de charge sur le sentier qui traversait la jungle.

— Ah ! Ah ah ah ah ! hurla Ziller sans lâcher prise.

L'énorme animal se cabrait et s'agitait sous lui. Le vent le giflait ; feuilles, palmes, lianes et branches sifflaient à ses oreilles et lui coupaient le souffle, l'obligeant à se baisser et à louvoyer ; la brise lui retroussait les poils autour des yeux ; les arbres de chaque côté du sentier défilaient dans un flou bleu-vert. L'animal secoua à nouveau la tête, tentant encore de le déloger.

— Ziller ! cria le drone E.H. Tersono, qui flottait dans l'air derrière lui. Je ne peux m'empêcher de remarquer que vous ne portez aucun équipement de sécurité ! C'est très dangereux !

— Tersono ! dit Ziller en claquant des dents tandis que, sous lui, la bête déboulait sur la piste tortueuse.

— Quoi ?

— Foutez le camp, s'il vous plaît !

Il y avait comme une brèche dans la couverture forestière devant lui, et l'animal accéléra en descendant la pente. Projeté en avant, Ziller fut obligé de se pencher en arrière, près des épaules tressautantes du monstre, pour s'empêcher de passer par-dessus sa tête et de se faire piétiner. Soudain, à travers les mousses grimpantes et les rideaux de feuillages, il vit briller le soleil sur le sol de la forêt. Une large rivière apparut ; le janmandressil de Kussel dévala le sentier à grand fracas, traversa les hauts-fonds dans un sillage de gerbes d'écume puis se précipita dans l'eau profonde au centre du courant, baissant la tête tout en pliant les genoux pour projeter Ziller dans l'eau la tête la première.

Quand il se réveilla, il était sur les hauts-fonds, de l'eau plein la bouche, et on le traînait sur le dos vers la berge. Il regarda derrière lui et vit Tersono qui le tractait avec un champ manipulateur teinté de gris par la frustration.

Il toussa et cracha.

— Je suis resté longtemps dans les pommes, là-bas ? demanda-t-il à la machine.

— Quelques secondes, compositeur, dit Tersono.

Il le hissa sur un banc de sable avec une facilité apparemment énorme et le redressa sur son séant.

— Vous avez probablement eu de la chance de couler, l'informa le drone. Le janmandressil de Kussel vous a cherché avant de passer sur l'autre rive. Il voulait probablement vous noyer ou vous traîner sur la berge pour vous piétiner.

Tersono passa derrière Ziller et lui tapa dans le dos pendant qu'il continuait de tousser.

— Merci, dit Ziller, plié en deux, en crachant encore un peu d'eau de la rivière.

Le drone continua de lui taper dans le dos.

— Mais ne croyez pas, poursuivit le Chelgrien, que cela signifie que je vais rentrer au bercail pour diriger la symphonie dans une sorte d'accès de gratitude.

— Comme si je devais m'attendre à pareille courtoisie, compositeur, dit le drone d'une voix lasse.

Ziller se retourna, surpris. D'un geste, il repoussa le champ qui lui martelait le dos. Il se moucha et lissa son pelage facial.

— Vous êtes vraiment vexé, hein ?

— Bien sûr que je suis vexé, compositeur Ziller ! Vous avez failli vous tuer là-bas ! Vous qui avez toujours critiqué, voire méprisé, ces activités si dangereuses ! Que vous arrive-t-il ?

Ziller baissa les yeux sur le sable. Il remarqua qu'il avait déchiré son gilet. Zut, il avait laissé sa pipe chez lui. Il regarda autour de lui.

La rivière coulait comme si de rien n'était ; insectes géants et oiseaux voletaient, piquaient et plongeaient. Sur la berge opposée, un être invisible mais d'une taille respectable faisait osciller et trembler le profond feuillage fractal. Une sorte d'animal velu aux longues pattes et aux grandes oreilles le considérait d'un regard curieux depuis une haute branche. Ziller secoua la tête.

— Qu'est-ce que je fiche ici ? souffla-t-il.

Il se leva en grimaçant de douleur. Le drone exhiba des champs manipulatoires épais au cas où il voudrait s'appuyer dessus, mais n'insista pas pour l'aider à se relever.

— Et maintenant, compositeur ?

— Oh, je rentre.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment.

Ziller exprima encore un peu d'eau de son pelage. Il toucha son oreille à l'endroit où devait se trouver son terminal. Il jeta un coup d'œil à la rivière, soupira et se tourna vers Tersono.

— Où est l'accès de sous-terrestre le plus proche ?

— Ah, mais j'ai un aéronef en attente, au cas où vous ne voudriez pas vous donner la peine de...

— Un aéronef ? Ça va prendre une éternité, non ?

— Eh bien, c'est plutôt un petit astronef, en réalité.

Ziller remplit ses poumons et se redressa de toute sa hauteur, les sourcils en bataille. Le drone recula légèrement. Puis le Chelgrien se détendit.

— D'accord, souffla-t-il.

Quelques instants plus tard, une forme — guère plus qu'un chatolement ovoïde dans l'air — fondit entre les arbres qui

surplombaient la rivière, s'élança vers le banc de sable et s'arrêta pile à un mètre d'eux. Son champ de camouflage clignota et s'éteignit. Sa coque aérodynamique était d'un noir uni ; une porte latérale s'ouvrit dans un soupir.

Ziller considéra le drone en plissant les yeux.

— Pas de magouilles ! gronda-t-il.

— Promis.

Il monta à bord.

La neige volait contre les fenêtres avec des remous et des tourbillons qui semblaient parfois dessiner des formes et des motifs. Il contemplait le paysage, jusqu'aux montagnes de l'autre côté de la ville, mais, de temps à autre, la neige le forçait à se concentrer sur elle, à cinquante centimètres seulement de ses yeux, le distrayant avec son éphémère immédiateté, déconnectant son esprit des perspectives à long terme.

~ *Alors, vous allez y aller ?*

~ Je n'en sais rien. La politesse commanderait de ne pas y aller, afin que Ziller puisse venir.

~ *Vrai.*

~ Mais à quoi sert la politesse quand certains de ces gens seront morts à la fin de la soirée, et moi sûrement, en tout cas ?

~ *C'est la manière dont les gens se comportent en face de la mort qui vous montre ce qu'ils sont vraiment, Quil. Vous voyez s'ils sont vraiment aussi polis, ou même aussi courageux que...*

~ Inutile de me faire la morale, Huyler.

~ *Excusez-moi.*

~ Je pourrais rester ici dans l'appartement et regarder le concert, ou faire autre chose, ou alors, je peux aller écouter la symphonie de Ziller avec un quart de million d'autres personnes. Je peux mourir seul ou je peux mourir entouré de gens.

~ *Vous ne mourrez pas seul, Quil.*

~ Non, mais vous, vous reviendrez, Huyler.

~ *Non, seule la personne que j'étais avant toute cette affaire reviendra.*

~ N'empêche. J'espère que vous n'allez pas penser que je m'apitoie trop sur mon propre sort si je trouve l'expérience plus profonde pour moi que pour vous.

~ *Bien sûr que non.*

~ Au moins, la musique de Ziller pourrait peut-être me faire oublier tout ça pendant deux heures. Mourir au point culminant d'un concert unique en sachant que vous avez produit la partie finale et la plus spectaculaire du spectacle multimédia semble un contexte plus désirable pour quitter cette vie que de s'effondrer sur une table de café ou de se faire ramasser sur le plancher ici même demain matin.

~ *Je ne peux pas vous contredire.*

~ Et ce n'est pas tout. Le Mental Central va diriger tous les effets spéciaux atmosphériques, n'est-ce pas ?

~ *Oui. On parle d'aurores boréales, de pluies de météorites et autres.*

~ Donc, si le Central est détruit, il y a de fortes chances qu'il se passe quelque chose de fâcheux dans le stade. Si Ziller n'est pas sur place, il va probablement survivre.

~ *C'est ce que vous voulez ?*

~ Oui, je veux qu'il survive.

~ *C'est un traître, ou peu s'en faut, Quil. Vous donnez votre vie pour Chel et il n'a rien fait d'autre que de cracher sur nous tous. Vous faites le plus grand sacrifice qu'un soldat puisse faire et lui n'a jamais fait autre chose que pleurnicher, s'enfuir, s'abreuver d'adulation et se faire plaisir. Vous trouvez vraiment que c'est juste que ce soit vous qui partiez et lui qui survive ?*

~ Oui.

~ *Ce salaud mérite... Euh... non. Désolé, Quil. Je pense toujours que vous vous trompez là-dessus, mais vous avez raison pour ce qui va nous arriver ce soir. Effectivement, c'est plus important pour vous que pour moi. Je suppose que le moins que je puisse faire, c'est de ne pas persuader le condamné de renoncer à sa dernière requête. Allez au concert, Quil. Ça fera chier cette ordure, et rien ne pourra plus me faire plaisir.*

— Kabe ? dit une voix caractéristique dans le terminal du Homomdan.

— Oui, Tersono.

— J'ai réussi à persuader Ziller de regagner son appartement. Je pense qu'il n'y a que l'ombre d'une chance qu'il tergiverse encore. D'un autre côté, je viens d'apprendre que Quilan ira certainement au concert. Pourriez-vous nous rendre – à moi et à nous tous –, un service d'une valeur probablement incalculable en venant ici nous aider à persuader Ziller d'assister quand même au concert ?

— Vous êtes sûr que mon intervention changerait quoi que ce soit ?

— Non, évidemment.

— Hmm. Un instant, s'il vous plaît.

Kabe et l'avatar se trouvaient devant la scène principale ; quelques drones techniciens flottaient ici et là et les membres ; de l'orchestre quittaient la scène en file indienne après l'ultime ; répétition. Kabe les avait regardés, mais n'avait pas voulu les entendre. Un trio d'écouteurs lui avait offert un fond sonore de chute d'eau à la place.

Les musiciens – pas tous humains, et certains des humains avaient un aspect très insolite –, regagnèrent leur salle de repos en marmonnant. Ils étaient troublés par le fait qu'un des avatars de Central ait dirigé la répétition. Il avait produit une imitation passable de Ziller, sans toutefois son irascibilité, son langage ordurier et ses jurons pittoresques. On aurait pu imaginer, songea Kabe, que les musiciens préfèrent un chef d'une humeur aussi égale, mais ils semblaient vraiment s'inquiéter de ce que le compositeur puisse ne pas être là en personne pour diriger son œuvre lors de la représentation officielle.

— Central, dit Kabe.

La créature à la peau argentée se tourna vers lui. Elle portait un austère costume gris, très strict.

— Oui, Kabe ?

— Est-ce que je pourrais aller à Aquime et revenir à temps pour ne pas manquer le début du concert ?

— Facile, dit la machine. Tersono cherche des renforts sur le front Ziller ?

— Vous avez deviné. Il semble croire que je peux l'aider à persuader Ziller d'assister au concert.

— Il se pourrait même qu'il ait raison. Je viendrai moi aussi. Nous y allons par sous-terrestre ou en aéroplane ?

— L'aéroplane serait plus rapide ?

— Oui. Le plus rapide, ce serait une translocalisation.

— Je n'ai jamais été translocalisé. Allons-y.

— Je suis obligé d'attirer votre attention sur le fait qu'une translocalisation comporte une chance sur soixante et un millions environ d'échouer totalement avec comme résultat la mort du sujet. Vous êtes toujours partant ? demanda l'avatar avec un sourire salace.

— Certainement.

Il y eut un *pop* ! précédé par l'impression la plus fugitive d'un champ argenté qui disparaissait à côté d'eux, et un autre avatar se matérialisa à côté de celui avec qui il parlait – pareillement habillé, mais pas exactement pareil.

Kabe tapota l'anneau nasal qui lui servait de terminal.

— Tersono ?

— Oui ? dit la voix du drone.

Les deux jumeaux à la peau argentée se saluèrent d'une amorce de courbette.

— Nous arrivons.

Kabe éprouva quelque chose qu'il décrirait plus tard comme « l'impression que quelqu'un d'autre fait un clin d'œil à votre place », et, lorsque la tête du drone se releva après s'être fractionnellement inclinée, ils se trouvèrent soudain tous les deux dans la salle de réception principale de l'appartement de Ziller à Aquime, où les attendait le drone E.H. Tersono.

LUMIÈRE EXPIRANTE

Le soleil de fin d'après-midi traversait une brèche haute d'un kilomètre entre les montagnes et les nuages. Lorsque Ziller sortit de la salle de bains, il donnait du volume à son pelage avec un séchoir manuel, petit mais puissant. Il fronça les sourcils en découvrant Tersono et eut l'air légèrement surpris de voir Kabe et l'avatar.

— Salut tout le monde. Je ne bouge toujours pas. Autre chose ?

Il se jeta sur un grand canapé et s'étira tout en lissant la fourrure qui lui hérissait le ventre.

— J'ai pris sur moi de demander à Ar Ischloear et à Central de tenter de vous raisonner une dernière fois, expliqua Tersono. Vous auriez encore amplement le temps de vous rendre à Stullien sans être ridicule, et...

— Drone, je ne sais pas ce que vous ne comprenez pas, dit Ziller en souriant. C'est parfaitement clair. S'il va au concert, je n'y vais pas. Écran, s'il vous plaît. L'amphithéâtre Stullien.

Un écran holographique s'anima brusquement sur toute la longueur du mur opposé, juste derrière les meubles. Le champ se fragmenta en deux douzaines d'hologrammes du stade, de ses abords, de divers groupes de gens, et d'interviewés isolés. Il n'y avait pas de son. La répétition terminée, on voyait déjà quelques fanatiques pénétrer dans la gigantesque arène.

Le drone fit rapidement pivoter son corps, en deux mouvements saccadés indiquant qu'il regardait d'abord l'avatar et ensuite Kabe. Comme ni l'un ni l'autre ne s'exprimèrent, il dit :

— Kabe, s'il vous plaît.

— Tersono, vous me bouchez la vue.

— Kabe, voulez-vous bien lui parler ?

— Certainement, acquiesça Kabe en opinant de toute sa masse. Ziller, comment allez-vous ?

— Très bien, merci, Kabe.

— Il m'a semblé que vous aviez quelques difficultés à vous déplacer.

— J'avoue que je suis un peu courbaturé ; j'ai fait un rodéo sur un janmandressil de Kussel tôt ce matin, et il m'a éjecté.

— À part cela, vous avez d'autres blessures ?

— Quelques bleus.

— Je croyais que vous n'approuviez pas ce genre de sport.

— Encore moins maintenant.

— Vous ne le recommanderiez donc pas ?

— Sûrement pas à vous, Kabe ; si vous sautiez sur le cou d'un janmandressil de Kussel, vous lui briseriez probablement l'échine.

— Vous avez sans doute raison, gloussa Kabe.

Il cala son menton sur une main et poursuivit :

— Hmmm. Les janmandressils de Kussel ; on n'en trouve que sur...

— Allez-vous cesser, enfin ? glapit le drone, son champ aural chauffé à blanc par la colère.

Kabe se tourna vers la machine en clignant les yeux. Il ouvrit tout grands les bras, bousculant un lustre qui se mit à tinter.

— Vous m'avez dit de lui parler, grommela-t-il.

— Pas du spectacle qu'il a donné dans ce ridicule rodéo qui passe pour du sport ! Mais de sa présence à Stullien ! Où il doit diriger sa symphonie en personne !

— Je ne me suis pas donné en spectacle. J'ai chevauché ce monstre sur une bonne centaine de mètres.

— Une soixantaine, tout au plus, et c'était nul, dit le drone en imitant passablement un humain crachant sa fureur. Vous n'étiez même pas sur le cou de la bête ! C'était un parcours sur le dos suivi d'une honteuse cavalcade ! Si vous faites ça en compétition, vous allez récolter des notes de style négatives !

— Mais je n'ai pas...

— Si, si, vous vous êtes donné en spectacle ! cria la machine. Ce simien dans les arbres au bord de la rivière était Marel

Pomiheker, journaliste-guérillero trafiquant de scoops, rapace agréé des médias et renifleur de données polyvalent. Regardez !

Le drone s'écarta de l'écran et braqua un champ gris scintillant sur l'un des vingt-quatre hologrammes rectangulaires qui se matérialisaient devant le mur. Il montrait Ziller accroupi sur une branche, caché dans un arbre de la jungle.

— Merde ! lâcha Ziller, horrifié.

Le plan suivant montrait un gros animal violet en train de dévaler un sentier dans la jungle.

— Extinction écran, dit Ziller.

Les hologrammes disparurent. Ziller regarda ses trois interlocuteurs en fronçant les sourcils.

— Bon, je ne peux certainement plus me montrer en public, n'est-ce pas ? dit-il d'un ton sarcastique à Tersono.

— Mais vous le pouvez, Ziller ! glapit le drone. Personne ne vous tiendra rigueur d'avoir été désarçonné par quelque stupide animal.

Ziller regarda l'avatar et le Homomdan et loucha un instant.

— Tersono aimerait que j'essaie de vous persuader d'assister au concert, intervint Kabe. Je doute que je puisse dire quoi que ce soit qui vous fasse changer d'avis.

Ziller hocha la tête.

— S'il y va, je reste ici.

Il avisa l'horloge posée sur le vénérable mosaïclavier que soutenait une plate-forme près de la fenêtre.

— Il reste encore plus d'une heure.

Il s'étira complètement et joignit les mains derrière la tête. Il grimaça, ramena les bras le long du corps puis se massa l'épaule.

— En réalité, je doute que je puisse diriger, de toute façon. Je crois que je me suis déchiré un muscle.

Il se recoucha sur le dos.

— J'imagine donc que votre major Quilan est en train de s'habiller, pas vrai ?

— Il est habillé, dit l'avatar. En fait, il est parti.

— Parti ? demanda Ziller.

— Parti pour Stullien, précisa l'avatar. Il est en ce moment même dans un wagon de sous-terrestre. Il a déjà commandé ses rafraîchissements pour l'entracte.

Ziller eut l'air un instant troublé, puis son visage s'illumina.

— Ah ! s'exclama-t-il.

Le wagon grand modèle était à moitié plein, c'est-à-dire bondé à l'aune des normes locales. À l'autre bout, derrière quelques tentures brodées et un écran de plantes, il entendait un groupe de jeunes humains crier et rire. Une voix adulte tranquille suggérait que son possesseur essayait de faire régner un peu d'ordre.

Un enfant jaillit à travers l'écran de plantes, se retourna et manqua de trébucher. Il jeta un coup d'œil circulaire aux adultes occupant cette extrémité du wagon. Il était apparemment sur le point de repartir par où il était venu lorsqu'il aperçut Quilan. Il ouvrit de grands yeux et traversa le wagon pour s'asseoir à côté de lui. Son visage blafard s'était empourpré et il haletait. Ses cheveux bruns étaient plaqués sur son front par la sueur.

— Salut, dit-il. Vous êtes Ziller ?

— Non, je m'appelle Quilan.

— Geldri T'Chuese, répliqua l'enfant en lui tendant la main.

Alors, bonjour !

— Bonjour, Geldri.

— Vous allez à la Fête ?

— Non, je vais à un concert.

— Ah oui, au stade Stullien, c'est ça ?

— Oui. Et toi ? Tu vas au concert ?

— Non ! jeta l'enfant d'un ton dédaigneux. On est toute une bande ; on fait le tour de l'orbitale en sous-terrestre jusqu'à ce qu'on en ait marre. Quem veut faire au moins trois tours l'un derrière l'autre parce que Xiddy a déjà fait deux fois le tour avec son cousin, mais je trouve que deux fois ça suffit.

— Pourquoi voulez-vous faire le tour de l'orbitale ?

Geldri T'Chuese le regarda de travers.

— Rien que pour se marrer, dit-il, comme si cela allait de soi.

Une tempête de rires se déchaîna à l'autre bout du wagon, derrière les plantes.

— Vous êtes très bruyants, constata Quilan.

— On est en train de faire un bras de fer, expliqua l'enfant. Avant, on a fait un concours de pets.

— Eh bien, je ne regrette pas d'avoir manqué ça.

Un nouvel éclat de rire suraigu résonna d'un bout à l'autre de la voiture.

— Faut que j'y retourne, dit Geldri T'Chuese en lui tapant sur l'épaule. Enchanté d'avoir fait votre connaissance. J'espère que vous allez apprécier le concert.

— Merci. Au revoir.

L'enfant se précipita sur l'écran de plantes et sauta dans une brèche entre deux bouquets. Les rires et les hurlements redoublèrent.

~ *Je sais.*

~ Vous savez quoi ?

~ *Je devine ce que vous pensez.*

~ Vraiment ? Et je pense quoi ?

~ *Qu'ils seront probablement encore dans le réseau du sous-terrestre lorsque le Central sera détruit.*

~ C'est vraiment ce que je pensais ?

~ *C'est ce je penserais à votre place. Dur, n'est-ce pas ?*

~ Euh... je vous remercie de cette attention.

~ *Je suis désolé.*

~ Nous sommes tous désolés.

Le trajet prit un peu plus de temps que d'ordinaire : il y avait foule et les wagons s'accumulaient pour décharger leurs passagers aux points d'accès infrasuperficiels de l'amphithéâtre Stullien. Dans l'ascenseur, Quilan salua d'un signe de tête quelques personnes qui le reconnaissaient pour l'avoir aperçu sur écran. Il en vit une ou deux froncer les sourcils à son adresse et devina qu'elles savaient que sa présence allait probablement empêcher Ziller d'assister au concert. Il changea de position et examina un tableau abstrait accroché non loin de lui.

L'ascenseur émergea à la surface et ses occupants sortirent sur une vaste place qui s'étendait en plein air sous une colonnade d'arbres au tronc vertical. Des lumières brillaient

doucement sur le bleu foncé du firmament vespéral. L'air était plein d'effluves culinaires et les gens assiégeaient les cafés, les bars et les restaurants qui s'alignaient sur les côtés de l'esplanade. Piqueté de lumières, l'amphithéâtre Stullien emplissait le ciel au bout de l'immense parvis.

— Major Quilan !

Un homme de haute stature et de belle prestance en veste de couleur vive se précipita vers lui. Il lui tendit la main et Quilan la lui serra.

— Chongon Lisser. Agence Lisser ; les affiliations habituelles, quarante pour cent de parts de marché, tendance à la hausse.

— Comment allez-vous ?

Quilan ne s'arrêta pas ; le grand mâle marchait à côté et légèrement en avant de lui, la tête tournée vers le Chelgrien pour maintenir le contact oculaire.

— Je vais très bien, major, et vous aussi, j'espère. Major, est-il exact que Mahrai Ziller, le compositeur de la symphonie présentée ce soir ici même à l'amphithéâtre Stullien, plaque Guerno, Masaq', vous a dit qu'il ne viendrait pas si vous assistiez au concert ?

— Non.

— Ce n'est pas vrai ?

— Il ne m'a rien dit personnellement.

— Mais serait-il exact d'affirmer que vous avez dû entendre dire qu'il ne viendrait pas si vous assistiez au concert ?

— C'est exact, en effet.

— Et vous avez pourtant choisi d'assister au concert ?

— Oui.

— Major Quilan, quelle est la nature du différend entre vous et Mahrai Ziller ?

— Vous devriez le lui demander. Je n'ai pas de différend avec lui.

— Vous ne lui reprochez pas de vous avoir placé dans cette position peu enviable ?

— Je ne pense pas que ce soit une position peu enviable.

— Diriez-vous que Mahrai Ziller manifeste, d'une manière ou d'une autre, de la mesquinerie ou un certain esprit de vengeance ?

— Non.

— Diriez-vous alors qu'il se comporte d'une manière parfaitement normale ?

— Je ne suis pas expert en ce qui concerne le comportement de Mahrai Ziller.

— Comprenez-vous les gens qui disent que vous faites preuve de beaucoup d'égoïsme en venant ici ce soir, puisque cela signifie qu'il ne sera pas là pour diriger la première représentation de sa nouvelle œuvre, ce qui amoindrit l'expérience pour toutes les personnes concernées ?

— Oui, je les comprends.

Ils étaient déjà parvenus au bout de l'esplanade, où clignotait lentement une sorte de haute muraille en verre luminescent qui barrait le trottoir sur toute sa largeur. Au-delà, la foule était plus clairsemée : cette barrière était un champ vertical conçu pour ne laisser passer que les heureux gagnants de la loterie des billets.

— Donc, vous n'avez pas l'impression que...

Quilan avait son billet sur lui, bien qu'on lui ait dit que ce n'était en fait qu'un souvenir et qu'il ne serait pas exigé à l'entrée. Manifestement, Chongon Lisser n'avait pas de billet, car il heurta doucement la paroi luminescente. Quilan le contourna, franchit l'obstacle avec le sourire et salua Lisser d'un signe de tête.

— Bonsoir, dit-il.

Il y avait d'autres journalistes à l'intérieur ; il continua de répondre poliment, mais le plus succinctement possible, sans cesser d'avancer, guidé par les instructions de son terminal, jusqu'à ce qu'il trouve sa place.

Ziller regarda bouche bée les vidéos de presse qui suivaient Quilan.

— Le fils de pute ! Il y va pour de bon ! Il ne bluffe pas ! Il va poser son cul là-bas et m'empêcher de venir ! À mon propre concert, bordel ! Ah, la salope à la bite en queue de serpent !

Sous les yeux de Ziller, de Kabe et de l'avatar, plusieurs caméras télécommandées accompagnèrent Quilan jusqu'à sa place, un canapé-coussin chelgrien à ses mesures. Juste à côté, il y avait un siège homomdan, un espace pour Tersono et

quelques autres sièges et canapés. La plate-forme vidéo montra Quilan en train de s'asseoir, de promener son regard sur l'amphithéâtre qui se remplissait rapidement et de solliciter sur son terminal une fonction qui créa devant lui un écran plat affichant le programme commenté du concert.

— Je crois que je vois ma place, dit Kabe, songeur.

— Et moi, la mienne, dit Tersono.

Son champ aural indiquait l'agitation. Le drone pivota vers Ziller comme s'il allait lui parler, mais se ravisa. L'avatar ne bougea pas. Kabe eut cependant l'impression qu'il y avait eu une sorte de communication entre le Mental Central et le drone de la section Contact.

L'avatar croisa les bras et traversa la pièce pour regarder la ville. Un ciel bleu cobalt d'une limpidité glaciale coiffait l'enceinte de montagnes déchiquetées. La machine pouvait voir la bulle qui recouvrait la place du Dôme d'Aquime. Un écran géant retransmettait les images de Stullien à une foule sans cesse grandissante.

— J'avoue que je ne croyais pas qu'il viendrait, dit l'avatar.

— Eh bien, il est venu, l'enfoiré ! cracha Ziller. Ce traîne-couilles aux yeux chassieux !

— J'avais moi aussi l'impression qu'il allait vous épargner cet affront, dit Kabe en s'accroupissant sur le sol à côté du Chelgrien. Ziller, je suis terriblement désolé de vous avoir d'une manière ou d'une autre induit en erreur, même si c'était par inadvertance. Je suis encore fermement convaincu que Quilan avait expressément laissé entendre qu'il ne viendrait pas. Je peux seulement supposer que quelque chose l'a fait changer d'avis.

Une fois de plus, Tersono sembla sur le point de parler : son champ aural se modifia et sa coque s'éleva légèrement dans l'air, mais, une fois de plus, elle retomba au dernier moment. Son champ aural était gris de frustration.

L'avatar se détourna de la fenêtre, les bras toujours croisés.

— Eh bien, si vous n'avez pas besoin de moi, Ziller, je vais repartir à Stullien. On n'a jamais assez de personnel d'accueil et de surveillance dans un truc pareil. Il y a toujours un crétin qui a oublié comment se servir d'un distributeur automatique de

boissons. Kabe, Tersono ? Puis-je vous proposer de vous ramener par translocalisation ?

— Une translocalisation ? s'indigna Tersono. Certainement pas ! Je vais prendre le sous-terrestre.

— Hmm, dit l'avatar. Vous devriez encore arriver à temps. Mais, à votre place, je ne traînerais pas.

— Eh bien..., dit Tersono, ses champs clignotant d'hésitation. À moins que le Cr Ziller ne veuille que je reste, évidemment.

Ils regardèrent Ziller, qui contemplait toujours le mur d'écrans.

— Non, dit-il d'une voix sourde en agitant la main. Partez. Partez, je vous en prie.

— Non, je pense que je devrais rester, dit le drone en s'approchant du Chelgrien.

— Et moi je pense que vous devriez *partir*, dit sèchement Ziller.

Le drone s'arrêta comme s'il avait heurté un mur. Il s'irisa d'un arc-en-ciel crémeux indiquant surprise et embarras, puis s'inclina dans le vide et dit :

— Exactement. Bon, nous nous reverrons là-bas. Euh... Oui. Au revoir.

Il fendit l'air en vrombissant, ouvrit les portes en un éclair et les referma rapidement, mais silencieusement derrière lui.

Perplexe, l'avatar se tourna vers le Homomdan.

— Kabe ?

— J'ai l'impression de bien tolérer le voyage instantané. J'accepte avec plaisir.

Il attendit un instant puis se tourna vers le Chelgrien.

— Moi aussi, je serais très heureux de rester ici, Ziller. Nous ne sommes pas obligés d'assister au concert. Nous pourrions...

D'un bond, Ziller se releva.

— Et merde, à la fin ! dit-il entre ses dents. J'y vais. C'est pas ce petit tas de dégueulis rampant qui va m'empêcher de diriger ma propre symphonie, bordel ! J'y vais, je dirige, et ensuite, je vais même rester pour me vautrer dans les mondanités jusqu'à la garde, mais, si ce petit étron de Tersono ou qui que ce soit essaie de me présenter ce Quilan trique-foutre, cette ordure égoïste, je jure que je tranche le cou de ce tas de merde.

L'avatar se retint presque entièrement de sourire. Ses yeux étincelaient lorsqu'il se tourna vers le Homomdan.

— Eh bien, voilà qui semble éminemment raisonnable, n'est-ce pas, Kabe ?

— Absolument.

— Je vais m'habiller, annonça Ziller en bondissant vers les portes intérieures. J'en ai pour deux secondes.

— Nous allons être obligés de nous *translocaliser* si nous voulons avoir assez de temps ! hurla l'avatar.

— Super ! cria Ziller.

— Il y a une chance sur soixante...

— Ouais, ouais, je sais ! Allez, on s'y jette !

Kabe regarda l'avatar qui souriait sans retenue. Il hocha la tête. L'avatar tendit les bras et exécuta une petite révérence. Kabe mima les applaudissements.

~ *Vous vous êtes trompé dans vos suppositions.*

~ À quel sujet ?

~ *Au sujet de Ziller. Vous pensiez qu'il allait se dégonfler. Il vient, finalement.*

~ Vraiment ?

Au moment même où il pensait cette question, Quilan s'aperçut que les gens autour de lui commençaient à murmurer, et il entendit plusieurs fois le nom de Ziller à mesure que la nouvelle se répandait. L'amphithéâtre, gigantesque réceptacle bourdonnant de sons, de lumières, de gens et de machines, était pratiquement complet, à présent. En son centre brillamment illuminé, la scène déserte où étincelaient les divers instruments, régnaient le silence et l'immobilité prémonitoires de l'œil d'un cyclone.

Quilan essaya de ne pas trop penser quoi que ce soit. Il passa un instant à régler le champ grossissant incorporé à son siège de façon que la scène semble se dresser juste devant lui. Quand il eut l'assurance que — comme tout le monde, à part les authentiques puristes du grossissement zéro —, il était apparemment aux premières loges, il se laissa aller contre le dossier.

~ Il est vraiment parti ?

~ *Il est ici ; ils se sont translocalisés.*

~ Bon, j'ai fait ce que j'ai pu.

~ *Vous vous inquiétez probablement pour rien. Je ne vois pas très bien ce qui pourrait tourner assez mal ici pour présenter un danger quelconque.*

Quilan regarda le ciel au-dessus de l'amphithéâtre. Il était probablement bleu ou violet foncé, mais semblait d'un noir absolu derrière l'auréole lumineuse diffusée par les projecteurs au sommet des gradins.

~ Il y a plusieurs centaines de blocs de glace et de rocher qui se dirigent droit sur nous. Qui convergent sur le ciel au-dessus de Stullien. Je ne suis pas totalement convaincu qu'il n'y ait pas de risques.

~ *Allons ! Vous les connaissez. Ils auront des systèmes de secours en chaîne... des commandes à redondance octuple. C'est plus de la sécurité, c'est de la parano.*

~ On verra. Il y a autre chose qui me chiffonne.

~ *Quoi ?*

~ Supposons que nos alliés – quels qu'ils soient – aient leurs idées à eux sur ce qui va réellement se passer lorsqu'ils appuieront sur le bouton de leur pochette-surprise.

~ *Continuez.*

~ Si j'ai bien compris, il n'y a pas de limite à ce qu'on peut faire transiter par l'embouchure du trou de ver. Supposons qu'au lieu de la quantité d'énergie strictement nécessaire pour détruire le Central ils envoient la masse équivalente d'antimatière ? Combien pèse la station du Central ?

~ *Environ un million de tonnes.*

~ Une explosion matière/antimatière de deux mégatonnes tuerait tout le monde sur l'orbitale, n'est-ce pas ?

~ *Je suppose que oui. Mais pourquoi nos alliés – quels qu'ils soient, comme vous dites – voudraient-ils tuer tout le monde ?*

~ Je n'en sais rien. L'important, c'est que la chose soit possible. Ni vous ni moi n'avons la moindre idée de ce dont sont convenus nos maîtres, et, d'après ce qui nous a été dit, eux aussi ont pu être abusés. Nous sommes à la merci de ces alliés non identifiés.

~ *Vous vous cassez la tête pour rien, Quil.*

Quilan regarda l'orchestre s'installer sur la scène. L'air vibra d'applaudissements. Ce n'était pas la formation complète, et Ziller n'apparaîtrait pas encore, car le premier morceau n'était pas de lui, mais l'accueil du public n'en fut pas moins tumultueux.

~ Peut-être. Je suppose que ça n'a pas tellement d'importance, de toute façon. Plus maintenant.

Il vit le Homomdan Kabe Ischloear et le drone E.H. Tersono émerger de la coursive la plus proche lorsque les lumières commencèrent à baisser. Kabe lui fit signe de la main. Quilan lui répondit pareillement.

Tersono ! Nous allons faire sauter le Central !

Les mots se formèrent dans son esprit. Il allait se lever et les crier.

Mais il n'en fit rien.

~ *Je ne suis pas intervenu. Vous n'aviez pas vraiment l'intention de le faire.*

~ Vraiment ?

~ *Vraiment.*

~ Fascinant. Tous les philosophes devraient faire cette expérience, hein, Huyler ?

~ *Du calme, mon petit.*

Kabe et Tersono rejoignirent le Chelgrien. Ils remarquèrent l'un et l'autre qu'il pleurait doucement, mais estimèrent plus poli de ne pas lui en faire la remarque.

La musique résonna dans l'auditorium comme un immense battant invisible dans la cloche inversée du stade Stullien. L'éclairage avait été réduit jusqu'à l'obscurité complète. La voûte céleste ruisselait de coulées lumineuses et pétillait d'éclairs coruscants.

Regrettant l'absence des nuages nacrés, Quilan vit les aurores, les lasers, les couches de nuages induits minutieusement espacées, les éclairs des premières météorites et leurs sillages pulsants qui hachuraient le ciel, de plus en plus nombreux. Les lointains horizons tout autour de Stullien, par-delà les plaines au bord du lac, scintillaient d'éclairs

horizontaux silencieux qui jaillissaient de nuage en nuage – en traits, en barres et en nappes de lumière bleu-blanc.

La musique s'accumula. Il comprit que chaque morceau contribuait lentement à former un tout. Il ignorait si l'idée venait de Central ou de Ziller, mais toute la soirée, tout le programme du concert avait été conçu autour de la symphonie finale. Les premiers morceaux, plus courts, étaient pour moitié des œuvres de Ziller, pour moitié des œuvres d'autres compositeurs. Ils alternaient, et il devint manifeste que leurs styles eux aussi étaient très différents, tandis que les philosophies qui sous-tendaient les deux fils conducteurs étaient dissemblables jusqu'à être antagonistes.

Les brèves pauses entre chaque morceau, pendant lesquelles l'orchestre s'agrandissait ou se réduisait selon les exigences de chaque œuvre, donnaient à la structure stratégique de la soirée juste le temps de filtrer jusqu'aux spectateurs. Cette prise de conscience était pratiquement audible.

La guerre était le sujet du spectacle.

Les deux types de musique représentaient les belligérants : les Culturien et les Idirans. Chaque couple de morceaux antagonistes symbolisait les nombreuses escarmouches – d'abord limitées, mais de plus en plus âpres et de plus en plus étendues – qui avaient eu lieu, habituellement entre des forces-écrans de chaque camp, dans les décennies précédant la guerre proprement dite. Ces morceaux étaient de plus en plus longs et l'impression d'hostilité réciproque de plus en plus forte.

Quilan se surprit à interroger l'histoire de la guerre idirane pour se convaincre que ce qui semblait être le dernier couple de morceaux préliminaires l'était effectivement.

La musique s'éteignit. Les applaudissements furent à peine audibles, comme si tous les spectateurs attendaient la suite. L'orchestre au grand complet remplissait la scène centrale entourée d'un espace hémisphérique où se répartissaient des danseurs, la plupart en harnais antigrav. Ziller prit place au centre exact du plateau circulaire, cerné par le chatolement d'un champ de projection. Les applaudissements crépitèrent brusquement puis se turent tout aussi vite. L'orchestre et Ziller partagèrent un instant de silence et d'immobilité.

Quelque part dans le ciel au-dessus de Stullien, un champ-écran se résorba, et là-haut, près du rebord de l'amphithéâtre, ce fut comme si la première nova, Portisia, venait d'apparaître au détour d'un nuage.

La symphonie *Lumière expirante* débuta par un susurrement qui s'amplifia et se satura jusqu'à ce qu'il éclate en une déflagration ponctuelle de musique discordante : un mélange d'accords et de bruit brut auquel répondit dans le ciel l'explosion unique, outrageusement brillante, d'une météorite qui plongea dans l'atmosphère juste au-dessus du stade. Cette détonation assourdissante, effarante, puissante à faire vibrer les os, arrivant soudain au milieu d'une accalmie hypnotique dans la musique, fit sursauter tout le monde, du moins tous les gens dont Quilan percevait la présence.

Un roulement de tonnerre se propagea par ondes successives autour du grand amphithéâtre de ciel qui entourait le lac et, en son centre, le stade. À présent, la foudre frappait la terre, perçait le sol au loin. Le firmament se hachura, zébré par des escadres successives de sillages de météorites tandis que les draperies des aurores et des effets embrassant la totalité du ciel – et dont on avait du mal à cerner l'origine – saturaient l'esprit et agressaient les yeux au rythme de la musique qui martelait les oreilles.

Des images de la guerre et des tableaux plus abstraits défilèrent dans l'espace situé directement au-dessus de la scène et des corps tournoyants et culbutants des danseurs qui se croisaient sans cesse.

Quelque part aux environs du centre furieux de l'œuvre, tandis que le tonnerre tenait la basse et que la musique déferlait par-dessus lui et tournait dans l'auditorium comme une entité féroce tentant désespérément de s'échapper de sa cage, huit sillages de feu ne se terminèrent pas par des explosions en plein ciel ni ne s'éteignirent, mais s'écrasèrent dans le lac tout autour de l'amphithéâtre, créant huit geysers instantanés d'eau blanche et lumineuse qui jaillirent de l'onde calme et obscure comme huit doigts infrasuperficiels soudain dressés pour s'emparer du ciel lui-même.

Quilan crut entendre des gens pousser des cris aigus. Le stade tout entier, cette nef d'un kilomètre de diamètre, s'agita et trembla lorsque les vagues créées par les impacts lacustres s'écrasèrent contre sa masse monstrueuse. La musique sembla s'emparer de la peur, de la terreur et de la violence de cet instant et s'enfuir avec elles, entraînant le public comme un cavalier désarçonné accroché par l'étrier à sa monture affolée.

Une atroce tranquillité descendit sur Quilan, à moitié paralysé par la peur sur son siège, pilonné par la musique, assailli par les remous et les sursauts de lumière. C'était comme si ses yeux formaient une sorte de tunnel jumelé dans son crâne et que son âme basculât, s'éloignant peu à peu de cette fenêtre partagée ouverte sur l'univers, et qu'il retombait sans cesse sur le dos dans un puits de ténèbres tandis que le monde se réduisait à un petit cercle de lumière et d'obscurité quelque part dans les ombres au-dessus de lui. Comme s'il tombait dans un trou noir, pensa-t-il. À moins que ce ne soit Huyler.

Il semblait tomber pour de bon. Il semblait vraiment incapable de s'arrêter. L'univers, le monde, le stade Stullien paraissaient infiniment éloignés, à jamais inaccessibles. Il était vaguement troublé à la pensée de rater le reste du concert, la conclusion de la symphonie. Mais à quoi bon la clarté du son et la proximité des exécutants, et où était la pertinence de sa présence ici et du fait qu'il utilise ou non un écran grossissant ou un système amplificateur alors que tout ce qu'il avait vu jusque-là avait été déformé par les larmes dans ses yeux et que tout ce qu'il avait entendu avait été noyé par la clameur de sa culpabilité à la pensée de ce qu'il avait fait, de ce qu'il avait rendu possible et de ce qui allait sûrement arriver ?

Tandis qu'il sombrait dans cette obscurité enveloppante et que le monde se réduisait à un simple point pas tellement lumineux au-dessus de lui – pas plus lumineux qu'une nova à presque un millier d'années-lumière de là –, il se demanda s'il avait, d'une manière ou d'une autre, été drogué. Il présumait que tous les CulturienS présents enrichiraient leurs sensations avec leurs sécrétions endocrinées, rendant ainsi la réalité de l'expérience à la fois plus réelle et plus irréelle.

Il atterrit avec un choc sourd. Il se redressa sur son séant et regarda autour de lui.

Il aperçut une lumière lointaine sur le côté. Pas tellement brillante, là non plus. Il se releva. Le sol était chaud et très légèrement flexible. Il n'y avait pas d'odeur, pas de bruit excepté ceux de sa respiration et de son pouls. Il leva les yeux. Rien.

~ Huyler ?

Il attendit un moment. Puis encore un moment.

~ Huyler ?

~ HUYLER ?

Rien.

Il resta un instant immobile à profiter du silence, puis il se dirigea vers la lueur au loin.

Cette lumière provenait du ruban de l'orbitale. Il pénétra dans ce qui ressemblait très précisément à la galerie panoramique du Central, à moins que ça n'en soit la reconstitution. L'endroit semblait désert. L'orbitale tournait autour de lui avec une absence de précipitation implicite. Il avança un peu, longeant des canapés et des sièges jusqu'à ce qu'il trouve le seul qui soit occupé.

L'avatar, baignant dans la lumière réfléchie par la surface de l'orbitale, leva les yeux à son approche et tapota le canapé-coussin juste à côté de lui. La créature portait un costume gris sombre.

— Quilan, merci d'être venu. Asseyez-vous, je vous en prie.

Les reflets glissaient sur le poli parfait de sa peau argentée comme de la lumière liquide.

Quilan s'assit. Le canapé-coussin était juste à ses mesures.

— Qu'est-ce que je fais ici ? demanda-t-il.

Sa voix sonnait bizarrement. Il se rendit compte qu'il n'y avait pas d'échos.

— J'ai pensé qu'il fallait que nous parlions, dit l'avatar.

— De quoi ?

— De ce que nous allons faire.

— Je ne comprends pas.

L'avatar lui présenta un objet minuscule, une sorte de bijou, qu'il tenait dans ses doigts d'argent comme dans une pince.

L'objet étincelait comme un diamant, avec, en son cœur, un infime défaut – une parcelle d'obscurité.

— Regardez ce que j'ai trouvé, major.

Il ne savait quoi dire. Au bout de ce qui lui parut être un long moment, il pensa :

~ Huyler ?

Le moment se prolongea. Le temps semblait s'être arrêté. L'avatar pouvait rester assis dans une immobilité d'une perfection inhumaine.

— Il y en avait trois, lui dit Quilan.

Avec un pâle sourire, l'avatar fouilla dans la poche supérieure de son costume et en retira deux autres bijoux.

— Oui, je sais. Je vous remercie.

— J'avais un partenaire.

— Le type dans votre tête ? C'est ce que nous pensions.

— Alors, j'ai échoué, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il y a un prix de consolation.

— Et c'est quoi ?

— Je vous le dirai plus tard.

— Qu'est-ce qui se passe maintenant ?

— Nous écoutons la symphonie jusqu'au bout, dit la créature en lui tendant sa main d'argent. Prenez ma main.

Il lui prit la main. Il était revenu dans l'amphithéâtre Stullien, mais partout en même temps, cette fois. Il voyait le spectacle d'en haut, à la verticale, et sous mille autres angles, il était le stade lui-même, ses lumières, ses sons et sa structure même. Parallèlement, il voyait tout autour de Stullien, dans le ciel, jusqu'à l'horizon, partout à la ronde. Il éprouva un long moment de vertige terrifiant ; un vertige qui semblait le tirer non pas vers le bas, mais dans toutes les directions à la fois. Il allait voler en éclats, il allait carrément se dissoudre.

— Tenez bon, dit la voix creuse de l'avatar.

— J'essaie.

La musique et les effets spéciaux le submergèrent, le terrassèrent, l'inondèrent de lumière. La symphonie continua de déferler, approchant d'un enchaînement de résolutions et de cadences qui était un reflet miniature et en même temps

titanesque de toute l'œuvre, du reste du concert précédent, de la guerre elle-même.

— Les objets que j'ai translocalisés, ce sont des...

— Je sais ce qu'ils sont. On s'en est occupé.

— Je suis désolé.

— Je le sais.

La musique s'éleva telle la contusion boursouflée d'une explosion sous-marine un instant avant que le gonflement lisse s'éventre et que jaillisse le panache d'écume blanche.

Les danseurs bondirent et retombèrent, tourbillonnèrent et se rassemblèrent, se dispersèrent et s'agglutinèrent. Des images de guerre puisèrent au-dessus de la scène. Les cieux s'emplirent de lumière, lançant des ombres stroboscopiques d'une stupéfiante brièveté, presque aussitôt obliérées par la détonation suivante dans ce bombardement de feu démesuré.

Puis tout retomba, et Quilan sentit le temps lui-même se ralentir. La musique se réduisit à une douloureuse mélodie linéaire, les danseurs s'allongèrent sur le plateau comme des feuilles mortes éparées, l'hologramme au-dessus de la scène disparut et la lumière sembla s'évaporer du ciel, y laissant une obscurité qui sollicitait les sens, comme si le vide appelait son âme.

Le temps se ralentit encore plus. Dans le ciel, près de la minuscule lueur rémanente de la nova Portisia, il y eut une infime impression de scintillement. Puis cela aussi s'arrêta et se figea.

L'instant présent, qui, toute sa vie durant, n'avait été qu'un point, devint linéaire, devint cette longue note de musique et ce vorace soupir de ténèbres. À partir de cette ligne s'étendit un plan, qui se plia et se replia jusqu'à ce qu'il y eût à nouveau de la place pour la galerie panoramique où il était assis et tenait la main de l'avatar à la peau argentée.

Il regarda en lui-même et s'aperçut qu'il ne ressentait ni peur, ni désespoir, ni regret.

Lorsque la créature parla, ce fut comme avec la voix de Quilan.

~ Vous deviez l'aimer beaucoup, Quilan.

~ Si vous le pouvez, si vous le voulez, regardez au fond de mon âme, je vous en prie.

L'avatar le considéra posément et dit :

~ Vous en êtes sûr ?

~ J'en suis sûr.

Cet examen dura longtemps. Puis la créature sourit lentement.

~ Très bien.

Au bout de quelques instants, l'avatar hocha la tête.

~ C'était une personne remarquable. Je vois ce que vous voyiez en elle.

L'avatar émit une sorte de soupir et demanda :

~ Nous vous avons sûrement fait quelque chose d'épouvantable, n'est-ce pas ?

~ Nous nous le sommes fait à nous-mêmes, en fin de compte, mais c'est vous qui avez tout déclenché.

~ C'est horrible d'envisager une revanche pareille, Quilan.

— Nous croyions que nous n'avions pas le choix. Nos morts... bon, j'imagine que vous êtes au courant.

L'avatar hocha la tête.

~ Je sais.

~ C'est fini, n'est-ce pas ?

~ En grande partie.

~ Mon rêve de ce matin...

~ Ah, oui, dit l'avatar en souriant à nouveau. Eh bien, c'était peut-être moi qui vous chatouillais l'esprit, ou alors, c'était seulement votre sentiment de culpabilité. À votre avis ?

Il devina qu'il ne saurait jamais la vérité.

~ Depuis quand étiez-vous au courant, demanda-t-il.

~ Depuis la veille de votre arrivée. Quant aux gens de Circonstances spéciales, je ne sais pas.

~ Vous m'avez laissé effectuer les translocalisations. N'était-ce pas dangereux ?

~ Un peu, seulement. J'étais déjà sauvegardé. Deux VSG sont ici ou dans les parages depuis quelque temps, ainsi que le *Éprouvant un déficit de gravité significatif*. Dès que nous avons su quelles étaient vos intentions, ils pouvaient me protéger, même d'une attaque comme celle que vous envisagiez. Nous

vous avons laissé faire parce que nous aimerions bien savoir où se trouvent les autres extrémités de ces trous de ver. Ce qui pourrait nous indiquer qui sont vos mystérieux alliés.

~ J'aimerais le savoir moi aussi.

Il y pensa puis conclut :

~ Disons que j'aurais aimé le savoir.

L'avatar fronça les sourcils.

~ J'en ai discuté avec quelques-uns de mes semblables. Vous voulez que je vous fasse part d'une ignoble pensée, une seule ?

~ N'y en a-t-il pas déjà assez comme ça dans le monde ?

~ Assurément. Mais on peut parfois empêcher les ignobles pensées de se concrétiser en les révélant.

~ Puisque vous le dites.

~ On devrait toujours se demander à qui profite le crime. Excusez-moi, mais, en l'occurrence, ce n'est pas Chel.

~ Il y a beaucoup d'Impliqués qui aimeraient peut-être vous voir essayer un revers de fortune.

~ Ça peut arriver tout seul ; cela n'a rien d'extraordinaire. La Culture s'en tire très bien depuis quelque huit cents ans. Pour les Anciens, c'est à peine un battement de paupières, mais c'est beaucoup pour une civilisation Impliquée déterminée à rester dans le coup comme la nôtre. Mais notre puissance a peut-être atteint son apogée ; nous sommes peut-être en train de verser dans l'autosatisfaction, voire la décadence...

~ On dirait que je dois meubler. Au fait, combien de temps nous reste-t-il avant l'explosion de la deuxième nova ?

~ Dans la réalité, une demi-seconde environ, dit l'avatar en souriant. Ici, de nombreuses vies.

Il se détourna vers l'image de l'orbitale suspendue dans l'espace devant eux, en lente rotation sur elle-même.

~ Il n'est pas impossible, poursuivit-il, que les alliés qui ont rendu tout cela possible soient un groupe quelconque de Mentaux culturiciens dissidents, ou leurs représentants.

Quilan regardait la créature, stupéfait.

~ Des Mentaux de la Culture ? demanda-t-il.

~ N'est-ce pas là une affreuse éventualité qu'il nous faut envisager ? Que nos semblables puissent se retourner contre nous ?

~ Mais pourquoi ?

~ Parce que nous sommes peut-être en train de devenir trop mous. Parce que nous serions suffisants et décadents. Parce que certains de nos Mentaux pourraient carrément estimer que nous avons besoin d'un peu de sang et de feu opportunément administrés pour nous rappeler que l'univers est un lieu dénué de tout sentiment et que nous n'avons pas plus le droit de jouir de notre agréable suprématie que n'importe quel autre empire effondré depuis longtemps.

L'avatar haussa les épaules.

~ Il n'y a pas de quoi être traumatisé, Quilan. Nous pourrions nous tromper.

Il se détourna un instant, puis dit tristement :

~ Nous n'avons pas eu de chance avec les trous de ver. Il se peut que nous ne sachions jamais la vérité.

La créature se retourna vers Quilan avec une expression d'atroce chagrin.

~ Vous voulez mourir depuis que vous avez compris que vous l'avez perdue, depuis que vous vous êtes remis de vos blessures, n'est-ce pas, Quilan ?

~ Oui.

~ Moi aussi, dit l'avatar en hochant la tête.

Quilan connaissait l'histoire de son jumeau et des orbitales qu'il avait détruites. Il se demanda, à supposer que l'avatar dise la vérité, combien de vies de regret et de deuil on pouvait loger dans huit cents ans lorsqu'on pouvait penser, éprouver et se souvenir avec la rapidité et la facilité d'un Mental.

~ Que va-t-il arriver à Chel ?

~ Une poignée d'individus – pas plus, certainement –, vont y laisser leur vie. À part cela, rien.

L'avatar secoua lentement la tête.

~ Nous ne pouvons vous donner vos âmes compensatoires, Quilan. Nous essaierons de raisonner les Chelgrien-Puen. C'est un terrain difficile pour nous, les Sublimés, mais nous avons des contacts.

La créature lui sourit. Il voyait sa volumineuse tête velue reflétée par les traits délicats de l'image.

~ Nous avons commis une faute. Nous avons toujours une dette envers vous. Nous ferons notre possible pour vous dédommager. Cet attentat manqué ne nous absout pas. Il n'y a pas eu de compensation.

L'avatar resserra son étreinte. Il avait oublié qu'ils se tenaient encore par la main.

~ Je suis désolé.

~ Le chagrin semble être une denrée de consommation courante, n'est-ce pas ?

~ Je crois que la matière première en est la vie, mais, heureusement, il y a d'autres sous-produits.

~ Vous n'allez pas vous tuer pour de bon, hein ?

~ Vous et moi, Quilan.

~ Vous voulez vraiment...

~ Je suis fatigué, Quilan. J'ai attendu en vain que ces souvenirs perdent leur force au fil des années, des décennies et des siècles. Il y a des lieux où je pourrais me replier, mais soit je ne serais plus moi-même si je m'y rendais, soit je demeurerais moi-même et conserverais donc mes souvenirs. À force d'attendre si longtemps qu'ils disparaissent, je me suis incrusté en eux, et vice versa. Nous avons échangé nos identités. Je ne vois aucun retour possible.

Il sourit d'un air plein de regret et lui pressa la main à nouveau.

~ Je vais tout laisser en bon état de marche et en de bonnes mains. La transition sera plus ou moins progressive, et personne ne souffrira ni ne mourra.

~ Vous n'allez pas manquer aux gens ?

~ Ils ne tarderont pas à avoir un nouveau Central. Je suis sûr qu'ils finiront par l'apprécier lui aussi. Mais j'espère que je leur manquerai un peu. J'espère qu'ils garderont une bonne opinion de moi.

~ Et vous serez heureux ?

~ Je ne serai ni heureux, ni malheureux. Je ne serai plus. Vous non plus.

Il se rapprocha de Quilan et lui tendit son autre main.

~ Êtes-vous prêt, Quilan ? Voulez-vous être mon jumeau dans cette affaire ?

Il lui prit l'autre main.

~ Si vous voulez bien être mon partenaire, dit Quilan.

L'avatar ferma les yeux.

Quilan eut l'impression que le temps se dilatait et explosait tout autour de lui.

Sa dernière pensée fut qu'il avait oublié de demander ce qu'était devenu Huyler.

Le ciel s'illumina au-dessus de Stullien.

Kabe, perdu dans le silence et l'obscurité, regarda la lumière de l'étoile appelée Junce scintiller puis flamboyer, assez près de la pâissante nova Portisia qui l'avait précédée pour la noyer totalement dans son éclat.

À côté de lui, Quilan, qui était très silencieux et très calme depuis quelque temps, s'affaissa brusquement, la tête la première, sur son canapé-coussin et s'effondra sur le plancher avant que Kabe puisse le rattraper.

— Quoi ? entendit-il glapir Tersono.

Le public commençait à applaudir.

Un soupir s'échappa de la bouche du Chelgrien, puis il ne bougea absolument plus.

Des exclamations de stupeur et de consternation se multiplièrent autour de Kabe, et – alors qu'il s'accroupissait et tentait de ranimer la créature étrangère apparemment sans vie –, une autre lumière, très, très brillante tomba du ciel, du zénith, précisément.

Il appela Central pour demander du secours, mais il n'y eut pas de réponse.

Espace, temps

... la peur, le brutal cisaillement de la douleur, la tête gigantesque à la fourrure blanche qui remplit soudain son champ visuel ; le désespoir, la terreur et la colère à la pensée d'avoir été trahi lorsqu'il se réveilla et essaya – trop tard, bien

trop tard – de lever les mains dans ce qui aurait été un geste futile, de toute façon, puis le féroce craquement amorti lorsque les mâchoires de la créature se refermèrent sur son cou, l'étreinte de fer suivie d'un resserrement instantané, l'étouffement, une, deux, trois secousses, la nuque brisée, le cerveau ébranlé, adieu la raison, adieu la vie...

Quelque chose frotta contre son cou : le collier de tante Silder s'était détaché. Les secousses continuèrent. Quelque chose de mince et de brisé claqua misérablement contre son cou quand les mâchoires lui labourèrent la gorge, lui coupant la respiration. Salaud, pensa-t-il en se dérochant encore une fois aux sauvages tiraillements destructeurs.

La douleur persista, atténuée, lorsqu'il fut traîné par le cou d'un bout à l'autre du vaisseau étranger. Ses membres pendaient, flasques, déconnectés de son cerveau ; il était un tas de chiffons, une marionnette brisée. Les courbures sentaient encore les fruits pourris. Ses yeux étaient englués par son propre sang. Rien à faire, rien à espérer.

Des bruits mécaniques. Puis l'impression d'être lâché et de tomber. Une surface sous lui. Libérée, sa tête, apparemment à peine reliée au corps, roula sur le côté.

Des bruits – grondements, déchirures, sectionnements – qui auraient dû être en rapport avec la douleur, ou avec un minimum de sensations, mais qui ne signifiaient rien. Puis le silence, l'obscurité, et l'incapacité de faire autre chose qu'assister à cette mort lente de la sensation elle-même. Et une autre petite douleur près de la nuque ; une ultime, minuscule piquûre, comme un oubli réparé ; presque comique.

L'échec complet. Il n'était pas rentré chez lui. N'avait averti personne. N'avait pas pu jouer les héros. Il n'était pas censé finir comme ça, mourir dans la souffrance et la solitude, la conscience accaparée par la trahison, la peur et l'impuissance.

Un sifflement. Un évanouissement progressif. Le froid. Du mouvement : on le traîne à l'intérieur d'une brise glaciale, soudaine et râpeuse.

Puis le silence absolu, le froid absolu, et l'impesanteur totale.

L'érudit Uagen Zlepe se sentit floué en constatant que ses yeux englués de sang l'empêchaient de voir les étoiles lointaines dans la nudité du vide lorsqu'il mourut.

> Grand Yoleusenive, voici ce qui a été trouvé dans l'au-dehors par les serviteurs du Hiarankebine à six mille et trois cents battements sur l'arrière. L'objet a été introduit dans le monde pour être examiné par le Hiarankebine, qui transmet ces vestiges avec son estime et ses compliments, croyant que votre personne peut enrichir la somme des connaissances par son estimable évaluation.

> Cette forme-ci a pu être connue de celui à qui vous adressez vos remarques. Son apparence suscite des associations, des souvenirs. Elles sont anciennes, toutefois. Commence maintenant une recherche en profondeur dans notre dispositif d'archivage de souvenirs à long terme. Cela prendra un certain temps pour être accompli. Entretenons-nous encore du sujet devant nous tandis que s'effectue ladite recherche.

> Très bien. Il est intéressant que l'analyse du système d'instructions cellulaires de la créature indique que la forme sous laquelle elle apparaît ici n'est pas celle sous laquelle elle est née pour la première fois. Une représentation de la forme qu'elle aurait conformément au système d'instructions cellulaires original est montrée ici :

> Cette forme-là a jadis été connue de nous, nous en sommes sûrs, tout comme cette forme-ci a pu jadis être connue de nous. La représentation que vous avez montrée ici correspond à la forme qui est – ou a été – connue sous le nom d'humain. L'image que vous montrez ici sera annexée à la recherche en profondeur de nos archives mémorielles déjà mentionnée. Cette recherche n'a jusqu'ici rien découvert d'extraordinaire. Elle prendra un peu plus de temps à s'achever à cause de l'image visuelle de la forme humaine qui y est annexée.

> Humain. Cela est intéressant pour nous, bien que la nature de l'intérêt soit historique.

> La créature concernée semblerait avoir des blessures accumulées qui ne sont pas celles que l'on associerait à l'exposition aux conditions qui règnent dans l'au-dehors, c'est-

à-dire principalement l'absence de milieu, laquelle absence est communément dénommée « vide », et l'absence associée de toute température à l'exception de la plus négligeable.

> Oui. Le cou de la créature n'est pas censé avoir l'aspect que l'on peut voir ici, soit sous la forme montrée physiquement devant nous ou sous la forme qui a été recrée sous forme visuelle à partir d'un tableau de répartition biologique. Semblablement, son torse semble avoir été ouvert de force et avec blessures, tandis que ces surfaces-ci semblent avoir été lacérées.

> La créature a été mordue, éventrée et tailladée.

> Telles sont les actions que l'on associerait très naturellement avec les modifications de la physiologie de la créature.

> Que sait-on de ces blessures, et en particulier que sait-on de leur chronologie relativement à l'appréhension de l'objet venant de l'au-dehors ?

> On croit que ces atteintes ont été subies très peu de temps avant que la créature soit expulsée de l'artefact à confinement de milieu qu'elle habitait préalablement à ladite expulsion. Les diverses blessures indiquent que la créature était dans un état non compatible avec la continuation de sa vie – à moins d'une assistance médicale immédiate et parfaitement instrumentée –, avant son expulsion dans l'au-dehors, où elle mourrait, naturellement. Le liquide circulatoire s'est répandu ici, ici et ici puis s'est subséquemment congelé en raison des basses températures rencontrées dans l'au-dehors.

> La nature congelée de la créature telle que nous la voyons ici est telle qu'elle était lorsqu'elle a été trouvée à l'origine, donc.

> C'est le cas. La bulle isolante dans laquelle on la voit séjourner a été placée avant son prélèvement dans l'au-dehors. Seules de très petites particules de son corps ont été introduites en atmosphère ambiante pour permettre les analyses à propos desquelles nous avons déjà communiqué.

> Ces dommages tissulaires minuscules et répandus sembleraient indiquer que la créature avait encore, à tout le moins, une température approchant celle de son état de fonctionnement normal et était peut-être encore en vie

lorsqu'elle a été expulsée dans l'au-dehors. Se pourrait-il que le Hiarankebine en convienne ?

> C'est le cas.

> L'ampleur de ces dommages ultra-réduits semblerait indiquer que les restes de la créature ont été exposés dans l'au-dehors pendant un laps de temps qui pourrait être de l'ordre d'une fraction significative d'un Grand Cycle, sans toutefois atteindre un grand nombre de pareils intervalles.

> Le Hiarankebine est d'une opinion similaire.

> Se peut-il que la direction et la vitesse des restes de la créature au moment de sa découverte aient été enregistrées ?

> C'est le cas. Les restes de la créature étaient plus ou moins stationnaires dans l'au-dehors conformément à la définition acceptée numéro trois jusqu'à environ la vitesse d'une respiration lente sous une température et une pression nominales. Pareille vectorialité était d'une orientation similaire à celle du monde à un quart de division près.

> La recherche en profondeur dont il a été dit qu'elle avait commencé demeure en cours mais n'a toujours pas réussi à découvrir quoi que ce soit d'intéressant. Quels autres résultats de l'examen des particules qui ont été placées en atmosphère ambiante ont été ajoutés à la somme des connaissances ?

> Certaines parties du liquide gelé prélevé à la périphérie de la blessure que la créature a reçue dans la région du cou ont fourni des informations sur le système d'instructions biologiques tendant à indiquer que l'agent initiateur des blessures était peut-être un individu de l'espèce connue sous le nom des Injuriés Mineurs.

> Cela est intéressant. Ils s'appelaient d'abord les Chelgriens, ou les Chel, avant que se produise l'atrocité dont a été victime le Sansemin.

> À quel niveau d'exhaustivité a été poussée l'analyse de la forme qui s'est avérée implicite dans la créature que nous voyons devant nous ?

> Suffisamment loin pour produire l'image qu'on voit ici.

> Il se trouve qu'une image plus complète de la créature, allant même jusqu'à la corporéité biologique recréée, pourrait

encore mieux affiner et focaliser la connaissance de la place de la créature dans le monde plus large de l'ensemble du vivant.

> Cela pourrait être accompli avec un honneur et une compétence équivalents par le Hiarankebine ou par ce à quoi ces remarques s'adressent respectueusement.

> C'est une tâche dont nous sommes heureux de nous charger. On remarque que la créature est encore vêtue et porte autour du cou un article de joaillerie, ou ce qu'il en reste. Se peut-il qu'une analyse en profondeur concernant ces objets extérieurs ait été effectuée ?

> Ce n'est pas le cas, puissant Yoleusenive.

> La recherche en profondeur dans notre dispositif d'archivage mémoriel non volatil hors système dont il a été dit qu'elle avait commencé est à présent terminée. La créature qui est devant nous était dénommée Uagen Zlepe, un érudit venu de la civilisation qui était jadis connue sous le nom de Culture pour étudier l'incarnation de celui à qui vous parlez.

> Ces noms ne sont pas connus de nous.

> Aucune importance. Le corps de cette créature a dû flotter dans l'au-dehors un peu plus longtemps que la période représentée par un cycle mondial entier, affecté de la dérive précessive quasi imperceptible dont il a déjà été question, jusqu'à ce que le monde ait accompli une deuxième révolution autour de la galaxie et se retrouve dans la présente région de l'espace. Cela est bon à savoir. Cette information se ramifie et se totalise. Elle est une addition considérable à la somme des connaissances, ainsi qu'il sera expliqué dans un rapport à préparer à l'attention du Hiarankebine. Est-il possible que ce à quoi s'adressent ces remarques assiste à la finalisation dudit rapport, afin de le transmettre encore plus promptement au Hiarankebine ?

> C'est possible.

> Bien. Il peut alors valoir la peine d'effectuer des investigations supplémentaires, lesquelles ce à quoi vous avez adressé vos remarques serait heureux d'entreprendre. Il est à espérer que le Hiarankebine partagera le plaisir qui est à la fois éprouvé et attendu par le Yoleusenive. Une série d'événements

qui n'avait jusqu'alors pas de conclusion va peut-être en avoir une. Cela est satisfaisant pour nous-mêmes.

Ses yeux papillotèrent et s'ouvrirent. Il regarda droit devant lui. En haut, là où aurait dû se trouver l'horrible faciès encadré de fourrure blanche, les mâchoires entrouvertes, se trouvait une silhouette familière suspendue la tête en bas à une branche à l'intérieur d'un vaste espace circulaire brillamment illuminé.

Il était assis sur son séant dans une sorte de croisement entre un lit et un nid géant. Il battit des paupières pour se dessiller les yeux. Ils ne donnaient pas l'impression d'avoir été maintenus fermés par du sang.

Il loucha en direction de la créature suspendue à quelques mètres devant lui. Elle lui adressa un clin d'œil et tourna légèrement la tête.

— Praf ? toussa-t-il.

Sa gorge était irritée, mais elle était au moins correctement rattachée à sa tête.

La petite créature sombre agita ses ailes membraneuses.

— Uagen Zlepe, dit-elle. Je suis chargée de vous accueillir. Je suis 8827 Praf, femelle. Je partage le gros des souvenirs associés à la décisionnaire classe cinq de la 11^e troupe de glaneurs de feuillage du béhémothaure dirigeable Yoleus qui était connue de vous sous le nom de 974 Praf, y compris, croit-on, tous ceux qui vous concernent.

Uagen toussa et rendit un peu de liquide. Il hocha la tête et regarda autour de lui. L'endroit ressemblait à l'intérieur des appartements que le Yoleus réservait aux hôtes invités, les cloisons en moins.

— Je suis revenu sur Yoleus ? demanda-t-il.

— Vous êtes à bord du béhémothaure dirigeable Yoleusenive.

Stupéfait, Uagen fixa la créature suspendue devant lui. Il lui fallut un moment pour saisir les implications de ce qu'il venait d'entendre. Il sentit sa bouche se dessécher. Il déglutit.

— Le Yoleus a... évolué ? dit-il d'une voix rauque.

— C'est le cas.

Il porta la main à sa gorge et palpa la chair tendre, mais intacte. Lentement, il leva les yeux et regarda à nouveau autour de lui.

— Comment ai-je été...

Il dut s'arrêter, déglutir et recommencer :

— Comment ai-je été rapatrié ? Comment ai-je été sauvé ?

— Vous avez été retrouvé dans l'au-dehors. Vous portiez un dispositif qui stockait votre personnalité. Le Yoleusenive a réparé et reconstruit votre corps et a ranimé votre vie mentale à l'intérieur dudit corps.

— Mais je ne portais pas de..., commença Uagen.

Puis sa voix se tut lorsqu'il baissa les yeux sur l'endroit où ses doigts caressaient la peau autour de son cou – là où, jadis, il y avait eu un collier.

— Le dispositif qui stockait votre personnalité était là où sont vos doigts maintenant, confirma 8827 Praf en claquant du bec une seule fois.

Le collier de tante Silder. Il se rappela la minuscule piqure sur sa nuque.

— Combien de temps s'est-il écoulé ? chuchota-t-il.

Praf pencha la tête sur le côté et battit des paupières.

Uagen s'éclaircit la voix et précisa :

— Depuis que j'ai quitté le Yoleus. Combien de temps ?

— Pas tout à fait un Grand Cycle.

Il s'aperçut qu'il ne pouvait plus parler pendant un petit moment. Il finit par articuler :

— Un... un Grand Cycle, euh... galactique ?

8827 Praf claquait du bec deux fois. Elle s'ébroua, rajustant le manteau de ses ailes sombres.

— C'est la définition d'un Grand Cycle, dit-elle comme si elle expliquait une évidence à quelqu'un qui venait de briser sa coquille. Un cycle galactique.

Uagen déglutit, la gorge très, très sèche. À croire qu'elle était encore déchirée et ouverte au vide.

— Je vois, dit-il.

Clôture

Par bonds successifs, elle traversa la prairie qui la séparait de la falaise, les narines ouvertes au vent et aux effluves âcres de l'ozone, sa fourrure faciale aplatie par la brise. Elle arriva à la grande cuvette double où la terre avait été depuis longtemps vaporisée et emportée par le vent. L'herbe se courbait en retombant derrière elle. Au-delà s'étendait l'océan. Droit devant, les cheminées marines se dressaient comme les troncs de gigantesques arbres fossilisés, leurs bases inondées d'écume crémeuse. Elle s'élança.

Un petit drone avait été envoyé pour enquêter sur la véloce silhouette. Ses armes étaient activées et prêtes à tirer. Au moment précis où il était sur le point d'intercepter la femelle et de lui crier une sommation, elle parvint au rebord gazonné du cratère et sauta. Ce qui se passa ensuite était inattendu. La caméra du drone montra la silhouette bondissante en train de se désintégrer et de se transformer en une troupe d'oiseaux. Ils croisèrent le drone, se répandant autour de sa coque comme de l'eau autour d'une pierre. La machine eut quelques soubresauts, puis opéra un demi-tour et les suivit.

Le drone reçut l'ordre d'attaquer la troupe d'oiseaux. Au moment où il amorçait un programme de ciblage sélectif, un nouvel ordre annula le premier et lui dit d'attaquer un groupe de trois autres drones défensifs qui venaient de décoller de la cheminée marine la plus proche. Il vira de bord et accéléra pour prendre de la hauteur.

Des lasers crachèrent des éclairs depuis des coupoles installées très haut sur deux des cheminées, mais la troupe d'oiseaux était devenue un essaim d'insectes ; le rayon lumineux n'en toucha que quelques-uns, et ceux-là le renvoyèrent carrément. Puis les deux tourelles laser commencèrent à se tirer dessus et éclatèrent en boules de feu.

Le premier drone attaqua les trois autres lorsqu'ils se déployèrent pour foncer sur l'essaim d'insectes. Il en abattit un avant d'être lui-même détruit. Ensuite, les deux drones restants s'affrontèrent en piqué et se heurtèrent de plein fouet dans un

éclair accompagné d'une sèche détonation. La majeure partie des épaves de la collision était composée de débris assez petits pour être dispersés par le vent.

Plusieurs explosions de puissances variées secouèrent chacune des cheminées marines et la fumée commença à s'étaler dans le ciel bleu.

L'essaim d'insectes se rassembla sur un large balcon et reprit la forme d'une femelle chelgrienne. Elle força les portes du balcon et pénétra dans la pièce. Des alarmes vocalisèrent. Elle fronça les sourcils, et elles se turent. Le seul dispositif sensoriel ou de commande qu'elle ne contrôlait pas encore entièrement était une minuscule caméra passive nichée dans un coin de la pièce. Elle allait laisser intact le système de surveillance du complexe, afin que la justice en action fût vue et enregistrée. Elle tendit l'oreille.

Elle entra d'un pas décidé dans la salle de bains et le trouva dans l'ascenseur de secours monoplace camouflé en cabine de douche. L'ascenseur s'était coincé dans sa cage. Elle se répandit sur l'ouverture, forma un vide partiel et aspira la capsule jusqu'à son point de départ. Elle empoigna la porte et tendit la main pour saisir le mâle nu et apeuré.

L'Estodien Visquile ouvrit la bouche et hurla pour demander grâce. Elle devint des insectes – ils représentaient une sorte de phobie pour l'Estodien –, et se déversa dans sa gorge, l'étouffant et forçant le passage vers ses poumons et son estomac. Des insectes saturèrent tous les lobules de ses poumons ; d'autres gonflèrent l'estomac de Visquile jusqu'à le faire éclater puis envahirent sa cavité corporelle, tandis que d'autres encore s'entassaient dans le reste de son système digestif, déclenchant une explosion de matière fécale qui jaillit de son anus.

L'Estodien se cognait aux parois de la capsule-cabine de douche, fracassait les accessoires en céramique, cabossait les décors en plastique. De nouveaux insectes entrèrent à flots dans ses oreilles, s'infiltrèrent de force autour de ses yeux horrifiés et se vrillèrent dans son crâne tandis que sa peau frissonnait et se tordait dans le grouillement des créatures qui avaient envahi sa cavité corporelle et s'étaient coulées sous sa chair.

Les parasites finirent par infester le corps entier de Visquile tandis qu'il tressautait sur le sol laqué de son propre sang. Ils continuèrent de s'insinuer dans tous ses organes et tissus sans exception jusqu'à ce qu'il cesse progressivement de bouger, trois minutes environ après le début de l'attaque.

Les insectes, les oiseaux et la femelle chelgrienne étaient faits de Poudre U. La Poudre Universelle était composée de minuscules machines de tailles et de compétences variées. À l'exception d'un seul type, aucune n'avait plus d'un dixième de millimètre dans une dimension ou une autre. Détail intéressant, cette poudre avait été conçue à l'origine comme le nec plus ultra des matériaux de construction.

Unique exception à la règle du dixième de millimètre, les nanomissiles autonomes n'avaient qu'un dixième de millimètre de diamètre mais pas moins d'un millimètre de longueur. L'un d'eux se logea au centre du cerveau de l'Estodien, à côté de son garde-âme, tandis que tous les autres composants se retiraient ou reconstituaient la femelle chelgrienne.

Sur la pointe des pieds, elle s'éloigna du cadavre flasque gisant dans une mare de sang. Les nanomissiles, pensa-t-elle, étaient l'indice qui révélait l'identité de ses créateurs et faisaient donc partie du message qu'elle était en train de transmettre. Elle sortit de la salle de bains puis de l'appartement, descendit quelques marches et traversa une terrasse. Quelqu'un lui tira dessus avec une carabine de chasse antédiluvienne. C'était la seule arme à projectiles encore en état de marche à plusieurs kilomètres à la ronde ; elle laissa la balle lui perforer la poitrine et ressortir de l'autre côté. Un ensemble de composants logé dans un de ses yeux émit un bref rayon laser qui aveugla le mâle auteur du coup de feu.

Derrière elle, dans le complexe résidentiel, le nanomissile incrusté dans le cerveau de Visquile pressentit que son garde-âme allait passer en lecture et sauvegarder son esprit. L'explosion de l'ogive détruisit l'immeuble de fond en comble. Des débris retombèrent en pluie autour d'elle et des éclats la traversèrent tandis qu'elle s'éloignait tranquillement.

Elle trouva sa deuxième cible : elle était emprisonnée dans une petite navette biplace et essayait de casser la verrière du cockpit à l'aide une bouteille d'oxygène.

Elle ouvrit la verrière d'une brusque traction. Le mâle au pelage blanc l'attaqua avec un antique couteau ; l'arme lui pénétra la poitrine et elle l'y laissa pendre tandis qu'elle saisissait le mâle à la gorge et le hissait de force hors de l'engin. Il donna des coups de pied, cracha, gargouilla. Elle s'approcha du bord de la terrasse, absorbant dans son corps le couteau planté dans sa poitrine. Le mâle pendait mollement sous son étreinte, comme s'il ne pesait rien ; ses coups de pied semblaient n'avoir sur elle aucun effet appréciable.

Arrivée au bord de la terrasse, elle le maintint au-dessus de la balustrade. L'à-pic au-dessus de la mer était d'environ deux cents mètres. Le couteau avec lequel le mâle avait tenté de la blesser se matérialisa dans la paume de sa main, comme par magie. Elle s'en servit pour l'écorcher. Promptement, avec une féroce efficacité : l'opération prit environ une minute. Ses hurlements de douleur sifflaient par sa trachée partiellement écrasée.

Elle laissa le pelage blanc ensanglanté tomber vers les vagues comme un lourd tapis gorgé d'eau. Elle jeta le couteau et se servit de ses ongles pour l'éventrer, du membre médian à l'aine, puis plongea la main dans la cavité en tirant et tournant, et lâcha le cou du mâle.

Il culbuta dans le vide, hurlant finalement d'une voix rauque et aiguë. Elle tenait encore son estomac dans sa main. Ses intestins se déplièrent, jaillissant de son corps en une longue ligne frissonnante tandis qu'il continuait de tomber.

Écorché et éviscéré, il était assez léger – et ses entrailles étaient assez élastiques et fermement ancrées – pour qu'il puisse danser quelques secondes comme un yo-yo au bout de ses propres tripes, sans cesser de s'agiter, de frissonner et de crier, avant qu'elle le laisse choir dans les vagues salées.

Elle observa un instant les éclaboussures avec ses yeux chelgriens, puis devint un nuage de poussière dont les plus gros composants isolés étaient les nanomissiles.

Lorsque l'ogive explosa dans le cerveau d'Eweirl quelques minutes plus tard, elle était déjà devenue une trombe de grisaille raréfiée qui s'auto-aspirait dans le ciel.

ÉPILOGUE

C'est bon d'avoir récupéré son corps. J'aime m'asseoir ici dans ce petit café de ce pittoresque village juché sur les collines, en fumant la pipe devant un verre de vin tout en contemplant la lointaine Chelise à l'horizon. L'air est limpide, les contours du paysage sont nets et l'automne vient juste de commencer. C'est vraiment bon d'être en vie.

Je suis Sholan Hadesh Huyler, amiral-général en retraite des Forces chelgriennes interarmes. Je n'ai pas subi le même sort que celui partagé par le Mental Central de l'orbitale Masaq' et mon ex-collègue et pupille, le major Tibilo Quilan. Le Central m'a extrait du dispositif garde-âmes de Quilan, m'a sauvé, m'a transmis à un des VSG chargés de sa protection et – bien plus tard –, j'ai été réuni avec mon ancienne personnalité, celle que Quilan a sauvée deux fois : la première – avec l'aide de son épouse Worosei –, à l'Institut militaire de Cravinyr, sur Aorme, et la seconde – avec l'aide du drone de la Marine –, sur l'épave du *Tempête hivernale*.

À présent, je suis redevenu libre citoyen sur Chel, je jouis d'une pension de retraite raisonnable (deux, en fait) et du respect de mes supérieurs (dupliqués eux aussi, en réalité, bien qu'un seul des deux groupes – qui démentirait d'ailleurs nos relations hiérarchiques – connaisse l'existence de l'autre). J'espère qu'on n'aura plus jamais besoin de moi, mais, si c'est le cas, je ferai mon devoir non pas pour mes anciens maîtres, mais pour mes nouveaux collègues. Car je suis, en vertu de la définition que j'aurais employée il y a encore quelques années, un traître.

Le haut commandement chelgrien pensait que j'avais peut-être été manipulé d'une manière ou d'une autre – et même retourné – avant que l'épave du vaisseau soit retrouvée. Il semble toutefois que j'aie passé les tests avec succès, et j'ai certainement donné toutes les réponses attendues.

Ces officiers supérieurs avaient à la fois raison et tort. J'ai été retourné par la Culture lorsque j'étais encore dans le substrat à l'Institut militaire, sur Aorme. Ils n'y avaient pas pensé, bien avant la guerre des Castes.

Le meilleur moyen de retourner un individu – une personne ou une machine –, ce n'est pas de l'envahir et d'implanter chez lui une sorte de virus mimétique ou autre faribole, mais de le faire lui-même changer d'avis, et c'est ce que les autres ont fait avec moi, ou, plutôt, ce qu'ils m'ont persuadé de me faire à moi-même.

Ils m'ont montré tout ce qu'on pouvait montrer de ma société et de la leur, et, en fin de compte, j'ai préféré la leur. Pour l'essentiel, je suis devenu à la fois un citoyen de la Culture et un agent de Circonstances spéciales, la dénomination – timide, contre toute attente – qu'ils emploient pour leur organisation combinant le renseignement, l'espionnage et le contre-espionnage.

J'ai accepté tout le reste pour protéger Masaq' et ses habitants, et non pour assurer sa destruction. J'étais la police d'assurance des CS, leur clause de sortie, leur parachute (entre autres analogies pittoresques). Si on me l'avait ordonné, j'aurais empêché Quilan d'effectuer ses translocalisations ; je n'aurais pas pris le relais et achevé la mission à sa place s'il avait soulevé des objections. Finalement, on estima qu'on avait mis en place suffisamment d'autres mesures de protection pour que les translocalisations aient lieu quand même, afin qu'on puisse remonter la piste du trou de ver pour débusquer et même attaquer les Impliqués qui étaient derrière cette machination (cette recherche a échoué et, pour autant que je sache, on ne connaît toujours pas l'identité de ces mystérieux alliés, bien que je sois sûr que les CS ont leur petite idée sur la question).

Actuellement, je passe le plus clair de mon temps sur Masaq', souvent en compagnie de Kabe Ischloear : nous jouons des rôles similaires. Je rentre ici sur Chel à l'occasion, mais je préfère ma nouvelle patrie. Ce n'est que récemment que Kabe m'a fait remarquer qu'il a vécu presque une décennie dans la Culture avant de comprendre que, lorsque les gens de la Culture appellent « ambassadeur » quelqu'un d'une civilisation

étrangère, ils veulent dire en fait que cette personne représente la Culture pour leur civilisation d'origine, ce qui sous-entend que l'étranger en question finira naturellement par préférer la Culture et la jugera donc digne de bénéficier d'une promotion dans sa propre patrie.

Mégalo, non ?

N'empêche.

J'ai fait la connaissance de Mahrai Ziller. Au début, il se méfiait, mais il a fini par m'accepter. Il y a quelque temps, nous avons envisagé qu'il m'accompagne sur Chel pour une visite non officielle, peut-être au début de l'an prochain. Je vais donc peut-être accomplir la tâche qui n'avait jamais été autre chose que la couverture de Quilan.

On me dit que le Central et Quilan sont partis ensemble dans l'oubli, sans sauvegardes, sans copies, sans laisser derrière eux ni âmes ni états mentaux.

Je suppose que c'est sans doute ce qu'ils voulaient l'un et l'autre. Dans le cas du major, je crois que je peux comprendre cette attitude, et je suis encore profondément désolé pour lui et pour les effets d'une perte qu'il ne pouvait ni supporter, ni effacer à l'issue du deuil, bien que – comme pas mal de gens, ce me semble –, j'aie du mal à comprendre qu'une entité aussi fabuleusement compliquée et aussi intellectuellement polyvalente qu'un Mental puisse vouloir se détruire elle aussi.

La vie nous surprendra toujours.

FIN